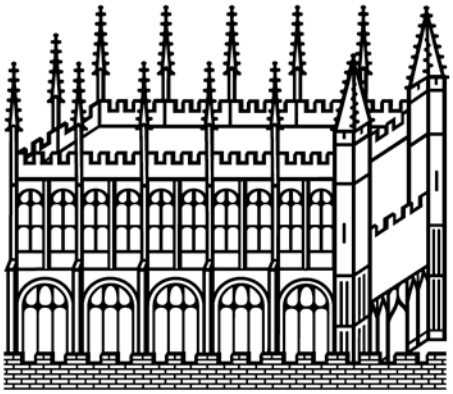

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Small Book Rm
Th 3

~~UNS. 132 ADDS. A. 22~~

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Vet. Fr. III B. 3071

MARIANNA.

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
rue Mignon, 2.

MARIANNA

PAR

M. JULES SANDEAU,

auteur de

MADAME DE SOMMERVILLE.

I

PARIS

WERDET, EDITEUR,

18, RUE DES MARAIS-ST.-GERMAIN.

—

1839

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 SEP 1960
OF OXFORD
LIBRARY

A mon Père.

I

La nuit était mauvaise. Le brouillard qui, tout le jour, avait enveloppé Paris, venait de s'abattre en une pluie fine et pénétrante. Les quais étaient déserts, la ville silencieuse; et les pavés, lavés par l'eau du ciel, brillaient sous les réverbères tristement balancés par le vent. On n'entendait que le bruit de la Seine qui battait de ses flots houleux les rem-

parts de pierre qui l'enferment, et, à longs intervalles, le pas mesuré des patrouilles errantes qui s'appelaient et se répondaient dans l'ombre. Il faisait une de ces nuits fatales à la douleur qui veille, durant lesquelles les ames souffrantes et craintives pressentent leur destinée dans le deuil qui les entoure, la lisent dans la nuée qui passe, l'écoutent dans le vent qui gémit.

Cette nuit, si sombre à l'extérieur, était plus lugubre encore dans la chambre de George Bussy. Nonchalamment étendu dans un fauteuil à dos mobile et à siége élastique, George contemplait avec un calme apparent les cendres du foyer presque éteint. Debout, dans l'embrasure d'une fenêtre, une femme, à demi cachée par les rideaux de soie, semblait interroger de son regard mélancolique quelques lumières attardées, pâles étoiles qui luisaient encore à travers les combles de la ville endormie. Assis devant le piano, un troisième personnage laissait ses doigts courir sur le cla-

vier : c'était un jeune homme qui comptait vingt années à peine, mais dont le front, déjà rêveur, révélait une de ces ames de bonne heure prêtes pour la souffrance. Tous trois étaient silencieux ; mais le silence qui pesait sur eux, comme une atmosphère orageuse, disait assez que la tempête grondait sourdement dans ces trois cœurs.

— Henry, dit enfin George Bussy, tu fais depuis une heure un bruit insupportable ; et lors même que nous aurions des nerfs d'acier ou de platine, ce ne serait point une raison pour en abuser de la sorte.

A ces mots, prononcés d'un ton à la fois affectueux et boudeur, le jeune homme étouffa brusquement la dernière vibration du piano sous ses doigts, devenus immobiles. Il se leva sans répondre ; et, s'approchant de la fenêtre, il en souleva le double rideau, et prit, avec une pitié muette, la main de la femme qui s'y tenait cachée. Cette main était mouillée de pleurs. Henry la porta

à ses lèvres, et l'y tint long-temps embrassée.

— Chère et pauvre créature! dit-il en la pressant doucement sur son cœur.

— Bien misérable! répondit-elle avec un morne désespoir; Henry, dites bien misérable! Voyez comme la nuit est sombre : il n'y a pas une étoile au ciel.

— Espérez, lui dit le jeune homme; le soleil chassera les nuages; le bonheur essuiera vos larmes.

— Ah! poëte! fit-elle, en secouant tristement la tête.

Et elle éclata en sanglots.

George se leva avec un brusque mouvement d'impatience. Marianna l'entendit. Elle passa précipitamment son mouchoir sur ses yeux, rajusta sur son front ses cheveux épars; et, se dégageant des plis de lampas qui l'enveloppaient, elle marcha vers Bussy, la mort dans le cœur, mais le sourire sur les lèvres. Elle était noble et belle, belle surtout de la beauté que lui avait enlevée la douleur.

— Pardonnez, lui dit-elle, George, pardonnez-moi. J'avais promis de vous cacher mes larmes; je suis lâche! Parfois mon cœur se brise et toute force m'abandonne. Mais voyez, je souris; voyez, je suis heureuse. Je ne pleurerai plus. Voulez-vous que je chante? Je n'ai point oublié les airs qui vous charmaient. Dites un mot, et je retrouverai, pour vous plaire, ma gaieté des anciens jours. O beaux jours! Mais tu me les rendras; car tu es bon, George; je sais que tu es bon, et tu ne veux pas que je meure. Ami, regardez-moi, c'est votre esclave qui vous prie : ne voyez-vous pas ma bouche qui vous sourit et vous appelle?

Et, se levant sur la pointe de ses petits pieds, elle se dressa vers Bussy, comme une gazelle grimpant aux flancs noirs d'un rocher aride.

Bussy déposa un baiser glacé sur le front de la belle suppliante; et, dénouant froidement les bras qu'elle lui avait jetés autour du cou :

— Eh! non, sans doute, je ne veux pas

que vous mouriez! D'ailleurs, sachez donc bien, ma chère, qu'on ne meurt pas de ces choses-là.

La malheureuse cacha son visage dans ses mains. Puis, tombant aux genoux de Bussy, les cheveux en désordre, les yeux en pleurs, la poitrine haletante :

— Monsieur, monsieur, vous ne m'aimez plus! cria-t-elle.

— George, dit Henry, froid de colère, en lui serrant le bras, vous êtes un méchant homme!

— Mes amis, dit George impassible, tâchons de ne point faire de mélodrame : le meilleur n'en vaut rien. Marianna, relevez-vous. Rassurez-vous, mon enfant, je vous aime. Quant à toi, Henry, tu n'es bon tout au plus qu'à faire de mauvais vers. Attends, pour juger les hommes et les choses, que tu aies secoué tes langes. Ta main se fatigue inutilement à me serrer le bras. Prends un siége, et sois calme. Spectateur d'une des scènes les plus

difficiles de la vie, observe et médite; cela ne t'empêchera pas de faire des sottises, quand l'heure aura sonné pour toi.

— Marianna, poursuivit-il avec un impitoyable sang-froid, je vous aime tendrement. Quel que soit l'avenir que le sort nous réserve, ma pensée vous suivra partout, et ni l'oubli ni l'ingratitude ne flétriront les souvenirs dont vous avez fleuri les derniers jours de ma jeunesse.

— Vous m'aimez! dit Marianna avec amertume. Ah! monsieur, si tel est votre amour, je préférerais votre haine.

— Veuillez ne point m'interrompre, car voilà que déjà nous ne nous entendons plus. Je vous aime, mais je n'ai point d'amour. C'est là, mon enfant, ce qu'il vous faudrait bien comprendre. Lorsque mon bon et votre mauvais ange nous offrirent l'un à l'autre pour la première fois, je cédai, en sollicitant votre tendresse, à un horrible sentiment d'égoïsme. Je sortais brisé de l'âge des passions; vous y en-

triez à pleines voiles. Rien n'arrive à temps. Nous ne naissons point assortis. Il n'est pas de cœurs jumeaux. Les jeunes et belles ames n'ont que des sœurs vieilles et laides. On a comparé l'ame solitaire à la moitié d'un fruit qui cherche son autre moitié; ces deux moitiés ne se rencontrent que lorsque l'une d'elles est gâtée. Que voulez-vous? La vie est ainsi faite : nous passons tous par les mêmes épreuves, et toujours nous nous vengeons sur ceux qui nous aiment de ceux que nous avons aimés. Puissiez-vous ne jamais comprendre le sens de ces tristes paroles! Mais vous subirez la commune loi; vous vieillirez, hélas! et vous sentirez alors combien les turbulentes ardeurs d'un cœur jeune et rempli d'orages sont importunes au cœur fatigué qui n'aspire plus qu'au repos. Et peut-être alors me pardonnerez-vous; peut-être essaierez-vous un retour moins sévère sur ces jours abreuvés de vos larmes! Comme vous, j'ai souffert; comme vous, j'ai maudit; c'est qu'alors, comme vous à cette heure, je ne

comprenais rien ; j'ignorais que la victime pût faire envie à son bourreau : vous m'avez enseigné l'indulgence. Le ciel m'est témoin que je ne cherche point à m'absoudre ! En vous attirant vers moi, je fus criminel, je le crois. Je vous trompai ; disons mieux, je me trompai moi-même. L'orgueil, la tristesse, l'ennui ; mais aussi vos grâces, votre beauté, puis l'enivrant espoir de ressaisir les années envolées m'entraînèrent à votre perte, et je sentis un instant sous mes cendres remuer le feu divin de la jeunesse. M'étais-je donc entièrement abusé ? Vous-même ne sauriez l'affirmer sans être ingrate envers le passé. Oui, Marianna, je vous ai bien aimée. Vous avez ravivé dans mon sein des ardeurs près de s'éteindre ; vous avez rendu à mon précoce automne les verts rameaux de mon printemps, et peut-être avez-vous gardé souvenir de quelques beaux jours éclos sous mon pâle soleil, réchauffés aux rayons du vôtre ? Eh bien ! vous l'avouerai-je ? vous m'avez lassé. Vous commenciez la vie, et

moi, je l'achevais. Il fallait à la vôtre les secousses de la passion ; à la mienne, les molles allures d'un sentiment heureux et calme. Je cherchais la paix ; vous appeliez la tourmente. Aussi, que de sombres journées pour quelques heures sereines ! Les soupçons, les transports jaloux, les pleurs et les sanglots, les reproches amers, vous ne m'avez rien épargné, et vos orageuses tendresses eurent bientôt épuisé les forces d'une ame à peine convalescente. Ai-je assez lutté? Ai-je assez combattu? Me suis-je consumé en assez longs efforts pour vous cacher le découragement et l'indigence de mon cœur? Vous, mon enfant, vous n'avez rien compris ; vous n'avez demandé que les trésors qui n'étaient plus en moi ; et, vous indignant de ne pas les trouver, sans pitié pour moi, sans pitié pour vous-même, vous avez rejeté les modestes félicités que je pouvais encore vous offrir. Vous voyez que depuis long-temps nous faisons tous deux un métier de dupes. Vous ne pouvez rien pour mon bonheur ; je ne

puis rien pour le vôtre : la tempête ne dort jamais sous notre toit. Marianna, il faut en finir! Je suis cruel, je le sais; mais il est des plaies qu'on ne guérit qu'en y portant le fer et la flamme. Votre passion me brise et me tue; ma vie a d'autres exigences. Je vous suis sincèrement attaché; je vous estime et je vous aime; mais la froide raison qui vous parle dit assez que l'amour ne vit plus en moi.

Pâle et le front baissé, Marianna écoutait ces rudes paroles; et George, appuyé contre le marbre de la cheminée, les bras croisés, grave et inflexible, ressemblait à Minos jugeant une ombre échappée à la terre.

— George, répondit avec douceur la créature désolée, ce n'est pas moi qui cherchai votre amour; mais Dieu, qui m'entend, et vous-même, vous ne l'ignorez pas, sait que je ne vous accuse point. Le passé fût-il réparable, tel que vous me l'avez fait, je l'accepterais encore, et ne voudrais en effacer que vos mauvais jours. Si pourtant, comme vous le dites,

je fus parfois injuste et méchante; si je tourmentai votre repos, s'il est vrai que mes exigences aient troublé votre vie, soyez généreux, oubliez. Je ne serai plus désormais qu'une esclave soumise et résignée. Aimez-moi comme vous pourrez, je ramasserai avec reconnaissance les miettes de votre cœur. Mais ne me repoussez pas. Voyez, ce n'est plus une amante irritée qui se plaint; c'est une femme repentante qui vous implore, qui baise vos mains, qui s'attache à vos genoux, et qui, pour prix de tous ses dévouemens, n'attend rien que le droit de se dévouer encore.

Et, en parlant ainsi, elle s'était emparée des mains de George, et elle les couvrait de baisers. George ne put réprimer un mouvement d'humeur et de colère. Il avait compté sur l'orgueil blessé de sa maîtresse; mais l'amour n'a point d'orgueil : il embrasse les pieds qui le foulent.

— Voilà bien comme vous êtes toutes! s'écria-t-il, en marchant à grands pas dans la

chambre, comme un vieux lion dans sa cage. Vous êtes toutes ainsi! répéta-t-il, en s'arrêtant devant Marianna, qui baissa humblement la tête. Vous avez fait du dévouement une véritable maladie. Vous ne doutez de rien; vous ne calculez rien : vous allez follement au-devant de tous les sacrifices, et, si nous sommes assez stupidement égoïstes pour les accepter, vous vous vengez vous-mêmes un beau jour par la haine et par le mépris. Pensez-vous que j'ignore comment ces choses-là se passent? D'ailleurs, vous n'avez point consulté vos forces : songez que depuis six mois chaque jour éclaire sous notre toit une lutte semblable, et que vous oubliez chaque jour vos larmes, vos remords et vos promesses de la veille. — Marianna, croyez-moi, poursuivit-il d'un ton plus affectueux; croyez ma triste expérience. Notre amour a donné toutes ses fleurs, tranchons-le dans le vif, avant qu'il rapporte des fruits trop amers; réservons pour nos vieux ans un banc de

mousse où nous pourrons nous retrouver amis et échanger de tendres paroles ; préparons un champ sans ivraie à la fleur de nos souvenirs. Il en est temps encore ; demain peut-être il sera trop tard. Déjà je suis dur et cruel. Prenez garde ! bientôt vous haïrez : de l'amour à la haine la distance est facile à franchir.

— Ainsi, monsieur, dit Marianna, vous me proposez une séparation ?

— Je vous propose de dénouer nos liens : aimez-vous mieux attendre qu'ils se brisent ?

— Mais, George, vous n'y songez pas, répondit Marianna avec une ineffable expression de douleur et de tendresse ; ou peut-être, sans le vouloir, vous aurai-je fait du mal, et c'est pour me punir que vous me parlez de la sorte. Vous avez vos mauvais jours, ami ; vous êtes irritable et bien cruel parfois pour cette femme qui vous aime ! Comment se peut-il faire que vous traitiez si durement une femme qui vous aime tant ! Comment se fait-il aussi que moi, qui donnerais ma vie avec joie pour épargner

un chagrin à la vôtre, je vous offense, vous blesse et vous irrite? Dites, tout ceci n'est-il pas étrange et misérable? Mais il faut me pardonner ainsi que je vous pardonne; car vous me connaissez comme je vous connais. Oh! je vous connais bien! Quoi que vous puissiez dire, vous êtes un noble cœur, et vous ne voudriez pas abandonner une pauvre créature qui a tout quitté pour vous suivre.

— Qui parle de vous abandonner? répliqua Bussy en haussant les épaules. Voilà déjà que vous tombez dans des exagérations qui n'ont pas le sens commun! Que diable, ma chère, on peut cesser d'être amoureux sans devenir une bête fauve : cela se voit tous les jours. Que vous proposé-je? De nous affranchir mutuellement d'un joug qui nous écrase; de dénouer d'un commun accord des liens qui nous blessent; de nous délivrer l'un l'autre d'une chaîne qui nous meurtrit. Je ne sache pas qu'il y ait là-dedans rien qui ressemble à un abandon prémédité. Nous ne sommes point dans l'île de

Naxos et les lamentations d'Ariane seraient ici fort déplacées. Libres une fois, serons nous moins amis? Non sans doute. Serons-nous plus heureux? Je le crois. Vous comprendrez, Marianna, combien les joies paisibles de la sainte amitié sont préférables aux bonheurs tourmentés de l'amour; vous verrez qu'il nous sera doux, après tant d'orages, de nous reposer enfin dans un sentiment calme et durable. Qu'y aura-t-il de changé dans notre affection? La forme, et rien de plus; toujours le fond restera le même. Enfant, qui a pu croire que je voulais la délaisser! A votre tour, vous êtes cruelle. Ne suis-je pas votre frère? Vous serez ma sœur bien-aimée. Dites, ne le voulez-vous pas?

— Ah! Marianna! Ah! pauvre Marianna! fit-elle en croisant ses mains avec désespoir.

— Tu vois, Henry, dit George avec un profond découragement, c'est tous les jours la même chose.

— Et c'est lui qui se plaint! s'écria Marianna

en se tordant les bras ; et c'est lui qui m'accuse, lorsque moi je pleure et je supplie ! Ah ! sans doute, vous êtes martyr ! C'est moi, n'est-ce pas, qui soufflai dans votre cœur des ardeurs criminelles ? C'est moi qui vous enseignai l'oubli des devoirs ; qui vous attirai par de trompeuses espérances ; qui, après avoir égaré votre esprit confiant et crédule, vous arrachai au foyer domestique, à la famille, à la patrie ; moi, qui vous jurai un éternel appui, une flamme éternelle ; moi, n'est-ce pas, qui promis de vous rendre en amour tous les biens que vous abdiquiez follement pour me suivre ? Enfin, monsieur, c'est moi, qui, après avoir brisé tous vos liens, appelé sur votre tête la haine et le mépris du monde et creusé autour de vous une éternelle solitude, vous délaisse lâchement dans le désert où je vous ai jeté !

— Vous maniez l'ironie avec une grâce parfaite, répondit George ; mais vous me calomniez ou vous me vantez, à coup sûr ; vous oubliez que parfois la docilité de la victime sim-

plifie singulièrement le rôle du sacrificateur.

Marianna se leva, le regard en feu, les lèvres pâles et tremblantes.

— Il faut bien se dire, poursuivit-il nonchalamment, qu'en pareille occurrence les hommes sont beaucoup moins scélérats qu'on ne l'imagine généralement. On présume trop de nous-mêmes. Si les complices étaient plus rares, nos victimes seraient moins nombreuses.

— George, dit Henry d'un air sombre, vous outragez la plus noble et la plus infortunée de toutes les créatures.

— Mais tu es donc infâme! s'écria Marianna en appuyant une main sur l'épaule de Bussy. Cœur ingrat, ame vile! tu me fais horreur, et je te hais, et je te haïrais plus, si je te méprisais moins!

— Madame, répondit Bussy en s'asseyant tranquillement, je crois qu'il serait convenable de nous en tenir là. Il est fâcheux qu'entre gens de quelque savoir-vivre, ces sortes de choses ne se passent point d'une façon plus di-

gne et plus décente. C'est moins la manière de se prendre que celle de se quitter qui distingue les amours du salon de ceux de l'antichambre. Au reste, madame, je sais tout le bien que vous avez voulu me faire et tout le mal que je vous ai fait. Je sais...

— Tu ne sais rien, interrompit impérieusement Marianna. Pour toi, j'ai tout renié : honneur, vertu, considération, toutes les gloires de la femme : voilà ce que tu sais. Mais sais-tu, malheureux, dans combien de remords et de larmes s'est roulé ce cœur navré, après sa chute? Sais-tu les ombres vengeresses qui ont assailli ma solitude, les voix accusatrices que m'a fait entendre le vent de la nuit? T'ai-je offert de partager avec moi la colère du ciel? Les cris de ma conscience ont-ils troublé ton repos? T'ai-je laissé descendre dans les abîmes tourmentés de mon ame? Dis si mon regard n'a pas toujours souri à ton réveil, si ta présence n'a pas toujours égayé mon humble toit, s'il t'est jamais arrivé de ne pas lire ta bien-

venue sur mon visage? Puisque voilà que tu m'outrages, que pensais-tu donc, misérable? Que j'étais une de ces femmes qui portent légèrement la honte, et que tu pourrais, à ton caprice, dénouer cet amour suivant la loi des amours vulgaires? Tu t'abusais, maudit! J'ai trempé mon chevet de mes pleurs; quand la joie te souriait sur mes lèvres, un serpent me rongeait le sein. Ah! que tu les as bien vengés, ceux que j'ai follement délaissés pour toi, colosse d'ingratitude! Ah! que Dieu t'avait bien choisi pour me perdre et pour me punir, instrument fatal de ma destinée! Oui, mon Dieu, je fus criminelle, mais vous savez aussi que j'ai bien expié mes fautes! Mon Dieu, j'ai bien souffert, vous le savez, Seigneur! Les anges de la douleur ont dû porter jusqu'à vous les sanglots de mon repentir. Vous savez tout ce que cette ame désolée a nourri de regrets dévorans, et de sombres tristesses, et de pensées amères! Mais toi, qu'en savais-tu? Dans cet enfer où tu m'avais plongée, as-tu surpris par-

fois un retour de mon cœur vers les biens que tu m'avais ravis? Je ne t'en ai jamais redemandé qu'un seul, cruel : c'était ton amour, ton amour que tu m'avais juré, toujours jeune, brûlant, éternel! Parle, ne l'avais-je pas acheté par d'assez rudes sacrifices? N'avais-je pas à ta tendresse des droits sacrés et légitimes? Toi, réponds, qu'as-tu fait pour moi? Parjure, tu ne m'as point aimée; lâche, tu me repousses : infâme, après m'avoir brisée, tu me jettes l'injure et l'outrage? George, c'est bien, poursuis ton œuvre! le jour de la justice arrivera, et nos comptes seront réglés devant Dieu et devant les hommes.

—Je crois, répondit Bussy, que Dieu se mêle rarement de ces sortes d'affaires : quant aux hommes, il est à souhaiter qu'ils s'en mêlent plus rarement encore. Au reste, madame, je me soumets d'avance et sans murmurer à l'arrêt de mes juges, et, quelle qu'en soit la rigueur, j'en apprécierai l'indulgence. Insensé que j'étais, d'avoir pu croire un instant que

votre bonheur habitait en moi, et que la fatalité s'était lassée de me poursuivre! Allez, chargez un misérable de tout le poids de votre colère : oubliez que je souffre, oubliez mes douleurs pour ne vous rappeler que mes crimes; accablez-moi de votre exécration; foulez-moi aux pieds de votre mépris. Peut-être cependant méritai-je quelque pitié; peut-être aussi pouviez-vous me laisser le soin de votre propre haine, car je ne saurais vous être plus odieux que je ne le suis à moi-même.

— O mon unique amour! ô ma vie! ô mon Dieu! s'écria la pauvre égarée en tombant aux pieds de son bourreau : c'est moi qui suis une misérable femme, c'est moi qu'il faut haïr, c'est toi qu'il faut aimer! Tiens, je suis à tes genoux que j'embrasse, et c'est là que je veux mourir, si tu ne m'appelles sur ton cœur. Tu souffres, mon George, qu'as-tu? Aurais-tu des chagrins que je ne puisse guérir? Tu souffres, et moi je t'accusais! Va, sois dur, sois impitoyable : n'es-tu pas bien le maître et ne

suis-je pas ta servante? Henry, je ne veux pas que vous le contrariiez; je veux que vous le laissiez faire; mais toi, laisse-moi t'aimer, et tu me verras heureuse entre les plus heureuses, et tant d'amour te touchera peut-être. Voyons, ne boude pas, souris un peu à ton esclave : ne retire pas ta main de la mienne. Permets-moi de pleurer, tu vois bien que c'est de bonheur. Tu ne me dis rien, George, tu me repousses. Vous m'en voulez, ami? Que vous ai-je reproché? j'étais folle. Que m'importe le monde? Vous savez bien que pour vous j'aurais quitté le ciel avec joie!

— Mon enfant, soyez donc raisonnable, dit George en la relevant d'assez mauvaise grâce. Quand même vous eussiez quitté le ciel, les choses d'ici-bas n'en auraient pas moins eu leur cours. Le temps nous entraîne avec lui et nous modifie à notre insu : chaque âge a ses passions, ses besoins, ses devoirs; c'est là depuis six mois ce que vous ne voulez pas comprendre. Il en est de la nature morale comme

de la nature extérieure : toutes deux ont leurs saisons dont aucune puissance ne saurait intervertir l'ordre immuable et nécessaire. Vous aurez beau vous révolter contre la main qui gouverne le monde, vous ne ferez pas que l'hiver se couronne de fleurs ni que le ciel gris de l'automne s'embrase des feux du cancer. Je vous avais juré une flamme éternelle, et nous devions nous aimer toujours. Oui, sans doute, toujours ! Mais, croyez-moi, de tous les amans qui ont commencé par promettre l'éternité à leurs transports, bien heureux ceux-là qui, après avoir vu deux fois les coteaux jaunir et les bois s'effeuiller, ont pu se retrouver assis au coin du même foyer ! Toujours ! demandez aux vieillards, vous les verrez sourire. Dites que cette vie est triste : triste, en effet, vous répondrai-je. Mais c'est la vie, qu'y pouvons-nous ? A quoi bon s'irriter contre le flot qui nous emporte ? Il est plus fort que nous, et nous allons ! Comme vous, j'ai rêvé des amours sans fin et d'inépuisables ten-

dresses. Comme moi, vous arriverez un jour à sentir que les sources de la passion tarissent, et que l'amour n'est pas l'histoire de l'existence tout entière. Quoi que vous fassiez, vous n'échapperez point aux mortelles influences que nous subissons tous, et peut-être alors, faisant la part des funestes circonstances qui nous ont perdu tous les deux, réduirez-vous mes crimes à de pardonnables erreurs. Oui, Marianna, oui, écrions-nous ensemble que l'amour seul est grand, que l'amour seul est beau. C'est le soleil de la jeunesse et le rêve des nobles ames. Pourquoi passe-t-il, hélas! quand nous restons ? Pourquoi nous survivons-nous à nous-mêmes? Pourquoi nous étendons-nous tout vivans dans le cercueil de nos illusions? Ma pauvre enfant, que voulez-vous? Le soleil pâlit, les arbres se dépouillent, la mer quitte ses bords : tout fuit, tout meurt, rien n'est durable. Les poëtes ont écrit là-dessus une foule de belles choses.

La tempête gronda long-temps encore, tan-

tôt sourde, tantôt furieuse. Long-temps encore Marianna lutta de tout son amour : tantôt humble et résignée, tantôt éclatant en reproches ; passant tour à tour de la prière à l'invective, tour à tour suppliante et terrible. Mais tout fut inutile : vainement la vague caressa le roc ou le battit avec fureur, le roc ne bougea pas. Il se faisait à longs intervalles d'affreux silences, durant lesquels on n'entendait que les sifflemens de la bise, la pluie qui fouettait les vitres, les heures qui sonnaient tristement dans l'ombre, puis tout-à-coup un sanglot étouffé, un cri de désespoir qui partait du sein de Marianna et donnait le signal d'une lutte nouvelle. Et à chaque nouvelle crise, c'étaient des paroles plus aigres, des récriminations plus amères, d'incroyables oublis de dignité d'une part, de l'autre, un oubli plus incroyable encore des égards dus à la faiblesse : des retours sanglans sur le passé, de déplorables imprécations telles que la haine n'en inspira jamais de semblables, si bien que le

jeune homme qui contemplait cette scène de désolation sentait une froide horreur qui lui courait dans les os. Plus d'une fois il avait essayé de mettre un frein à l'emportement de George, mais toujours sa faible voix s'était perdue dans les grondemens de la tourmente. Debout, dans l'embrasure d'une fenêtre, les traits pâles et défaits, une main enfoncée dans sa poitrine qu'elle semblait serrer avec rage, il contemplait les deux acteurs de ce drame avec une indéfinissable expression de douleur et de volupté. Parfois un funeste éclair de joie passait sur son front, et alors on aurait pu croire qu'il se repaissait avec délices des tortures de Marianna. Parfois aussi un horrible sentiment de souffrance lui contractait le visage, et alors, à voir son œil ardent attaché sur Bussy, on eût dit une jeune hyène prête à s'élancer sur sa proie. Ces divers mouvemens n'échappaient point à Bussy qui, après les avoir remarqués à peine, avait fini par les observer avec une attention inquiète et par atta-

cher sur Henry un regard perçant et scrutateur.

Pour cet enfant qui n'avait encore entrevu la vie qu'à travers les songes d'une imagination enchantée, pour cette ame virginale qui avait peuplé le monde de ses rêves et répandu sur toutes choses les mystérieux parfums de sa jeunesse, pour ce cœur pieux et croyant qui ne s'était promis sans doute que des affections éternelles, qui s'était dit que les amours commencés sur la terre allaient se continuer au ciel, ce dut être en effet un lamentable spectacle que ce dernier combat d'une passion agonisante. Spectacle, toujours et pour tous, digne d'une pitié profonde! Il semble qu'entre gens d'esprit, d'honneur et de belles manières, qui ont échangé les trésors de leur estime et de leur tendresse, de pareilles ruptures doivent s'effectuer avec une exquise élégance. Mais rarement il en arrive ainsi. Pour que ces liens se dénouent au lieu de rompre, pour les dénouer, comme avait dit Bussy, d'une façon digne

et décente, il faut nécessairement une mutuelle indifférence. Mais par cette loi fatale qui veut que nous nous cramponnions à tous les biens qui nous échappent, tout cœur, en se détachant de son compagnon de chaîne, ne fait que se le river plus étroitement à lui-même. D'abord, la lutte est sourde et silencieuse, la souffrance se cache et se tait; long-temps les pensées amères, comme la lie, gardent le fond du vase. Mais bientôt l'orage gronde : d'une part la patience se lasse, de l'autre la passion s'aigrit; la lie monte et bouillonne à la surface. Et c'est alors qu'on perd toute réserve et toute retenue; c'est alors qu'abdiquant toute pudeur et toute dignité, on flétrit le passé, on insulte au présent, on ruine l'avenir! Les paroles acérées se croisent, les mots qui tuent volent dans l'air. Est-ce deux ennemis prêts à se déchirer l'un l'autre? Non : ces lèvres se sont unies dans un même baiser, ces yeux dans un même regard, ces ames dans une même ivresse : c'est deux amans qui s'étaient

promis de vieillir dans un même amour. Oui, toujours et pour tous, spectacles bien dignes d'une pitié profonde!

Tout était redevenu silencieux. Assis au coin du foyer, Bussy remuait les cendres moins froides que son cœur. Henry tenait dans ses mains la tête de Marianna. L'infortunée ne pleurait plus : elle était dans cet état où la douleur affaissée n'a plus conscience d'elle-même. Bientôt le jour se leva sale et terne, et, glissant à travers les rideaux, fit pâlir la lampe qui avait éclairé cette nuit lamentable. La ville reprenait ses mouvemens accoutumés ; les magasins s'ouvraient, les voitures roulaient, les mille cris de Paris criblaient déjà l'air du matin. Tout ce réveil de la cité rappela péniblement Marianna à la vie et la frappa d'une

morne stupeur. Notre âme, en se brisant, croit entraîner la ruine du monde et s'indigne dans son orgueil, quand elle voit qu'elle n'a même pas troublé une mesure de l'harmonie universelle.

— Monsieur, dit Marianna d'une voix altérée, mais calme, je crois qu'au point où nous en sommes, il serait convenable de nous restituer l'un à l'autre les lettres échangées en des temps moins mauvais; je compte sur votre délicatesse.

George ouvrit une boîte de cèdre, y prit un paquet sous enveloppe, scellé d'un triple cachet, et le remit silencieusement à Marianna.

— Il vous eût été bien facile de les garder! dit-elle avec un sourire plein de mélancolie.

— Ma foi! répondit George un peu confus, je n'y ai pas songé : mais si vous voulez me les rendre, je les conserverai avec toute la religion du souvenir.

Marianna sourit plus tristement encore;

puis elle rompit le triple cachet. L'enveloppe, en s'ouvrant, laissa s'exhaler le parfum des jours heureux, cet enivrant parfum que les amans connaissent seuls. Marianna prit une des lettres, l'offrit à la lampe qui brûlait encore, et presque aussitôt la flamme, franchissant sa prison de verre, embrasa la lettre qui l'avait appelée. La pauvre délaissée la jeta tout en feu dans le foyer, puis toutes les autres, lentement, une à une, cherchant ainsi à reculer l'instant de la séparation éternelle; pleine de doute encore et d'espoir, et croyant que chaque minute allait lui apporter sa grâce. Elle contempla long-temps les lignes étincelantes qui couraient sur le papier noirci; mais voyant enfin que George était inexorable, comprenant que tout était fini pour elle, elle s'enveloppa de son châle, elle parcourut de son regard cette chambre où elle était résolue à ne plus rentrer jamais, elle envoya à chaque objet un bien long, un bien triste adieu, puis se tournant vers Henry :

— Mon enfant, accompagnez-moi, lui dit-elle.

Sa démarche était chancelante. Près de franchir le seuil, elle abandonna brusquement le bras qui la soutenait, et revenant encore une fois à Bussy :

— George, lui dit-elle avec dignité, nous ne pouvons nous quitter ainsi ; séparons-nous, mais noblement. Que cette heure soit l'heure suprême! mais laissez tomber sur moi un mot de consolation, et ce cœur que vous avez brisé tressaillera encore d'allégresse. S'il est vrai que vous m'ayez aimée, s'il est vrai que j'aie mis dans votre vie quelques joies dont le souvenir vous soit cher, George, au nom de cet amour que je n'ai pas su garder, au nom de ces joies qui sont ma gloire et ma richesse, regardez-moi sans colère, et, si je vous ai fait du mal, dites que vous me pardonnez.

George était une nature brusque, emportée, mais ni méchante ni cruelle. Il ne s'était résigné au rôle odieux qu'il venait de jouer

qu'après avoir épuisé tous les remèdes indulgens. La nécessité seule l'avait poussé aux moyens extrêmes. Las de souffrir, souffrant surtout des tortures de sa victime, dominé d'ailleurs par des exigences qui n'étaient plus celles de l'amour, il s'était dit que mieux valait en finir d'un seul coup que de traîner sur les cailloux, à travers les ronces, deux existences misérables : il s'arma d'un féroce courage, et la pitié, autant que l'égoïsme, le fit impitoyable. Et puis il faut convenir que parfois la victime abuse tellement de la patience du bourreau, qu'il est impossible à l'indifférence la plus philosophique d'échapper, en luttant contre les obsessions de l'amour, à une certaine irritabilité nerveuse qui prend toutes les allures d'un tempérament brutal. Les femmes elles-mêmes n'en sont point exemptes : seulement, d'une organisation plus faible et plus tendre que la nôtre, elles osent rarement nous exécuter de leurs blanches mains; suppléant la rudesse par la perfidie, elles nous versent à peti-

tes doses le poison qui nous tue, et laissent presque toujours à notre successeur le soin de nous signifier l'arrêt qui nous condamne en dernier ressort. Quoi qu'il en soit, George n'entendit pas sans émotion les dernières paroles de Marianna ; tant de douleur et d'humilité le touchèrent. Il pressa de ses mains attendries la tête de l'infortunée sur sa poitrine : son cœur de glace se fondit et sa paupière aride s'humecta.

Ils restèrent long-temps ainsi, et, témoin de leurs muets adieux, debout sur le seuil de la porte, Henry les contemplait d'un air sombre, mêlé d'une anxiété jalouse et d'une avide curiosité.

II

George, aussitôt qu'il se trouva seul, fut inondé par le sentiment de sa liberté reconquise. Il se leva, ouvrit la fenêtre de sa chambre et respira l'air à pleins poumons. Libre ! il était libre ! Il sentit avec délices la brume fine et glacée que le vent lui soufflait au visage : il s'enivra des brouillards de la Seine : jamais le ciel embaumé des prairies ne lui avait semblé

plus joyeux ni plus pur qu'en cet instant l'atmosphère humide et sombre qui pesait sur Paris et l'enveloppait comme d'un linceuil. Libre! libre enfin! Sa liberté coûtait bien des pleurs, mais sa joie de prisonnier qui voit tomber ses chaînes ne fut altérée par aucun remords, et l'image de Marianna ne vint point en troubler l'ivresse. George était une de ces natures de fer que parfois la jeunesse dore d'un éclat passager, mais auxquelles le frottement du monde ne laisse que le rude métal avec lequel Dieu les a façonnées. L'expérience de la vie avait développé chez lui une logique froide et tranchante, inaccessible à la passion. Fataliste en amour, il supposait dans l'ordre moral une série de faits nécessaires, tout aussi inévitables que les phénomènes de la nature extérieure, et sa conscience n'admettait pas qu'en brisant la vie d'une femme, ainsi qu'il venait de le faire, un homme pût être plus coupable que l'orage qui brise une fleur. Système merveilleux pour absoudre l'égoïsme et l'ingratitude!

Mais s'il est de nobles ames chez lesquelles la douleur, au lieu de les tarir, ravive toutes les nobles sources, il en est d'autres aussi, moins pures et moins divines, que la souffrance dessèche et qui se pétrifient dans leurs larmes. Pareilles à la menthe et à la verveine, plus on foule aux pieds les premières, plus elles exhalent leurs suaves odeurs. Les autres ressemblent à ces plantes moins généreuses qui parfument bien la main qui les caresse, mais qui, écrasées une fois, ne donnent plus que des senteurs amères.

L'enivrement de Bussy fut court, et le souvenir d'Henry se glissa bientôt, comme un ver rongeur, dans sa joie. Tous deux étaient nés sous le même ciel, dans la même ville, presque sous le même toit. Leurs familles avaient été unies entre elles par une de ces affections qui naissent porte à porte et se transmettent de génération en génération : affections héréditaires qu'on ne rencontre guère qu'en province, où toutefois elles sont plus rares que les haines,

les inimitiés et les divisions de tout genre qui peuplent les quatre-vingt-six départemens de Guelfes et de Gibelins, de Capulets et de Montaigus. Leurs mères avaient joué dans le même berceau. Amies d'enfance, elles avaient grandi, et leur amitié avec elles. Toutes deux s'étaient mariées à la même époque, avec l'espoir d'unir un jour le fils et la fille qui devaient naître infailliblement et tout exprès pour ce double hymen. Mais les mariages projetés de si loin ont naturellement peu de chances d'aller à l'église. L'une d'elles mourut en donnant la vie à un fils ; l'autre adopta ce fils dans sa tendresse, et George put croire qu'il n'avait pas perdu sa mère. Madame Felquères semblait destinée à ne jamais connaître autrement les joies de la maternité, lorsqu'elle sentit remuer dans ses flancs le fruit tardif d'un amour qui n'en espérait plus. Henry vit le jour : deux lustres et plus avaient passé déjà sur le front du jeune Bussy. Par une étrange fatalité, les deux mères devaient mourir de la même mort. Ma-

dame Felquères ne se releva point des angoisses de l'enfantement. Après avoir traîné durant quelques mois une douloureuse existence, elle reconnut que sa fin était proche, et comme George était à son chevet qu'il baignait de ses pleurs, elle lui dit de douces paroles d'adieu, entremêlées de sages avertissemens. Tout son désespoir, en mourant, était d'abandonner son fils sans autre appui que son père. C'est que la malheureuse le connaissait trop bien, cet appui; c'est que durant douze années elle avait ployé sans murmurer sous ce joug de fer, et qu'elle s'en allait l'ame toute meurtrie.

— Mon enfant, disait-elle à George, tu as précédé mon fils dans la vie, tu le précéderas dans le monde. Tu guideras son inexpérience, tu aideras ses jeunes pas. N'oublie jamais que je te l'ai confié à mon lit de mort; veille sur lui comme j'ai veillé sur toi; parle-lui de sa mère, dis-lui que je l'aurais bien aimé et que je n'ai regretté que vous deux sur la terre. Tu protégeras son enfance, tu conseilleras sa jeunesse.

Apprends donc la vertu pour la lui enseigner : choisis les bonnes voies, pour les lui indiquer ; conserve-toi pur et honnête, afin que tes exemples lui ouvrent de nobles sentiers. Songe qu'un jour tu m'en rendras compte devant Dieu. Pauvre ami, la douleur m'égare, et tu ne peux comprendre mes paroles : mais qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire et tu les comprendras plus tard. Tu comprends bien déjà que tu dois aimer mon fils, n'est-ce pas? Soyez frères ainsi que vos mères étaient sœurs. Je vais revoir la tienne, je lui parlerai de toi : va, ne la pleure pas, elle a été bien heureuse, elle est morte en croyant au bonheur.

Elle s'éteignit. Courbée douze ans sous la volonté d'un maître sévère, elle avait vu toutes les heures de sa jeunesse tomber silencieusement dans le passé, sans laisser derrière elles aucune trace lumineuse. Elle avait vécu dans le travail, dans l'ombre et dans le silence. Le soleil n'avait pas lui sur sa journée. Et cependant jamais ses yeux n'avaient pleuré ; ja-

mais ses lèvres n'avaient murmuré : elle avait toujours offert un visage serein et calme. Elle mourut et le monde la plaignit : car le monde la croyait heureuse. Que de douleurs passent ainsi parmi les hommes sans y jeter un cri, sans y semer une larme ! Que de souffrances emportent leur secret dans la tombe ! Que de martyres dont le sang ne rougit point l'arène ! Que de poëmes s'achèvent ignorés sur la terre, et vont se chanter dans le ciel !

George vit grandir Henry, et l'entoura de soins pieux et touchans ; mais bientôt la vie les sépara. On envoya Bussy étudier dans un collége de la capitale. Chaque automne le ramena au gîte ; mais son père étant mort et ses études achevées, libre et maître de sa fortune, qui lui permettait une noble oisiveté, il déserta la province et vint se fixer à Paris. Les dernières paroles de sa mère adoptive n'étaient point entièrement effacées de son cœur ; mais l'amour, la dissipation, le frottement du monde, les mille désordres d'une jeunesse désœuvrée en

avaient singulièrement usé le souvenir. George ne péchait pas par un excès de sensibilité, et, bien qu'il conservât pour Henry des pensées toutes fraternelles, il se préoccupait médiocrement des destinées de cet enfant, qu'il n'avait pas vu depuis longues années et qu'il n'espérait pas revoir. D'ailleurs il s'avouait à lui-même qu'il n'était guère en état d'accomplir les saints devoirs qu'il avait acceptés au lit d'une mourante. Il avait appris la vertu en courant ; s'il ne s'était pas fourvoyé dans les voies de perdition, il n'avait fréquenté qu'avec une extrême réserve les droits sentiers de l'austère morale. Il était pauvre de bons exemples, et ses mérites ne jetaient pas assez d'éclat pour qu'il pût servir de phare à personne. Il se disait qu'Henry était condamné par son père à creuser silencieusement son sillon loin des séductions de Paris, et il avait vu tant de belle jeunesse de nos départemens venir s'étioler et mourir dans l'atmosphère de la capitale, qu'il se félicitait, pour cet enfant, de la condition

bornée qui lui promettait du moins le repos dans l'obscurité. Des années s'étaient écoulées, et George avait fini par ne plus savoir si Henry Felquères existait encore, lorsque, par une matinée de novembre, comme il était à peine éveillé, il vit entrer dans sa chambre un jeune homme qui s'avança vers lui d'un air brusque et timide à la fois, et qui lui dit d'une voix douce :

— Je suis Henry Felquères : ne me reconnaissez-vous pas ?

George lui ouvrit ses bras, et ils s'embrassèrent avec effusion.

— Comme te voilà grand et beau ! dit Bussy, en le regardant avec attendrissement ; car il se sentait remué par mille touchans souvenirs. Il l'avait quitté presque enfant et il le retrouvait paré de tous les charmes de la jeunesse. Henry n'était point beau, quoi que George en eût dit ; mais il y avait en lui une telle aristocratie de gestes, de maintien et de langage, tant de grâces innées et tant d'instinc-

tive élégance, qu'il eût été difficile d'imaginer que c'était là un collégien libéré, débarqué à Paris pour la première fois. Sa taille était souple et flexible comme la taille d'une femme; ses cheveux blonds cendrés tombaient négligemment sur son front sans en voiler l'éclatante pureté; ses yeux étaient bleus, et il s'en échappait le regard de sa mère, ce regard si triste, si doux et si limpide, que George avait tant de fois rencontré, comme une étoile bienveillante, au-dessus de son berceau! Quand même Henry ne se fût pas nommé, Bussy l'aurait reconnu infailliblement à son regard aussi bien qu'à sa voix, à cette voix douce et caressante qu'il tenait aussi de sa mère, et qui réveilla dans le cœur de George toutes les mélodies de son enfance. Il le fit asseoir près de lui, et ils causèrent des jours passés; puis Henry raconta les espérances qui l'avaient conduit à Paris. Voué au barreau par la volonté paternelle, il était un de ces mille jeunes gens que l'éducation et l'orgueil des parens poussent hors

de la condition où ils sont nés. Il arrivait pauvre, mais riche de toutes les ardeurs, de toutes les illusions de son âge. George ne put s'empêcher de sourire en songeant que tout cet enthousiasme devait aboutir à quelques maigres plaidoyers de province sur une haie vive ou sur un mur mitoyen. Mais lui, Henry, que savait-il de l'avenir? Il lui semblait qu'en trois ans il allait conquérir le monde.

L'heure était venue pour Bussy de mettre à l'œuvre les sentimens de reconnaissance qu'il avait voués à la mémoire de la femme sainte qui l'avait élevé, de s'acquitter envers le fils des bienfaits de la mère. Il accepta d'abord Henry comme un devoir et ne tarda pas à se prendre pour lui d'une tendresse véritable; mais il était trop jeune lui-même pour que cette affection fût assez grave et assez austère. Henry était une nature tendre et poétique : il y avait en lui beaucoup des séductions de la femme, quelque chose de frêle et de gracieux qui invitait la protection, et, par-dessus toutes choses, une

fleur de jeunesse qui l'entourait comme d'une atmosphère sympathique. George eut pour lui tout l'orgueil, toutes les puériles vanités de l'amour. Au lieu de le laisser épanouir dans l'ombre, il l'exposa aux feux du grand jour. Oubliant qu'Henry n'était plus un enfant, qu'il n'était pas encore un homme, il fit de lui le compagnon, le confident, le témoin de sa vie tout entière, et c'est ainsi qu'à dix-neuf ans, ce jeune homme se trouva mêlé au drame dont j'ai conté le dénouement.

L'étude des passions observées sur le vif est funeste aux jeunes cœurs : elle les remplit d'agitations et de dévorantes ardeurs et ne leur est profitable en enseignemens d'aucun genre : car la présomptueuse jeunesse désigne toujours à ses triomphes la place où ses devanciers ont succombé. Henry suivit pas à pas toutes les phases de la liaison de ses deux amis, reflet brillant ou sombre de leurs bons ou de leurs mauvais jours. Mais bientôt, à son insu, son ame se troubla ; il perdit l'égalité de son ca-

ractère et la limpidité de son regard s'altéra. Il recherchait la solitude, fuyait George et Marianna, et nourrissait contre le premier je ne sais quelle irascible humeur qu'il ne s'expliquait pas à lui-même. George et Marianna remarquèrent à peine ces bizarreries ; d'autres soins les préoccupaient : déjà leur chaîne était lourde à porter. Henry assista à l'agonie de cet amour ; confident du désespoir de Marianna, il fut le vase où tomba goutte à goutte le trop plein des douleurs de cette infortunée. Sa pitié fut noble et désintéressée : s'il eût fallu son sang pour ranimer la tendresse de George, il eût donné son sang, et son cœur, et sa vie. Mais quand le soir il quittait cette femme après l'avoir vue, belle et désolée, sangloter et pleurer sur ses mains, pourquoi donc allait-il, la nuit, sur les quais déserts, seul, sentant avec une joie sauvage la bise et la pluie qui lui fouettaient le visage, et cherchant à dompter, par la fatigue du corps, les pensées tumultueuses qui l'agitaient? Pourquoi d'au-

tres fois mordait-il son lit avec rage, enviant les trésors que dédaignait Bussy, déplorant tant de biens perdus, heureux et misérable des pleurs qu'il avait vus couler, maudissant George et le bénissant, s'accusant et ignorant son crime, blasphémant le ciel et la terre, et, à chaque crise nouvelle de cet amour expirant, se déchirant la poitrine avec colère, comme pour en arracher un horrible sentiment de joie?

Marianna, qui n'avait jamais vu dans Henry qu'un enfant tendre et gracieux, était bien loin de se douter que les orages qui la brisaient troublaient le repos de ce jeune cœur. Elle pleurait dans son sein, sans songer, l'imprudente, qu'il suffit qu'une larme tombe sur un lac pur et paisible pour en rider les ondes et en dépolir la surface. Quant à Bussy, il n'avait rien compris : il trouvait tout simple et tout naturel qu'Henry se fît le courtisan de la douleur de Marianna, et même il lui savait gré de la sollicitude qu'il avait pour elle. Parfois

cependant il avait observé avec une vague inquiétude le changement qui s'était opéré dans ce jeune homme, mais sans chercher à s'en rendre compte. La nuit des derniers adieux éveilla ses soupçons, le ramena sur les jours écoulés et lui expliqua bien des choses qu'il avait laissé passer presque inaperçues. Demeuré seul, la réflexion fortifia ses doutes et les changea presque en certitude.

Sa première impression fut toute d'égoïsme. Il comprit que l'affection d'Henry allait lui échapper et il fut jaloux. Il avait assez vécu pour savoir qu'entre deux hommes, et des mieux unis et des plus fortement trempés, dont l'un aime la femme que l'autre a possédée, il n'est guère d'amitié possible. Un sentiment de pudeur instinctive leur impose vis-à-vis l'un de l'autre je ne sais quelle froide contrainte ; et quand bien même cette contrainte ne serait pas assez forte pour les diviser, la femme, qui n'a jamais rien à gagner aux confidences du passé, s'arrange toujours de façon à ne point leur

laisser de place. George professait une haute estime pour les femmes qui respectent l'amant qu'elles n'ont plus, et regrettait seulement que l'espèce en fût aussi rare.

Puis une crainte plus sérieuse, plus grave et moins intéressée préoccupa Bussy. Il savait que nous commençons tous par le rôle du martyr, que nous finissons toujours par celui du sacrificateur. Il frémit en songeant à la jeunesse d'Henry, à sa faiblesse, à son inexpérience, et il entrevit avec effroi l'abîme qu'il avait si imprudemment creusé sous les pas de l'enfant qu'il aimait.

Enfin, il se trouva que George, qui n'aimait plus Marianna, sentit remuer en lui je ne sais quelle velléité de jalousie posthume, et qu'il n'entrevit point sans humeur la possibilité d'une guérison trop prompte aux blessures qu'il avait faites. Pénètre qui pourra dans cet abîme de folies qui s'appelle le cœur de l'homme!

Ce fut sous l'influence de ces trois sentimens, que Bussy se décida à étudier le mal et à sauver

Henry, s'il y avait lieu, avant qu'il fût éclairé lui-même sur l'état de son propre cœur. A voir la rudesse de George en amour, peut-être s'étonnera-t-on de le trouver si tendre en amitié? Mais remarquez que les hommes ne reconnaissent en amour ni législation, ni morale : ils aiment ou n'aiment plus, tout est là. L'amour est un terrain libre où l'on peut tout oser ; c'est là comme à la guerre : on frappe, on blesse, on tue ; partout ailleurs on est rempli d'humanité, et il n'y a que les blessés qui se plaignent. Un homme peut donc se conduire comme le dernier des misérables avec la femme qui lui a tout sacrifié, et conserver néanmoins toutes les qualités éminentes qui constituent vis-à-vis du monde ce qu'on appelle un homme charmant. Qu'on brise lâchement une destinée tout entière, ce n'est rien : c'est une femme qui se noie; on n'en reste pas moins bon fils, bon frère, bon ami ; on n'en a pas moins de bonté pour ses gens, de tendresse pour ses chiens, et d'affection pour ses chevaux. Le monde lui-

même, qui ne pardonne jamais aux bonheurs qu'il ne sanctionne pas, est plein d'indulgence pour ces aimables bourreaux qui le vengent. George n'avait ni chiens ni chevaux à aimer, mais il pouvait souffrir à l'endroit de Henry. Peut-être aussi semblera-t-il étrange qu'un être si vieux déjà et si endurci ait pu s'éprendre pour cet enfant d'une amitié si vive et si fervente? Mais, en mettant de côté les sentimens d'amour que George avait eus pour la mère, et qui devaient naturellement rejaillir sur le fils, il n'est point rare de voir ainsi de vieilles ames, que la vie a bronzées, s'attacher à de jeunes cœurs que n'a point encore déflorés l'expérience. Il arrive un âge où les hommes se connaissent trop bien les uns les autres pour s'aimer entre eux. Rassasiés des mets qu'ils se servent mutuellement, il leur faut de la chair fraîche, et c'est alors qu'on les voit rechercher la jeunesse, tant ils savent bien qu'elle seule vaut quelque chose!

Fatigué d'une nuit sans sommeil, George se

jeta sur son lit, et ne tarda pas à s'endormir. Bientôt les rêves s'abattirent à son chevet, et touchèrent son front du bout de leurs ailes. Ce furent d'abord des images confuses qu'il s'épuisa vainement à poursuivre; des ombres bizarres qui glissèrent le long des courtines et flottèrent autour de lui sans qu'il pût en saisir les formes fantastiques. Mais peu à peu ces folles imaginations s'évanouirent, de nouvelles images lui apparurent, et il reconnut en elles les fantômes des dernières années qu'il avait ensevelies dans le passé. C'étaient ses souvenirs les plus récens qui s'éveillaient pour lui donner une deuxième représentation du drame qu'il venait de dénouer. Il poussa, en dormant, un soupir résigné, car la pièce était trop mauvaise pour qu'il pût, après l'avoir achevée, se féliciter de la voir et de l'entendre une seconde fois.

III

Il y avait trois ans passés que la tristesse et l'ennui avaient conduit Bussy aux eaux de Bagnères de Bigorre. Jeune, il avait aimé; jeune, il avait souffert; frappé au matin de la vie dans ses croyances les plus chères, son cœur ne s'était point relevé, et sa jeunesse morne et désœuvrée touchait déjà presqu'à son déclin. La société des eaux était nombreuse et brillante ;

Bussy s'y montra comme partout, réservé, silencieux, et d'une gravité un peu théâtrale. Quelques personnes qui, l'année précédente, l'avaient rencontré aux bains de Lucques et qui le retrouvèrent aux Pyrénées, le surnommaient *Tristan le voyageur*. Il était beau d'ailleurs et sa tristesse seyait bien à sa beauté; son regard était fier, mais on devinait aisément que l'amour devait en adoucir l'expression impérieuse et sévère. Ses lèvres minces, qui ne souriaient jamais, semblaient un arc au repos. Son visage était pâle : les femmes lisaient quelque chose de fatal sur son front dévasté.

Parmi celles qui se disputaient la royauté des eaux, plusieurs étaient parées de charmes, d'esprit et de grâces; mais toutes abdiquèrent leurs prétentions aux pieds de madame de Belnave, et le sceptre échut à la seule d'entre elles qui ne l'eût point sollicité. Jeune, belle, d'une beauté que relevait encore un air de souffrance rêveuse, Marianna apparut à Bagnères comme une de ces créations qu'enfante seul

le génie des poëtes. C'était une de ces ames qui ne doivent rien au monde qui ne les connaît pas. Elevée aux champs qu'elle désertait pour la première fois, ses manières offraient un singulier mélange de hardiesse et de timidité : parfois même elles affectaient je ne sais quelle brusquerie pétulante qui venait d'une secrète inquiétude et d'une ardeur inoccupée. Familière et presque virile, son intimité était d'un facile accès ; mais sa fière chasteté et son instinctive noblesse mêlaient au laisser-aller de toute sa personne des airs de vierge et de duchesse qui contrastaient d'une façon étrange avec son mépris des convenances et son ignorance du monde, et si nulle ne savait mieux qu'elle encourager les sympathies, elle savait mieux que toute autre leur commander un saint respect. Tout révélait en elle une nature luxuriante qui s'agitait impatiemment sous le poids de ses richesses inactives. On eût dit que la vie circulait frémissante entre les boucles de son épaisse et noire chevelure. On

sentait comme un feu caché sous cette peau brune, fine et transparente. Sa taille était frêle, mais soutenue par une svelte et gracieuse audace. Son front net et pur disait bien que les orages de la passion n'avaient point grondé sur cette noble tête ; mais l'expression de ses yeux, brûlante, fatiguée, maladive, accusait des luttes intérieures, terribles, incessantes, inavouées.

M. de Belnave accompagnait sa femme. C'était un homme de distinction, d'un abord froid, d'une gravité simple, un véritable gentilhomme. Son maintien était austère, ses traits réguliers, son élégance compassée ; son aspect, ses gestes, son langage exhalaient un parfum d'aristocratie native que n'avaient pu altérer le commerce ni l'industrie. Il paraissait se ployer avec une indulgence paternelle au caractère de Marianna, et la chevaleresque confiance qu'il mettait en elle honorait également l'un et l'autre époux.

M. de Belnave était propriétaire des forges

de Blanfort, qu'il exploitait avec son associé, M. Valtone. M. Valtone avait épousé la sœur de Marianna, et les deux ménages vivaient sous le même toit, unis par le double lien des affections et des intérêts. Bien que d'une nature moins élevée que celle de M. de Belnave, M. Valtone était une haute probité, une intelligence active et rompue aux affaires, un dévouement à toute épreuve. D'ailleurs, une vieille affection liait ces deux hommes, et les avait faits frères bien avant leur mariage. Amis d'enfance, ils avaient grandi côte à côte; appuyés l'un sur l'autre, ils avaient traversé la vie, se chauffant au même soleil, s'abritant sous le même manteau. Pauvres, le travail le avait enrichis; après des années de labeur et de peine, tous deux s'étaient assis dans le même bonheur. C'était là deux hommes de vertu, de courage et de volonté. Inaccessibles aux passions de l'oisive jeunesse, étrangers aux calculs d'une ambition peu timorée, ils étaient arrivés au grand jour, tête haute et par le droit chemin. C'est que

la fortune n'avait pas été le seul but de leurs communs efforts : c'est que leur amitié n'était pas une de ces liaisons complaisantes qui ne vivent que de concessions mutuelles. Rigide et sévère, elle les avait conduits d'un même pas à leur amélioration matérielle et morale : elle les avait faits riches et meilleurs. Heureux, on les vit aussi peu embarrassés de leurs richesses qu'ils l'avaient été de leur pauvreté. Ils répandirent autour d'eux l'aisance et le bien-être : ils employèrent les bras inoccupés ; Blanfort prit une face nouvelle. Puis, lorsqu'ils eurent assuré le présent et qu'ils se crurent maîtres de l'avenir, autant que chacun ici-bas peut se croire maître du jour de demain, ils se tournèrent vers le mariage, l'envisageant comme un devoir propre à sanctifier leurs prospérités. Plus âgé que M. de Belnave, M. Valtone se maria le premier, et trois ans plus tard, M. de Belnave épousa la belle-sœur de son associé. Noëmi et Marianna de Vieilleville appartenaient à l'une des meilleures familles de la Creuse. Elevées à

la campagne, sous l'œil vigilant de leur grand' mère, toutes deux étaient nobles et belles, et bien que leur fortune ne répondît pas à celle des deux amis, ceux-ci, en les épousant, ne songèrent point qu'ils sacrifiaient leur intérêt à leur inclination, tant ces deux filles charmantes leur apportaient des trésors de grâce, d'esprit et de tendresse.

Les premières années de cette double union avaient été fécondes en beaux jours. Blanfort est un joli village du Berry : de rustiques habitations semées au pied d'une colline, entre Argenton et Le Blanc, se mirent dans l'eau de la Creuse qui arrose cette partie du département de l'Indre avant de se jeter dans la Vienne. Les forges s'étendent sur la rive opposée et donnent au paysage un aspect animé, pittoresque et presque sauvage. Sur la même rive, plus avant dans les terres, une maison de construction élégante et moderne, se cache derrière des massifs de chênes, d'ormes et de trembles, dont le feuillage amortit le bruit étourdissant des

cyclopes. C'est là que les deux ménages avaient établi leur bonheur. Mais, à leur insu, ce bonheur était déjà bien ébranlé, à l'époque où M. de Belnave avait accompagné Marianna aux eaux de Bagnères de Bigorre.

M. de Belnave et son ami étaient deux natures inhabiles aux puérilités de l'amour. Trempés de bonne heure dans la réalité, habitués à traduire leurs sentimens par leurs actions, leur tendresse, rigide et concise, manquait d'expansion et de charmes. Le travail les avait préservés de ces désirs sans but, de ces aspirations tumultueuses qui tourmentent toute jeunesse. Ils ne comprenaient point ces faux besoins du cœur, ces folles exagérations de l'ame, fléaux des sociétés désœuvrées. Chez eux, la passion avait revêtu les formes sèches du devoir. Ils n'étaient ni rêveurs, ni poëtes. L'aspect d'un beau paysage ne les jetait pas dans de ravissantes extases. Le bruit des forges de Blanfort était plus doux à leurs oreilles que le murmure des brises printanières, et leurs

regards souriaient plus complaisamment au rouge éclat de leurs fourneaux qu'aux rayons argentés de la lune, glissant le soir à travers les aulnes. Ni poëtes, ni rêveurs à coup sûr! Mais ils aimaient leurs femmes d'une affection vraie et profonde, et jamais l'humeur, le caprice ou l'ennui n'altéraient leur immuable bonté. S'ils ne connaissaient point les brûlantes exaltations, ils ignoraient aussi la lassitude qui leur succède. Leur amour ne se perdait jamais dans des régions bien éthérées; mais Noëmi et Marianna pouvaient le trouver à toute heure dans le milieu calme et serein où il était acclimaté. Dans une époque qui se montre disposée à flatter la passion plutôt que le devoir, ces affections bourgeoises, ces qualités éminemment sociales ont dû trouver peu d'apologistes; mais les essais de la passion les ont suffisamment vengées.

Noëmi s'était ployée sans efforts apparens aux exigences de la vie conjugale. Sa jeunesse avait été religieuse, occupée; et, soit que ses

rêves n'allassent pas au-delà de son horizon, soit qu'elle les retînt prisonniers dans son sein et que Dieu eût mis en elle une de ces ames résignées qui ne se confient point à la terre, soit enfin qu'elle fût née pour cette condition silencieuse et bornée qui s'appelle la vie domesque, toujours est-il que sa chaste beauté avait su conserver l'éclatante blancheur du lys, ses yeux l'azur du ciel, ses lèvres le sourire des anges, et que son bonheur semblait suffire à la modestie de ses ambitions.

Il n'en fut pas ainsi de sa sœur. Le silence des champs, l'étude, la rêverie, la lecture avaient développé dans Marianna plus de force que de tendresse, plus d'imagination que de cœur, plus de curiosité que de sensibilité vraie. Elle n'avait vécu jusqu'alors que dans le monde des chimères. Seule, au bord de la Creuse, sur le flanc des coteaux, le long des haies verdoyantes, elle s'était arrangé d'avance une existence héroïque, toute remplie de beaux dévouemens et de sublimes sacrifices. Elle

avait entrevu des luttes, des combats, des amours traversés, des félicités tourmentées. Avant d'avoir joui, elle avait tout épuisé; elle avait traduit l'avenir en poëme. Lorsqu'il lui fallut descendre de cet empyrée dans l'atmosphère tempérée de Blanfort, cette ame dut se sentir pénétrée d'un froid mortel. L'affectueuse bonté de M. de Belnave ne ressemblait en rien aux passions orageuses que Marianna avait entendues gronder dans ses songes. M. de Belnave lui-même, malgré la distinction de ses manières, ne pouvait guère être comparé aux figures poétiques qui avaient visité la solitude de cette enfant. Toutefois, le changement de lieux et de position, la joie de retrouver Noëmi, l'espèce de solennité qui entoure les premiers mois du mariage, les soins affectionnés de M. de Belnave, les prévenances fraternelles de M. Valtone, l'activité qui régnait à Blanfort, le bruit des forges, le mouvement de l'industrie, tous ces accidens d'une vie nouvelle aplanirent pour Marianna le rude passage des rêves à la

réalité. D'ailleurs, les premiers transports de M. de Belnave se montrèrent chaleureux, sinon exaltés. Vivement épris de sa jeune et belle épouse, on le vit se livrer presque exclusivement aux préoccupations de son bonheur, et la première année de cette union, bien qu'en ne réalisant pas toutes les espérances de Marianna, donna cependant une ample moisson d'heureux jours. Mais comme au bout du compte la vie ne saurait se passer à parler d'amour, M. de Belnave reprit bientôt ses habitudes froides et laborieuses, et s'autorisant de la sincérité de son affection pour se dispenser du soin de la manifester, il laissa Marianna se dévorer en silence. Les sources de tendresse étaient toujours en lui; mais au lieu de s'épancher, les eaux dormaient dans le creux du rocher.

M. de Belnave fut coupable. L'amour, comme la divinité du sein de laquelle il émane, demande un culte extérieur. Si les amans font à la passion la part trop large et trop belle, les

maris la lui mesurent avec une parcimonie sordide. C'est bien là ce qui les perd tous. La paresse et la vanité encouragent leur froideur et bercent leur indifférence. Ils présument tellement de leurs charmes, qu'ils ne songent pas même à les faire valoir. A voir leur aveugle confiance, il semble qu'ils aient constitué leurs femmes en majorats et qu'elles soient inaliénables. Que peuvent cependant ces créatures négligées, qui ont vingt-quatre heures par jour à donner aux pensées d'amour; que peuvent-elles contre la séduction qui s'offre à elles parée de tous les artifices du cœur, de toutes les grâces du langage? Résistent-elles? Les maris n'en savent gré qu'à leur mérite et ne pardonneraient pas au triomphe d'avoir coûté de sérieux efforts. Qu'elles succombent, ils se révoltent et s'indignent. Il a fallu un rival de chair et d'os pour éveiller leur jalousie et fouetter leur ame engourdie. Eh! malheureux! vous ignorez que ce rival n'a fait que succéder à mille autres, tous plus jeunes, tous plus

aimés. Ces rivaux mystérieux, c'étaient les fantômes qu'évoquaient la tristesse et l'ennui. Que de fois vos femmes n'ont-elles pas senti, durant les longs jours d'abandon, leurs lèvres pâlir et trembler sous des baisers rêvés qui n'étaient pas les vôtres! Que de fois n'ont-elles pas pressé sur leur sein de brûlantes images qui ne vous ressemblaient pas! Pourquoi donc étiez-vous si tranquilles alors? Ou vous soupçonniez ces infidélités de la pensée, et dans votre sécurité vous n'étiez que des fous; ou vous imaginiez que vos épouses délaissées ne peuplaient leurs heures solitaires que de votre souvenir adoré, et dans votre présomption vous n'étiez que des sots.

M. de Belnave était tout simplement ce que nous pourrions appeler un cœur muet, une ame silencieuse. Le trop d'exaltation qu'avait Marianna aurait suffi pour le compléter. Le temps seul pouvait corriger ces deux natures et fondre dans un rapport égal leurs défauts et leurs qualités. Mais les ames enthousiastes ne

savent pas attendre. Marianna s'exagéra la froideur de son mari. Abandonnée à elle-même, son imagination, un instant assoupie, se réveilla plus vive et plus fougueuse; son cœur, qui ne trouvait plus d'alimens, se consuma. Au lieu d'apprendre à jouir des biens qu'elle avait sous la main, elle s'étudia à les méconnaître. Le bonheur était auprès d'elle, elle s'épuisa à le chercher dans les espaces imaginaires. Qui n'eût cru aux félicités de cette femme? Elle seule n'y croyait pas. Elle se demandait avec inquiétude si le monde finissait à l'horizon borné qui l'oppressait de toutes parts. Le calme plat de ses jours pesait sur elle comme un manteau de plomb. Elle sentait en elle une énergie à soulever les montagnes, et elle étouffait dans le cercle étroit de ses devoirs. Entourée de toutes les joies du luxe et du bien-être, elle eût donné tous ces trésors pour une vie pauvre, mais aventureuse et libre. Cette enfant demandait la liberté, et n'avait jamais su ce que c'est que la servitude; mais elle

avait besoin d'outrager sa destinée, tant son ame ennuyée était avide de douleurs. Fatiguée du repos, elle eût voulu remuer à tout prix les eaux dormantes de sa vie. L'inaltérable bonté de M. de Belnave l'irritait. Peut-être eût-elle préféré un mari brutal et jaloux? Véritablement malheureuse, elle se serait trouvée moins misérable.

C'était à Noëmi que Marianna confiait ses ennuis, ses tristesses, et son cœur agité, et ses vagues inquiétudes, et ses aspirations brûlantes. Madame Valtone l'écoutait d'un air doux et mélancolique; puis, par de tendres conseils, par des paroles toutes pleines d'une sagesse indulgente et bonne, elle essayait de réprimer les écarts de cette imagination; elle s'efforçait de la ramener au sentiment de son bonheur, à une appréciation plus juste et plus sensée des choses d'ici-bas. Sa voix était grave, ses discours prudens et maternels : car Noëmi comptait quelques années de plus que madame de Belnave, et son âge, autant que sa raison pré-

coce, lui donnaient sur sa sœur une autorité de mère. Parfois cette raison parvenait à réfréner les ardeurs de Marianna; parfois aussi la sérénité de Noëmi, la sainteté de ses exemples, la modestie de sés désirs exerçaient d'heureuses influences, et la paix semblait rentrer dans cette ame tourmentée. Mais ce n'était qu'un calme passager que troublaient bientôt de nouveaux orages. C'était alors que madame Valtone osait se montrer plus sévère; mais ses enseignemens ne trouvaient plus qu'un esprit rebelle, et Marianna croyait justifier ses douleurs en les déclarant incomprises.

M. de Belnave, qui aimait sérieusement sa femme, était loin de soupçonner tant de luttes et tant de misères; pour M. Valtone, il en était plus loin encore. Le travail absorbait exclusivement ces deux hommes et ne leur laissait guère le loisir de fouiller les abîmes du cœur. C'étaient d'excellens maris, d'honnêtes industriels, mais d'assez ignorans psychologistes et surtout de fort pauvres héros.

Des années s'écoulèrent de la sorte, sans apporter aucune modification bien remarquable dans la situation des deux ménages. C'étaient toujours le même calme et la même uniformité, le même ciel et les mêmes ombrages. C'était, à vrai dire, pour une ame effervescente que trop de sève tourmentait, une assez déplorable existence. M. de Belnave et son associé avaient achevé de se pétrifier dans la réalité. Ils s'étaient habitués à regarder leurs femmes comme des meubles propres et luisans qui faisaient honneur à leur maison, et qui n'exigeaient aucun frais d'entretien. Noëmi tenait le sceptre domestique avec une fermeté qui n'excluait en elle aucuns charmes. Pour Marianna, elle posait dans la petite colonie comme une œuvre d'art, comme une belle inutilité. Le dessin, le piano, la lecture des romans modernes, les courses à cheval, les promenades solitaires, remplissaient ses journées oisives. Elle avait su conserver d'ailleurs une humeur douce, un caractère égal, et M. de Belnave

n'imaginait pas que sa femme pût ne pas être heureuse. Eh! sans doute, elle était bien heureuse! seulement elle se mourait d'ennui.

Un soir, Marianna se croyait seule dans sa chambre. Accoudée sur l'appui de sa fenêtre ouverte, elle contemplait le soleil qui descendait derrière les coteaux couronnés de pampres. Il faisait une de ces belles soirées où la nature, fatiguée de parfums, de chaleur et de vie, semble se reposer des voluptés du jour. Bientôt les brises de la nuit se levèrent : le feuillage, ranimé par leurs fraîches haleines, frissonna ; les rainettes chantèrent sur le bord des étangs, et les notes du rossignol éclatèrent à longs intervalles. L'air était chargé d'enivrantes senteurs. On entendait au loin le bruit des écluses, les aboiemens des chiens, et ces mille rumeurs pleines de mélancolie et de mystère qui s'élèvent des champs endormis. La lune reposait sur les prairies qu'elle inondait de sa blanche lumière; les étoiles étincelaient au ciel ; la rivière se déroulait, comme un ru-

ban d'argent, à travers les plaines murmurantes. Nuits fatales aux cœurs solitaires ! Marianna pressa sa poitrine avec désespoir, comme pour y refouler d'inutiles désirs ; puis se jetant sur son lit, elle fondit en larmes.

Ce spectacle fut nouveau pour M. de Belnave qui venait d'entrer dans la chambre de sa femme. Il lui prit la main, et d'une voix affectueuse :

— Tu pleures, lui dit-il ; qu'as-tu?

— Rien, répondit-elle en essuyant ses yeux.

Il insista, mais vainement. Sa sollicitude alarmée s'adressa à Noëmi. Madame Valtone répondit timidement que Marianna s'ennuyait peut-être. Le lendemain, M. de Belnave offrit à sa femme le choix des distractions, et, huit jours après, une chaise de poste les emportait tous deux au pied des Pyrénées.

IV

George et Marianna se rencontrèrent à Bagnères. Ces deux ennuis devaient se comprendre l'un l'autre : ils se comprirent. Marianna vit bientôt apparaître les rives enchantées qu'elle n'avait jusqu'alors entrevues que dans ses songes. La poésie des lieux, la majesté des monts, l'entraînement d'une société nouvelle, les hommages qui s'attachaient à ses

pas, les fêtes brillantes, les excursions aventureuses, qu'autorise la vie des eaux, toujours indépendante et libre, tout concourut à l'égarer et à la perdre. Ses joies inaccomplies, ses déceptions amères, ses vœux inexaucés trouvèrent dans Bussy des sympathies intelligentes. Ses pensées les plus mystérieuses, ses plus confuses espérances lui furent traduites dans un langage passionné. George lui formula son cœur ; puis il pleura sur elle. Elle était une de ces ames d'élite qui portent la peine de leur haute origine, un ange solitaire perdu parmi les hommes ; une exilée du ciel qui se souvient de la patrie absente. Puis, après s'être emparé des tristesses de Marianna et lui en avoir fait les honneurs, il raconta les siennes. Il chanta les douleurs de ses jeunes années : amour méconnu, confiance trahie, liaison brisée! Il étala des plaies encore saignantes et pleura sur lui-même. Il exagéra ses regrets avec art ; il exploita les malheurs d'une vieille passion au profit d'une passion nouvelle. Madame de Bel-

nave écoutait Bussy avec ce curieux intérêt qui s'attache au voyageur revenu des contrées lointaines ; et c'était dans l'atmosphère embrasée des bals, plus souvent dans les vallées chauffées aux rayons du midi, au bruit des cascades mugissantes, c'était sous le soleil de l'amoureuse Espagne, que George et Marianna, détachés, comme à leur insu, des caravanes qui visitaient les monts, s'abandonnaient follement aux dangers de ces confidences ! Impatiente d'apprendre et de connaître, Marianna enviait l'expérience de Bussy ; lassé de tout, George, de son côté, enviait à Marianna son heureuse ignorance. Madame de Belnave était altérée des eaux amères de la vie ; il fallait à George de pures et fraîches ondes où son cœur pût se régénérer. L'un avait la science et l'autre la jeunesse. Il n'était pas bien difficile de prévoir que ces deux natures chercheraient à se compléter par l'échange de leurs trésors, et finiraient par s'absorber dans un même amour, semblables aux électricités contraires

qui s'attirent et se confondent. Madame de Belnave aima et Bussy crut aimer. Comme lui, qui n'a pris ses regains pour l'espoir d'une moisson nouvelle? Hélas! nous sommes tous ainsi. Nous ne renonçons point docilement aux illusions près de nous échapper. Avant de se glacer et de s'endormir du repos éternel, le cœur se révolte et se débat long-temps sous la main de fer qui l'opprime. Il essaie encore ses forces expirantes, et presque toujours il entraîne avec lui dans la tombe le jeune cœur qui n'a pu le sauver.

Cependant, que faisait M. de Belnave? Pour tout ce qui regarde leur repos conjugal, les maris sont clairvoyans comme les aveugles: ils voient avec la main; et, lorsque par hasard une vague inquiétude rôde autour d'eux et leur fait pressentir le danger qui les menace, ils repoussent avec orgueil ces pressentimens salutaires; ils affectent une héroïque confiance; ils accueillent le danger au lieu de chercher à le prévenir; ils font parade de la sécurité qu'ils

n'ont pas. On se demande d'où peut leur venir cet impérieux instinct qui les pousse invinciblement à leur perte, et les précipite aveuglément sur les marches de l'autel, où les attend le sacrificateur. Le célibat de leur jeunesse n'a été fécond pour eux en enseignemens d'aucun genre, et les fautes dont ils ont profité alors ne leur ont appris qu'une chose, à les commettre plus tard. Il semble qu'une fatalité terrible pèse sur le mariage. C'est bien à coup sûr celui des sacremens où le diable a la meilleure part.

Quoi qu'il en soit, toujours est-il que le seigneur de Blanfort favorisa de la meilleure grâce du monde un bonheur qui n'était pas le sien. Bussy, bien qu'il ne procédât ni de Juan ni de Lovelace, possédait toutefois les premiers élémens de la séduction. Il débuta fort habilement par capter l'amitié de M. de Belnave: ruse assez commune aux amans, qu'on flétrirait du nom de lâche perfidie, s'il s'agissait de dérober un secret d'industrie à quelque commerçant, mais

qui devient une gentillesse aussitôt qu'il s'agit seulement de tromper un mari et de lui voler sa femme. Le manuel de l'adultère diffère, sur plusieurs points, de celui des honnêtes gens.

Hâtons-nous de dire que le bonheur de Bussy se réduisit aux effusions du sentiment. Ce n'est pas que George fût homme à se contenter de joies purement extatiques ; mais il y avait dans Marianna une chasteté sauvage qui dominait sans efforts toutes les phases de la passion. Pareil à la flamme du bois d'aloës, qui ne donne point de fumée, l'amour brûlait dans ce cœur sans en ternir l'éclat, sans en altérer la pureté. Marianna ne soupçonnait même pas que cet amour pût être criminel, et elle s'abandonnait sans crainte aux charmes d'une liaison qui devait la perdre plus tard. Mais il en est toujours ainsi : les brises du rivage sont douces et parfumées ; la vague déferle mollement sur la plage ; la mer chatoie sous l'azur du ciel. Nous partons, nous nous aventurons gaiement sur ces ondes unies comme une glace. Comment

prévoir que le vent, qui joue dans nos voiles, nous brisera contre les récifs, et que le flot qui nous caresse doit nous jeter un jour, tout meurtris, sur la grève?

La saison des bains expirait. M. de Belnave aurait failli à sa destination, s'il n'eût engagé Bussy à venir passer l'automne à Blanfort. Il lui offrit l'hospitalité avec insistance. George s'était donné comme un amant passionné de la métallurgie. A l'entendre, la célébrité des forges de Blanfort était allée jusqu'à lui. Il avait un oncle maître de forges dans le Jura, et il était curieux de comparer le minerai du Berri à celui de la Franche-Comté; curieux surtout, ajoutait-il, de cultiver la connaissance d'un homme aussi distingué que l'était M. de Belnave. Il devait rester encore quelques semaines dans les Pyrénées; mais, en retournant à Paris, il serait heureux de se détourner de sa route pour recueillir sur son passage les bénéfices d'une hospitalité qui lui était offerte avec tant de grâce. Marianna en ressentit moins de joie

que de tristesse. Elle comprit que Bussy se jouait de M. de Belnave, et son cœur fut blessé dans la dignité de son époux. Cette dignité, qui l'avait compromise? Qui avait autorisé Bussy à la méconnaître? Elle fit un retour sur elle-même et se reconnut coupable. Mais pour cette ame avide d'émotions de tout genre, un grain de remords assaisonnait les jouissances, et, en les troublant, les lui faisait plus chères.

Les deux époux partirent. Tout avait pris pour Marianna une face nouvelle. Les beautés de la route, qu'elle avait à peine remarquées en allant de Blanfort à Bagnères, la plongèrent, au retour, dans un muet enchantement. Il lui semblait que la terre venait de fleurir, que le ciel s'était paré d'un éclat plus doux, et que les bois, les champs et les coteaux avaient, pour la voir passer, revêtu leurs habits de fête. Quel changement s'était opéré dans son existence? Qu'attendait-elle de l'avenir? où allaient ses espérances? Elle l'ignorait elle-même. L'avenir, elle n'y songeait pas : que lui importait le

jour de demain? Elle vivait dans l'heure présente. Elle se disait bien que la fin de l'automne amènerait George à Blanfort : mais quand même cette joie n'eût pas été promise à son espoir, sa félicité n'en aurait été ni moins complète ni moins enivrante. Elle aimait, elle était aimée; ces deux mots résumaient tout pour elle. Elle voyait Bussy, elle entendait sa voix, et tout son être s'abîmait dans un sentiment de béatitude, large et profond comme le ciel.

Après avoir traversé les champs de la Vienne et brûlé le pavé de la petite ville du Blanc, la chaise de poste côtoya le cours de la Creuse. Bientôt le bruit des marteaux, retentissant sur les enclumes, troubla le silence de l'air, et les maisons groupées au pied de la colline apparurent tapies dans la verdure, comme des nids d'oiseaux dans un buisson. C'était Blanfort. La voiture s'arrêta, et Marianna tomba dans les bras de sa sœur. Elle l'embrassa avec effusion; tout ce qu'elle aimait lui était devenu plus

cher. Les eaux de sa rivière lui parurent plus limpides, ses prés plus verts, sa maison plus riante. Elle visita avec des transports d'enfant tous les lieux où elle avait semé tant d'ennuis dévorans, tant de sombres tristesses. Il y avait en elle une plénitude de délices qui débordait sur toute chose. Elle se sentait si heureuse qu'elle croyait communiquer à chaque objet des parcelles de son bonheur. Car, dans nos grandes joies, comme dans nos grandes douleurs, nous imaginons toujours que la nature sympathise avec les dispositions de notre ame. Tristes, tout pleure avec nos larmes : le ruisseau se plaint aux cailloux de son lit ; la bise gémit et sanglotte, les saules se penchent éplorés sur le rivage. Joyeux, tout s'égaie avec nous : le ruisseau gazouille, le ciel regarde la terre avec amour, et les saules livrent aux baisers du vent leur feuillage pâle de volupté.

Il eût été bien facile à M. de Belnave d'exploiter à son profit ce retour de Marianna à la vie et à la jeunesse ; en donnant à sa tendresse

plus d'expansion, de chaleur et de grâce, il eût bien aisément, sans doute, ramené cette flamme égarée au foyer du devoir. Mais il ne soupçonnait rien, mais il ne prévoyait rien. A peine de retour à Blanfort, il ne s'occupa qu'à réparer le temps qu'il avait perdu à Bagnères, et Marianna ne fut pas plus distraite dans son bonheur qu'elle ne l'avait été auparavant dans sa tristesse. Ce n'est pas, encore une fois, que madame de Belnave fût indifférente à son mari, bien loin de là ! M. de Belnave aimait sa femme, et l'aimait certainement beaucoup. Si Marianna l'eût exigé, il l'aurait conduite au pied du Caucase tout aussi bien qu'au pied des Pyrénées. Mais il ignorait, hélas ! qu'il n'en est pas de l'amour comme du courage ; que l'amour qui ne cherche point à se faire valoir, c'est-à-dire, qui n'est ni fanfaron, ni menteur, ni bavard, est en général quelque chose de fort insignifiant et d'assez maussade, et qu'une tirade poétique, un regard fatal, un soupir étouffé, ont presque toujours disputé victorieusement les cœurs fémi-

nins — je parle des plus sages, des plus prudens et des plus rebelles — aux dévouemens sans ostentation d'une paisible et bourgeoise affection.

Le changement opéré dans Marianna n'échappa point à madame Valtone qui l'observa d'abord avec joie, mais qui, plus clairvoyante que M. de Belnave, en soupçonna bientôt les véritables causes. Dans le récit détaillé que Marianna fit à sa sœur de son séjour à Bagnères, de ses plaisirs, de ses excursions, George Bussy se trouva toujours sur le premier plan, et ce nom de Bussy revint si souvent dans les discours de Marianna, qu'il finit par éveiller dans l'esprit de Noëmi une vague inquiétude. Cette inquiétude se changea presque en un sentiment d'effroi, quand Noëmi apprit que cet étranger était attendu à Blanfort ; toutefois elle ne sollicita point les confidences de sa sœur ; ces confidences l'auraient obligée peut-être à dispenser le blâme ou le conseil, et elle savait combien cette nature était ombrageuse

et jalouse de sa fière liberté ; elle savait aussi qu'en lui signalant le danger, elle éveillerait dans ce cœur plus d'audace que de prudence. Elle résolut d'étudier le mal avec circonspection, de veiller sur Marianna à l'insu d'elle-même et de la couvrir d'une mystérieuse égide, se promettant d'avoir recours à des moyens plus efficaces, si le danger devenait par trop imminent.

Une lettre de George annonça son arrivée à Blanfort. Au jour indiqué, M. de Belnave alla lui-même au Blanc pour accueillir le voyageur. On touchait alors à la fin de septembre ; la saison était belle, les coteaux commençaient à se parer des mille teintes de l'automne. Durant le court trajet de la ville au village, George acheva de conquérir les bonnes grâces de M. de Belnave. Il admira le pays, moins en artiste qu'en agronome. Il s'extasia moins sur la beauté des sites que sur l'entretien des prairies. Il professa pour la vie champêtre, pour ses travaux et pour ses plaisirs, de chaleureuses sympathies. Il dis-

cuta longuement sur l'importation et sur l'exportation des fers. Il sut découvrir le filon des opinions politiques de son hôte et l'exploiter avec un art merveilleux. Enfin il parla sur tout, et sur quelques autres choses encore, avec une gravité qui plut singulièrement à M. de Belnave, et quoique Bussy fût bien près de franchir le seuil qui sépare la jeunesse de la virilité, l'honnête maître de forges s'étonna de trouver dans un homme si jeune un jugement si mûr, dans un enfant du siècle une raison si désintéressée. Tout en causant, ils arrivèrent à Blanfort. Marianna, Noëmi et M. Valtone les attendaient sur le bord de la route. Marianna tressaillit, et tout son cœur passa sur sa figure. M. Valtone accueillit l'étranger avec une cordiale politesse. Mais, chose étrange! à peine George et Noëmi se furent-ils envisagés l'un l'autre qu'il se devinèrent. Noëmi comprit que son instinct ne l'avait pas trompée, et que c'était bien là l'ange du mal qui poursuivait la perte d'une ame; et, de son côté, en voyant

cette blanche créature, au front calme et limpide, au port grave, au maintien céleste, en la voyant auprès de sa sœur qu'elle semblait envelopper d'invisibles ailes, George comprit que c'était là l'ange gardien qui devait lui disputer sa proie. Dès les premiers instans, il s'établit entre ces deux êtres une lutte secrète, et le premier regard qu'ils échangèrent fut comme un regard de défi.

Bussy avait compté sur de faciles joies; il essuya des déceptions de tout genre. Venu à Blanfort avec la pieuse intention de continuer le grand œuvre qu'il avait entamé à Bagnères, il vit échouer tous ses projets : arrivé le cœur plein d'espoir, il partit la rage dans le cœur. En voici la cause :

J'ai dit que durant le trajet du Blanc à Blanfort, George, qui s'était donné déjà pour un grand métallurgiste, avait eu l'imprudence de professer un vif amour pour les travaux rustiques et pour les plaisirs champêtres. M. de Belnave le présenta donc à son associé comme un

amant des métaux, de l'agriculture et de la chasse. Il se trouva que M. Valtone était précisément un agronome fanatique, et de plus un véritable descendant de Nemrod. De son côté, M. de Belnave était passionné pour son industrie. Tous deux, chacun dans sa spécialité, cherchèrent à rendre le séjour de Blanfort agréable à leur hôte, et tous deux firent si bien qu'ils réussirent à le lui rendre insupportable, et que George, qui avait commencé par se railler tout bas de la confiance de ces vertueux maris, se crut parfois le jouet d'une mystification infernale. Si M. de Belnave ne lui fit pas grâce d'une barre de fer, son ami se montra plus impitoyable encore. Chaque matin, George vit entrer dans sa chambre, avec le premier rayon du jour, M. Valtone, le terrible M. Valtone, qui, entouré d'une meute de chiens, armé de pied en cap, les guêtres de cuir aux jambes, le carnier au dos, le fusil au bras, apparaissait à Bussy comme une ombre vengeresse, l'arrachait au sommeil et le traînait à

travers champs, les pieds dans la rosée, la tête dans les brumes de l'automne. L'infortuné suivait ce rude compagnon en le donnant au diable. Il n'avait de sa vie brûlé de poudre qu'au tir. Les perdreaux passaient sans danger à travers son plomb inoffensif, les cailles lui riaient au nez, les lièvres lui faisaient la grimace. Il rentrait à Blanfort, léger de gibier, mais lourd de fatigue. M. de Belnave le guettait au retour et le menait aux forges. M. Valtone le reprenait pour lui faire visiter ses métairies, ses champs et son jardin anglais et ses prairies artificielles. Si George parvenait à échapper aux persécutions de ses hôtes, Noëmi, la douce créature, le harcelait plus cruellement encore. Elle était toujours auprès de Marianna, toujours grave, vigilante et maternelle. Fidèle à son rôle d'homme dégoûté de la vie et revenu de toutes choses, Bussy cherchait-il à se poser à la manière des héros de Byron, et à s'envelopper d'un éclat sombre et poétique ; Noëmi le raillait avec un esprit fin et le ramenait bientôt à

ses proportions naturelles. Frappait-il de mépris toute foi et toute croyance, affectait-il un scepticisme amer ; Noëmi le défendait intrépidement contre lui-même, assurant qu'elle le tenait pour un aimable et honnête jeune homme qui ne se calomniait sans doute que pour prévenir la médisance. Parlait-il de l'ennui qui pesait sur ses jours, Noëmi lui conseillait le travail ; de son existence achevée, Noëmi lui prouvait qu'il commençait la vie à peine ; de ses malheurs, elle convenait qu'il était bien malheureux en effet — à la chasse surtout, ajoutait-elle — mais elle lui démontrait qu'au milieu de ses désastres, il devait encore remercier la destinée qui avait bien voulu lui laisser une santé robuste pour les supporter, une fortune indépendante pour se distraire, et toutes les apparences du bonheur pour cacher tant de calamités. Elle lui prenait toutes ses phrases, les perçait avec une aiguille d'or, et après en avoir chassé le vent et la fumée, les lui rendait aussi flasques et aussi plates que les lambeaux

d'un ballon crevé. Elle le traduisait en prose ; elle le forçait à descendre des régions sublimes où il se réfugiait, et à marcher, comme un simple mortel, sur notre misérable planète. Vainement cherchait-il à regagner les nuages : la raison de Noëmi l'atteignait bientôt dans son vol, et rien n'était plus plaisant que de le voir alors retomber lourdement sur le sol de la réalité. C'était surtout sur le terrain de ses malheurs que madame Valtone aimait à le poursuivre. Les malheurs de M. Bussy étaient passés en proverbe à Blanfort, et lorsque le soir, durant la veillée, au coin des feux clairs de l'automne, ou dans les sentiers effeuillés, Noëmi disait gravement : — Monsieur Bussy, contez-nous donc un de ces malheurs que vous contez si bien — madame de Belnave elle-même ne pouvait s'empêcher de sourire. Enfin Noëmi manœuvra de telle sorte, qu'en moins de quinze jours elle dépouilla George de ses grands airs, de son manteau couleur de muraille, de sa bonne dague de Tolède, et qu'il ne resta plus

de Bussy qu'un garçon bien portant, digne en tout point de faire partie du jury et de la garde nationale, et beaucoup meilleur au fond qu'il ne le prétendait lui-même.

Je ne pense pas qu'il y ait au monde une position plus critique que celle de l'homme qui se sent dépoétisé sous les yeux de la femme qu'il aime. George accepta en homme d'esprit les railleries de madame Valtone ; mais il en saisit le véritable sens, et, en homme d'esprit, il comprit vaillamment qu'il jouait le rôle d'un sot. Au bout de trois semaines, il prétexta des affaires qui le rappelaient impérieusement à Paris. Il avait vu toutes ses batteries enclouées, toutes ses ficelles découvertes, toutes ses pièces d'or changées en cuivre. La place n'était plus tenable. Il partit, mais altéré de vengeance. Près de s'éloigner, il jeta à Noëmi un regard fier et dédaigneux, auquel elle ne répondit que par un calme sourire. Comme les anges, elle triomphait sans orgueil. Aussitôt que George eut disparu, au détour du sentier, madame Valtone,

par un mouvement spontané, attira Marianna sur sa poitrine, et l'y tint long-temps embrassée. Elle ne savait pas, la noble femme, qu'elle venait de perdre sa sœur en croyant la sauver.

Madame de Belnave n'avait pas entrevu bien nettement le but dans lequel Noëmi s'était attachée à déprécier Bussy; mais elle avait souffert dans l'amour-propre de l'homme qu'elle aimait, et, pour le venger, ells se crut obligée à lui faire dans son cœur une part plus large et plus belle. D'ailleurs, sous la froide raison de Noëmi, George avait grandi aux yeux de Marianna; comme elle, il était incompris, comme elle, méconnu, et madame Valtone n'avait réussi qu'à mettre un lien de plus entre ces deux ames. Dans sa sagesse inexpérimentée, elle ignorait combien la passion est subtile et glisse aisément entre les doigts qui essaient de la comprimer; combien surtout elle est ingénieuse à s'encourager elle-même, et à se caresser avec les verges destinées à la corriger.

Si, d'un côté, Noëmi avait, à son insu,

aggravé le mal au lieu de le guérir, de l'autre, elle avait merveilleusement disposé Bussy à en profiter. George était parti de Blanfort comme un sanglier blessé. Aigri par le dépit, irrité par les obstacles, son amour, en s'exaspérant, était devenu passion mauvaise. De retour à Paris, il promit à son orgueil une satisfaction éclatante; il jura d'immoler Marianna moins à sa tendresse qu'à sa vengeance, et de changer en larmes de désespoir le calme sourire qu'il avait emporté, comme un dernier trait, à son cœur saignant. La veille de son départ, il avait trouvé le moyen d'entretenir Marianna en secret. Il s'était plaint doucement, et pourtant avec quelque amertume, et madame de Belnave, moins par entraînement que par un sentiment de générosité — elle crut du moins qu'il en était ainsi — avait livré aux baisers de George son front, ses joues brûlantes et ses cheveux frémissans. Etaient-ils destinés à se revoir un jour? Ce jour, ils n'osaient le prévoir; mais ils devaient s'aimer d'un amour éternel et

tromper, par des lettres fréquentes, les ennuis de la séparation. Avant de s'éloigner, Bussy n'avait pas oublié d'indisposer, par d'habiles insinuations, Marianna contre Noëmi; de lui présenter sa sœur comme une nature sans élévation et sans poésie, complètement incapable de sympathiser avec les ames d'élite. Il avait classé charitablement MM. de Belnave et Valtone dans le règne minéral et fini par s'apitoyer sur Marianna, qu'il voyait s'étioler et mourir dans cette atmosphère sans soleil.

Les lettres de George ne se firent pas attendre. Grâce aux relations nombreuses que Marianna avait formées à Bagnères et qu'elle entretenait par une correspondance active, ces lettres purent arriver à Blanfort sans y éveiller aucun soupçon; elles arrivèrent empoisonnées et brûlantes comme la tunique de Nessus. Ce n'est pas que le cœur de Bussy fût un foyer bien ardent; mais ce profond ennui cherchait à se distraire aux jeux de la passion et parvenait parfois à s'y tromper lui-même. D'ailleurs,

cette liaison, loin de se présenter sous un aspect vulgaire, réunissait toutes les conditions romanesques que recherchent avidement les ames fatiguées, et George y trouvait mille charmes de pureté et d'innocence qui le reportaient délicieusement aux jours, déjà si loin, de sa jeunesse. Pour Marianna, cette correspondance devint toute sa vie; elle y jeta tous les trésors d'expansion que n'avait pas su exploiter M. de Belnave; elle s'y déchargea des flots de vie qui l'avaient si long-temps oppressée; tout son être s'y épanouit en fleurs de tendresse, de passion et de grâces. Cet échange d'idées et de sentimens absorba son activité, peupla sa solitude et répandit sur son existence une solennité mystérieuse. Lorsqu'après la veillée tout reposait à Blanfort et qu'on n'entendait plus que le murmure de l'onde qui se mêlait aux longs soupirs du vent, elle s'enfermait dans sa chambre, et là, pareille à ces fleurs étoilées qui se ferment à la lumière et ne s'ouvrent qu'aux baisers du soir,

seule, à la lueur de la lampe, astre cher aux amans, elle commençait sa journée : c'était l'heure de son réveil, l'heure à laquelle le soleil paraissait sur son horizon. Alors il se faisait en elle comme une matinée de printemps. Toutes ses joies s'éveillaient et battaient des ailes ; toutes ses pensées de bonheur et d'amour gazouillaient dans son cœur comme une couvée de fauvettes, et, dans le silence des nuits, elle écoutait des voix mélodieuses qui répondaient à celles qui chantaient dans son sein. Nuits recueillies et solitaires, qui ne vous connaît pas ! O nuit, plus belle que le jour ! Les ames rêveuses qu'étouffe l'atmosphère où s'agitent les hommes aiment à vivre dans ton ombre ! Ton haleine est pure et n'a point passé sur les paroles de la terre ; tes astres sont doux et bienveillans ; tu endors les puissans, et tu livres le monde aux nobles ames qu'il opprime. Tu es le jour des amans ainsi que le jour des poëtes ; ils se lèvent avec tes étoiles et s'éclipsent comme elles aux premiers rayons de

l'aube. On nous dit que tu vois parfois, sur les gazons baignés de tes molles clartés, alors que les cités reposent, de blancs fantômes accourir et former des danses légères ; mais on ajoute qu'aussitôt que l'aurore a fait pâlir les diamans de ton front, ces enfans de l'air, poussant un cri d'effroi, se dispersent et s'évanouissent, comme des flocons de brume aux premiers feux qui empourprent l'orient. Ah ! dis, ne serait-ce pas là de ces ames froissées par les tristes réalités que le soleil éclaire ; de ces ames que le jour offense, et qui t'attendent pour vivre et pour aimer !

Ainsi, madame de Belnave s'était créé une double existence : le jour, calme et sereine, d'une humeur égale et facile, elle se prêtait volontiers aux allures bourgeoises de Blanfort ; la nuit, retirée dans sa chambre, elle s'enfermait avec son amour, et la vraie vie commençait pour elle. Que de fois les lueurs du matin la surprirent écrivant encore, ou plongée dans de délicieuses extases ! A peine remarquées à

Blanfort, ces longues veilles n'étonnaient personne, et si M. de Belnave songeait à s'en plaindre, c'était seulement dans sa sollicitude pour la santé de cette enfant. Au reste, ces façons d'agir n'étaient point nouvelles, Marianna les avait depuis long-temps adoptées; seulement, les nuits qu'elle consumait autrefois à l'étude, dans le but de mater le cœur par l'esprit et d'user l'ame par le corps, n'étaient plus remplies que par sa correspondance avec George. L'imagination s'égare aisément à ces muets entretiens et la passion y trouve des séductions d'autant plus dangereuses, qu'elle y dispose à son gré de la réalité et que l'éloignement ne lui permet pas d'en toucher les aspérités ni d'en apercevoir les ombres. L'amour de madame de Belnave s'exalta en se racontant; sa plume fut comme une baguette magique sous laquelle elle vit éclore une radieuse image, brillante de toutes les perfections que les femmes prodiguent aux héros de leurs songes. Elle s'enivra de sa création, à laquelle

chaque nuit ajouta quelque nouvel attrait, quelque grâce nouvelle. Chacune de ses lettres fut une perle qu'elle détacha de son ame pour en parer le front de son amant. Bientôt l'être qu'elle aimait n'exista plus que dans sa tête. George bientôt ne fut plus pour elle qu'un prétexte au déploiement de ses facultés, un canevas aux broderies de sa pensée, un thême aux divines mélodies qui chantaient en elle. Elle se fit, à son insu, l'artiste de son bonheur; elle crut s'éprendre de George, et ne s'éprit que de son œuvre. OEuvre d'enthousiasme, de jeunesse et de foi! mais, comme le génie qui s'ignore, elle s'agenouillait devant ce beau poëme, sans soupçonner qu'elle pût en être à elle seule toute la poésie aussi bien que tout le poëte. Joyaux dignes d'enrichir la cassette d'un roi, ses lettres furent tour à tour l'expression brûlante de son cœur et le récit détaillé de ses jours; elle se récita tout entière. Tout ce qui sentait, pensait et respirait en elle, gravita vers Bussy, comme le feu du ciel

remonte vers sa source, comme les parfums de la terre s'élèvent vers le soleil. Quant aux lettres de George, ce dut être de ces épîtres amoureuses qui font que la femme qui les reçoit prend Werther en souverain mépris et Saint-Preux en pitié profonde. Il n'est pas une femme qui n'ait la prétention d'être ou d'avoir été plus éloquemment aimée que ne le furent Charlotte et Julie. George était d'ailleurs un garçon d'esprit qui savait, au besoin, dévider des périodes, passementer des phrases, semer la métaphore dans le style comme des bleuets dans les sillons, coudre l'épithète au substantif et poudrer le tout à paillettes d'or. Tout ce brocart n'était à vrai dire que tapisserie de brocatelle, dont le parfilage aurait donné moins d'argent que de soie et moins de soie que de coton. Mais madame de Belnave était trop enivrée pour ne pas se méprendre aisément sur la qualité, et Noëmi, qui aurait pu réduire tout ceci à sa juste valeur, n'était point invitée à en connaître. En amour, les femmes se confient

bien à une amie ; à une sœur difficilement, fût-elle une sœur bien-aimée.

Ainsi, le temps fuyait, emportant Marianna sur les ailes de la passion, et promenant madame Valtone dans les sentiers vulgaires de la vie domestique. Depuis le départ de Bussy, il s'était établi entre les deux sœurs un sentiment de gêne et de contrainte qui, d'abord presque imperceptible, avait fini par grandir et peser sur leur intimité. Le souvenir de Bussy avait élevé entre elles comme un mur de glace, et, bien qu'il ne fût jamais question de cet homme dans leurs discours, Marianna comprenait vaguement qu'elle était devinée, Noëmi, qu'elle était importune. D'ailleurs, madame de Belnave, qui ne pardonnait pas à sa sœur le calme et le bonheur dont celle-ci semblait jouir, éprouvait auprès d'elle ces mouvemens de malaise et d'humeur qu'éprouvent les gens qui ne font rien auprès de ceux qui travaillent. Pour M. de Belnave, il n'imaginait pas qu'il pût y avoir quelque chose de changé dans son mé-

nage. Il aimait sa femme, et s'en trouvait suffisamment aimé; il n'en exigeait rien de plus que ce qu'il lui donnait lui-même. Heureux, il la croyait heureuse, et tous deux vivaient dans un parfait équilibre d'estime et d'affection réciproques; car, il faut bien se le dire, Marianna aimait son mari. Les premiers jours de son bonheur n'avaient pas été sans remords; mais comme, après tout, M. de Belnave ne s'était jamais inquiété de réclamer, pour son propre compte, la part qu'elle faisait à Bussy, elle avait fini par jouir paisiblement d'un amour qui ne dépouillait personne, et qui lui semblait n'apporter aucun préjudice réel aux félicités conjugales.

L'hiver avait passé; les bois reverdissaient au souffle du printemps; toutes les joies s'éveillaient et chantaient sous le ciel; les brises, parfumées de violettes et d'aubépine, couraient le long des traînes; les oiseaux se poursuivaient dans les haies; les insectes bruissaient dans les sillons; tout n'était que parfum, harmonie,

amour, espéranee. Malheur alors au cœur qui ne peut plus aimer! C'est au milieu de ces flots de sève et de vie qui débordent de toutes parts, que les ames flétries avant le temps se reploient douloureusement sur elles-mêmes, remplies d'une solitude mortelle. L'éclat des beaux jours ne fait qu'irriter leur impuissance; le luxe des champs et des bois insulte à leur stérilité, et, sous l'azur des cieux et sur la verdure de la terre, leurs ruines se revêtent d'un aspect plus morne et plus sombre. A la riante et belle jeunesse, les forêts aux vertes senteurs, les sentiers mystérieux, les gazons embaumés, les prairies étoilées de fleurs! Mais à vous, que l'orage a brisés et qui n'êtes plus qu'un débris de vous-mêmes, à vous, tristes enfans, des jours plus graves et plus austères, qui ne vous sollicitent point au bonheur et ne demandent rien à votre indigence; à vous, l'automne aux splendeurs voilées, au soleil mourant, aux rameaux dépouillés! Alors, du moins, tout pleure autour de vous; comme

vous, tout décline, tout pâlit, tout s'efface, et, comme en votre cœur les souvenirs flétris, les feuilles desséchées, emportées par le vent, se plaignent tristement dans la plaine.

Il y avait bien long-temps que Marianna n'avait assisté, sans une excitation secrète et maladive, au retour de la belle saison. Ce n'était pas l'impuissance des ames dévastées qui jadis s'irritait en elle, mais au contraire une exubérance de vie qui s'indignait de se sentir comprimée, lorsque la sève coulait autour d'elle à pleins bords, que les bourgeons éclataient, que les plantes germaient, et que toute la terre, joyeuse et rajeunie, verdissait, chantait, bruissait et s'épanouissait au soleil. Alors, elle s'agitait sans but; elle pleurait sans comprendre la cause de ses larmes; elle cherchait les champs avec ardeur et les fuyait avec colère;et, lorsqu'en traversant les prairies, elle voyait deux fleurs fraîchement entr'ouvertes qui se balançaient dans un même rayon de lumière, elle passait sombre et rêveuse et se

demandait pourquoi Dieu l'avait faite moins heureuse que l'ancolie ou que la germandrée. Cette fois, aussi jeune, aussi belle que lui, elle salua le printemps des mille joyeux cris de son ame. Elle pleura, mais de volupté, et madame Valtone, étonnée de la voir sereine comme le ciel, vive et légère comme l'oiseau, épanouie comme les plantes, l'observait parfois avec inquiétude, et se demandait si tout ce bonheur était bien la conquête de la résignation.

Ce fut à cette époque que M. de Belnave se vit appelé à Paris par les intérêts de sa maison. La révolution de Juillet venait de frapper le commerce dans toutes ses branches ; les fortunes les plus solides chancelaient ; la défiance était partout et l'argent nulle part. M. de Belnave avait à Paris une sœur qui l'avait sollicité plus d'une fois de lui amener Marianna, et, de son côté, Marianna avait manifesté souvent le désir de voir Paris, qu'elle ne connaissait pas. L'occasion était belle, il en profita. Il proposa

à sa femme le voyage de la capitale : elle accepta et partit avec joie.

Noëmi, en la voyant partir, sentit son cœur triste jusqu'à la mort.

V

Marianna entra dans la capitale par une de ces journées resplendissantes où Paris est inondé de vie et de lumière. Les quais étincelaient : les tours de Notre-Dame, la Cité, les Tuileries, le Louvre, nageaient dans l'or et dans l'azur. Les brises printanières éparpillaient dans l'air les parfums enlevés aux coteaux boisés d'alentour. Partout la foule se

pressait, cette foule parisienne, si triste, si sombre par la brume et la boue, mais si accorte, si coquette, si pleine de belle humeur, quand elle marche sur des pavés secs, sous un ciel pur et serein. Les voitures se croisaient en tout sens. Les bataillons passaient, musique en tête : le vent se jouait dans les flammes et dans les aigrettes; les baïonnettes reluisaient, comme la pluie d'orage au soleil. Les princes sortaient du Carrousel : les tambours battaient aux champs, les clairons retentissaient. Quel bruit! quel luxe! quel mouvement! quelle fête! Pour gagner l'hôtel de la sœur de M. de Belnave, la chaise de poste glissa sur les quais et traversa la place Louis XV. Les équipages volaient dans la poudre des Champs-Elysées. Les amazones couraient au bois, emportées par leurs coursiers rapides. Les orangers du Jardin royal exhalaient leurs jeunes senteurs : le grand bassin envoyait au ciel son jet de cristal qui retombait en poussière irisée : les massifs de marronniers balançaient leurs panaches blancs

et secouaient leur neige odorante sur un parterre de femmes et de fleurs. La chaise était découverte, et Marianna admirait tout, plongée dans une muette extase. Chaque tour de roue lui révélait un monde. Elle comprenait que la vie était là, et que jusqu'alors elle n'avait fait qu'exister.

Les deux voyageurs étaient attendus par la sœur de M. de Belnave : veuve, riche, plus âgée que son frère, madame Salsedo vivait depuis long-temps dans la retraite. Ses goûts et ses principes, autant que sa santé débile, l'avaient de bonne heure éloignée du monde. C'était d'ailleurs une femme d'une rare bonté, qui savait pardonner aux gens bien portans et sourire de bonne grâce à la jeunesse. Elle accueillit Marianna comme une fille chérie, et après avoir installé les deux époux dans l'appartement préparé pour les recevoir, elle leur laissa toutes les aises d'une hospitalité qui ne cherche qu'à se faire oublier.

Officiellement prévenu de leur arrivée,

Bussy ne tarda point à se présenter, et M. de Belnave le reçut avec cette cordialité chaleureuse dont la recette se perdra sans doute avec la race des maris. Il est juste de dire que George y répondit par une merveilleuse assiduité de petits soins et de complaisances, et qu'il se mit tout entier à la disposition de ses deux amis, ayant déclaré tout d'abord qu'il considérait Paris comme sa maison, et qu'il se croyait obligé à leur en faire les honneurs. George était une de ces oisivetés élégantes qui ont l'intelligence de toutes les spécialités sans en posséder aucune, un de ces parasites de la littérature et des arts, qui promènent leur ennui de l'atelier du peintre au sanctuaire du poëte, et, sans avoir jamais rien fait, jouissent de tous les bénéfices du talent et de la cébrité. Au courant de tout, il sut se rendre nécessaire à M. de Belnave, qui n'était au courant de rien et qui s'estima fort heureux de pouvoir se reposer sur lui du choix des plaisirs et des distractions.

Il faut convenir que pour une ame impatiente

du joug, pour une tête ardente, pour un cœur enthousiaste, c'était une admirable époque que celle durant laquelle Marianna visitait Paris : une époque dont les turbulentes influences atteignaient les natures les plus molles et les plus paisibles. Paris sentait encore la poudre : c'était encore dans ses murs comme un lendemain de bataille. La révolte était dans l'air et l'émeute partout : dans les rues, dans les livres, aux théâtres. Il y avait dans tous les esprits un besoin fiévreux de trouble et d'agitation qui se prenait à toutes choses. Ebranlée par un choc violent, la société venait de vomir à sa surface les passions bonnes et mauvaises qu'elle avait long-temps couvées dans son sein; et, à la voir courant échevelée de côté et d'autre, vous l'eussiez crue prise de vin. Paris renouvelait les saturnales de l'ancienne Rome, ou plutôt, sans aller si loin, c'était le Paris de la Fronde, remuant, bruyant, tapageur; guerroyant avec la plume aussi bien qu'avec l'épée; se raillant de tous les partis; ne sachant trop

ce qu'il voulait, mais ne voulant rien de ce qui était; avide de bruit et de changement, applaudissant à toutes les rébellions, prêtant la main à tous les désordres, et, comme le Paris de la Fronde, comptant avec orgueil des héros jeunes et vaillans, des héroïnes jeunes et belles; car cette bizarre époque avait, comme sa sœur aînée, ses duchesses de Montpensier, de Longueville et de Montbazon; car, dans cette grande confusion, les sexes mêmes étaient confondus. Le caractère primitif de la femme menaçait de s'effacer et de se perdre; la femme s'était constituée apôtre militant. Ce n'étaient plus ces créatures de grâces et de tendresse qui, jusqu'alors, avaient régné par leur faiblesse, et ne s'étaient point enquisse de leurs droits, tant elles avaient de doux priviléges, plus forts, plus puissans que les nôtres! Ces types charmans, qui fleurissaient aux beaux jours de la belle société française, étaient remplacés par un type de femmes raisonneuses, fières et viriles, qui se mêlaient à nos luttes,

descendaient dans l'arène, combattaient à nos côtés, et nous étonnaient parfois par leur mâle et bouillante audace. Tout était remis en question : les institutions sociales aussi bien que les institutions politiques et religieuses, les maris aussi bien quc les dieux et les rois. Ce n'étaient de toutes parts que blasphêmes contre les lois, ironies sanglantes contre le mariage, aspirations effrénées vers un avenir meilleur. Toutes les places regorgeaient de législateurs de vingt ans, qui trouvaient le Christ un peu vieilli et voulaient bien le suppléer dans le soin de diriger l'humanité. Dans leur évangile, la souffrance était présentée comme une impiété, la résignation comme une lâcheté, la protestation comme un devoir. Ils affranchissaient la femme et divinisaient l'amour. Que vous dirai-je? Le vieux monde tremblait sur sa base; un monde nouveau semblait près d'éclore. La rage de destruction et de réédification s'était emparée de tous les courages, et il ne se rencontrait partout que gens portant le

glaive d'Attila d'une main et la lyre d'Amphion de l'autre. Hélas! ainsi que le glaive, la lyre fut impuissante. Rome est encore debout : les murs de Thèbes rampent sous l'herbe. Qui nous dira où sont allés tant de nobles efforts et tant de belles espérances? Mais quel séjour, quelle patrie que ce Paris d'alors pour Marianna, qui le voyait pour la première fois! Que de flatteurs, que de courtisans, que de complices durent partout l'accueillir, l'encourager et lui sourire! Que de muettes sympathies, que de mystérieuses attractions entre cette ame et toutes ces ames! Et avec quel art, avec quelle adresse George ne sut-il pas exposer cette imprudente ardeur à toutes celles qui pouvaient l'égarer!

Tout ce remue-ménage social n'avait éveillé que de médiocres sympathies dans l'esprit de M. de Belnave. C'était là cependant un homme de travail et fils de ses œuvres; mais l'audace des novateurs effrayait le paisible industriel qui, se méfiant un peu des expériences de nos

Platons modernes, trouvait qu'au bout du compte le vieux monde n'allait pas trop mal. Essentiellement progressif en métallurgie, il avait sur la propriété, sur la famille et sur la destinée de la femme, des vues passablement étroites. Marianna s'irrita de ce sens droit et positif que les cœurs neufs et fervens accusent trop souvent d'égoïsme. Elle applaudit à tous les essais de réforme avec un enthousiasme que George encourageait en secret et qui faisait sourire M. de Belnave. Elle battit des mains à toutes les utopies généreuses; elle ouvrit son espoir à tous les rêves d'avenir; elle crut entendre le bruit de la vieille société qui croulait; elle vit dans ses songes une société triomphante qui surgissait au milieu des ruines; elle écouta de jeunes ames qui l'invitaient en chantant des hymnes de bonheur et d'amour. Ce fut pour elle un enivrement véritable! Sa passion ne fit que s'exalter dans cette chaude atmosphère, et George, s'il avait pu se contenter d'un bonheur désintéressé, aurait été heureux entre

tous : car jamais flamme plus pure n'avait brûlé dans un cœur plus ardent. Mais il y avait long-temps que Bussy n'en était plus aux extases de l'amour éthéré ; et d'ailleurs, sa vanité, cette monstrueuse vanité de l'homme, le poussait impérieusement à venger la défaite et les humiliations qu'il avait essuyées à Blanfort.

Cependant les affaires de M. de Belnave étaient traversées par mille difficultés. A peine venait-il de parer victorieusement au danger qui l'avait attiré à Paris, qu'il reçut avis d'un sinistre nouveau qui le menaçait à Saint-Etienne. La présence de M. Valtone était nécessaire à Blanfort, et les intérêts de l'association, quoique assez faiblement compromis, rendaient la présence d'un des deux associés indispensable à Saint-Etienne. Décidé à partir, M. de Belnave annonça sa résolution, en promettant un prompt retour.

A cette nouvelle, Marianna fut prise d'un vague sentiment de terreur. Pour la première

fois, elle se défia d'elle-même. Elle alla noblement à son mari, et lui manifesta le désir de l'accompagner. M. de Belnave lui fit observer que le retour suivrait immédiatement le départ, que ce voyage ne saurait lui offrir aucuns charmes, et qu'elle n'en rapporterait que des souvenirs de fatigue et d'ennui. Marianna insista. Elle avait toujours été curieuse de voir un chemin de fer, et l'occasion de satisfaire cette curiosité pouvait ne se représenter jamais. M. de Belnave lui fit remarquer en souriant que cette curiosité ne l'avait jamais tourmentée d'une façon bien vive, puisqu'elle se révélait pour la première fois; et, comme Marianna insistait encore, il chercha à lui démontrer que sa présence à Saint-Etienne serait pour le moins étrange, au milieu des graves intérêts qu'il allait y défendre, et qu'elle nuirait infailliblement à la célérité de ses opérations. Marianna allait répliquer, quand survint madame Salsedo, qui se mêla à cette petite discussion conjugale. Après avoir écouté les deux partis, elle ap-

prouva chaleureusement son frère, et se tournant vers sa belle-sœur :

— Chère enfant, lui dit-elle avec bonté, est-ce donc moi que vous redoutez? Je sens que je ne puis être pour vous une compagne bien agréable, mais vous savez que je ne suis point importune. En persistant dans votre résolution, ne m'autoriseriez-vous pas à croire que vous cherchez un prétexte pour fuir Paris, et que ce n'est pas Paris que vous fuyez?

Madame Salsedo venait de placer la question sur un terrain où Marianna aurait eu mauvaise grâce à combattre. Madame de Belnave n'insista plus. Elle resta par ménagement pour les susceptibilités de sa belle-sœur, mais bien heureuse au fond de pouvoir concilier sa passion avec son devoir, son amour avec sa conscience.

Loin de Paris, sur les bords de la Creuse, il y avait un ange qui priait tous les jours pour elle.

VI

M. de Belnave trouva à Saint-Etienne des affaires plus sérieuses et plus compliquées qu'il ne l'avait prévu, et son séjour s'y prolongea au-delà du temps qu'il s'était assigné d'abord. Il écrivit à M. Valtone et à Marianna ; à l'un, pour le mettre au courant de ses opérations, à l'autre, pour la rassurer. Par je ne sais quelle réserve que les ames délicates et les

esprits déliés s'expliqueront peut-être, Marianna, dans ses lettres, n'osa point instruire sa sœur de l'absence de son mari, et par un autre motif plus facile à comprendre, M. Valtone cacha à Noëmi le séjour de M. de Belnave à Saint-Etienne. Par cette discrétion, il s'épargna l'ennui d'expliquer à madame Valtone la nécessité de ce voyage, et d'ailleurs c'était une vieille habitude entre les deux amis de ne point mêler leurs femmes au mouvement de leurs affaires et de les préserver ainsi des ennuis rongeurs du commerce. Noëmi ignora donc les dangers auxquels était exposée sa sœur et put croire que M. de Belnave n'avait point cessé de veiller sur elle. Cependant les lettres de Marianna devenaient plus rares : embarrassées dans l'expression, chaque phrase y révélait un sentiment de gêne et de contrainte, et madame Valtone, en les lisant, se sentait oppressée par une mortelle inquiétude.

Au bout de quinze jours, les intérêts de l'association ramenèrent directement M. de Bel-

nave à Blanfort. Il arriva en même temps que la lettre qui annonçait son arrivée; M. Valtone était aux forges. En le voyant descendre seul de la chaise de poste qui l'avait amené, madame Valtone pâlit et d'une voix altérée :

— Qu'avez-vous fait de Marianna? lui demanda-t-elle aussitôt.

— Marianna est à Paris, répondit-il, et j'arrive de Saint-Etienne.

— De Saint-Etienne! s'écria Noëmi, de plus en plus troublée.

— Je vois bien, répliqua M. de Belnave, que Valtone ne vous a instruite de rien : mais, Dieu merci! les choses vont mieux que nous n'avions osé l'espérer. Les temps sont mauvais, les hommes ne valent guère mieux, mais nous triompherons de tout : faites taire vos inquiétudes.

— Je vous demande ce que vous avez fait de Marianna? répéta madame Valtone.

— Pour Marianna, répondit tranquillement M. de Belnave, je n'ai pas voulu soumettre ses

plaisirs aux exigences de nos intérêts : je l'ai engagée à prolonger son séjour à Paris de six semaines...

— Six semaines ! s'écria Noëmi attérée.

— Epoque à laquelle mes affaires me permettront d'aller la chercher, ajouta-t-il avec une imperturbable assurance. Si d'ici là le mal du pays la tourmente, elle sait qu'elle est libre de revenir à nous : sa femme de chambre l'accompagne, et d'ailleurs il faut bien vous imaginer que le trajet de Paris à Blanfort est une promenade d'enfant.

La foudre en tombant aux pieds de Noëmi l'aurait frappée de moins de stupeur. Elle écoutait son beau-frère d'un air égaré, et celui-ci ne put s'empêcher de lui demander : — Qu'avez-vous ?

— Rien, répondit-elle : seulement je trouve singulier que vous ayez consenti à laisser Marianna, ainsi seule, à Paris.

— Rien n'est plus simple, répliqua M. de Belnave. D'abord Marianna n'est point seule ; ma

sœur est heureuse de l'avoir auprès d'elle...

— Sans doute, dit Noëmi en affectant une sécurité qui était bien loin de son cœur. — Et comme M. Valtone accourait : — Ce que vous avez fait est bien fait, ajouta-t-elle en refoulant dans son sein les mille pensées qui l'agitaient.

M. Valtone s'empara de M. de Belnave, et la discussion des affaires absorba le reste de la journée. Vers le soir, la conversation prit une tournure moins grave, et Noëmi put y prendre part. Il fut question de la capitale, de ses plaisirs et de ses fêtes. Cachant sa sollicitude alarmée sous un air de curiosité féminine, Noëmi interrogea son beau-frère sur le séjour de sa sœur à Paris. M. de Belnave n'épargna point les détails : il exalta surtout le dévouement de Bussy et se loua de la façon toute charmante avec laquelle George avait pris sa revanche sur l'hospitalité de Blanfort. Noëmi l'écoutait avec une anxiété avide ; dans les lettres de Marianna, il n'avait pas été question une seule fois de George Bussy.

M. de Belnave se retira de bonne heure. Restée seule avec son mari :

— Mon ami, lui dit Noëmi d'une voix brève, as-tu confiance en moi?

— Comme en Dieu, répondit sans hésiter M. Valtone.

— Eh bien! si j'étais obligée de m'absenter durant quelques jours, si ma présence était nécessaire à Vieilleville ou ailleurs, si mon départ avait besoin d'un impénétrable mystère, si les motifs en devaient être ignorés de tous, même de toi, s'il me fallait partir, partir seule, sans autre confident que moi-même, sans autre guide que ma volonté, que dirais-tu?

En parlant ainsi, la douce Noëmi avait un air si décidé, si grave et si solennel, ses paroles contrastaient si singulièrement avec ses habitudes paisibles et sédentaires, que M. Valtone la regarda d'un air étonné et ne lui répondit pas.

— Eh bien? demanda-t-elle avec ce ton de caressante humilité que les femmes savent si

bien prendre, de ce ton qui supplie et commande à la fois.

— Eh bien ! tu partirais, répondit enfin M. Valtone, qui pensa que sa femme voulait se jouer de lui et mettre sa confiance à l'épreuve.

— Mon ami, dit-elle en l'embrassant, c'est bien. Demain tu m'accompagneras jusqu'à Châteauroux : là, tu me laisseras libre et seule. Pour M. de Belnave et pour les gens de la maison, je serai partie pour Vieilleville...

— Et pour moi?

— Pour toi, je vais où Dieu m'appelle.

— Ah ça ! parles-tu sérieusement? s'écria M. Valtone, qui ouvrait des yeux grands comme ses fourneaux.

Effrayée elle-même de la solennité de ses propres paroles, madame Valtone pense qu'il était prudent de donner à la démarche qu'elle méditait le moins d'importance possible, et comme, en toutes choses, le mystère entraîne toujours les imaginations les plus rassises au-delà de la réalité, comme il répugnait d'ailleurs

à cette ame honnête d'agir en secret de son mari et de mettre en lui moins de confiance qu'il n'en mettait en elle, Noëmi se décida à tout révéler à son époux, mais en dissimulant toutefois la gravité de ses pressentimens.

— Écoute, lui dit-elle en s'appuyant coquettement sur l'épaule de M. Valtone, voilà ce qui se passe, une niaiserie, un enfantillage, rien qui mérite une préoccupation sérieuse, et peut-être me trouveras-tu bien folle de prévoir le mal de si loin? Tu sais ce monsieur Bussy qui a connu Marianna à Bagnères, ce monsieur George Bussy, qui a passé trois semaines à Blanfort et de qui M. de Belnave se louait ce soir avec tant d'enthousiasme?...

— Eh bien! cria l'impatient industriel.

— Eh bien! mon ami, dit Noëmi en le regardant d'un air fin et doucement railleur, comment se fait-il que toi qui as de l'esprit, une rare perspicacité, une clairvoyance qu'on ne trompe guère, tu ne te sois pas aperçu que, durant son séjour à Blanfort, ce monsieur Bussy....

Elle s'interrompit un instant, et comme M. Valtone la regardait d'un air effaré :

— Tu ne t'es aperçu de rien? lui dit-elle.

— Au diable les femmes! s'écria-t-il avec humeur.

— Au diable les maris ! fit-elle. Ainsi, monsieur mon époux, vous avez pensé pieusement que notre hôte n'était venu ici que pour tirer sa poudre aux mésanges, et que le fer de vos usines était l'unique aimant qui l'attirât à Blanfort. Vous êtes digne de l'âge d'or et recevez mes complimens, ajouta-t-elle en lui faisant une gracieuse révérence.

— Mort de ma vie ! s'écria M. Valtone en se frappant le front, j'ai deviné.

— Vraiment ! dit Noëmi, en croisant ses mains d'un air tragique et comique à la fois.

M. Valtone avait passé au service plusieurs années de sa jeunesse, et il en avait conservé des habitudes quelque peu soldatesques. Ainsi, par exemple, il traitait militairement toutes les questions d'honneur et n'imaginait pas que la

moindre offense pût ne pas entraîner un rendez-vous sur le terrain. Aussi, son premier mouvement fut-il de prévenir M. de Belnave, et de lui mettre au poing la garde d'une épée ou la crosse d'un pistolet. Noëmi eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'en agissant de la sorte, il ruinerait le repos de M. de Belnave et la réputation de Marianna, et qu'une telle réparation serait mille fois pire que l'offense.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, qu'y a-t-il donc en tout ceci qui puisse tant te révolter? M. Bussy est jeune; Marianna est belle. Peut-être ont-ils été, lui, un peu étourdi, elle, un peu légère. Mais, pour Dieu, mon ami, ne va pas croire...

— C'est égal, c'est égal! répliqua M. Valtone, il faut que de Belnave coupe les oreilles à ce gaillard-là, afin que les maris le reconnaissent et s'en défient. Ah! mon petit monsieur, ajouta-t-il en se frottant les mains et en se promenant dans la chambre, vous vouliez nous

en donner à porter ! Ah ! vous couriez deux lièvres à la fois ! Ah ! vous chassiez sur toutes nos terres ! Patience, mon cher fils, patience ! nous allons régler nos comptes.

Dans l'habitude générale de la vie, M. Valtone était convaincu qu'il dominait sa femme ; mais il n'en était rien, et Noëmi exerçait sur lui une domination véritable, si douce, il est vrai, qu'il ne la sentait pas : c'était l'empire de la grâce et de la raison. Après avoir jeté sa colère, M. Valtone finit par entrevoir qu'il serait peu sage d'éveiller pour si peu de chose les soupçons de M. de Belnave, et qu'il était plus prudent de laisser à Noëmi le soin de mener à bien toute cette affaire. C'était un homme, sinon d'une vaste intelligence, du moins d'un sens honnête et docile à la main qui savait le diriger. Abandonné à ses seules lumières, il voyait difficilement le but ; mais il suffisait de le lui indiquer, pour qu'il y marchât droit et ferme. Après avoir renoncé à ses plans de bataille, il s'effraya long-temps à l'idée

de confier sa femme aux grands chemins, et de l'envoyer toute seule à Paris, ville de perdition, ainsi qu'il l'appelait lui-même. Mais Noëmi insista avec tant de force et de courage, elle mit tant de bonne foi à se rire elle-même des dangers que son mari lui faisait entrevoir, elle lui démontra si bien qu'il s'agissait du bonheur de leurs deux amis et qu'elle seule pouvait sans le compromettre y toucher, elle plaisanta avec tant d'esprit le rôle d'héroïne qu'elle allait jouer sur la scène du monde, elle fut en un mot si charmante, si pleine d'entraînement et de séductions de tout genre, que M. Valtone finit par céder et par l'aider lui-même à préparer son petit bagage. Le lendemain, tous deux partirent à la pointe du jour. Arrivés à la ville, ils passèrent ensemble le reste de la journée, et vers le soir, après s'être embrassés, tous deux s'éloignèrent, l'un emporté par son cabriolet vers Blanfort, l'autre vers Paris par la malleposte.

La malle volait, les chevaux avaient des

ailes : ils parurent de plomb à l'impatience de Noëmi. Paris semblait fuir devant elle, et son regard avide le demandait à chaque horizon. C'est que la sécurité qu'elle avait affectée vis-à-vis de M. Valtone était bien loin de son cœur ! Enfin, après de longues heures d'indicibles angoisses, elle entra dans ce Paris qu'elle ne connaissait pas. C'était la nuit ; le silence enveloppait la cité. Noëmi traversa sans pâlir ce labyrinthe aux mille détours ; une seule pensée, un unique effroi occupaient son ame. Elle se retira, pour achever la nuit, dans un hôtel garni de la rue Jean-Jacques Rousseau, proche l'hôtel de la Poste. Là, elle remercia Dieu qui l'avait inspirée ; et, après avoir prié avec ferveur, elle se jeta sur son lit pour attendre le jour. Sa tête était brûlante et ses membres brisés. Bientôt la fatigue du corps triompha des anxiétés du cœur : elle dormit d'un sommeil de plomb ; lorsqu'elle s'éveilla, le soleil entrait à pleins rayons dans sa chambre.

Elle se leva à la hâte. Ce fut un grand étonnement pour les gens de l'hôtel où elle s'était réfugiée, que de voir cette femme, si jeune et si belle, jetée sans protecteur au milieu de Paris qu'elle voyait pour la première fois. Elle supporta sans faiblir les mines railleuses qui l'accueillirent sur son passage : elle savait sa cause noble et sainte. A peine levée, elle monta dans une voiture de place et se fit conduire à la demeure de madame Salsedo. En traversant cette foule agitée qui se pressait de toutes parts, elle sentit redoubler ses terreurs, et ses regards plongèrent avec effroi dans ce gouffre aux mille voix qui grondaient autour d'elle.

— O mon Dieu ! se disait-elle, en est-il temps encore ! Seigneur, avez-vous entendu les vœux que je n'ai point cessé de vous adresser ? Avez-vous veillé sur cette enfant abandonnée que je vous confiais dans mes prières ? Lui avez-vous envoyé un de vos anges pour la défendre ; un rayon de votre sagesse pour l'éclairer ?

M'avez-vous conservé ma sœur, et n'arrivé-je pas trop tard pour recueillir les fruits de votre protection?

La voiture s'arrêta. Madame Valtone en descendit. Guidée par le concierge, elle se dirigea vers l'appartement qu'occupait madame de Belnave. Près de sonner, elle sentit ses jambes se dérober sous elle et son cœur mourir dans sa poitrine. Elle sonna.

— Ah! bénie soyez-vous d'être venue, madame! lui dit Mariette, la femme de chambre de Marianna. Depuis quelques jours, ma pauvre maîtresse est bien triste!

— Où est ma sœur? demanda Noëmi, blanche comme un linceul.

La femme de chambre indiqua la porte du salon. Madame Valtone l'ouvrit et la ferma; puis elle s'arrêta immobile à contempler Marianna, qui ne l'avait point entendue et qui ne la voyait pas.

Accoudée sur une table, la tête appuyée sur une main, dont les doigts se perdaient dans les

boucles de sa chevelure, le front pâle, le visage amaigri, madame de Belnave semblait abîmée dans une méditation douloureuse. Ses lèvres étaient décolorées, ses cheveux en désordre, et tout son corps affaissé sous un sentiment de morne désespoir. Elle demeura long-temps ainsi. Enfin, ayant levé les yeux, elle aperçut sa sœur qui se tenait debout devant elle. La malheureuse poussa un cri déchirant; et, cachant sa tête dans ses mains, elle se prit à sangloter. Noëmi se laissa tomber sur un siége, et toutes deux restèrent muettes : leurs larmes se parlaient et se comprenaient trop bien!

Après un long silence, madame Valtone s'approcha de sa sœur; et, lui prenant la tête entre ses mains, elle l'attira sur sa poitrine et l'y garda long-temps embrassée.

— C'est un grand malheur! lui dit-elle enfin; nous passerons notre vie à le pleurer ensemble.

— Ah! s'écria Marianna avec désespoir; tu n'as plus de sœur, M. de Belnave n'a plus d'é-

pouse : tout est perdu pour moi ! Je ne dormirai plus sous le toit de Blanfort.

— O ma bien-aimée sœur ! dit Noëmi en lui jetant au col ses bras éplorés, ne parle pas ainsi ; car il me semble déjà que tu m'es devenue plus chère.

— Hélas ! dit Marianna en s'arrachant des bras qui l'enlaçaient, tant de bonté m'accable et vous me tuez en m'absolvant.

— Viens, lui dit Noëmi en la pressant de nouveau sur son sein, viens, partons ; ne reste pas plus long-temps dans ce Paris qui t'a perdue ! Pauvre enfant, tu n'es pas coupable, tu n'as été qu'égarée ; et d'ailleurs il n'est pas de vertu dans tout son éclat qui soit plus douce au ciel que le repentir, humble et priant dans l'ombre. Viens, Marianna, viens, ma sœur ; nous lutterons, nous souffrirons ensemble ; nous porterons à nous deux le poids de tes douleurs, et un jour viendra peut-être où Dieu te rendra en larmes de joie les larmes que tu auras versées en expiation de tes fautes d'un jour.

Marianna secoua tristement la tête; et, pour toute réponse, elle indiqua du geste une lettre qu'elle venait d'écrire et qui n'attendait plus que le cachet. Madame Valtone la prit, en déploya d'une main tremblante les feuillets encore tout humides, et les lut à travers ses pleurs. Adressée à M. de Belnave, cette lettre respirait la sombre exaltation du remords et du désespoir. C'était bien le remords et le désespoir qui l'avaient dictée : elle était bien le cri d'une ame éperdue et meurtrie de sa chute. C'est que l'abîme est profond, et que les plus intrépides cœurs n'en touchent point le fond sans pâlir. Les abords en sont décevans, et la passion y conduit ses victimes par des sentiers mollement inclinés. On s'abandonne aisément le long de ces pentes difficiles; on se promet d'abord de n'aller que jusqu'à mi-côte. A mi-côte, on hésite; mais, en se retournant, on aperçoit encore la fumée du toit domestique. On se rassure : on croit avoir fait quelques pas à peine; on poursuit. Il semble qu'on pourra toujours

enrayer à volonté sur une route si facile. On avance sans crainte sur les gazons fleuris et sous les frais ombrages ; tout vous sourit, tout vous invite ; l'idée même du danger est pleine de coquetteries agaçantes ; le danger qu'on défie est un attrait de plus. On va toujours. Cependant, la pente devient plus rapide. On veut s'arrêter ; il n'est plus temps. Le sol manque, le sentier fuit, le pied glisse : l'abîme est béant, on y tombe. On y tombe enivré, on s'y relève dans les larmes ; car il se fait alors une épouvantable lumière, et, en se voyant exilée de tant de biens qu'on n'apprécie qu'après les avoir perdus sans retour ; en se sentant déchue de sa chasteté, cette seconde virginité plus sainte que la première ; en contemplant les ruines du passé, l'incertitude de l'avenir et le trouble de l'heure présente, l'ame se reploie douloureusement sur elle-même, et se demande avec déchirement comment tout ce désastre, qui promettait de n'arriver jamais, est arrivé si prompt et si terrible. Que faire alors ? Comment remon-

ter cette colline si douce à descendre, mais si rude à gravir? Deux voies sont ouvertes, il faut choisir. Tromper le monde ou le braver en face; recéler l'adultère dans la famille ou le proclamer au grand jour. La première voie est plus généralement fréquentée; la seconde est plus noble; mais, de chaque côté, ce n'est que tourmens et anxiétés, luttes et combats de tout genre, au milieu desquels bourdonne incessamment ce fatal instinct, qui dit que l'amour n'est point éternel, et qu'en s'éteignant il ne laisse après lui que des tisons noircis et des cendres amères.

Placée entre ces deux écueils, Marianna n'avait pas hésité. La lettre que lisait Noëmi était une confession rigoureuse qui n'omettait que le nom de Bussy. Marianna n'y cherchait pas d'excuses; elle y rappelait impitoyablement tous les titres de M. de Belnave à son amour et à sa reconnaissance, tout ce qu'il avait fait pour elle, pour sa joie et pour son bonheur. Sa douleur était vraie, et l'expression en était

touchante; mais l'orgueil des anges déchus y perçait encore à travers les larmes. — « Et maintenant que j'ai tout perdu, écrivait-elle en terminant, tout, jusqu'au fier sentiment de moi-même, rapporterai-je auprès de vous les misérables agitations d'un cœur qui ne s'appartient plus? Non. J'ai failli, je subirai la peine de mon crime; je saurai vous épargner ma honte. Indigne de votre tendresse, je m'interdis jusqu'à votre pitié. Adieu donc, ô le meilleur et le plus outragé des hommes! Du moins, je n'aurai pas souillé l'air que vous respirez, et votre souvenir, qui me suivra partout dans mon exil, sera mon châtiment et mon désespoir éternels. Hélas! si je n'ai su trouver le bonheur près de vous, c'est que j'étais maudite en naissant. »

Ainsi, la faute prévenait l'arrêt du juge, et, se frappant elle-même, repoussait tout espoir de grâce et de pardon.

Un divorce si éclatant avec le monde devait nécessairement révolter un esprit imbu de toutes les idées seciales.

Madame Valtone froissa silencieusement entre ses doigts la lettre qu'elle tenait encore; et se tournant vers Marianna :

— Ma sœur, lui dit-elle, il y a dans la franchise de vos aveux et dans la rigueur de votre justice une apparente grandeur dont vous êtes dupe, et sur laquelle je dois vous éclairer. Vous vous jugez sévèrement, ma sœur, et vous en avez le droit; mais peut-être seriez-vous plus indulgente envers vous-même, si la sévérité que vous portez dans votre propre cause ne flattait pas à votre insu vos secrètes inclinations. La passion vous abuse, et, noble que vous êtes, vous prenez ses conseils pour les arrêts de votre conscience. Mais croyez-moi, vous ne vous condamnez sans appel que dans la crainte d'être absoute, et la tâche que vous vous imposez est moins un exil qu'une conquête, moins une expiation qu'un triomphe.

— Cruelle! s'écria madame de Belnave; êtes-vous donc venue pour m'accabler!

— Pour vous sauver, enfant, pour vous sauver! répondit madame Valtone avec fermeté : égarée, pour vous ramener dans votre voie; faiblissante, pour vous soutenir; tombée, pour vous relever. Eh quoi! vous vous reconnaissez coupable, et c'est par le désordre d'une vie tout entière que vous allez racheter un moment d'erreur! Le repentir vous mène à la révolte! Il ne vous suffit pas d'être déchue de votre propre estime, il vous faut attirer sur vous la haine et le mépris du monde!

— Ah! oui, le monde! dit Marianna avec amertume; tout est là pour vous autres. Pour vous, faillir n'est rien : c'est le grand jour qui fait le crime.

— Ma sœur, ce n'est pas mon avis. Je n'ai jamais envisagé le respect humain que comme un lien salutaire qui nous attache à nos devoirs, et qu'il est dangereux de briser, alors même que nous avons failli; car le monde est plus puissant que nous : il peut jeter un pont

ou creuser un abîme entre la chute et la réhabilitation, entre le repentir et la grâce. Toutefois, je hais le mensonge plus encore que le scandale; et, si vous n'aviez à choisir qu'entre une soumission hypocrite et une rébellion ouverte, je n'hésiterais pas, dût mon cœur se briser, à vous pousser moi-même vers ce dernier écueil! Mais il vous reste une autre voie, rude sans doute, mais qui n'a rien dont puissent s'effrayer les belles ames : c'est l'expiation par le sacrifice. La passion vous a vaincue; à votre tour, il faut la vaincre. Ce sera une grande lutte qui n'aura que Dieu pour témoin; Dieu vous viendra en aide, ma sœur! Il vous soutiendra dans cette dure épreuve, et moi, je serai près de vous pour essuyer les sueurs de votre front. Tout se répare, tout se rachète. Il n'est point de fautes irrémissibles : Dieu les reçoit toutes à rançon.

— Et M. de Belnave, pardonnera-t-il, lui? demanda Marianna d'une voix étouffée.

— M. de Belnave doit tout ignorer; vos

fautes sont à vous, vous devez seule en porter la peine. Vous ne serez pas seule à la porter, ma sœur, mais que votre époux ne soit point frappé dans son repos, dans son amour, dans son bonheur et dans son orgueil, et qu'il puisse vous retrouver un jour sans savoir qu'il vous avait perdue. Voyons, enfant, te sens-tu ce courage? ajouta Noëmi d'une voix moins grave et plus tendre.

— Tu n'aimes pas, toi! dit Marianna d'un air sombre : la résignation te semble bien facile, tu n'as jamais souffert.

— Ma sœur, répliqua madame Valtone, toutes les souffrances ne crient pas. Il est bien des douleurs qui marchent le front calme et serein, bien des tristesses qui n'ont jamais pleuré, bien des cœurs qui boivent leurs larmes. Va, je le sais bien, moi, que la résignation n'est pas chose facile! mais que serait la vertu, si elle ne coûtait point d'efforts?

— Tu souffres donc aussi! dit Marianna en regardant Noëmi avec un air de douloureux

étonnement. Tu souffres! répéta-t-elle avec cette secrète joie du coupable qui, dans un juge redouté, croit apercevoir un complice. Mais tu me trompais donc! mais il est donc vrai que nous ne sommes pas heureuses! ce bonheur que tu m'accusais de nier, tu n'y croyais donc pas! Ah! dis, que cette existence est lourde et que notre destinée est amère! Dis, est-ce là ce que nous avions rêvé? parle, que sont devenues les promesses de nos belles années, tu t'en souviens, ma sœur, lorsque, seules et libres, nous tressions à notre avenir toutes les fleurs de notre printemps? Quelles n'étaient pas nos espérances alors? quelles aspirations, quel enthousiasme! quelle plénitude de vie, quels trésors de foi, d'amour et de jeunesse! Vous, ma sœur, plus réservée que moi, et déjà moins inquiète de ces joies inconnues qu'appelait mon ardeur, vous cherchiez parfois à modérer les élans de cette ame impatiente de déployer ses ailes. Mais que souvent je vous surprenais à sourire de votre prudence,

mais que de fois vous ouvriez votre ame au doux espoir qui caressait le mien ! Ah! je ne l'ai point oublié, vous aussi, vous aviez votre soif de félicités ; vous aussi, vous sentiez dans votre sein un fleuve de vie qui ne demandait qu'à s'épandre ; vous aussi, vous rêviez des tendresses ineffables, des bonheurs sans fin, des voluptés sans nom ; vous aussi, dans vos songes, vous posiez votre tête sur un cœur tout brûlant d'une jeune, d'une éternelle flamme !

— Tais-toi, enfant, tais-toi ! s'écria Noëmi épouvantée.

— Ah ! tu ne pensais pas alors que la vertu exigeât tant d'efforts ! tu ne pensais pas qu'elle fût la répression de toutes les nobles facultés que Dieu a mises en nous ! La vertu ! c'est le monde qui nous l'a faite si rude et si âpre. Dans les intentions de Dieu, la vertu c'est le bonheur.

— Oui, dit madame Valtone, puisque tout bonheur est dans la vertu.

— L'avez-vous trouvé, ma sœur? demanda Marianna d'un air de triomphe.

— Je l'attends, répondit Noëmi d'une voix résignée; on ne moissonne pas avant d'avoir semé. Je souffre, mais je suis pleine de confiance, car il est impossible que Dieu puisse tromper ses créatures.

Marianna secoua la tête d'un air de doute, un sourire amer effleura ses lèvres, elle ne répondit pas. Après un long silence, madame Valtone essaya de nouveau de combattre la résolution de sa sœur, mais vainement, et tous les lieux communs dont peut s'armer la raison en pareille occurrence se brisèrent, cette fois comme toujours, contre la ténacité de la passion. C'était moins la passion que l'orgueil qui semblait dominer Marianna, et certes il y avait bien quelque noblesse dans cet exil volontaire qu'elle s'infligeait elle-même : car, dans sa douleur, elle s'interdisait tout espoir de retour, sinon vers l'amour, du moins vers l'amant qui l'avait

perdue; mais l'impitoyable Noëmi lui disait alors :

— Pauvre enfant, vous présumez trop de vous-même. Si vous avez succombé dans votre force, comment résisterez-vous dans votre faiblesse? Si nos bras amis n'ont pu prévenir votre chute, comment vous relèverez-vous sans une main qui vous soutienne? Si votre pied a glissé dans le sentier de vos devoirs, comment marchera-t-il d'un pas plus sûr et plus ferme dans le chemin de vos erreurs?

A ces paroles, madame de Belnave baissait le front, mais sa volonté demeurait inflexible, et madame Valtone, désespérant de vaincre tant de passion ou tant d'orgueil, et supposant naturellement que l'influence de George Bussy n'était pas étrangère à cette obstination, prit hardiment, à l'insu de Marianna, une résolution qui, dans toute autre circonstance, aurait effarouché en elle tous les instincts timorés de la femme. Bussy, en quittant Blanfort, avait laissé son adresse à ses hôtes; madame Val-

tone fit taire toutes ses répugnances et se décida à aller trouver cet homme. Si l'on veut bien songer que Noëmi n'était rien moins qu'une femme forte, et seulement une craintive créature, une fille de province, façonnée de bonne heure à tous les scrupules, à tous les préjugés de son sexe; peut-être, tout en convenant qu'elle devait terriblement ennuyer Marianna, trouvera-t-on qu'il y avait quelque héroïsme dans ce dévouement qui s'ignorait lui-même.

VII

George se trouvait dans une grande perplexité. Il en était à se demander s'il accepterait vaillamment son bonheur, ou s'il reculerait, comme un poltron, devant sa victoire : alternative embarrassante, et peut-être se serait-il abstenu du triomphe, s'il eût prévu que Marianna dût prendre ainsi sa défaite au sérieux. Mais, la faute commise, en subirait-il

les conséquences ou chercherait-il à les éluder? C'était là la question, et la question était grave.

Je crois avoir dit déjà que George entrait alors dans cette période d'existence qui est au cœur de l'homme ce que le crépuscule du soir est à la terre ; dans cet âge où, près de se retirer, la jeunesse et l'amour projettent sur l'ame qu'ils vont abandonner de mourantes clartés, précurseurs de la nuit éternelle. A l'approche de ces ténèbres qui menacent de l'envahir, l'ame attise avec désespoir les feux de son foyer pâlissant. Elle dit à l'ombre : — Va-t-en! — à l'amour et à la jeunesse : — Ne vous éteignez pas encore! — et sous les voiles qui déjà commencent à l'envelopper, elle s'agite impatiemment pour revoler vers la lumière. Ainsi, il y avait deux natures en Bussy, deux élémens qui se combattaient et cherchaient à s'absorber l'un l'autre : d'une part, la vie agonisante, qui ne demandait qu'à renaître ; de l'autre, le néant, au pied lent, mais sûr, qui

entrait dans son cœur et l'étreignait de sa main de fer. Cet âge qui sépare la jeunesse qui s'achève de la virilité qui commence, où la passion se raidit encore contre la froide raison qui l'écrase, où les illusions expirantes jettent un dernier cri de douleur devant la réalité qui s'avance, cet âge est un âge terrible, et les luttes et les déchiremens qui l'accompagnent forment le plus triste spectacle que l'homme puisse s'offrir à lui-même.

George en était là, pourtant! Il y avait en lui une ardente aspiration vers les biens qu'il sentait près de lui échapper. Était-ce seulement un profond ennui qui cherchait à se distraire, ou bien l'effort d'un cœur orgueilleux qui voulait tromper à tout prix le sentiment de son impuissance? Je ne sais, mais toujours est-il que George appelait l'amour. Et certes, en lui envoyant Marianna, son bon ou son mauvais génie l'avait exaucé dans ses vœux les plus chers! Belle, romanesque, exaltée, prompte aux sacrifices, dévorée de la

soif des grands dévouemens, nature exubérante, assez riche de sève et de vie pour pouvoir, sans s'appauvrir, raviver à ses sources des forces languissantes, Marianna devait lui apparaître comme une fille du ciel, descendue tout exprès pour lui rendre les trésors qu'il avait perdus, ou pour lui conserver ceux qu'il allait perdre. C'était à coup sûr une magnifique occasion d'aimer, de ressaisir l'enthousiasme et la foi, les transports brûlans et les saintes extases, et tout le divin cortége de la trop heureuse jeunesse. Bussy en convenait lui-même, et les poétiques aspects sous lesquels se présentait cette liaison nouvelle, les obstacles qui l'entouraient de toutes parts, le caractère sérieux qu'elle avait revêtu d'abord, la douleur de Marianna, sa fierté, ses remords, ses larmes, son désespoir, tous ces aiguillons l'irritaient, le poussaient dans l'arène, réveillaient en lui de juvéniles ardeurs, et l'excitaient à poursuivre les chances d'une passion qui lui promettait le retour des émotions dont

il pleurait la perte. Aussi, la révolte de madame de Belnave après sa chute, sa résolution de ne plus retourner à Blanfort, ses projets de rupture avec le monde, ne l'avaient-ils d'abord que médiocrement alarmé. Las d'isolement et de solitude, fatigué surtout des faciles tendresses à travers lesquelles il promenait depuis plusieurs années son oisive indifférence, il s'était dit qu'il était temps d'en finir avec son long veuvage, que l'heure était enfin venue de quitter le deuil d'un premier amour, et libre de tous soins, indépendant de fortune et de caractère, peu soucieux de ménager le monde, il s'était abandonné d'abord avec une secrète joie aux mouvemens passionnés de son cœur.

Mais bientôt la réflexion avait passé sur ces velléités de jeunesse, comme les premières gelées de novembre sur les bourgeons éclos aux derniers soleils de l'automne. Bientôt le doute railleur, le scepticisme amer, la raison inexorable, tristes enfans de l'expérience, étaient venus l'assaillir et le ramener à des idées plus

saines. Son ivresse s'était dissipée; avec elle s'étaient évanouis les gracieux horizons, et sortant tout armés des vapeurs poétiques qui les avaient un instant dérobés, les embarras de sa position lui étaient apparus sous leur jour véritable et l'avaient frappé d'épouvante. La position était rude en effet : car George n'était pas encore arrivé à ce point de philosophie transcendante où tout sentiment d'honneur et de délicatesse, appliqué à l'amour, est impitoyablement traité de folie ou d'enfantillage; et quoique la destinée de Marianna fût, en cette occurrence, la moindre de ses préoccupations, toutefois il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il ne s'appartenait plus à lui-même et qu'il était trop tard pour se retirer, conscience nette, du jeu fatal où il s'était engagé. Un dernier espoir lui restait encore, c'est que, passée la première heure de trouble et de tourmente, Marianna, cédant d'elle-même à des impulsions moins rebelles, saurait concilier ses devoirs d'amante et d'épouse. Mais

après deux jours de retraite et de solitude employés à méditer la règle de conduite qu'elle aurait désormais à suivre, madame de Belnave écrivit à Bussy que sa résolution était inébranlable, et que l'aveu de ses fautes venait de mettre entre elle et Blanfort une insurmontable barrière. Cette fois, ce n'était plus l'emportement d'une douleur irréfléchie : madame de Belnave avait tout prévu, tout pesé, tout calculé, et le ton de ferme dignité qui régnait dans sa lettre disait assez que la passion n'en avait pas été l'unique conseiller.

George reçut cette lettre le matin même du jour où Noëmi était allée trouver sa sœur. Il la lut et demeura foudroyé sur la place. Si Marianna n'y faisait point appel à la protection de Bussy, c'est qu'elle était ou trop fière pour la solliciter, ou trop candide pour imaginer qu'elle dût être sollicitée : tout ce qui restait en lui de loyal et d'honnête ne l'en proclamait pas moins le soutien obligé, le naturel appui de l'existence qu'il avait brisée. Que résoudre et

que faire? Décliner la responsabilité de ses actes révoltait tous ses instincts de pudeur et de probité : l'accepter faisait crier toutes les fibres de son égoïsme. Il se disait bien qu'abandonner Marianna dans la voie où il l'avait entraînée serait d'un félon et d'un lâche; mais il se disait aussi qu'entraver son avenir, à lui, compromettre son repos, aliéner sa liberté, serait d'un enfant et d'un fou. Il avait assez expérimenté les bas-fonds de la vie pour savoir tout ce qu'il y a de misères attachées à ces liaisons qui heurtent de front le monde, et pour ne pas s'arrêter avec terreur devant les maux qu'il ne prévoyait, hélas! que lorsqu'il n'était plus temps de les prévenir. Encore une fois, que resoudre? George en perdait la tête. Il se jeta sur un divan, et, après avoir relu la lettre de Marianna, il la froissa avec colère, se demandant quelle rage poussait les hommes à jouer contre un éclair de volupté le loisir d'une vie tout entière, quelle rage aussi poussait les femmes à donner tant

d'importance à une chose qui par elle-même en méritait si peu. Il était là depuis quelques heures, cherchant vainement à se tirer des difficultés épineuses où il était enchevêtré, lorsque le frôlement d'une robe se fit entendre, et la porte de son cabinet s'ouvrit. Encore étendu sur son divan, George achevait de brûler une pincée de maryland roulée dans du papier d'Espagne : car, dans les grandes crises, le cigarre endort les angoisses du cœur, et parfois est fécond en inspirations salutaires. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il se leva et se trouva face à face avec madame Valtone. Le bout de cigarrette qui fumait encore à ses doigts tomba sur le parquet, et Bussy recula de deux pas devant cette apparition inattendue. Mais triomphant aussitôt de ce mouvement de surprise, l'orgueil de la vengeance satisfaite éclaira son front, et ses lèvres, relevées par un imperceptible sourire, rendirent à Noëmi le trait qu'elle lui avait décoché, lorsqu'il s'était éloigné de Blanfort. Pour Noëmi,

son visage était triste et grave, ses bras croisés sur sa poitrine, et il y avait en elle un sentiment de douloureux mépris qui donnait à ses traits une expression de pitié dédaigneuse.

— Vous ne m'attendiez pas, monsieur ? lui dit-elle.

— Il est vrai, madame, répondit George en approchant un siége; et quand même il m'eût été permis de compter sur l'honneur de vous voir en ce jour, je n'aurais pas osé me flatter que cet honneur se serait résigné à venir me chercher lui-même. Je regrette vivement, madame, de n'avoir pas eté instruit de votre arrivée; croyez que je me serais empressé de vous prévenir, en portant à vos pieds mes hommages et mes obéissances.

— Monsieur Bussy.... dit madame Valtone sans changer d'attitude et d'un ton qui fit tressaillir George.

Elle n'ajouta rien de plus. Ses yeux, son accent, son maintien avaient assez énergiquement exprimé sa pensée : Bussy l'avait trop

bien comprise, et il y eut un instant de silence durant lequel elle le tint écrasé sous le poids de son regard.

— De grâce, madame, veuillez vous asseoir, dit-il enfin avec une politesse embarrassée.

Madame Valtone prit un siége, George en fit autant. Après quelques minutes de recueillement :

— Monsieur, dit Noëmi d'une voix ferme, je suis venue pour m'entendre avec vous sur le mal qu'il vous reste à faire. Quant à celui que vous avez fait, je m'abstiens de toutes récriminations ; Dieu vous jugera.

— Je n'ignore pas, madame, que je suis devant un juge qui a le droit d'être sévère, répondit George qui se souvenait de Blanfort. Je sais que vous ne participez point de notre infirme nature. Habitante des célestes régions, vous n'avez des filles de la terre que la grâce et la beauté. Étrangère à nos faiblesses, vous ne pouvez les comprendre : mais, sœur des anges, ne sauriez-vous les couvrir du manteau

de votre indulgence? Dieu, que vous invoquez, madame, pardonnera à ceux qui auront beaucoup aimé.

— Combien de ceux-là, croyant avoir aimé, dit madame Valtone en secouant tristement la tête, se présenteront à la grâce divine, et, s'en voyant exclus, comprendront qu'ils s'étaient abusés, et qu'aimer est rare et difficile! Mais peut-être, monsieur, serait-il convenable de nous effacer l'un et l'autre en cette circonstance, et d'oublier d'un commun accord les sentimens de répulsion que nous avons pu jusqu'ici nous inspirer mutuellement. De trop grandes douleurs crient autour de nous, nous avons à fermer de trop graves blessures pour que nous puissions dignement nous occuper des piqûres de notre amour-propre. De plus nobles soins nous réclament. Abjurons les instincts qui nous divisent, rallions-nous pour la première fois à une seule et même pensée. Dans cette trève que je vous propose, dans cette abnégation réciproque de nos ressenti-

mens, je ne pense pas que la part de vos sacrifices doive l'emporter sur la mienne : toutefois, si vous en jugiez autrement, votre générosité, je n'en doute pas, suppléerait à votre justice.

George, qui ne voyait pas bien où Noëmi voulait en venir, ne répondit que par une respectueuse inclination de tête en signe d'assentiment.

— Vous êtes jeune, poursuivit madame Valtone; de nobles cordes vibrent encore en vous. Sans doute, ce n'est pas seulement l'oisiveté, le caprice ou l'ennui qui vous a fait jouer impitoyablement avec le repos de ma malheureuse sœur : ce n'est pas de sang-froid que vous avez trahi la confiance d'un homme que vous appeliez votre ami; car il était votre ami, monsieur, vous vous étiez assis à sa table, vous aviez dormi sous son toit, sa main avait pressé la vôtre. Non, vous n'aviez pas médité tant de maux! Un ménage divisé, deux existences flétries, une femme sacrifiée, un époux ruiné

dans toutes ses affections, frappé, trompé deux fois, dans son amour et dans son amitié, vous n'aviez rien prévu, rien calculé. Comme Marianna, vous n'avez cédé qu'à l'entraînement de la passion; vous avez succombé comme elle dans une heure de faiblesse et d'oubli. Heure fatale! Mais toute faute entraîne des devoirs après elle. C'est ce qui fait qu'au lieu de se décourager après avoir failli, les belles ames se relèvent et se grandissent de leur chute.

George crut comprendre que Noëmi allait lui confier solennellement les soins d'une destinée dont il était désormais responsable; et bien qu'il ne fût pas encore décidé à s'y soustraire ouvertement, il s'en fallait pourtant de beaucoup qu'il fût résolu à s'y soumettre. Aussi, s'empressa-t-il de nier les bons instincts qui luttaient encore en lui, dans la crainte que madame Valtone ne les surprît et n'en abusât.

— Madame, répondit-il un peu sèchement, il me semble que vous passez bien vite d'une extrême sévérité à une excessive indulgence.

En vous laissant trop présumer de moi-même, je craindrais de vous préparer de cruels désenchantemens.

— Voudriez-vous m'empêcher de croire à votre honneur, à votre probité, à votre délicatesse? demanda madame Valtone avec assurance.

— Vous en avez assez long-temps douté, madame, pour qu'il me soit permis de m'étonner que vous veniez les invoquer aujourd'hui, repliqua Bussy qui se tenait sur ses gardes.

— Aussi, monsieur, répliqua Noëmi qu'avaient aigrie ces paroles amères, craindrais-je peut-être de faire un vain appel à tous ces sentimens, si cet appel ne devait s'adresser en même temps à votre égoïsme qui se trouve en tout ceci plus compromis que vous ne l'imaginez peut-être.

Ici George comprit qu'il s'était trompé sur le but de la visite de madame Valtone, et, préoccupé qu'il était de sauver en cette affaire son honneur et son intérêt, il crut que Noëmi

avait un moyen de tout concilier, et il se prit à l'écouter avec une attention sérieuse.

— Oui, monsieur, poursuivit-elle, il serait de votre gloire de vous unir à moi pour ramener ma sœur dans la voie d'où vous l'avez détournée; d'employer, pour la rendre à ses devoirs, toute l'influence que vous avez mise en œuvre pour l'en détacher, de la sauver enfin après l'avoir perdue. Ah! certes, il serait beau de vous relever de la sorte, de restituer à madame de Belnave tous les trésors de la femme que vous lui avez ravie, de l'arracher d'un bras courageux à l'abîme où vous l'avez plongée! En agissant ainsi, vous m'obligeriez à vouer quelque estime à votre souvenir, vous rachèteriez vos fautes, et, s'il est vrai que vous ne soyez point touché des soins de votre propre gloire, ce qui n'est pas; s'il est vrai que l'amour du bien n'habite plus en vous, ce qui ne saurait être; eh bien! monsieur, vous vous épargneriez à vous-même les charges d'une responsabilité trop lourde, songez-y, pour que

vous puissiez l'accepter sans succomber bientôt à la peine. C'est sur ce dernier point que je veux insister.

Bussy n'aurait pas mieux demandé, à coup sûr, que d'interpréter en ce sens les exigences de sa gloire, et la veille encore il se serait estimé bien heureux de pouvoir mettre à la disposition de Noëmi son honneur et sa délicatesse. Mais il n'était plus temps, il le pensait du moins; il croyait que les aveux de Marianna volaient vers Blanfort, emportés par la malle-poste, et ce qui, la veille, aurait pu passer pour un acte de probité et de désintéressement, ne lui semblait plus désormais praticable que par le fait grossier d'un lâche et perfide abandon.

— Soyez sûre, madame, répondit-il avec un profond découragement, qu'il cacha toutefois sous un air de parfaite indifférence; soyez sûre que si je suivais la règle de conduite que vous m'indiquez, ce serait dans une intention plus louable et moins intéressée que vous ne le supposeriez peut-être. Mais il n'y faut pas songer,

il est trop tard. Madame de Belnave s'est fermé à jamais toutes les portes de Blanfort, et l'appel que vous feriez à tous mes sentimens honnêtes ne suffirait qu'à les révolter, ajouta-t-il intrépidement, car il venait d'entrevoir que Noëmi raisonnait dans le sens du monde, et il espérait qu'elle pourrait le débarrasser des bons instincts qui le gênaient et lui trouver quelque accommodement avec sa conscience.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit madame Valtone d'un air étonné.

— C'est que, madame, vous ignorez sans doute que demain, dans deux jours au plus tard, M. de Belnave aura tout appris. Dans l'ivresse de son désespoir, votre sœur a tout écrit, tout avoué. Je n'y puis rien; la malle-poste vole, et Dieu m'a refusé des ailes.

Un rayon d'espérance traversa le triste cœur de madame Valtone.

— Et s'il était temps encore? s'écria-t-elle vivement. Si madame de Belnave avait retardé l'aveu de son déshonneur? Si Dieu avait per-

mis que j'arrivasse assez tôt pour prévenir un si grand désastre? Si tout pouvait se réparer? Si cette lettre qui vous semble la seule difficulté que vous ne puissiez aplanir, la seule barrière qui doive vous arrêter, si cette lettre qui pourrait être en effet un invincible obstacle....

— Eh bien! madame, eh bien!... demanda George éperdu.

— Si cette lettre n'était pas partie, dit Noëmi en portant les doigts à sa ceinture, que feriez-vous alors?

— Oh! alors, madame!... s'écria George en se levant avec transport.

Il s'interrompit brusquement; mais il n'était plus temps. L'éclair de joie qui avait sillonné son visage avait projeté dans l'esprit de Noëmi une vive et soudaine lumière. En moins d'un instant, tout cet homme lui fut révélé. Venue pour sauver Marianna de Bussy, elle comprit que c'était Bussy qu'elle allait sauver de Marianna. Elle comprit tout et n'abusa de rien. Dans ce monstrueux égoïsme, elle n'entrevit

que le salut de sa sœur, et ne songea pas à en tirer d'autre avantage. De suppliante qu'elle était, elle aurait pu changer de rôle, et amener George, humble et suppliant, à ses genoux; elle se contenta de lui lancer un superbe regard, où la joie, autant que le mépris, lui fit entendre qu'il était deviné. Il l'avait bien senti lui-même; il savait bien qu'il s'était trahi, livré, comme un enfant de deux jours; il craignit d'abord de s'être laissé prendre dans un piége tendu à sa crédulité : mais en voyant les doigts de madame Valtone glisser entre sa robe et sa ceinture, et en dégager lentement une lettre sur laquelle il reconnut l'écriture de Marianna, il se rassura, ses traits reprirent leur impassible gravité, et l'œil le plus perçant n'aurait pu pénétrer ce qui s'agita dans son ame.

— Eh bien, monsieur? demanda Noëmi avec une douce sécurité.

— Eh bien! madame, je regretterais alors de ne plus avoir un prétexte qui pût à vos

yeux excuser mes refus, répondit froidement Bussy.

Madame Valtone demeura attérée sous le coup de ces paroles. George se pencha négligemment sur sa chaise ; il avait passé le pouce de sa main gauche dans la poche de son gilet, et sa main droite jouait nonchalamment avec la chaînette de sa montre.

La pauvre Noëmi était trop simple et trop honnête pour apercevoir le piége grossier qui lui était tendu : elle y donna tête baissée. Elle crut naïvement qu'elle s'était méprise, qu'elle avait caressé un faux espoir, et que tout lui restait à faire. Mais elle ne perdit point courage, et George, qui l'observait, la vit, avec une perfide joie, préparer dans les formes le siége d'une place démantelée, et pointer vaillamment contre des portes ouvertes toute l'artillerie de son éloquence. Cette tactique de Bussy, commune aux femmes, qui, pour concilier leur conscience avec leur plaisir, ne se donnent pas, mais se laissent prendre, ne man-

quait pas, comme on va le voir, d'une certaine habileté.

Noëmi commença par développer le point qu'elle avait effleuré déjà dans ses précédens discours. Elle déroula devant Bussy toutes les charges attachées à l'effrayante responsabilité qu'il allait aborder. Elle chercha à l'intéresser moins à Marianna qu'à lui-même. Repos, indépendance, ambitions, liberté de l'avenir, sécurité du présent, elle mit tout en jeu pour l'émouvoir. Mais quoi qu'elle pût dire, elle ne fut qu'un écho bien affaibli des propres pensées de cet homme. Après l'avoir écoutée patiemment :

— Permettez, madame, que je vous remercie d'abord de la tendre sollicitude que vous voulez bien me témoigner en cette circonstance. Vous avez plaidé mes intérêts avec une chaleur digne peut-être d'une meilleure cause. Au lieu de demander un sacrifice à mon amour, vous avez pensé qu'il était plus sûr d'offrir un triomphe à mon égoïsme. Vous m'avez jugé

moins susceptible d'abnégation que de lâcheté. Croyez que des intentions si généreuses ne m'ont point échappé, et que mon cœur vous en tiendra compte.

— Monsieur, s'écria Noëmi, vous ne m'avez pas comprise.

— Parfaitement, madame. Mais je vous avais prévenue, et vous n'avez fait que répéter ce que je m'étais déjà dit à moi-même. Je ne suis pas un enfant qu'aveugle la passion : j'ai tout prévu. Avant d'accepter les devoirs que m'impose la rupture de madame de Belnave avec le monde, je les ai long-temps pesés, et mon cœur ne les a pas trouvés au-dessus de ses forces. Ces devoirs, je les accepte avec joie, sans m'en dissimuler l'énorme gravité. Repos, avenir, liberté, je sacrifierai tout avec bonheur à celle qui m'a tout sacrifié : où l'égoïsme s'effraie, l'amour s'applaudit.

— Ah ! monsieur, s'il est vrai que vous aimez ma sœur, s'écria Noëmi, qui regrettait d'a-

voir calomnié les sentimens de Bussy, s'il est vrai que tant d'amour...

— Si je l'aime! madame, répondit George en s'échauffant; et qui donc l'aimerait, si je ne l'aimais pas! Écoutez, poursuivit-il avec un touchant abandon, j'étais seul ici bas; il ne me restait rien, ni parens, ni amis. Je n'ai jamais connu ma mère. Il n'était pas en ce monde une ame qui s'intéressât à moi, pas une pensée fraternelle où pût se réfugier la mienne, pas un être qui, me voyant triste, me serrât la main en me disant : Qu'as-tu? Le passé ne m'avait laissé que des souvenirs désolés. Je portais en moi un deuil qui s'étendait sur toutes choses. Mon présent était désert, mon avenir désenchanté. Votre sœur m'apparut, et ma vie fut changée. Votre sœur peupla ma solitude, elle me rendit la jeunesse, l'espérance et la foi. Je dépouillai le vieil homme, et je me sentis renaître. Je me croyais maudit, elle me fit croire à la bénédiction divine. A la plante flétrie elle donna la rosée du ciel. Digne autrefois de la

pitié de tous, digne à cette heure de l'envie des élus, voilà ce que j'étais, voilà ce que je suis. Eh bien! si je ne devais conserver tant de félicités qu'au prix de celle de mon sauveur, si je ne pouvais m'abreuver à tant de joies sans en altérer la source, si je croyais enfin qu'il y eût quelque égoïsme à river à ma destinée une destinée si chère, j'en atteste ce que les hommes ont de plus sacré, je repousserais le dévouement qui m'est offert, mon amour s'immolerait plutôt que d'accepter un si grand sacrifice, il se déshériterait lui-même, il serait lui-même l'ange au glaive de feu, qui me fermerait la porte de l'Eden. Dût mon cœur se briser, je reprendrais volontairement la route de l'exil. Mon cœur se briserait! mais du moins je serais seul attelé au fardeau de mon existence : mais j'aurais assuré à votre sœur un avenir paisible et fortuné; je ne l'aurais point exposée aux vents qui flétrissent, aux orages qui tuent, et la pensée de son bonheur, qui me suivrait partout, me ferait la vie moins amère.

Il est si aisé de deviner la conduite et le mouvement de cette scène, qu'il serait superflu d'en raconter tous les détails. Après s'être placé sur un terrain où chaque concession devait tourner à son honneur, George le disputa pied à pied avec une singulière adresse, ne cédant qu'à regret, âpre à la résistance, re prenant parfois l'avantage qu'il avait perdu, puis frayant tout-à-coup à son adversaire des voies de facile conquête; dévissant lui-même les pièces de son armure, pour ménager à Noëmi la gloire de le désarmer : n'attaquant que pour se découvrir, ne portant un coup que pour s'offrir à la riposte, et ne rompant qu'avec désespoir devant madame Valtone, qui le pressait avec une intrépide bonne foi. Si vous avez jamais joué avec quelque bel enfant, qui prétendait lutter avec vous de vigueur, d'adresse et de force; s'il vous souvient des coquetteries charmantes dont vous avez entouré le triomphe de sa faiblesse; si vous n'avez point oublié les gracieux efforts qui

vous ont aidé à couvrir la flatterie de votre défaite, vous aurez une idée assez exacte de l'art que déploya Bussy en cette circonstance. Seulement, entre George et Noëmi, le jeu était plus sérieux, et faisait moins d'honneur au cœur qu'à l'esprit du principal acteur. Ce fut une scène où l'égoïsme doubla l'abnégation avec tant de chaleur et d'entraînement, qu'un témoin, plus exercé que Noëmi, aurait pu s'y méprendre aisément. Après s'être laissé émouvoir par le tableau que lui traça madame Valtone des maux réservés à la femme qui cherche le bonheur hors des institutions établies, il se demanda avec terreur si sa tendresse ne serait pas en effet plus funeste que bienfaisante à la destinée de madame de Belnave. Il s'attendrit, il pleura sur cette tête adorée. Puis, près de céder sa proie aux instances de Noëmi, il recula épouvanté devant un si grand sacrifice, et ne se sentit plus le courage de s'immoler dans son amour. Alors il s'apitoya sur lui-même. Il peignit de nouveau, avec de sombres

couleurs, la solitude où le plongerait la perte de Marianna. Il revint sur les tristesses de sa vie, il fit défiler encore une fois le cortége de ses douleurs, espèces de mannequins, habillés de noir, qu'il faisait manœuvrer aux jours de grandes solennités. Il contraignit madame Valtone à prendre au sérieux et à traiter avec respect ces malheurs qu'elle avait si impitoyablement raillés à Blanfort. Pour nous servir de l'expression d'Hamlet, il joua d'elle comme d'une flûte : il en tira tous les sons qu'il lui plut de lui faire rendre. Noëmi qui aurait pu, en le menaçant de jeter à la poste la lettre qu'elle tenait entre sa robe et sa ceinture, l'amener impérieusement à demander grâce et merci, Noëmi redoubla de prières : elle lui prit les mains, elle les mouilla de ses pleurs; elle l'adjura par tout ce qu'il y a de plus saint dans ce monde et dans l'autre. George se débattit long-temps encore et succomba.

— Que Dieu répande sur vous tous les trésors de son indulgence! s'écria la pauvre

Noëmi, qui s'était laissé prendre à cet emphatique langage et toucher jusqu'aux larmes par un si beau dévouement. Que l'encens de votre sacrifice monte jusqu'à ses pieds et retombe sur vous en célestes bienfaits! Pour moi, la plus humble de ses créatures, je le prierai d'ouvrir à vos pas fatigués des routes fraîches et embaumées.

Elle se retira pleine de foi dans l'héroïsme de George, persuadée qu'il venait de conquérir des droits incontestables à la couronne du martyre, et s'accusant tout bas de l'avoir jugé trop sévèrement. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est qu'après l'avoir vue s'éloigner, Bussy prit une attitude triste et pensive, et s'abîma dans une sombre rêverie. Était-ce un reste d'amour et de jeunesse qui murmurait en lui, ou bien, après avoir commencé par tromper Noëmi, avait-il fini par se duper lui-même?

Le lendemain les réunit tous deux auprès de madame de Belnave. George se présenta le premier ; mais Marianna repoussa avec un intraitable orgueil tout ce qu'il put lui dire pour la ramener à des intentions plus prudentes. Il y eut de déplorables scènes de reproches, de sanglots, de prières et de larmes. Madame de Belnave s'y montra noble et passionnée. Le cœur de Bussy n'était pas complètement éteint, et lorsque de fortes secousses en agitaient violemment les cendres, il en jaillissait encore de vives étincelles. Peut-être aussi la vanité, qui donne du courage aux poltrons, suppléait-elle en lui au véritable amour? Je ne sais : mais toujours est-il qu'exalté par tant d'émotions, il était bien près d'oublier son rôle et de se soumettre à la volonté qu'il était venu combattre, lorsque madame Valtone entra fort heureusement pour l'encourager et le soutenir.

— Vous le voyez, madame, dit-il en se tournant vers elle, je n'ai point failli à mes promesses. Ce n'est pas moi qui aurai manqué au

sacrifice : je me suis offert, je puis le dire, en victime plus que résignée.

Noëmi se jeta aux genoux de sa sœur, elle les embrassa, elle conjura Bussy de se remettre à l'œuvre, de reprendre vertu et courage, de ne point faiblir dans la voie généreuse où il s'était engagé. Elle supplia d'une voix si déchirante ; agenouillée aux pieds de Marianna, le visage baigné de pleurs, ses longs cheveux déroulés et flottant en désordre sur son col et sur ses épaules, elle était si belle, si noble et si touchante, que madame de Belnave se sentit remuée jusque dans le fond de l'ame.

— Ce n'est pas là ta place, c'est la mienne! s'écria-t-elle avec désespoir, en s'efforçant de la relever.

Ranimé par madame Valtone, Bussy revint à la charge. Il y avait dans toutes ses paroles un sentiment d'abnégation si douloureux et si réel; il semblait si bien, et peut-être alors le croyait-il lui-même, s'immoler dans ce qu'il avait de plus cher, que madame de Belnave

ne put s'irriter de tant d'insistance et qu'elle commença à fléchir. Noëmi était toujours à ses genoux, toujours éplorée et suppliante.

— Vous cherchez le bonheur : êtes-vous sûre de le trouver en moi? disait George avec tristesse. N'allez-vous pas abjurer plus de félicités que je ne saurais vous en rendre? A Dieu ne plaise qu'après vous avoir égarée, je veuille vous prêcher vos devoirs au nom d'une morale hypocrite! Mais si votre sœur avait raison, pourtant! Si hors de ces devoirs vous ne pouviez rencontrer le bonheur! Si j'avais brisé votre existence sans pouvoir la relever jamais! Si l'avenir ne nous réservait que des jours tourmentés! Ah! le ciel m'en est témoin, ce n'est pas pour moi que je tremble! Tant que je pourrais vous envelopper de ma tendresse et vous préserver des atteintes du sort, tant qu'il y aurait sur notre route une goutte d'eau vive pour vos lèvres altérées, un coin de gazon pour vos pieds fatigués, un pan d'ombrage pour votre tête brûlante, mes lèvres

n'auraient pas soif, mes pieds ne saigneraient pas, mon front ne sentirait pas les feux du ciel, et je m'avancerais sans faiblir en bénissant ma destinée. Mais qui nous dit, hélas! que vous ne vous retournerez pas un jour avec désespoir vers le toit de Blanfort, et que vous sentant exilée sans retour, vous n'éclaterez pas en reproches amers, en regrets désormais inutiles? Songez-y, Marianna : car vos regrets me rongeraient le cœur et vos reproches me tueraient.

— Au nom de notre sainte aïeule, qui nous a bénies en mourant et qui m'a laissé le soin de veiller sur ta tête chérie, viens, ne me résiste pas! disait Noëmi; au nom de ton époux qui a mis en toi toutes ses joies et qui n'a pas mérité tant d'outrages, viens! Viens, au nom de cet homme qui t'a perdue et qui veut te sauver! N'attache pas à sa vie un remords éternel : ménage-lui la gloire de te relever après t'avoir entraînée dans sa chute. Cruelle, je ne parle pas de moi qui t'implore! Mais

pourtant, s'il est vrai que j'aie veillé sur ton enfance avec la tendresse d'une mère, s'il est vrai que je t'aie bien aimée et que tu sois encore aujourd'hui ce que j'ai de plus cher au monde, viens, ma sœur, ne me résiste pas!

— Vous me rendrez folle! vous me rendrez folle! s'écria Marianna en se frappant le front.

— Mais tu ne prévois donc rien! Mais tu ne comprends donc rien! ajouta Noëmi qui venait d'être saisie d'une inspiration soudaine, ou qui avait gardé tout exprès son meilleur argument pour le dernier : mais, pauvre enfant, tu n'entrevois donc pas les suites funestes de ton obstination! Tu as donc espéré que ton mari demeurerait spectateur impassible de son déshonneur et du tien! Tu ne sais donc pas que les hommes lavent leurs affronts dans le sang!

Marianna poussa un cri et cacha son visage dans ses mains.

— Madame, dit Bussy en se tournant vers elle, ce n'est pas là ce qui doit vous effrayer.

La vie de M. de Belnave me sera toujours sacrée ; quant à la mienne.....

Un geste de facile résignation exprima le reste de sa pensée.

Il y eut un long silence, durant lequel on n'entendit que les sanglots de Marianna. Accoudée sur une table, son front reposait sur ses mains, et ses larmes, glissant entre ses doigts comme des gouttes de rosée, roulaient en perles humides sur les cheveux de Noëmi, qui pressait contre son sein les genoux de l'infortunée.

— Partons, dit-elle enfin ; je suis prête, partons.

Madame Valtone se leva avec transport, et la serra étroitement sur sa poitrine. Pour George, il fut attéré. Dégagée du poids de son égoïsme qui désormais n'avait plus rien à redouter, sa passion se réveilla plus vive et plus ardente. Dès qu'il n'eut plus à se méfier de ses bons instincts, il les sentit accourir en foule. Un instant étouffées, tou-

tes les voix de la jeunesse se réveillèrent en lui pour l'accuser et pour se plaindre. Il regarda Marianna : jamais elle ne lui avait paru si belle. Il comprit tout ce qu'il allait perdre, et son cœur se brisa ; ses yeux, qui ne pleuraient jamais, s'humectèrent, et son visage, pâle et défait, exprima un sentiment de douleur qui, cette fois, était bien véritable. Par un mouvement de brusque sympathie, madame Valtone lui tendit la main : George la prit et pleura.

Le départ des deux sœurs fut fixé au jour suivant. Toutes deux devaient aller ensemble jusqu'à Vierzon, où elles avaient une commune amie d'enfance. Là, madame Valtone se séparerait de Marianna et se rendrait la première à Blanfort. Retenue dans sa chambre par de vieilles douleurs, madame Salsedo n'avait pas été instruite de l'arrivée de Noëmi, que, d'ail-

leurs, elle ne connaissait pas. Mariette, la femme de chambre, était une discrète et dévouée créature, sur le silence de laquelle on pouvait compter hardiment. Le voyage de Noëmi à Paris resterait donc pour M. de Belnave un impénétrable mystère. Après deux jours passés à Vierzon, Marianna reviendrait à Blanfort, où il serait facile de motiver son prompt retour. De son côté, George devait partir pour un long voyage qui l'éloignerait de la France. C'était une séparation éternelle.

Le jour fatal arriva. Tous trois étaient réunis dans la chambre de madame de Belnave. Madame Valtone, pâle et silencieuse, se tenait discrètement dans l'embrasure d'une fenêtre. Au milieu des objets en désordre, dans cette chambre d'où la vie allait se retirer, George et Marianna échangeaient leur muet désespoir. A un signal de Noëmi, tous deux se levèrent : l'heure était venue, l'heure des derniers adieux ! Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Noëmi s'approcha : George lui prit

la main et la baisa à plusieurs reprises. La porte du salon était ouverte et ils allaient en franchir le seuil, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit dans l'antichambre : le parquet résonna sous un pas sec et précipité, et tous trois reculèrent devant l'apparition d'un personnage qu'ils n'attendaient pas. Son visage était pâle, ses vêtemens couverts de poussière. Il entra comme la statue du Commandeur au festin de Don Juan. Marianna, en l'apercevant, s'était laissé tomber sur un siége. Triste sans humeur, sévère sans courroux, il s'avança lentement vers elle, et demeura quelques instans à la contempler en silence. Noëmi s'était approchée de sa sœur, comme pour la protéger. George se tenait debout et immobile.

VIII

On l'a dit, la manie d'écrire a perdu tous les amans : c'est par là qu'ils périssent tous. De tous les confidens, le papier est le plus dangereux, le plus indiscret, le plus perfide. Les amans le croient leur ami, il n'est jamais que leur délateur. C'est toujours lui qui les dénonce et les livre à leurs ennemis naturels. C'est vainement qu'on le couvre

de caresses et de baisers, vainement qu'on l'enveloppe d'ombre et de mystère : il finit toujours par se laisser prendre. Le lendemain du départ de Noëmi qu'il croyait partie pour Vieilleville, M. de Belnave entra dans la chambre de Marianna, décidé à bouleverser les mille inutilités qui composent la fortune mobilière d'une femme élégante. Bien qu'il pût être doux à notre plume d'assaisonner cette bourgeoise nature d'un sentiment de jalouse curiosité et d'injecter dans ces veines pacifiques quelques gouttes du sang d'Othello, nous sommes obligé de confesser que M. de Belnave n'était pas même un mari jaloux, et qu'il se préparait à ce petit acte d'autorité conjugale dans un motif assez vulgaire d'ordre et d'économie domestique. Il s'agissait tout bonnement d'une facture acquittée dont on lui réclamait une seconde fois le montant. Après l'avoir inutilement cherchée dans ses cartons, il crut se rappeler qu'il l'avait remise à Marianna — c'était un mémoire de colifichets —

et, dans une intention fort honnête, sinon très-poétique, il entreprit d'inventorier le sanctuaire de sa femme.

Véritable sanctuaire, en effet, où tout respirait la présence de la divinité absente! L'ameublement en était d'une gracieuse simplicité. Le lit se cachait avec pudeur sous des flots de blanche mousseline. L'unique fenêtre, encadrée à l'extérieur dans des festons de pampre et de chèvrefeuille, laissait glisser, par les volets entr'ouverts, un demi-jour frais et voluptueux, et, à voir le tapis à fond de feuillage et à semis de fleurs qui s'épanouissait sur le parquet, on eût dit les dépouilles des champs, épandues là par quelque brise bienveillante. La tenture de damas gris, à bordure bleue, était relevée jusqu'au plafond par quatre torsades de soie azurée qui l'y rattachaient en forme de tente. Au centre pendait, en manière de cul-de-lampe, un milan, ailes déployées et serrant de son bec une branche de bruyère : double souvenir de ce doux

pays de la Creuse! Des rayons mobiles étaient chargés de plantes desséchées, de cristaux et de minéraux rapportés des Pyrénées. Sur une causeuse dormaient pêle-mêle des livres, des cahiers de musique, des palettes de porcelaine : des album étaient jetés négligemment sur une table de marqueterie, entre des boîtes de laque et de palissandre. La décoration de la cheminée consistait en quelques objets d'art. Le contre-cœur de l'âtre était voilé par un massif de géranium et de camélia : le printemps installé dans le temple de l'hiver. Des rideaux, des meubles, des tentures, s'échappaient je ne sais quelles émanations plus embaumées, plus enivrantes que la myrrhe : parfums sans noms, mystérieuses senteurs que la femme attache aux lieux qu'elle habite.

Une fois entré dans cet asile, M. de Belnave oublia bientôt le mince intérêt qui l'y avait conduit. Il ouvrit une boîte de palissandre et souleva machinalement les mouchoirs de linon qu'elle renfermait. Il s'en exhala une

fine odeur de Patchouly qui réveilla en lui de vagues sensations de bonheur et de volupté. En se retournant, il aperçut sur le marbre de la cheminée une cravache à manche d'or ciselé, incrusté de turquoises, près d'un gant déchiré et d'un bouquet d'hépatiques. Un chapeau d'amazone, oublié sur le tapis, n'avait point été relevé, négligence que répara M. de Belnave en homme rangé qu'il était. Il y a dans l'aspect d'un chapeau toute la physionomie de la personne qui le porte habituellement. Le chapeau, c'est l'homme. En relevant celui de sa femme, M. de Belnave, par une intuition rapide, entrevit sous la forme du feutre aux bords légèrement cambrés, des flots de cheveux, ruisselant dans leur liberté autour d'un front de déesse, des yeux noirs aux chastes flammes, un nez aquilin et fier, et toute cette noble tête qui semblait attendre un diadême. Il ne put s'empêcher de convenir que sa femme était fort belle. Il prit le gant qu'elle avait déposé sur le marbre de la cheminée, le tourna

entre ses doigts, l'examina avec complaisance, et finit par se dire que sa femme avait une adorable petite main. Il approcha de ses lèvres le bouquet d'hépatiques, et, sans y songer, il en baisa les pétales flétris. Au risque de friper les livres et de briser les palettes, il s'étendit dans la causeuse, et son regard s'arrêta sur le lit blanc de Marianna. C'était l'heure de midi : l'air était tiède, le feuillage immobile, les oiseaux sans voix ; les fleurs fermaient leurs corolles brûlantes ; les insectes dormaient sous l'herbe qui crépitait aux feux du soleil. M. de Belnave se leva brusquement, fit deux tours de chambre, et revint s'asseoir. Il avait pris un des album qui couvraient la table de marqueterie. Il l'ouvrit au hasard, et tomba sur une vue de la Creuse : c'était le castel de Vieilleville, avec son toit de tuiles moussues, ses tourelles habillées de lierre, sa terrasse ombragée de vieux chênes et ses jardins étagés le long de la colline. Au pied, coulait la rivière, écumante d'abord et se brisant contre les

pierres de son lit, puis s'endormant claire et limpide sur un sable fin et doré. La bergeronnette, amie des belles eaux, courait sur les cailloux de la grève; les canards montraient à travers les joncs leur plumage lustré; le moulin faisait mine de babiller, à demi tapi sous les saules. L'aspect de l'autre rive était plus sauvage : de maigres génisses pendaient aux flancs de la montagne; des rochers arides levaient leurs têtes chauves au-dessus des vertes fougères; çà et là de longues tiges de digitale dressaient, à travers les genêts, leurs clochettes de pourpre violacée. Ce petit paysage respirait toute la mélancolie de l'automne; les teintes en étaient tristes : on sentait vaguement que le pinceau avait dû s'arrêter rêveur sur la pente de ces coteaux ; l'ame de l'artiste se révélait confusément sous ce ciel gris et nuancé comme l'aile d'une palombe. M. de Belnave demeura long-temps en contemplation devant l'image de ces lieux qu'il connaissait si bien. C'est là qu'il avait vu pour la première

fois Marianna, alors qu'elle échappait à peine aux joies de l'enfance : là qu'il l'avait surprise un jour, baignant ses pieds d'albâtre dans l'onde de la Creuse : c'est par ce sentier sinueux qu'elle s'était enfuie, gazelle effarouchée, laissant sur le sable de la rive deux pantoufles de velours noir, dans lesquelles auraient dansé les petits pieds de Cendrillon. Son cœur s'émut à ces souvenirs.

Les maris en général aiment leurs femmes comme la santé : c'est par la privation qu'ils arrivent à les apprécier. M. de Belnave s'étonna d'avoir pu se résoudre à se séparer de la sienne. Les mille grâces de Marianna, trop long-temps négligées, lui revinrent en mémoire. Il fit un retour sur le passé, et s'accusa de n'avoir point exploité dignement les trésors que lui avait départis le ciel. Il se rappela avec délices les joies qui avaient présidé aux premiers jours de son mariage, et reconnut avec douleur qu'il n'en avait point entretenu la source. Il se demanda avec inquié-

tude, peut-être avec remords, si la vie qu'il avait faite à Marianna était bien en rapport avec ses goûts et répondait aux exigences de sa jeunesse; si son affection pour elle n'avait pas été souvent bien aride et bien indigente; s'il n'avait pas imprudemment sacrifié les soins de son amour aux préoccupations de sa fortune. Il se souvint des tristesses de Marianna, et crut en pénétrer les motifs. Il revint sur cette soirée où il l'avait trouvée, dans cette même chambre, arrosant son lit de ses pleurs, dont il entrevoyait la cause avec effroi. Il se sentit coupable, et regretta tant de jours perdus pour le vrai bonheur. Puis il se dit qu'il était temps encore, et il promit à l'avenir la réparation du passé. Il prit avec lui-même l'engagement solennel de vaincre par de constans efforts ce que son organisation avait de trop grave et de trop rigide, et d'obliger son affection à s'épancher en eaux moins tièdes et plus abondantes. Puis il chercha des distractions à l'ennui de sa femme : il résolut de varier

l'uniformité de son existence, de l'arracher à la solitude où se consumaient ses belles années. Pour la première fois peut-être, son esprit, s'épanouissant en poétiques rêveries, s'aventura, sur les ailes de l'imagination, à la poursuite des chimères.

Des heures avaient passé, et il était encore à la même place, la tête renversée sur l'appui de la causeuse, la jambe droite se balançant sur la gauche, l'album sur le genou, une main sur l'album, la pensée abîmée dans une méditation voluptueuse. Comme le mouvement qu'il avait imprimé à sa jambe droite suivait le cours de ses idées, parfois doux et nonchalant, parfois aussi vif et rapide, il arriva que l'album, glissant peu à peu sous les doigts qui le retenaient à peine, finit par tomber sur le tapis. Plusieurs papiers s'en détachèrent, et le vent qui glissait entre les volets les dispersa dans la chambre avec un bruit de feuilles sèches.

Ce bruit tira M. de Belnave de sa rêverie. Il se leva, et, voyant les feuillets épars qui vol-

tigeaient autour de lui, il se baissa pour les recueillir. Il les releva lentement, un à un, avec la nonchalance de l'écolier qui taille sa plume avant de se mettre à l'œuvre. C'étaient pour la plupart des croquis, des lavis, des pastels, souvenirs peints ou crayonnés au vol, impressions fugitives, fixées sur le vélin, en traversant les vallées du Bigorre. Secrètement flatté du talent de sa femme, M. de Belnave examinait tout avec un intérêt d'enfant. Parmi les nombreux chiffons qui glissaient sous ses yeux, l'esquisse d'un portrait, négligemment jetée sur un coin de carton satiné, fixa tout-à-coup son attention, et fit passer un frisson douloureux dans son ame, avant même que sa pensée eût mis un nom sur ce visage. C'était un portrait d'homme, au front large, au regard fier, aux lèvres minces, appuyé, dans une attitude pensive, sur une main fine et délicate. Après quelques instans d'une hésitation inquiète, M. de Belnave reconnut George Bussy. Un nuage voila son front et ses sour-

cils se contractèrent. Pourquoi? Lui-même n'aurait su le dire. La défiance et la jalousie n'avaient jamais atteint ce noble cœur, et il souffrit, non-seulement sans chercher à se rendre compte de son mal, mais peut-être même sans en avoir conscience. Après l'avoir contemplé quelques instans avec une indicible expresssion de malaise, il déposa le coin de Bristol dans l'album, et acheva de réunir ce qui restait encore de papiers dispersés. Dans le nombre, se trouvaient plusieurs lettres qu'il rendit discrètement à leur asile. Il n'ignorait pas que Marianna entretînt une correspondance assez active, et n'avait jamais songé à la contrarier dans ses habitudes épistolaires, non plus qu'à les soumettre à la moindre inquisition. Une dernière lettre gisait sur le tapis et le bras de M. de Belnave s'alongeait pour la saisir, quand l'haleine du vent, glissant entre les feuillets, les entr'ouvrit perfidement et les poussa, avec un frôlement sec, loin de la main qui s'en approchait. Sans chercher à le

voir, M. de Belnave en entrevit le caractère : il crut le reconnaître, et, par un mouvement irréfléchi, il poursuivit de son regard les lignes que semblait lutiner le souffle mutin de la brise. Ses yeux ne l'avaient point abusé, c'était bien l'écriture de Bussy. Il pâlit et son cœur se serra. Pourquoi? Le savait-il lui-même? Plus d'une fois Bussy avait écrit ostensiblement à Marianna : pourquoi donc M. de Belnave se sentait-il troublé devant cette lettre que sa femme lui avait peut-être donnée à lire? Il la prit et la froissa machinalement entre ses doigts. Il entendait battre son cœur et son sang lui marteler les tempes. Pourquoi? Pourquoi, aux approches de l'orage, alors même que le ciel rit encore à la terre, les animaux sont-ils pris de tristesse? Pourquoi les plantes se crispent-elles? Pourquoi les fleurs s'affaissent-elles sur leurs tiges endolories? Par pudeur, par délicatesse, peut-être aussi par ce sentiment de crainte et de lâcheté qui nous pousse presque toujours à éluder notre destinée, il reploya

lentement la lettre de George, et il ne restait plus entre lui et le bonheur que l'épaisleur d'un feuillet à fermer, lorsque soudain un mot, un seul mot, se détachant du papier en caractères de flamme, lui sauta au visage, et pénétra, comme un trait de feu, dans son sein. Une sueur glacée coula sur ses membres. Il ouvrit la lettre fatale : il la lut avec calme, et l'ayant achevée, un instant il se tint immobile, puis il tomba sans vie sur le parquet.

Par quel étrange oubli, par quelle funeste négligence cette lettre avait-elle séjourné entre les feuillets d'un album que ne protégeait aucun mystère, à la portée de toutes les indiscrétions, à la merci de toutes les curiosités? Imprudences de l'amour, qui n'a point aimé ne saurait vous comprendre! Au reste, tout en ne laissant point de doutes sur les relations de George avec Marianna, cette lettre n'en autorisait aucun sur la pureté de madame de Belnave. C'était une de ces épîtres, moins passionnées que spirituelles, qui, introduites

comme récitatifs dans les correspondances amoureuses, y rompent parfois avec bonheur la monotonie du chant. George y revenait avec complaisance sur l'histoire de leur liaison, cette éternelle histoire dont les premières pages sont toujours si pleines d'harmonie et de fraîcheur, qui commence comme une églogue, la tête couronnée de fleurs, pour finir en sombre élégie, les cheveux épars, les yeux trempés de larmes. En descendant le cours de ses souvenirs, il arrivait bientôt de Bagnères à Blanfort, et là, avec un rare désintéressement, il rappelait, d'une façon plaisante, le singulier rôle qu'il avait joué, sous les auspices de Noëmi et de ses hôtes. Puis, après s'être raillé lui-même, non sans quelque grâce, il s'attaquait avec les mêmes armes à ces hôtes de terrible mémoire et leur rendait en larges estafilades les légères blessures qu'il s'était faites de sa propre main : tactique assez habile, qui consiste à s'égratigner le visage pour avoir ensuite le droit d'é-

corcher tout vif son voisin ! Par un sentiment de convenances qu'il est bien aisé de comprendre, les coups ne portaient point sur M. de Belnave, à peine sur Noëmi, et si légers alors, qu'elle aurait pu les parer avec la nacre de son éventail. C'était sur le digne M. Valtone qu'ils tombaient, pressés et rapides, comme en été la grêle sur nos toits ; c'était lui qui payait pour tous : railleries innocentes d'ailleurs, et qui, en toute autre circonstance, auraient fait sourire M. de Belnave et M. Valtone lui-même. Cette petite guerre terminée, suivaient de chaleureuses protestations de dévouement, de tendres regrets, des aspirations voilées vers un bonheur qui n'osait se nommer, enfin tout un abrégé du vocabulaire de la passion, lorsqu'elle n'a point encore atteint au but suprême de tous les amours.

Telle était à peu près la substance de cette lettre : mais qu'importait à M. de Belnave? Il n'avait vu, il n'avait compris qu'une chose. Ce n'étaient pas les fibres de l'orgueil et de la va-

nité qui souffraient en lui, ni les voix du préjugé qui criaient, ni l'égoïsme des sens qui se révoltait. Non, ce qui souffrait en lui, ce qui pleurait et saignait, c'était l'amour, car il aimait, le malheureux! il aimait d'une affection profonde, il aimait de cet amour qui pénètre l'existence en tous sens, en inonde tous les replis, en baigne tous les ressorts, pense, agit, marche avec elle, et finit par ne plus avoir de révélations distinctes de la vie elle-même, parce qu'il est la vie tout entière. Amour silencieux, invisible! Mais qu'un choc imprevu l'éveille et le dégage, pareil au fluide qui réchauffe le monde, il jaillit en flamme soudaine et dévore le sein où il dormait caché. Et ce qui se plaignait surtout dans cette immense douleur, c'était la confiance trahie, cette aveugle confiance dont se raille le monde, mais qui est de noble origine. Il avait entouré Marianna d'un culte si pieux et si crédule! Il l'avait placée si haut dans son estime et dans son orgueil! Il l'avait toujours enveloppée d'une pensée si pure et si

sereine! Il aimait, il croyait enfin : l'amour et la foi habitaient sous cette froide écorce, semblable au flot mystérieux qui coule sans bruit et sans nom sous la mousse. Il croyait, il aimait! Et rien ne l'avait préparé au coup fatal! Avant de s'éteindre, l'étoile n'avait point pâli! Avant de s'abîmer, le dieu n'avait point chancelé! C'était dans le vif de sa foi et de sa tendresse que le double tranchant venait de foncer! Ah! pleure, infortuné, car ta blessure est mortelle! Pleure, car après avoir élevé dans notre ame un autel à quelque image révérée, après avoir concentré sur elle toutes nos facultés, si tout-à-coup illuminés par une sinistre clarté, nous reconnaissons, hélas! que nous avons sacrifié aux faux dieux, ah! tout nous manque alors, et la terre et le ciel : l'idole, en tombant si brusquement et de si haut, écrase le croyant dans sa chute!

Le soleil s'était caché derrière les coteaux; la nuit avait envahi la vallée. M. de Belnave était encore à la même place, dans la même

attitude, terrassé, immobile, écoutant d'un air distrait les bruits confus du soir, et comme absorbé dans la contemplation des étoiles qui pointaient au ciel — quand soudain il se leva d'un bond. Un rayon d'espoir venait de traverser sa douleur! Une voile avait blanchi à l'horizon! Tout n'était pas perdu peut-être; peut-être était-il temps encore de reconquérir le bonheur! Il se précipita sur la porte, il l'ouvrit, et d'une voix tonnante : — Des chevaux! des chevaux! cria-t-il.

Comme il s'élançait de la chambre de Marianna, il se trouva face à face avec M. Valtone, et s'arrêta brusquement devant lui. Il tenait encore d'une main la lettre de Bussy; ses traits étaient livides, ses yeux hagards, et tout son corps agité par un mouvement fébrile.

— Qu'est-ce donc? demanda M. Valtone, qui, à la lueur des flambeaux, l'examinait avec inquiétude.

— Une lettre qui m'oblige à partir, et je

pars, répondit d'une voix altérée M. de Belnave, en voulant s'échapper.

M. Valtone le retint. — Une lettre à cette heure! Ami, tu me trompes. Qu'as-tu? dit-il, en lui prenant la main.

M. de Belnave hésita. Après avoir essayé de nouveau, mais en vain, d'échapper à M. Valtone, il finit par s'abandonner aux bras qui l'attiraient, et là, sur le sein fraternel, sa poitrine se gonfla, et toute son ame éclatant dans un cri de désespoir : — Mon frère, s'écria-t-il, je suis bien malheureux!

M. Valtone le pressa silencieusement sur sa poitrine. Il savait tout, il avait tout compris. Il s'abstint de vaines paroles, et s'occupa sur-le-champ des préparatifs du voyage. Au bout d'une heure, les chevaux étaient à la chaise, le postillon en selle, et M. de Belnave, avant de donner le signal du départ, n'attendait plus que M. Valtone, qu'il cherchait du regard pour lui dire le dernier adieu, lorsque celui-ci parut, enveloppé de son manteau, et

s'avançant d'un pas rapide. Il s'approcha de la voiture, en ouvrit gravement le coffre, y déposa discrètement une boîte de pistolets et deux lames de fine trempe; puis, s'élançant dans la chaise, il ferma la portière, et, sans laisser à l'étonnement de son ami le temps de s'exprimer :

— Route de Paris! cria-t-il.

IX

Debout devant Marianna, M. de Belnave la contemplait en silence, triste et grave, mais sans colère.

— Est-ce à vous, demanda-t-il enfin d'une voix lente, est-ce bien à vous que fut adressée cette lettre?

Marianna garda ses yeux baissés et ne répondit pas.

— Monsieur, dit Bussy, qui ne savait à quelle contenance se vouer, et qui songeait moins cependant à éluder l'embarras de sa position qu'à détourner sur lui-même l'orage qu'il croyait près d'éclater sur la tête de Marianna; monsieur, si ma présence n'est point nécessaire ici, elle y est pour le moins indiscrète; je n'attends qu'un mot de vous pour rester ou pour me retirer.

— Dans un instant, monsieur, dans un instant, répondit M. de Belnave, en lui jetant un regard glacé. — Puis ramenant ses yeux sur sa femme : — Est-ce à vous, demanda-t-il encore une fois, est-ce bien à vous que fut adressée cette lettre?

Marianna demeura immobile et ne répondit pas.

Alors M. de Belnave fit deux pas vers Bussy, et, lui montrant la lettre fatale : — Monsieur, lui dit-il, est-ce vous qui l'avez écrite?

— C'est moi, répliqua George avec fer-

meté. Ma vie vous appartient : en tout lieu, à toute heure, je la tiens désormais à votre disposition.

— Vous êtes libre de vous retirer, répondit froidement M. de Belnave.

George fit une légère inclination de tête et sortit.

M. de Belnave se rapprocha de sa femme; et, s'étant assis auprès d'elle, il lui prit une main dans les siennes, et d'un ton de douloureux reproche : — Marianna, dit-il, vous m'avez trompé!

— Il est donc vrai, poursuivit-il tristement, vous m'avez trompé! J'avais mis en vous tant d'aveugle confiance, qu'en cet instant même, si vous protestiez de votre innocence, je douterais de mon malheur. J'avais pour vous tant de vénération, vous étiez si bien le Dieu visible de ma destinée, qu'à cette heure encore, il m'est moins facile de croire en moi qu'en vous-même, et que, m'interrogeant avec anxiété, je me demande si, par quelque faute

que j'ignore, je n'ai pas mérité de voir votre amour se retirer de moi et chercher une autre tendresse. Dites? Parfois, sans le vouloir, me serais-je montré l'ennemi de votre bonheur? Parlez; souvent, à mon insu, aurais-je été pour vous un maître jaloux et sévère? J'ai peut-être opprimé votre jeunesse; peut-être ai-je été dur, égoïste et méchant? Je ne sais, mais accusez-moi, car je voudrais me trouver coupable, afin de pouvoir vous absoudre; je ne sais, mais il faut bien que je sois coupable en effet, puisque, hélas! vous m'avez trompé!

Marianna avait compté sur de violentes récriminations; son orgueil s'était raidi d'avance pour résister à la tempête. Elle n'eût point fléchi sous le courroux du maître; elle se trouva sans force devant la douleur de son époux. C'était de ces ames à la fois superbes et tendres qu'aucune rigueur ne saurait dompter, mais qu'amollit aisément une larme : de cire pour fondre et d'acier pour ployer.

— Tuez-moi, monsieur, tuez-moi ! s'écria-t-elle en se frappant la poitrine.

— Et je vous aimais bien, pourtant ! continua M. de Belnave. Il me semble que je vous aimais bien ! Orgueil de ma vie, joie de ma maison, votre présence égayait mes ennuis; votre sourire me délassait de mes travaux. Le jour qui vous vit entrer sous mon toit restait un jour béni entre tous. Épouse de mon cœur, vous m'étiez aussi une fille chérie, une sœur adorée. Tout me plaisait en vous ; je subissais en toutes choses l'influence de votre grâce, et je me disais que c'etait entre nous une affection sérieuse et profonde, et que nous vivrions ainsi, et que nous vieillirions de la sorte : vous le charme de mes jours, moi l'appui de votre faiblesse. J'étais si fier de vous protéger ! si fier de vous penser heureuse ! Je vous remerciais de mon bonheur, mais je vous bénissais du vôtre. A vous aussi, Marianna, ne semble-t-il pas que je vous aimais bien ? Dites donc, dites-moi comment j'ai mérité le

coup dont je saigne à cette heure : car il faut bien que je sois coupable, puisqu'enfin vous m'avez trompé!

Marianna s'était laissé tomber aux pieds de M. de Belnave; et, la tête cachée entre les genoux de son époux, elle versait d'abondantes larmes.

— Tuez-moi! tuez-moi! répétait-elle d'une voix déchirante, tuez-moi avant que je meure de honte à vos pieds!

M. de Belnave la regardait en silence, et n'osait plus interroger tant de remords et de désespoir.

— Marianna! dit-il enfin après une longue hésitation — et les tortures de son cœur se peignirent sur son visage — Marianna, tout est-il fini entre nous? tout est-il perdu sans retour? Si nous nous sommes fait du mal l'un à l'autre, ce mal est-il irréparable? Ne reste-t-il plus de place au pardon?

L'infortunée ne répondit que par des san-

glots. Alors, inspirée de Dieu, madame Valtone se leva :

— O mon frère ! ô ma sœur ! dit-elle en les enlaçant de ses bras, en les réunissant tous deux dans une même étreinte ; non, tout n'est pas perdu, tout peut se réparer. Vois, ma sœur, vois comme il t'aimait ! Vois que de biens tu as méconnus ! Ces biens, dont tu n'as pas su jouir, l'avenir te les réserve encore : n'est-il pas vrai, mon frère? Car voyez : nous partions, nous retournions à vous ; déjà nous étions plus loin de nos erreurs que nous ne l'avions jamais été de nos devoirs. Nous partions pour aller retrouver près de vous l'estime de nous-mêmes et la sérénité de notre ame. Nous renoncions pour jamais à nos égaremens : quand vous avez paru, c'était entre eux et nous une rupture éternelle. Nous vous rapportions un cœur épuré par le sacrifice ; nous vous revenions éprouvées et meilleures. Non, tout n'est pas perdu : notre repentir a dépassé nos fautes ; nos remords vous ont assez

vengé, et vous pouvez pardonner, mon frère.

Et en parlant ainsi, elle s'agenouilla près de sa sœur, et lui passant son bras autour du col, elle sembla s'offrir avec elle au pardon. M. de Belnave pressa de ses mains ces deux têtes charmantes, et un pâle rayon de joie éclaira son triste visage.

— Nous sommes à vos genoux, poursuivit Noëmi, mais dignes encore de reposer sur votre cœur. Ah! si vous saviez par combien de larmes nous avons racheté nos erreurs, vous penseriez vous-même que nos yeux ont assez pleuré. Si vous pouviez savoir que de regrets mêlés d'amour nous vous rapportions à Blanfort, vous-même jugeriez avec quelque indulgence un entraînement passager qui n'a détourné notre tendresse de la vôtre que pour l'y rattacher bientôt par un nœud plus étroit et plus sûr. Maintenant, nous sommes bien à vous, oh! bien à vous, ami! L'orage nous a faites amantes du repos. Averties assez tôt pour pouvoir rentrer au port, nous y ren-

trons, à jamais guéries des folles ambitions et des folles chimères, ramenées à vous par l'impulsion de notre cœur, plus encore que par le cri de notre conscience ; car, vous le savez bien, c'est vous que nous aimons, c'est vous que nous voulons toujours aimer, mon frère.

M. de Belnave serra silencieusement les doigts de Noëmi, et posant une main sur les cheveux de Marianna :

— Et vous, demanda-t-il, et vous, ne direz-vous rien qui me rassure, rien qui puisse apporter quelque soulagement à cette ame que vous avez si pronfondément blessée ?

— Ah ! s'écria-t-elle avec désespoir, je suis une malheureuse, indigne de votre pitié. Que voulez-vous que je vous dise !

— Marianna, reprit-il, je ne demande qu'à vous pardonner ; mes bras peuvent s'ouvrir encore avec joie pour vous recevoir. Dites, ah ! dites-moi que le sentiment de vos devoirs n'était pas le seul qui vous ramenât à

Blanfort, dites que toute tendresse pour moi n'est pas éteinte en vous et que vous reveniez moins vers un maître redouté que vers l'époux de votre cœur. Dites, Marianna, et quand j'aurai pardonné, ce sera votre tour peut-être.

— Jamais, monsieur, jamais ! s'écria-t-elle : il n'est pas un jour de notre union qui ne crie contre moi, pas un seul qui se lève pour vous accuser et pour m'absoudre. Moi, vous pardonner ! Je suis à vos pieds, que j'embrasse.

— La souffrance est féconde en enseignemens, poursuivit M. de Belnave en secouant tristement la tête ; on apprend vite et beaucoup à l'école de la douleur. Vous m'avez fait bien du mal, mais j'étais coupable avant vous. Oui, Marianna, oui, coupable en effet, et ma place serait à vos genoux, si vous ne vous étiez si cruellement vengée vous-même. J'ai négligé à mon insu le soin de votre bonheur. Mon amour a été sans charmes ; je vous ai fait une vie sans plaisirs. Hélas ! je vous

croyais heureuse ! Vous souffriez et je ne voyais rien ! Je vous aimais tant que je ne songeais pas à vous exprimer mon amour : j'étais si sûr du vôtre que je n'imaginais pas avoir besoin d'aucun effort pour l'entretenir et le conserver. Insensé que j'étais ! Vous avez bien souffert, n'est-ce pas, pauvre enfant ? Vous avez compté bien des heures de tristesse et d'ennui ? Vous nous avez caché bien des larmes ?

— Oui ! murmura-t-elle d'une voix étouffée : oui, oui, répéta-t-elle, — oui, monsieur, bien des larmes ! Insensée que j'étais moi-même ! Car enfin j'étais bien heureuse.

— Heureuse, non ! Il est des malheurs qui, pareils à la foudre, nous frappent et en même temps nous éclairent. Heureuse ! Je sais bien à cette heure que vous ne l'étiez pas. J'ai fait sur le passé un retour impitoyable ; j'ai médité sérieusement sur notre position ; je l'ai envisagée sous toutes ses faces, dans le présent et dans l'avenir. Ne nous le dissimulons pas,

cette position est affreuse. Nos blessures ne se fermeront pas en un jour : le pardon est aisé, l'oubli est moins facile. Mais ne pleurez pas ainsi, trop de désespoir vous calomnierait, et d'ailleurs, le remords, l'attendrissement et les larmes ne nous seront d'aucun secours dans l'œuvre que je suis venu vous proposer. Cette œuvre sera rude : vous sentez-vous le courage de l'entreprendre et de l'accomplir?

— Je ne reculerai devant aucune expiation, répondit humblement Marianna qui, pour la première fois peut-être, se sentit dominée par la parole de son mari.

Au reste, M. de Belnave était beau en parlant de la sorte, et il eût été difficile de n'être point frappé de la noble tristesse de son maintien et de la dignité de son langage. Sa voix était lente et grave, et sur ses traits resplendissait je ne sais quel caractère de grandeur, auréole que la douleur fait rayonner au front de ses élus. Il n'est point rare de rencontrer de pareilles natures, qui, assez

vulgaires dans le commerce habituel de la vie, se transforment par la souffrance, et déploient dans les crises imprévues des qualités qu'on était loin de leur supposer et dont elles n'avaient peut-être pas conscience elles-mêmes.

— Je vous l'ai dit, continua M. de Belnave, ce sera une rude tâche. C'est une vie nouvelle à édifier sur les ruines d'un passé douloureux. C'est un nouvel essai de bonheur à tenter avec l'expérience d'un premier bonheur évanoui. Long-temps la foi trahie se plaindra dans mon cœur : des années s'écouleront peut-être avant que la paix soit rentrée dans votre ame. Nous aurons bien des jours mêlés de doute et de contrainte. Nous aurons à souffrir, vous dans votre orgueil, moi dans ma confiance. J'aurai beau pardonner, vous douterez souvent de la sincérité de mon pardon : vous aurez beau revenir à m'aimer, souvent je douterai du retour de votre tendresse. Vous vous effraierez de mes souvenirs : moi, je m'alarmerai des vôtres. Encore une fois, vous sentez-vous le

courage de subir ces dures épreuves pour tendre avec moi, d'un commun effort, vers le but de notre destinée?

— Je suis prête à tout, répondit Marianna; j'irai où vous voudrez me conduire.

— Nous irons ensemble et nous aidant l'un l'autre, répliqua M. de Belnave.

— Et vous arriverez au bonheur, ajouta Noëmi; et ce bonheur vous sera d'autant plus cher que vous l'aurez acheté par plus d'efforts et de sacrifices. Ah! croyez-moi, la destinée vous garde encore de beaux jours. Mon frère, Marianna, ayez foi dans l'avenir, nous serons heureux encore! Éprouvée par la douleur, votre union aura quelque chose de plus saint et de plus auguste. Votre tâche est pénible, sans doute, mais en prévoir les difficultés et ne point reculer devant elles, c'est déjà l'avoir accomplie. Vous l'accomplirez, c'est mon cœur qui me le dit. Quelque dures que soient les épreuves qui vous sont réservées, vous en triompherez, ayez bonne espé-

rance. Vous arriverez à l'espoir, à la confiance et à la joie, par l'échange de vos découragemens, de vos doutes et de vos tristesses. Vous, mon frère, vous porterez le fardeau de Marianna ; toi, ma sœur, celui de ton époux. Et moi, je serai près de vous pour vous encourager, au besoin pour vous soutenir.

— C'est ainsi que j'entends mes devoirs, dit M. de Belnave ; vous, Marianna, comprenez-vous ainsi les vôtres ?

— Je comprends vos devoirs comme des dévouemens sublimes, les miens comme de trop justes expiations : j'accepte les uns et les autres, répondit-elle avec dignité.

— Relevez-vous donc, dit M. de Belnave en lui tendant la main ; tant qu'une autre image que la mienne pourra se placer entre vous et moi, je n'oserai pas vous appeller sur mon cœur.

— Monsieur, dit Marianna, sans se relever et en baissant la tête, il ne m'appartient pas

de vous imposer des conditions ; oserai-je cependant implorer de vous une dernière grâce, sans laquelle toutes les autres ne seraient rien ?

— Je vous écoute, répondit-il ; j'ai tant de foi en votre honneur, que je ne sais rien, même à cette heure, que je puisse vous refuser.

Elle rougit, hésita long-temps, puis, faisant un pénible effort sur elle-même :

— Monsieur, promettez-moi, dit-elle, de ne jamais vous rencontrer avec le complice de mon égarement. Promettez-moi, comme je vous le promets, de ne jamais le chercher. S'il vous tuait, je me tuerais ; si vous le tuiez, je ne vous verrais de ma vie.

La figure de M. de Belnave s'assombrit et il demeura longtemps silencieux.

— Vous n'avez pas à vous venger, mon frère, dit Noëmi d'une voix timide et suppliante.

— Je vous le promets, dit-il enfin, je vous

le jure. Et maintenant relevez-vous, car dès à présent notre tâche commence et votre place n'est plus à mes genoux.

Il lui tendit de nouveau la main. Elle la prit, la baisa, et comme elle restait dans la même attitude, M. de Belnave la souleva, et, sans le vouloir, en se relevant, Marianna se trouva entre les bras de son époux. S'en arrachant aussitôt avec honte, elle y poussa doucement Noëmi.

Ainsi se passa cette scène : grave, sérieuse, sans vaines récriminations, sans attendrissement puéril. Madame Valtone couvrit Marianna du voile de son innocence. Elle étouffa le cri d'une conscience noble mais imprudente; elle prévint les aveux de sa sœur; elle trompa M. de Belnave pour les sauver tous deux. Marianna fut touchée sans doute de la conduite de son mari, et son orgueil dut s'humilier devant une vertu si grande. Sans doute, en voyant quelle âme elle avait outragée, elle comprit l'énormité

de ses fautes; en cédant à la voix de son époux, elle obéit aux mouvemens de son cœur. Mais, sans doute, ce cœur superbe aurait rejeté avec indignation le mensonge de Noëmi, et, renonçant à tout espoir de pardon, se serait accusé impitoyablement, s'il n'eut tremblé pour la vie de M. de Belnave, et pour une autre vie non moins chère.

M. Valtone, qui par discrétion s'était abstenu de paraître à la première entrevue, arriva quelques heures après. Durant la route, les deux amis s'étaient tout confié l'un à l'autre. M. Valtone avait pris connaissance de la lettre de George Bussy; M. de Belnave, en arrivant à Paris, savait que Noëmi l'y avait devancé. Tous deux étaient venus avec des idées de vengeance : seulement M. de Belnave avait considéré la vengeance comme un espoir éloigné, comme le dernier parti qui lui resterait à prendre, dans le cas où tout serait perdu pour lui; M. Valtone, au contraire, l'avait envisagée comme le but direct, comme la con-

séquence obligée de ce voyage, et, à vrai dire, il n'avait suivi M. de Belnave que pour l'assister dans la rencontre qu'il regardait comme inévitable. Il serait difficile de peindre l'étourdissement de cet honnête M. Valtone lorsqu'il apprit que toute cette affaire était terminée à l'amiable, et qu'on s'en retournerait, sans coup férir, à Blanfort. Il crut d'abord que M. de Belnave voulait détourner les soupçons de Noëmi et de Marianna; il le prit à part et l'entraînant dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Tu as raison, lui dit-il, de parler ainsi devant ces femmes ; mais le temps presse, il faut agir. Je vais de ce pas chez notre homme, pour m'entendre avec lui sur l'heure et le lieu du combat. Tu as le choix des armes ; tu te battras à l'épée et tu le tueras; sinon, je m'en charge, et de toute manière tu seras vengé.

—Merci, mon bon Valtone, merci, répliqua M. de Belnave en lui serrant la main. Mais, je te l'ai dit, nous partons demain, je ne me

battrai pas. Viens, ajouta-t-il en le ramenant vers Noëmi, je te raconterai cela plus tard.

M. Valtone pensa que M. de Belnave était fou, car il le savait brave. Sa figure s'allongea singulièrement, et sans doute il n'eût pas épargné ses réflexions à son ami, si Noëmi ne lui eût pris le bras, en le priant de l'accompagner à son hôtel. Les deux ménages se séparèrent, après être convenus de se réunir le lendemain, à l'heure du départ.

La journée était belle. M. Valtone connaissait Paris. Les deux époux revinrent à pied par le boulevard. Ils marchèrent d'abord silencieux. Noëmi était souffrante : tant d'émotions l'avaient épuisée. M. Valtone allait d'un pas boudeur, et de temps en temps son humeur se manifestait par une espèce de grognement sourd, accompagné d'un geste énergique. Il avait l'air d'un ours mécontent.

— Qu'as-tu donc? lui demanda enfin Noëmi.

— Ce que j'ai, répondit-il brusquement; j'ai qu'il se passe ici d'étranges choses !

— Voyons! que se passe-t-il? demanda-t-elle d'un air résolu.

— Rien de ce qui devrait se passer, répliqua M. Valtone; les femmes perdent la tête et les hommes le cœur. Mort de ma vie! quand je pense que ce blanc-bec de Bussy n'a plus qu'à nous mettre en voiture et à se frotter les mains, j'enrage et je rougis pour de Belnave et pour moi-même.

— Nous y voilà! s'écria Noëmi, tu trouves qu'il n'y a pas assez de mal comme cela. Pour compléter ta joie, il faudrait que M. de Belnave affichât sa femme et que la mort d'un homme s'en suivît. Marianna déshonorée, M. Bussy tué d'un coup d'épée, ou notre frère frappé d'une balle, tu daignerais être satisfait, rien ne manquerait à ton bonheur. Mort de ma vie! quand j'entends un homme de sens comme M. Valtone, raisonner et parler de la sorte, j'enrage et je rougis pour lui et pour moi-même.

— Ma chère amie, il faut bien te mettre dans

l'esprit que les femmes n'entendent rien à ces sortes d'affaire. En raison de votre pusillanimité naturelle, vous avez sur les exigences de l'honneur des idées excessivement étroites.

— Dans tout ce qui regarde l'honneur et la délicatesse, répondit Noëmi, nous sommes meilleurs juges que vous. Moi qui te parle, j'aimerais mieux te voir tué sous mes yeux, que d'entendre dire que tu as commis une lâcheté. Pour ce qui est de notre pusillanimité naturelle, il faut bien te mettre dans l'esprit, mon cher ami, que nous avons plus de courage dans le petit doigt, qu'aucun de vous dans sa rapière.

— Non, non, mille fois non! Les femmes sont des femmes et les hommes des hommes, que diable! Je souffre autant que toi de la position dans laquelle nos amis se trouvent engagés. Qu'y faire? il faut subir ce qu'on ne saurait empêcher. Je souhaiterais que Marianna n'eût point agi comme une folle ; mais, ventrebleu! je ne voudrais pas que de Belnave se con-

duisît comme un enfant. Si j'étais à sa place...

— Tu ferais de belles choses !

— Je me souviens qu'au régiment...

— Je te conseille de t'en souvenir ! Tu dois avoir de jolies prouesses à raconter.

— Tu ne sais pas, Noëmi, ce que c'est que le régiment?

— Ni ne veux le savoir.

— Tu as tort, Noëmi, très-grand tort. C'est là qu'on se forme l'esprit et le cœur, là qu'on apprend à se conduire, là qu'on se fait sur le point d'honneur des idées larges et sévères. Il fallait voir de mon temps comme on tirait l'épée pour peu de chose ! C'était admirable.

— C'était horrible ! s'écria Noëmi : veux-tu bien ne pas parler ainsi !

— C'était beau. Il ne manque à de Belnave que quelques mois de garnison. Que ne se bat-il pour sa femme? Je me souviens d'avoir, à Nantes, embroché un lieutenant de dragons, pour une maîtresse qui n'en valait certes pas la peine.

— N'as-tu pas honte de rappeler de semblables exploits ? Mon ami, n'est-ce donc rien que d'avoir à se reprocher la mort d'un homme! Sais-tu si tu n'as pas tranché du même coup plus d'une existence? si tu n'as pas plongé dans un éternel désespoir quelque mère qui n'avait qu'un fils ? Sais-tu si chaque jour, à toute heure, il ne s'élève pas de quelque ame navrée une voix pour t'accuser et te maudire? Mais je veux croire que tu t'es calomnié en croyant te vanter, car, autrement, il me semblerait toujours sentir quelque chose de froid entre ton cœur et le mien.

— Allons, allons ! dit M. Valtone, qu'avaient un peu calmé ces paroles sévères, il ne faut pas ainsi prendre au sérieux des histoires pour rire. Et puis, au bout du compte, chacun entend l'honneur à sa façon. Seulement, je me permets de dire qu'à la place de de Belnave...

— Je me permets de te dire, moi, qu'à la place de M. de Belnave tu n'aurais fait que des

sottises. J'ajoute que mon beau-frère s'est conduit en galant homme, en homme d'esprit et de cœur, et qu'il aurait forcé mon estime aujourd'hui, s'il ne l'eût pas depuis long-temps acquise.

— Décidément, voilà qui est bien ! le tout est de s'entendre. Qu'il plaise au premier freluquet venu de boire notre vin, de s'asseoir à notre table, de ronfler sous notre toit, et, pour prix de l'hospitalité reçue, de prendre notre femme, nous sommes trop heureux. Ne te semble-t-il pas que de Belnave aurait dû demander pardon à M. Bussy, pour être venu si brusquement l'interrompre dans son bonheur? En vérité, notre beau-frère s'est conduit avec la dernière inconvenance.

— Pauvres maris, dit Noëmi, que vous méritez bien tout ce qui vous arrive! Votre rôle serait si beau, si vous vouliez une fois le comprendre! Tiens, Valtone, je vais te poser un raisonnement bien simple. Comment s'y est pris M. Bussy pour se faire aimer de Marianna?

Par quels maléfices est-il parvenu à surprendre son cœur? Il s'est contenté de se montrer plus tendre, plus passionné et plus aimable que M. de Belnave. C'est ainsi que s'y prennent tous les amans. Eh bien! vous, messieurs nos maris, pourquoi ne disputeriez-vous pas vos femmes avec les mêmes artifices? Pourquoi n'emploieriez-vous pas, pour les conserver, les ruses qu'on met en jeu pour vous les ravir? Vous vous emportez au premier soupçon; quand vous devriez redoubler de soins et de tendresse, vous devenez plus insupportables que jamais. Il semble que vous ayez, en vous mariant, renoncé à plaire et à charmer. Qu'arrive-t-il? L'amant profite de vos maladresses, et vous, pour les couronner, vous sautez sur votre grand sabre et vous voilà partis pour vous venger! Eh! vengez-vous, mais laissez votre sabre dormir dans le fourreau. Le cœur d'une femme se conquiert par d'autres armes, et vous n'entendez rien à l'amour.

Tout en causant de la sorte, les deux époux

arrivèrent à l'hôtel de la rue Jean-Jacques Rousseau. Noëmi n'en pouvait plus : cette longue course au soleil du printemps avait achevé d'épuiser ce qui restait en elle de force et d'énergie. Elle se jeta sur son lit et ne tarda pas à s'endormir. Elle dormit d'abord d'un sommeil agité et intermittent ; son pouls était vif et rapide ; sa respiration brûlante. M. Valtone demeura près d'elle. Au bout de quelques heures, le sommeil était plus calme ; les symptômes de fièvre avaient disparus, et Noëmi reposait paisiblement. M. Valtone n'était pas homme à rester les bras croisés dans une chambre, à regarder dormir sa femme. Une fois rassuré, il ouvrit doucement la porte, la referma sans bruit, et après avoir recommandé qu'on respectât le repos de madame Valtone, il mit ses mains dans ses poches et se prit à marcher au hasard.

Il marchait à grands pas, sans direction et sans but. Il n'avait pas osé exprimer toute sa pensée devant Noëmi ; mais seul, il lâcha les

rênes à son mécontentement. Il allait par les rues, grognant, gesticulant et s'ouvrant, comme un boulet de canon, un passage à travers la foule. Il arriva qu'au lieu de s'apaiser, son humeur s'exalta. Plus vous remuez le vase, plus la lie monte à la surface. Au bout d'une heure, M. Valtone se trouva dans un état véritablement maladif. Toutes ses notions sur l'honneur étaient bouleversées. L'impunité de Bussy l'indignait, la longanimité de M. de Belnave le révoltait. Il avait ressenti vivement l'injure faite à son ami; il souffrait dans son orgueil, il était humilié dans son amitié. Et puis, dans les sentimens qui l'agitaient, il y avait quelque chose de personnel. Il ne pouvait se dissimuler qu'il avait été, lui aussi, le jouet de George Bussy, et il eût donné tout au monde pour un prétexte de vengeance. Ce prétexte, il aurait pu le chercher au besoin dans la lettre qu'avait surprise M. de Belnave : mais où M. de Belnave s'abstenait, pouvait-il, lui,

M. Valtone, agir sans mauvaise grâce? Que dirait Noëmi? que dirait M. de Belnave lui-même? Ces réflexions le ramenèrent sur le boulevard. Il pouvait être quatre heures du soir; la journée avait été magnifique, la foule se pressait encore dans les allées. M. Valtone marchait toujours au pas de course. On se rangeait pour le laisser passer : il passait comme une avalanche. Mais, en face de Tortoni, un promeneur, moins complaisant, l'attendit de pied ferme, le reçut sans broncher, et du choc de ces deux astres jaillirent, en manière d'étincelles, deux effroyables juremens. Le scène menaçait de devenir tragique, et déjà les flaneurs se groupaient autour des champions, quand soudain, après s'être envisagés un instant, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et il y eut de féroces embrassemens et de terribles serremens de main.

—Mort de ma vie! c'est le capitaine Gérard!

— Mille tonnerres! c'est le brave Valtone!

— Embrassons-nous encore et allons dîner,

s'écrièrent-ils tous deux avec attendrissement.

Le capitaine Gérard était un grand diable d'homme qui avait une grande redingote bleue croisée sur la poitrine, de grandes moustaches rouges qui menaçaient le ciel, et de grands coquins d'éperons qui montraient les dents aux passans. En garnison à Niort, il avait profité d'un semestre pour venir étudier à Paris les arts et la littérature. C'etait un de ces capitaines de la vieille roche, impitoyables sur le point d'honneur, jouant leur vie pour un mot etfaisant intervenir la pointe de leur épée dans toutes les discussions. M. Valtone et lui se seraient nécessairement allongé quelques coups de rapière, si la Providence, avant de permettre qu'ils s'entrechoquassent sur le trottoir du boulevard Italien, n'eût pris soin de les unir par le lien sacré de la garnison. Ils avaient servi dans le même régiment et bivouaqué dans les mêmes villes : une grande similitude de goûts et de caractère les avait faits frères d'armes. Je laisse à penser leur joie de se revoir

après longues années de séparation! Que de questions échangées coup sur coup! Quel feu roulant de demandes et de réponses! M. Valtone surtout ne se sentait pas d'aise. En embrassant le capitaine Gérard, il avait retrouvé son drapeau. Les jours passés lui revenaient en foule. Il entendait sonner la diane, il voyait les casques reluire au soleil : les moustaches du capitaine avaient produit sur lui l'effet des armes d'Ulysse sur Achille. Il marchait la tête haute, les narines gonflées, faisant résonner sur le pavé des éperons imaginaires, et caressant parfois de la main gauche la garde invisible d'une épée absente. Après avoir brûlé une demi-douzaine de cigarres et s'être abreuvés d'absinthe, nos deux fils de Mars, s'étant acheminés vers le Palais-Royal, s'attablèrent vaillamment dans un cabinet particulier du café de Périgord, et là, entourés de flacons et puisant dans le vin une mémoire nouvelle, ils s'abandonnèrent tous deux aux charmes de leurs souvenirs. Souvenirs charmans, en

effet! On but aux vieilles amitiés, aux anciennes amours! au capitaine Flambart! au lieutenant Malytourne! à Rose! à Clarisse! au brave des braves! à la belle des belles! Le vin d'Aï pétillait, les bouchons canonnaient le plafond et bondissaient dans la salle. Puis, on but à la gloire des armées françaises, à l'affranchissement de la Pologne, à l'émancipation du monde. On but aussi à Napoléon.—Puissent les cendres du grand homme reposer un jour sous la colonne! s'écria le capitaine Gérard en noyant une larme dans son verre.—Le bon M. Valtone trépignait d'enthousiasme; il y avait si long-temps qu'il n'avait assisté à pareille fête! Celui qui serait venu lui parler des forges de Blanfort l'aurait surpris d'une façon étrange. Il avait complètement oublié Blanfort et les forges et sa femme. Il n'avait pas oublié Bussy cependant, mais ce n'était plus qu'une pensée confuse qui lui apparaissait dans les vapeurs du vin, comme un réverbère à travers le brouillard. Au dessert, les con-

vives devinrent plus gais et plus expansifs. On servit le café, les liqueurs et les cigarres ; nos deux braves s'étendirent sur un divan de forme circulaire, et là, au milieu d'un nuage de fumée, pareils aux héros d'Ossian, ils se mirent à chanter leurs prouesses. Ils passèrent en revue leurs amours et leurs duels, leurs duels surtout; j'aime à croire, pour le repos de leur conscience, que de tous les gens qu'ils exterminèrent ce soir-là, il en est plus d'un qui se porte bien à cette heure.

Ces mœurs querelleuses, ces habitudes fanfarones, qui ne sont plus aujourd'hui celles de l'armée, étaient fort à la mode durant les premières années de la Restauration, époque à laquelle M. Valtone avait abandonné le service. Les officiers, qui avaient traversé l'Empire ou seulement assisté au déclin de cette période militaire, durent s'acclimater difficilement dans le repos. Du tumulte des camps aux loisirs de la paix la transition avait été trop brusque. Pour ces hommes élevés au

milieu des chances de la guerre, amoureux des dangers, qui avaient eu long-temps l'Europe entière pour garnison, ce dut être d'abord une horrible existence que celle qui les condamnait à parader sur les places publiques, à fumer dans les estaminets, et à traîner sur le pavé de nos villes leurs sabres désœuvrés. Aussi les vit-on chercher dans des luttes individuelles les émotions qu'ils ne trouvaient plus sur les champs de bataille. Ajoutez à cela que ces aimables conquérans avaient rapporté de leurs campagnes certaines façons d'agir, hautaines et dominatrices, qui ne plaisaient pas à tout le monde et qui trouvèrent dans la jeunesse une opposition vigoureuse. Limoges, Poitiers et d'autres cités gardent encore un douloureux souvenir des rixes fréquentes qui les ensanglantèrent, pendant ces temps de lente fusion entre le civil et le militaire. Aujourd'hui, tout est bien changé : seulement il reste par-ci par-là quelques grognards, comme le capitaine Gérard

et M. Valtone, qui regrettent le temps passé.

M. Valtone raconta l'histoire du dragon embroché, cette fameuse histoire que Noëmi avait refusé d'entendre. Il en raconta bien d'autres ! De son côté, le capitaine était prompt à la riposte et ne restait pas en arrière. Rien n'était plus touchant que de les voir déterrer leurs morts et s'en faire réciproquement les honneurs. Comme il arrive nécessairement dans toute conversation de ce genre, nos deux compagnons renchérissaient à l'envi l'un sur l'autre. Toutefois, il arriva un instant où M. Valtone, ayant vidé le sac de sa mémoire, — de son imagination peut-être — force lui fut de brûler silencieusement son cigarre et d'écouter l'ami Gérard qui n'était pas au bout de son rôle. L'ami Gérard, en homme habile, avait gardé ses plus belles histoires pour la fin, si belles en vérité, que l'ami Valtone, en les écoutant, ne put réprimer un sentiment de jalousie, d'autant plus vif, que l'ami Gérard assaisonnait son

discours de plaisanteries excessivement spirituelles sur les bourgeois qu'il appelait des pékins. Car il en était encore là, l'ami Gérard ! Il professait un profond mépris pour tout ce qui n'était pas militaire, et n'imaginait pas que le courage et l'honneur pussent être indépendans de l'uniforme. Ces récits exaltaient l'ardeur de M. Valtone, en même temps qu'ils le piquaient à l'endroit de son amour-propre. Par instans, il était le jouet d'hallucinations étranges. Comme au festin de Balthazar, il croyait voir sur les murs de la salle une main mystérieuse, reproduisant en caractères gigantesques les railleries auxquelles il avait servi de but dans la lettre de George. Il lui semblait entendre Bussy lui-même qui lui ricanait aux oreilles. Le hasard voulut que, parmi les nombreuses épopées du capitaine, il s'en trouvât une si frappante d'analogie avec la position où se trouvait M. Valtone, que celui-ci put la prendre aisément pour un apologue. Voici

l'histoire en deux mots. — C'était à Poitiers. Le capitaine Gérard avait pour son colonel une amitié qu'il poussait jusqu'au fanatisme. Ce colonel était vieux et laid, sa femme était jeune et belle. Le prestige de l'uniforme commençait à s'évanouir, et, pour être admis dans le cœur de la beauté, l'épaulette et le shako n'étaient déjà plus de rigueur. La femme du colonel se laissait courtiser par un jeune homme de la ville. Nous en étions à la réaction de la toge contre l'épée. L'époux était sans défiance, mais le diable de capitaine veillait sur l'épouse avec la sollicitude du chien qui garde la porte de son maître. Il ne tarda pas à découvrir la liaison des deux amans.

—Oui, Valtone, oui, mille tonnerres! s'écria-t-il, en jetant avec indignation le bout de son cigarre. Ils s'adoraient, les traîtres! Cette femme aimait un pékin; la femme de mon colonel! Et quel colonel! Tu l'as connu, Valtone: un colonel de la grande armée, une vieille moustache blanche; un homme per-

clus de rhumatismes, souvenirs glorieux de la Russie! un guerrier criblé de blessures! un pied gelé au passage de la Bérésina! cinq coups de sabre sur le crâne, trois décorations sur la poitrine! un vieux brave, un vieux lapin! Eh bien! sa femme le trahissait! Pour qui? Pour un mirliflor de vingt ans! Pour un beau-fils à la taille de guêpe, au visage rose, aux mains blanches et parfumées!

— Le beau sexe est volage, dit M. Valtone, et plein de contradictions de ce genre.

— C'est possible; tu dois savoir cela mieux que moi, puisque tu es marié. Je doutais encore du malheur de mon colonel, quand le hasard fit tomber entre mes mains une lettre du muscadin à la belle. Avant de l'ouvrir, mon premier mouvement fut de remettre le poulet au mari. Mais le rôle de délateur n'est pas le fait du soldat français. Mon second mouvement fut d'aller trouver l'amant et de lui passer mon sabre au travers du corps. Mais de quel droit et à quel titre?

— Oui, répéta M. Valtone, de quel droit et à quel titre?

— Je ne sais quel démon me poussant, j'ouvris la lettre et je la lus. Quel style, Valtone, quel style! Des niaiseries, des fadaises, comme n'en écrirait pas le trompette du régiment. Je dois convenir pourtant que le gaillard mettait assez bien l'orthographe. Je bâillais à la quatrième ligne et j'allais dormir à la huitième, lorsqu'au milieu des *ange de mes rêves*, *ame sœur de mon ame*, *rosée du ciel*, *soleil de mes jours*, *étoile de mes nuits*, et autres fariboles, j'aperçus le nom du capitaine Gérard. Tu comprends que j'eus la fantaisie de savoir ce que je faisais en si belle compagnie.

— Oui, sans doute, s'écria M. Valtone, vivement intéressé, que diable faisais-tu là?

— Mon cher, reprit le capitaine après avoir lampé un verre de rhum, j'étais là comme la crême fouettée après le rôti, comme le vin de Champagne au dessert, comme la petite pièce après la grande. On s'amusait à

mes dépens : on se raillait de ma vigilance. On avait cru jusqu'alors que Cerbère gardait les enfers et non les Champs-Élysées. Tu comprends , Valtone ? Une allégorie : les Champs-Élysées, c'était elle ; Cerbère, c'était ton serviteur. J'étais aussi le dragon qui veillait à la porte du jardin des Hespérides. Quelle bévue! moi qui n'ai jamais servi que dans les hussards !

— Au fait! dit M. Valtone, au fait!

— A quoi bon ! Je pouvais venger d'un seul coup l'honneur de mon colonel et le mien. Puisque me voici, le reste se devine.

— Tu t'es battu! s'écria M. Valtone.

— Comment, si je me suis battu ! Le grand saint Georges , qui ne détestait ni les coups d'épée ni les calembourgs, a dit : — Ne manquons point ceux qui nous manquent.

— Tu t'es battu ! répéta M. Valtone d'un air préoccupé.

— Ah ! ça, Valtone, qu'est-ce à dire? as-tu laissé la raison au fond de ton verre, ou,

depuis que tu fabriques du fer, ne sais-tu plus t'en servir! Si je me suis battu, mille diables! Un blanc-bec qui volait l'épouse de mon ami, et qui, par-dessus le marché, me mettait de planton devant la grille du jardin des Hespérides! Un drôle qui m'appelait Cerbère! Je me suis battu, et l'ai tué comme un chien. Ainsi, justice a deux fois été faite; et comme j'étais seul dans le secret de cette double vengeance, le monde n'a rien su, l'honneur de mon colonel a été sauvé, et la réputation de sa femme est demeurée intacte. Remarque bien, Valtone, que c'est là le beau de l'affaire!

— Et la femme est morte de chagrin, dit M. Valtone en secouant la tête.

— En voilà bien d'une autre! s'écria le capitaine. Morte de chagrin! Interroge les archives de la médecine : il est des femmes qui meurent de la poitrine, d'autres du foie, d'autres de l'estomac; il en est qui meurent en couches; il en est d'autres que la fièvre enlève; il en est, hélas! qui meurent de vieillesse; de

chagrin? aucune. Ce n'est pas à un vieux renard comme moi qu'on fait avaler de pareilles couleuvres. Morte de chagrin! je l'ai vue au dernier bal de la préfecture : blanche comme un lis, mon cher, et fraîche comme une rose!

M. Valtone n'écoutait plus. Après avoir gardé quelques instans un silence rêveur, il se leva et se prit à marcher de long en large dans la chambre. Le capitaine avait allumé son dixième cigarre et s'amusait à suivre d'un regard nonchalant les ondulations de la fumée autour du globe de la lampe. Il allait entamer un nouveau chant du poëme de son existence, lorsqu'il remarqua l'air sombre et pensif de son compagnon.

— Qu'est-ce donc, Valtone? demanda-t-il aussitôt : tu as le vin triste, cher ami? Au régiment tu n'étais pas tel après boire. Aussi, pourquoi nous as-tu quittés? Abandonner la noble profession des armes pour celle de forgeron, c'est fâcheux, Valtone, c'est éternellement regrettable.

M. Valtone ne répondit pas.

— Voyons, parle, qu'as-tu? Es-tu gêné dans tes affaires? Tu sais que j'ai toujours, près Clisson, mon petit domaine de La Roche. Es-tu blessé dans ton honneur? Voici mon bras. Es-tu malade? Voici du rhum.

— Et tu l'as tué! s'écria M. Valtone en se croisant les bras.

— Qui? Quoi? que veux-tu dire? demanda le capitaine.

— Ami, dit M. Valtone, sans t'en douter, tu as mis le doigt sur mon mal; à ton insu, tu m'as indiqué le remède. Viens, il est temps de le guérir.

— Quel mal? quel remède? ton visage est sombre et ton langage n'est pas clair.

— Viens, te dis-je, il se fait tard; nous n'avons pas un instant à perdre: je t'expliquerai tout, en allant.

— Mon pauvre Valtone, dit M. Gérard avec onction, est-ce que ta femme?...

— Tais-toi! interrompit violemment M. Valtone, et viens.

— Où allons nous?

— Que t'importe?

— Mais encore.....

— As-tu peur?

— Sacré mille carabines! en avant! Je te suivrai partout, dûsses-tu me conduire jusqu'au fond des enfers!

X

A l'heure où M. Valtone et le capitaine Gérard sortaient du café de Périgord, George était dans sa chambre, occupé à écrire. Près de lui, couché sur le divan, un blond et frêle jeune homme le contemplait en silence, d'un air mélancolique et doux. A le voir, à la lueur des bougies, dans une attitude brisée, pâle et le front appuyé sur une main blanche et féminine, un

poëte l'eut pris pour un beau lis penché sur sa tige. Parfois, George tournait vers lui un regard affectueux qu'il accompagnait d'un triste sourire. Alors le jeune homme souriait plus tristement encore et tous deux échangeaient une muette pression de main. Quand George eut achevé d'écrire, il prit sur son bureau deux lettres sous enveloppe, les scella de son cachet, et les présentant à son jeune ami :

— Henry, lui dit-il, l'une de ces lettres renferme mes dernières dispositions. L'autre...

Ici, deux grosses larmes roulèrent dans les yeux de l'enfant, et, tombant des cils abaissés, tracèrent sur les joues deux sillons humides.

— Allons! dit Bussy avec humeur, voilà que tu vas pleurer comme une femme! Tu m'avais promis d'avoir du courage! Voyons, essuie tes yeux et sois homme, sinon tu m'obligerais à invoquer une autre assistance que la tienne. Pourquoi t'effrayer d'avance? Il en est des duels comme de la guerre; on en revient.

Songe donc que chacun de nous a par jour vingt chances de mort; les jours de duel, il y a une chance de plus, voilà tout. Tu pleures, parce que tu prévois que je me battrai demain; mais qui te dit que dans une heure le plafond de cette chambre n'aura pas croulé sur nos têtes? D'ailleurs, il n'est pas sûr que je me batte : la journée s'achève, personne encore ne s'est présenté, et quoi qu'il arrive, Henry, à la garde de Dieu et de mon épée! Voyons, essuie tes yeux, répéta-t-il en s'asseyant près de lui. Prends ces deux lettres. L'une renferme les dispositions que j'ai prises relativement à ma fortune. L'autre est adressée à madame de Belnave. Ecoute-moi donc tranquillement! S'il y a lieu, tu remettras cette lettre à madame de Belnave avec les papiers que voici, ajouta-t-il en tirant d'une boîte de cèdre les lettres de Marianna, réunies sous une même enveloppe. Ce dépôt que je te confie, tu le remettras toi-même à elle-même. Tu la verras; tu verras qu'elle est belle! aussi noble que

belle, Henry! Dis-lui, ah! dis-lui bien que ma dernière pensée a été pour elle, que mes lèvres se sont fermées en murmurant son nom! Dis-lui que je l'ai bien aimée, dis-lui que je n'ai pas cru trop payer de ma mort le bonheur de ma vie. Que ma mémoire lui soit chère! Que mon souvenir lui soit doux! J'ignore, hélas! quel avenir lui réserve le sort. Si j'ai brisé sa destinée, dis-lui de pardonner! si mon amour a passé comme la foudre sur sa jeunesse, dis-lui de pardonner encore! N'est-ce pas, Henry, tu lui diras tout cela? Qu'elle ne se reproche pas ma mort, que sa conscience n'en soit pas troublée; ajoute que je lui dois de m'être éteint dans la fraîcheur de mes illusions renaissantes, et que mieux valait s'éteindre ainsi que de survivre à une seconde ruine!

— George! s'écria le jeune homme, vous voyez bien que vous allez mourir!

—Et tu la consoleras, Henry; tu auras pour elle des paroles bonnes et tendres. Si elle a besoin d'appui, tu la protégeras; tu seras son

frère et son ami. Je te prie pour elle, je l'ai priée pour toi, car vous êtes à vous deux toute ma tendresse et toute ma sollicitude. Bien que vous ne vous connaissiez pas, je vous confie l'un à l'autre, et il m'est doux de penser que vous garderez long-temps l'un pour l'autre un reflet de l'ami qui ne vivra plus qu'en vous.

Et sans laisser à Henry le temps de répliquer, il lui passa son bras autour du col, et le contemplant avec une ineffable expression de tendresse :

— Je t'aime, lui dit-il d'une voix caressante. Il y a autour de toi un charme que je ne saurais exprimer, un parfum du sol natal qui réveille en mon cœur toutes les sensations du jeune âge. Parfois, en t'examinant, il me semble que mon être est double : l'un au matin de la vie, l'autre au déclin de toutes choses, et celui-ci, las et découragé, sourit tristement au premier, rempli d'ardeur et d'espérance. Je me demande souvent si ce n'est pas moi que j'aime en toi : j'ai peur d'être égoïste en t'ai-

mant. Mais comment ne t'aimerais-je pas? Tu ressembles tant à ta mère! Son regard était doux comme le tien, sa voix douce comme la tienne. Regarde-moi; l'azur de tes yeux réfléchit les joies de mon passé. Parle-moi; ta voix est l'écho des mélodies de mon enfance.

Et il le pressait doucement sur son sein. A les voir tous deux ainsi, l'un dans la fleur de ses grâces natives, adolescent au front virginal, au regard limpide, à la taille mince et flexible, heureux enfant, pour qui l'existence n'avait encore eu que des sourires: l'autre, éprouvé par la douleur, au visage déjà sillonné; on eût dit un jeune bouleau près d'un chêne frappé de la foudre.

On n'a pas oublié, peut-être, que George nourrissait pour Henry une vive affection. Habituellement fraternelle, l'expression de cette amitié était, ce soir-là, passionnée. Ce soir-là, George avait reconquis toute l'énergie de ses facultés. Ce n'était plus l'homme de la veille. Il avait vingt ans, il aimait; il aimait sans ef-

fort, comme on aime à vingt ans. Il y avait en lui un débordement de tendresse qui l inondait de toute part. Son ame, long-temps engourdie, frémissait et secouait ses ailes. Il reprenait à la vie par tous les nobles sentimens. Cette vie qu'il avait tant de fois blasphémée, il la bénissait à cette heure. Il surprenait mille secrets de bonheur qu'il avait jusqu'alors ignorés. Il découvrait mille perspectives nouvelles, toutes charmantes, toutes imprévues ; des solitudes embaumées, des asiles aimés du ciel, où des voix heureuses remerciaient Dieu d'avoir donné à l'homme la verdure, les fleurs et le soleil. Près de nous échapper, la vie est si riante et si belle ! Quand il faut mourir, on a toujours vingt ans, et George sentait qu'il allait mourir. N'espérant pas que M. de Belnave s'abusât sur l'étendue de son malheur, ne comptant même pas sur la chance des armes pour tromper la justice du ciel, il était prêt à laver de son sang l'honneur qu'il avait outragé. Il attendait, calme et résigné. Seulement, près de se voiler

à jamais, l'existence se parait pour lui de ses plus riches atours; l'avenir, près de se fermer, lui révélait tous ses trésors; le passé lui reprochait les joies dont il n'avait pas su jouir, et le regret des jours mal employés se mêlait dans son cœur au pressentiment de sa destinée.

Il se leva, ouvrit une fenêtre et se prit à regarder les nuages blancs qui couraient dans le ciel. Henry se leva à son tour, et s'appuya sur l'épaule de George.

— Là-bas, dans notre vallée, sous le coin de ciel qui nous a vus naître, la soirée doit être belle, dit Bussy d'un air préoccupé.

— Oui, répondit le jeune homme. La lune se lève derrière les grands peupliers; le rossignol chante dans nos traînes; la brise s'éveille, le feuillage s'agite; les concerts de la nuit commencent. C'est l'heure où nous allions tous deux, vous déjà grand, moi encore enfant, promener dans les prés fleuris. Quand nous avions perdu de vue la flèche du clocher de la ville, nous nous couchions dans les hautes

herbes, et là vous m'entreteniez de vos rêves, de vos espérances et déjà de vos souvenirs. Au tintement de l'*Angelus*, nous revenions par le bord de l'eau. Nous marchions lentement, escortés de nos chiens qui gambadaient autour de nous. D'un côté, la rivière coulait paisiblement sous un tapis de nénuphars; de l'autre, les prairies, baignées d'une blanche vapeur, se déroulaient au loin en nappes argentées. Bientôt, nous apercevions, à travers la chevelure bleuâtre des saules, nos deux toits qui nous attendaient, et nous nous disions que le bonheur était là et que c'était là qu'il nous fallait vivre ensemble et mourir, dans ces lieux où reposait la cendre de nos mères.

— Je me souviens qu'un soir, dit George en souriant, nous rencontrâmes un fol essaim de jeunes filles de la ville. Leurs voix fraîches et joyeuses éclataient en notes perlées dans le silence de la nuit, et nous, blottis derrière une haie d'églantiers, nous écoutions ce que disaient ces voix charmantes.

Rappelle-toi leur frayeur de nymphes surprises au bain, quand nous nous dressâmes, comme deux fantômes, au-dessus de la haie! Les belles effarouchées prirent aussitôt leur volée comme une compagnie de perdreaux, et nous restâmes, tout ébahis, à suivre du regard leurs robes blanches qui fuyaient à travers la feuillée. Dis-moi donc ce que sont devenues ces compagnes de mon jeune âge, toutes ces blondes et brunes têtes qui me faisaient déjà triste et rêveur?

— Toutes mariées, dit Henry, toutes heureuses. Vous les rencontreriez à cette heure, se promenant sur le bord de l'eau, appuyées sur le bras de leurs époux et tenant par la main des enfans beaux comme elles.

— Oui, dit Bussy avec tristesse, oui, c'est là qu'était le bonheur, là qu'il fallait vivre et mourir. Ah! si le ciel me rendait les jours que j'ai perdus! Si je pouvais revenir sur mes pas et me retrouver au matin du départ, avec l'expérience des sentiers parcourus! Je ne vous quitterais

pas, domaine où je suis ne! Ah! j'ai mal vécu, j'ai mal usé des biens que j'avais reçus en naissant. J'ai vécu dans les coupables amours, dans les vaines agitations. Pourquoi, hélas! pourquoi? Car j'étais fait pour les affections durables, pour les joies de la famille, pour les chastes et paisibles délices du foyer domestique. J'aurais aimé les longues veillées autour de l'âtre, les causeries du soir, les enfans jouant à mes pieds ou suspendus au col de leur mère. En me faisant un cœur pour ces félicités, le ciel les avait semées autour de mon berceau; il les avait placées sous ma main, comme une grappe de fruits mûrs. Quel fatal génie m'a poussé hors de ma voie? Pourquoi, sourd à mes instincts et rebelle à mes goûts, ai-je méconnu le but de ma destinée et follement dissipé les dons du créateur? Pourquoi, lorsqu'en m'asseyant sur le seuil de ma porte j'aurais pu trouver le bonheur, suis-je allé chercher au loin la satiété, l'ennui et le dégoût?

Il demeura quelques instans encore à contempler mélancoliquement le ciel; puis, quittant brusquement le ton de l'élégie, il s'étendit sur les coussins, et attira Henry à son côté.

— C'est qu'en vérité, s'écria-t-il gaiement, je n'étais pas né le moins du monde pour être un héros de roman. Les orages du cœur n'étaient pas mon élément, et je ne sais, ma foi! pas ce que je suis allé faire dans cette maudite galère. Quel démon m'a poussé? Je l'ignore. Si j'avais obéi à ma nature, je serais à cette heure bon père et bon époux; j'aimerais ma femme, je prendrais plaisir à voir grandir mes enfans, je planterais des peupliers, je visiterais mes métairies, et je chasserais le renard. J'étais né pour cette vie-là! Et au bout du compte, Henry, nous sommes jeunes; il est temps encore de réaliser les rêves de notre enfance. Partons, fuyons Paris. Allons revoir les prés fleuris, allons vivre dans notre village. Qu'es-tu venu faire ici, mon pauvre enfant? Tu ne sais pas les désenchantemens qui t'at-

tendent. Partons ! J'ai conservé là-bas quelques débris de ma fortune. Viens, nous avons devant nous un long avenir d'heureux jours. Nous nous marierons, Henry : nous aurons de bonnes petites femmes qui égaieront notre ménage, de joyeux petits drôles qui nous grimperont aux jambes. Nous aurons des chevaux, des chiens, des fusils, des cigarres. Nous boirons avec nos métayers, nous danserons avec leurs filles ; nous parlerons politique avec le garde champêtre. Je serai maire de la commune, tu seras mon adjoint et nous ferons des Rosières. Voyons, tout cela ne t'agrée-t-il pas ?

Un sourire effleura les lèvres du jeune homme.

— Tu ne sais pas, poursuivit George, ce que Paris te réserve de douloureux et d'amer. Crois-en ma vieille expérience. A l'heure du départ, nous avons tous la prétention d'échapper à la loi commune et de frayer des routes nouvelles ; mais, à peine au milieu de

la course, nous reconnaissons, hélas! que nous cheminons dans l'ornière. Viens; là-bas, du moins, nous marcherons sur l'herbe de nos prés et sur la mousse de nos bois. Ici, que ferais-tu? Ton droit achevé, iras-tu grossir la tourbe des médiocrités bavardes qui étourdissent la province? Non; tu resteras sur le grand théâtre. Tu voudras tenter l'amour, la fortune et la gloire. Eh bien! tu te perdras, Henry, tu te perdras! Ah! viens, enfant, partons. La gloire est menteuse, la fortune ne rachète pas les illusions; il n'est point d'éternelles amours. Tu verras quelle bonne vie nous mènerons dans notre chère vallée et comme nos jours couleront dans une paix charmante!

—La gloire me sourit peu, dit le jeune homme, la fortune encore moins, et l'amour est partout. Le voulez-vous? partons.

— Tu consens! s'écria George avec transport. Tu consens · nous partons! Ah! je sens que je vais reverdir avec nos bois, au premier

souffle du printemps. Je sens germer en moi une seconde jeunesse, toute prête à s'épanouir au soleil qui chauffa mon berceau!

Comme il disait, un coup sec retentit à la porte. Henry pâlit, George se leva. M. Valtone et le capitaine Gérard entrèrent. Il y eut un instant de silence et d'hésitation, durant lequel ces quatre personnages s'examinèrent mutuellement.

— Messieurs, dit enfin Bussy, veuillez vous asseoir. Personne n'est ici de trop, vous pouvez parler sans crainte.

— Monsieur, dit M. Valtone, je serai bref. On m'a communiqué une lettre de vous; dans cette lettre, je me trouve insulté. Vous êtes trop galant homme pour ne pas m'en faire raison. Nous nous battrons demain matin, à cinq heures, au bois de Vincennes. Je vous laisse le choix des armes.

— Monsieur, répondit Bussy, vous seul êtes juge de votre propre honneur. D'ailleurs,

il n'est pas dans mes habitudes de refuser réparation à l'homme de cœur qui me la demande. Permettez, toutefois, que j'ajourne notre rencontre. Une personne que vous connaissez a sur vous droit de priorité; cette personne satisfaite, croyez, monsieur, que je serai tout à votre disposition.

— Mille tonnerres! voilà qui est parler! s'écria le capitaine Gérard. Si vous aviez ici des cigarres et du rhum, nous pourrions achever agréablement la soirée.

George offrit au capitaine un porte-cigarre d'une rare élégance; celui-ci l'ouvrit et en tira une cigarette mince et fluette comme un brin de chaume. Après l'avoir examinée avec un air de mépris mêlé de curiosité, il la fit dédaigneusement rentrer dans son étui de paille de Manille.

— Monsieur, répliqua M. Valtone, tout ajournement est inutile. La personne que nous connaissons ne se battra pas; je vous en donne ma parole.

— Vous m'assurez, dit Bussy, que je puis jouer ma vie, sans risquer de frustrer une vengeance inscrite avant la vôtre?

— Très-bien! s'écria le capitaine Gérard, d'un ton d'approbation paternelle.

— Je vous le jure, répondit M. Valtone.

— Songez, monsieur, que s'il en était autrement, nous disposerions l'un et l'autre d'un bien qui ne nous appartiendrait pas.

— Bravo! s'écria le capitaine.

— Monsieur, je vous ai donné ma parole, dit froidement M. Valtone en appuyant sur chaque mot.

— Demain donc, monsieur, à cinq heures du matin, au bois de Vincennes. Il sera fait ainsi que vous le désirez.

— Vos armes?

— Seront les vôtres.

— L'épée.

— C'est entendu.

M. Valtone et son compagnon se levèrent.

— Monsieur, dit celui-ci en s'adressant à George, je vous tiens pour un brave, et si vous êtes tué, vous emporterez là-haut l'estime du capitaine Gérard. Cela ne vous nuira pas dans l'opinion du Père Éternel. Ce petit bonhomme est monsieur votre fils? ajouta-t-il en désignant Henry, dont la tête reposait sur un coussin du divan.

— Mon ami, mon témoin, dit George.

— Au besoin votre second, ajouta le jeune homme.

— Mon petit ami, répliqua M. Gérard, si demain le soleil est trop chaud, vous pourrez vous mettre à l'ombre sous mes moustaches.

Henry se tourna nonchalamment vers le capitaine, et lui jeta, pour toute réponse, un regard si dédaigneux, que le capitaine se sentit mal à l'aise devant cet enfant. M. Valtone l'entraîna.

— Où donc en étions-nous, dit George, quand ces messieurs sont venus si mal à propos nous interrompre?

— Nous retournions à notre village, répondit tristement Henry.

—Eh bien ! ajouta George avec gaieté, nous y retournerons à la manière des héros antiques. Comme eux, nous quitterons le glaive pour la charrue, et le soir, au coin du feu, nous raconterons nos batailles.

XI

Après sa glorieuse expédition, M. Valtone se sépara du capitaine Gérard et se rendit à son hôtel. Il entra dans la chambre de sa femme. L'aspect de Noëmi, reposant paisiblement, le ramena subitement à des idées plus calmes. Madame Valtone, s'éveillant à demi, lui tendit la main et l'attira doucement à elle. Il la baisa au front : ce baiser le dégrisa. Il se

retira dans une chambre voisine et ne tarda pas à s'endormir, avec la conscience qu'il avait fait une sottise. Il n'en dormit pas moins du sommeil du juste. Il avait laissé ses fenêtres ouvertes; l'air frais du matin le réveilla, aux premiers rayons de l'aube. Il se leva brusquement, comme poursuivi par un mauvais rêve. Il crut en effet que c'était un rêve; mais en rassemblant ses souvenirs, il se trouva face à face avec la réalité. Les fumées du vin étaient dissipées, avec elles les belliqueuses influences du capitaine Gérard, et bien qu'il lui restât au cœur un vif ressentiment de l'impunité de Bussy, il se demanda si Dieu lui avait confié le soin de sa justice, ou M. de Belnave celui de sa vengeance. Il en était à regretter son échauffourée, lorsque le capitaine entra. Quand même M. Valtone eût été décidé à retirer sa provocation, l'amour-propre l'aurait nécessairement ramené à sa résolution de la veille. Une voiture attendait à la porte : ils sortirent à pas étouffés, afin de ne pas éveiller

Noëmi. M. Valtone tenait sous son manteau les deux épées qu'il avait apportées de Blanfort. Ils montèrent en voiture et se firent conduire au bois. George et Henry les attendaient à la porte de Saint-Mandé. Tout se passa de la façon la plus convenable.

Au bout de quelques heures, M. Valtone était de retour auprès de sa femme. Tous deux s'acheminèrent vers la demeure de leurs amis. Ils trouvèrent Marianna seule : M. de Belnave était sorti de grand matin. Les deux sœurs s'embrassèrent. M. Valtone avait l'air contraint : quand Marianna lui tendit la main, il se troubla et n'offrit pas la sienne. Marianna pensa que c'était mépris et son cœur se gonfla.

Quelques instans après, M. de Belnave rentra. M. Valtone évita de lui parler et mit un étrange empressement à hâter l'heure du départ; mais il était écrit là-haut que Marianna ne partirait pas.

On servit le thé : le déjeuner fut silencieux. M. Valtone ne mangea pas : il était sombre et

préoccupé. Noëmi en ayant fait tout haut la remarque, il se leva avec humeur et s'approcha de la fenêtre pour voir si les chevaux de poste arrivaient.

Enveloppée de son châle, Marianna se tenait assise, les bras croisés, pâle et immobile; on eût dit la statue de la Douleur. Elle attendait, prête et résignée, et sûre en même temps que son départ ne s'accomplirait pas. Quel obstacle, quelle barrière devait surgir tout-à-coup entre elle et Blanfort? Elle l'ignorait; mais cette organisation nerveuse frissonnait sous le vague pressentiment de sa destinée.

Cependant le pavé de la cour résonnait sous le pas des chevaux. Les postillons sifflaient en attelant et faisaient claquer leur fouet. M. de Belnave, M. Valtone et Noëmi s'étaient levés; Marianna seule n'avait pas changé d'attitude. Elle était toujours à la même place, le regard fixe, le corps immobile, comme étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Ils demeurèrent long-temps à la contempler avec tris-

tesse, sans oser la rappeler au sentiment de l'heure présente. Sa respiration devenait inégale et rapide; son visage s'allumait; ses yeux brillaient d'un éclat maladif.

— Ma sœur, dit enfin Noëmi en s'appuyant tendrement sur elle, nous partons, nous retournons à Blanfort.

— A Blanfort? demanda Marianna d'un air distrait. Ah! oui, ajouta-t-elle, — où l'on pleure. Te rappelles-tu, Noëmi, que le matin, en allant aux champs, nous trouvions une larme à chaque brin d'herbe? C'est que, la nuit, j'avais passé par là.

Madame Valtone lui prit la main et s'aperçut qu'elle avait une fièvre assez ardente.

M. de Belnave s'approcha de sa femme et lui dit :

— Ne vous sentez-vous plus la volonté de revenir avec ceux qui vous aiment? Je vous supplie de ne pas désespérer du bonheur : j'ai besoin de tout mon courage.

— Ami, répondit Marianna, sans le regarder

et comme en se parlant à elle-même; ami, vous êtes bon, vous êtes un noble cœur. Ah! le ciel m'est témoin que je n'en ai jamais douté! Je n'étais pas digne de vous. La destinée vous devait une compagne meilleure : la destinée est souvent injuste. Je prierai Dieu qu'il vous récompense de tout ce que vous avez souffert à cause de moi. Oh! oui, vous êtes un noble cœur! Ma sœur aussi est bonne; c'est un ange, ma sœur! c'est l'épouse qu'il vous fallait. Vous êtes bons tous trois, vous valez mieux que moi. Et pourtant, je ne suis pas méchante: vous savez bien que je vous aime. Vous rappelez-vous qu'à Blanfort j'étais votre enfant? Tous trois, vous m'appeliez ainsi : votre enfant, votre enfant bien triste!

— Allons, allons! s'écria brusquement M. Valtone, les postillons sont en selle; la route est longue, nous aurons le temps de causer.

— Vous serez toujours notre enfant bien-aimée, dit M. de Belnave. Venez, nous tâcherons de vous guérir.

— Oh! oui, je guérirai, dit-elle avec un mélancolique sourire. Soyez sûr que je guérirai! Mais pourquoi les chevaux ne marchent-ils pas? Il me semble que la voiture est toujours à la même place. Dieux! que le soleil est brûlant! Le ciel est embrasé; une mer de feu nous entoure. Je sais une vallée où l'air est si frais et si pur!

— A Blanfort où nous allons, ma sœur, dit Noëmi, qui cherchait à la ramener au sentiment de ses devoirs.

— Plus loin, plus loin! s'écria Marianna. Là bas, où j'ai goûté la vie, aux lieux où la vie est si belle! Regarde, Noëmi, ne vois-tu pas blanchir à l'horizon les cimes couronnées de neige? Écoute, c'est le bruit des cascades. Viens t'asseoir près de moi, sur la bruyère en fleurs : j'ai tant de choses à te dire !

M. de Belnave et Noëmi échangèrent un regard de découragement. Il se fit un long et pénible silence.

— Renvoyez les chevaux, dit enfin M. de

Belnave : Marianna n'est pas en état de partir aujourd'hui.

— Ce n'est rien, absolument rien, s'écria M. Valtone avec impatience : un peu de fièvre que le mouvement de la voiture dissipera ; partons.

En effet, le pouls de Marianna devenait moins rapide, sa peau moins chaude, son regard moins ardent.

— Oui, partons, dit-elle, en reprenant ses sens.— Elle essaya de se lever, mais ses forces trahissant son courage, elle retomba sur son siége.

Au même instant, un étranger entra dans la chambre et demanda à haute voix madame de Belnave. Marianna tendit la main : il y déposa une lettre et sortit.

M. Valtone devint tremblant ; M. de Belnave, par discrétion, s'éloigna de quelques pas.

Une vive anxiété se peignit sur la figure de Noëmi.

Marianna rompit précipitamment le cachet ; puis, avant de déplier la lettre, elle appuya fortement une main sur sa poitrine, comme si elle eût craint que son cœur n'en brisât les parois.

Au bruit que firent les feuillets en s'ouvrant, chacun de ces quatre personnages sentit un frisson courir dans ses os.

Cette lettre était celle que George avait écrite, la veille, à madame de Belnave, alors qu'il attendait la provocation du mari. C'étaient ses derniers adieux à Marianna, ses derniers adieux à la vie : car il jurait de respecter les jours de M. de Belnave. Au bas de la dernière page, en post-scriptum, se trouvaient les lignes suivantes :

MADAME,

Mortellement blessé, George voudrait vous voir avant d'expirer. Hâtez-vous.

HENRY F.

Marianna lut chaque feuillet d'un seul re-

gard. Ce fut l'affaire d'une seconde : moins rapide est la lueur de l'éclair. Elle se leva d'un bond, l'œil enflammé et la bouche tremblante. Elle marcha, comme une lionne, sur M. de Belnave, et le saisissant par le bras :

— Vous l'avez tué, s'écria-t-elle : vous êtes un infâme! Vous l'avez tué, un homme sans défense, un homme que vous aviez promis d'épargner, que vous aviez juré de ne jamais revoir! Vous l'avez tué! Ah! vous êtes infâme! Pour qui donc consentais-je à vous suivre? Pour qui retournais-je à Blanfort? Pour qui me résignais-je à reprendre ma chaîne? Était-ce pour vous ou pour lui? Eh! que me fait, à moi, votre Blanfort où l'on meurt? En retournant à vous, c'était lui que j'aimais. Eh bien! nous sommes quittes ! Vous l'avez tué trop tard, j'avais pris soin de vous absoudre. Vous me trompiez, je vous trompais aussi. J'usurpais votre pardon, vous ne rameniez sous votre toit qu'une épouse flétrie. Nous étions dignes l'un de l'autre! Et maintenant, adieu ! Il était le seul lien qui m'at-

tachât à vous. Je vous suivais pour le sauver; pour le sauver, lui, mon sang, lui, ma vie, je m'abaissais jusqu'à vous abuser sur ma pureté et sur mon repentir. Car, si je vous trompais, ne croyez pas que ce fût lâcheté, remords ou retour de tendresse! Je n'étais lâche que pour lui. Mon seul remords était de le quitter. En le quittant, je lui laissais toute mon ame. Maintenant que vous l'avez tué, je ne vous crains ni ne vous aime. Bourreau, je ne te connais plus!

Elle sortit, sans que personne songeât à la retenir. M. de Belnave demeura à la même place, sans voix, sans mouvement, atteré, foudroyé, changé en pierre. Noëmi se crut un instant le jouet d'un horrible rêve; mais ayant tourné les yeux vers M. Valtone, elle comprit tout aux traits bouleversés de son mari, et se frappant la poitrine avec désespoir :

— Ah! malheureux, s'écria-t-elle, c'est toi qui nous as tous perdus!

XII

Si vous avez aimé ; si l'âge des regrets a remplacé pour vous la verte saison des espérances ; s'il ne vous reste plus que des sentiers effeuillés où croissent seulement, sous les gazons flétris, les pâles fleurs d'automne ; laissez tomber ce livre, et vous-même achevez, avec vos souvenirs, cette triste et trop longue his-

toire. Qui de vous ne porte ensevelis, dans le linceul de sa jeunesse, des liens rompus, des affections éteintes? Qui de vous n'a pas en lui des voix qui pleurent et qui lui diront comment se brisent les amours de la terre?

George ne mourut pas. La blessure était grave, mais non mortelle. Ses jours furent en danger; mais le zèle éclairé de la science, et mieux encore la sollicitude d'Henry et de Marianna, le rappelèrent à la vie. Ce fut à son chevet qu'ils se virent pour la première fois. Ces deux cœurs, qui jusqu'alors avaient vécu étrangers l'un à l'autre, se fondirent dans un même sentiment de désespoir et de tendresse; ils se rencontrèrent dans Bussy. Tous deux se disputèrent la gloire de le sauver, et tentèrent de se dérober mutuellement leur part de dévouement. Mais vainement Henry supplia Madame de Belnave de se reposer sur lui du soin de veiller sur leur ami; vainement Marianna insista pour que cet enfant se retirât parfois et prît quelque sommeil : ni l'un ni

l'autre ne consentit à céder sa place près du lit du blessé.

Durant les premiers jours, tout leur être fut exclusivement absorbé par d'inexprimables angoisses. Ils échangèrent à peine quelques paroles, de furtifs regards de terreur. Madame de Belnave ne songeait même pas à se demander quel était ce jeune homme qui partageait avec elle le douloureux bonheur de veiller son amant; Henry, de son côté, ne s'inquiétait pas de savoir si Marianna était jeune et belle, et digne de l'amour qu'elle avait inspiré. Leur vie tout entière semblait suspendue au souffle d'un mourant. Cependant les symptômes alarmans disparurent; l'inflammation s'éteignit; la blessure se ferma. Un rayon d'espoir éclaira ces deux ames qui ne se connaissaient encore que pour s'être nourries silencieusement de la même douleur. Dès-lors, elles s'observèrent l'une l'autre avec intérêt; échappées au même danger, elles se reconnurent pour sœurs au jour de la délivrance, et ne tardèrent

pas à se répandre en fraternels épanchemens.

La convalescence de Bussy fut longue. Henry et Marianna passèrent ensemble à son chevet bien des nuits sans sommeil. Une fois rassurés sur le sort d'une tête si chère, ils trouvèrent à ces longues veillées mille charmes qui en abrégaient les heures et en allégeaient la fatigue. Quand George reposait doucement, et que sa respiration, paisible et mesurée, permettait à ses deux amis l'espérance et la sécurité, retirés dans un coin de la chambre, à la lueur voilée de la lampe, tous deux s'entretenaient à voix basse et mêlaient leurs confidences dans le silence de la nuit. Marianna aimait tout ce que disait Henry, car les discours de ce jeune homme étaient pleins du nom de Bussy, et l'image adorée y revenait sans cesse. Elle aimait à le voir remonter le cours de ses années, à chercher avec lui, sur chaque rivage, les traces que George y avait laissées. Elle se plaisait aux suaves récits des joies de leur enfance. Elle lui faisait raconter l'histoire de leur intimité, et

cette histoire, Henry ne la racontait pas, il la chantait comme un poëme : car il était encore à cet âge où le cœur épanche dans l'amitié l'amour sans but qui le tourmente. Marianna écoutait avec ravissement le langage exalté de cette tendresse. Intérieurement, elle remerciait Henry d'exprimer ce qu'elle n'eût pas osé dire elle-même. Elle s'entendait parler en l'écoutant. Et puis, dans l'affection passionnée de cet enfant pour l'homme qu'elle aimait, n'entrevoyait-elle pas en même temps la justification de sa faiblesse? N'était-il pas digne de tant d'amour, cet homme qui savait inspirer des sentimens si nobles et si chevaleresques? Était-elle donc criminelle en l'aimant? Et, sans y songer, elle ramenait Henry sur les mêmes détails, le suivant pas à pas, heureuse, enivrée d'orgueil, et comme suspendue à ses lèvres.

Puis venait son tour de parler. Elle disait comment elle avait rencontré George à Bagnères, par quel attrait irrésistible elle s'était sentie attirée vers lui, quelles chastes délices avaient

présidé aux premiers jours de cette liaison. Elle disait aussi les sombres tristesses qui l'avaient consumée avant de le connaître ; qu'elle avait voulu mourir, et qu'enfin il était venu lui révéler la vie. Elle disait toute son âme ; et quand parfois elle s'effrayait des suites de son égarement, elle cherchait une excuse dans le cœur d'Henry : bien sûre d'y trouver un encouragement, elle demandait si George ne méritait pas le sacrifice d'une existence tout entière. Et parfois alors elle feignait le doute, pour se laisser combattre : elle s'accusait, pour qu'on la justifiât ; de son confident elle faisait un complice.

Henry l'écoutait avidement et buvait déjà aux sources amères. Marianna était si belle et si étrange ! Si prompte à l'enthousiasme, si soudaine en ses affections ! Il y avait si bien en elle tout ce qui peut émouvoir et troubler une imagination de vingt ans ! D'autant plus dangereuse que chez elle la passion absorbait le sexe, et qu'elle se livrait avec un incroyable

abandon à tous les mouvemens de son cœur. Déjà, elle appelait Henry du doux nom de frère; elle l'associait à tous ses rêves d'avenir. A cette ame long-temps comprimée l'être aimé ne suffisait pas. Il lui fallait en même temps une ame d'élection dans laquelle elle pût aimer une seconde fois son amant. Elle aurait voulu que le monde entier fût Bussy, tant elle sentait en elle-même un amour profond, immense, un amour à contenir le monde. D'ailleurs, il lui semblait qu'entre elle et George, Henry serait un lien de plus, et que, gardien de leur tendresse, il en nourrirait la flamme. Il aurait sa part de leur bonheur ; il s'asseoirait, comme un hôte, au banquet de leurs félicités ; en partageant leurs joies, il les compléterait.

Henry s'abandonnait sans défiance au charme de ces entretiens ; mais à son insu, il y perdait déjà la sérénité de sa jeunesse. Il sentait éclore en lui des désirs sans but ; déjà, il se demandait d'où pouvait venir cette inquiétude sans nom qui l'agitait parfois.

Il arriva qu'une nuit Madame de Belnave, épuisée d'insomnie, succomba; ses paupières se fermèrent, sa tête se pencha doucement sur son épaule, et le sommeil la prit ainsi et l'enveloppa de ses invisibles ailes. Son pâle visage, qu'éclairait la clarté mate de la lampe, reposait au milieu des boucles épaisses de sa chevelure. De ses lèvres entr'ouvertes un souffle pur s'exhalait; son sein se soulevait et s'abaissait tour à tour, comme la vague mollement bercée par la brise. Une de ses mains étreignait les doigts amaigris de George; sur l'autre, son front s'inclinait chargé de fatigue, mais encore rayonnant d'amour. George était plongé dans une léthargie profonde : Henry veillait seul. Tant que dura le sommeil de Marianna, cet enfant demeura debout à les contempler, avec un indéfinissable sentiment de souffrance, se disant que cette femme était bien belle, cet homme bien heureux, et que ce n'était pas trop d'un coup d'épée dans la poitrine pour payer un si grand bonheur.

Une autre nuit, Henry s'était endormi sur le divan. Vers le matin, l'air fraîchissant, Marianna jeta sur lui son châle et l'en couvrit comme d'un manteau. Par je ne sais quelle perception, Henry, en s'éveillant, devina, sans le voir, le frêle tissu qui l'enveloppait. Il frissonna des pieds à la tête et feignit de dormir encore, pour cacher son trouble et s'enivrer en même temps du mystérieux parfum qui le pénétrait. En effet, ce fut d'abord une sensation enivrante; mais par degrés son sang s'alluma; ses artères battirent à coups redoublés, une chaleur dévorante lui monta du cœur au cerveau. Il lui semblait avoir revêtu la robe de Déjanire. Sans rien comprendre à ce malaise, il se dégagea violemment et se leva d'un air effaré. Marianna lui ayant demandé la cause de ce brusque réveil, il répondit, en rougissant, qu'il avait fait un mauvais rêve.

La convalescence de George fut pour les trois amis un temps de sécurité, d'illusion et de

confiance. George était dans cet état, plus doux que la santé, où l'ame, affaiblie par la douleur, n'a de facultés que pour se sentir vivre et vit toute entière dans le sentiment de sa conservation. Il ne chercha pas à se rendre compte de la présence de Marianna ; ce fut pour lui comme un rayon de soleil à son chevet. Lorsqu'on lui expliqua la rupture de madame de Belnave avec son mari, il accepta cet événement sans en prévoir les conséquences, sans se rappeler que, quelques jours auparavant, il avait tout fait pour le conjurer. De son côté, madame de Belnave vivait toute entière de la vie de son amant. La guérison de Bussy remplissait si bien ce cœur, que le remords n'y trouvait pas de place. Elle savait que son mari n'était point coupable du sang répandu : les lettres de Noëmi, aussi bien que les discours d'Henry, avaient tout révélé. Mais il n'était plus temps de revenir sur un fait accompli, et, dans le mystère de ses pensées, peut-être Marianna s'applaudit-elle alors d'une erreur qui l'avait autorisée

à briser pour jamais les liens qui l'eussent enchaînée à Blanfort.

M. de Belnave, M. Valtone et Noëmi avaient quitté Paris, sans qu'elle eût consenti à les revoir. Quelques jours après leur départ, elle écrivit à son mari une lettre pleine de dignité; la réponse fut plus digne encore. La séparation des deux époux s'accomplit librement, d'un mutuel accord, sans l'intervention scandaleuse de la loi. Avec la liberté, M. de Belnave restituait à sa femme la dot et toute la fortune qu'elle avait apportée à la communauté, se réservant seulement, dans l'intérêt de Marianna, l'administration de ses biens et s'engageant à lui en servir le revenu. De si nobles procédés ne s'adressaient pas à une ame ingrate, et Marianna fut touchée sans doute; mais l'étourdissement et l'ivresse de la passion lui permirent à peine de les apprécier dignement. Elle profita des premiers loisirs que lui laissa la santé de Bussy pour s'occuper de son installation. Elle choisit sur le quai, non

loin de l'hôtel qu'habitaient George et Henry, un petit appartement qu'elle fit disposer elle-même avec un goût exquis. Mariette était demeurée avec sa maîtresse, moins à la sollicitation de Noëmi qu'à l'instigation de son propre cœur. C'était une fille de la Creuse; élevée à Vieilleville avec les deux sœurs, elle avait conservé pour la plus jeune un attachement véritable, et, sans s'informer des desseins de Marianna, elle l'aurait suivie aveuglément, jusqu'au bout du monde.

Il semblait qu'avec la vie George eût retrouvé la jeunesse. Faible encore et languissant, il souriait aux projets que lui soumettaient ses deux amis. Il se laissait bercer par leurs douces paroles; souvent il y mêlait les siennes, et c'était un touchant spectacle que l'association de ces trois ames unies par tout ce que Dieu a mis de plus saint dans sa créature, par l'amour et par l'amitié. Mais il n'est pas donné à l'homme de se reposer dans un pareil bonheur. Ce bonheur

est au ciel et la terre n'en a que le rêve.

L'heure du désenchantement devait sonner pour Bussy. Cette heure arriva et George entrevit nettement la position dans laquelle il était engagé. Ses yeux se dessillèrent; et son égoïsme, un instant assoupi, se réveilla en poussant un cri de révolte. Mais vainement il s'agita dans le cercle inflexible qui le pressait de toute part; Bussy comprit bien vîte qu'il était aux prises avec l'irréparable : il se soumit, il accepta avec courage la position qu'il ne pouvait éluder sans honte.

Ce courage lui fut d'abord aisé; la vanité pansa les blessures de l'égoïsme. Les dernières aventures de George avaient eu, dans un certain monde, quelque retentissement. On savait vaguement qu'une femme jeune et belle avait tout sacrifié pour le suivre. Cette histoire se racontait diversement; mais de quelque façon qu'on la racontât, chaque récit mettait au front de Bussy une auréole poétique. Les femmes, qui sont si indulgentes pour les faiblesses

voilées, ne pardonnent pas aux fautes éclatantes qui semblent dénoncer leur sexe à la défiance. Elles blâmaient hautement Marianna ; mais George éveillait en elles de mystérieuses sympathies. Un intérêt romanesque s'attacha bientôt à son nom : on s'entretint de ses voyages, de ses duels et de ses amours. George accepta par amour-propre le rôle que lui imposait le monde. Il fut amené par l'orgueil à le prendre lui-même au sérieux. Ainsi, Marianna put croire à la réalisation de ses rêves et les premiers jours furent resplendissans de bonheur.

Henry ne tarda pas à s'éloigner de ses amis. Le bonheur et l'amour sont si essentiellement égoïstes, que les deux amans remarquèrent à peine les changemens qui s'opérèrent alors dans ce jeune homme. Cependant, madame de Belnave le questionna plusieurs fois avec la tendresse d'une mère. Mais l'enfant savait-il ce qui se passait en lui?

Les jours heureux se comptent vîte.

George fut bientôt las de son rôle; bientôt son cœur s'affaissa de découragement, de fatigue et d'ennui. Cet homme fut justement puni. L'amour, cette source divine de dévouemens et de sacrifices, n'avait été pour lui qu'un puits d'orgueil et d'égoïsme : quand ses lèvres voulurent y boire, elles ne trouvèrent que du gravier. Mais Marianna, grand Dieu! que devint-elle, lorsqu'elle vit pâlir ce bonheur auquel elle avait tout sacrifié? Que devint-elle, hélas! lorsqu'elle sentit la tendresse de George se glacer et que ni ses baisers ni ses larmes ne purent la ranimer? Elle crut que le soleil s'éteignait dans le ciel et que la terre lui manquait sous les pieds.

George tenta de longs efforts pour tromper Marianna. Dans les ames épuisées, mais honnêtes, il survit à la passion un instinct de loyauté tout aussi impérieux que la passion même. Mais ce n'était pas Marianna qu'on pouvait abuser de la sorte. Les cœurs qui n'aiment pas, sont les seuls qui se prennent

aux semblans d'amour. Nul ne saurait dire le désespoir de Bussy, lorsqu'il comprit qu'il ne pouvait plus rien pour la destinée qu'il avait brisée ; nul ne saurait dire ce qu'il endura de remords, avec quelle rage il se débattit sous le sentiment de son impuissance. Que de fois, dans l'amertume de ses pensées, il regretta de n'avoir pas succombé à sa blessure! Que de fois il blasphéma les soins qui l'avaient sauvé! Que de fois il répéta avec une sombre tristesse ces paroles qui lui étaient échappées un soir : — mieux vaut s'ensevelir dans la fraîcheur de ses illusions renaissantes que de survivre à une seconde ruine!

Au lieu de ménager par une tendresse indulgente cette ame fatiguée, madame de Belnave acheva de l'épuiser par d'imprudentes exigences. Sa passion inexpérimentée consuma en quelques mois les derniers débris de cette nature appauvrie. Ses espérances trompées s'exhalèrent en emportemens. Pleine d'ardeur, de sève et de jeu-

nesse ; pouvait-elle comprendre que le cœur vieillit, s'use et meurt comme toute chose ici bas?

George supporta d'abord patiemment ces révoltes d'un esprit justement irrité. Mais bientôt son caractère s'aigrit, son humeur s'altéra. La douleur de Marianna lui devint odieuse; l'ennui le rongea jusqu'aux os. Il faut que cet ennui, qui naît de l'obsession d'une affection non partagée, soit quelque chose de bien atroce, puisqu'il pervertit les plus nobles instincts et qu'il étouffe même, dans l'ame qu'il étreint, tout sentiment de pitié, de convenance et de délicatesse. Sans admettre qu'il pût jamais se séparer de madame de Belnave, Bussy se montra dur, colère, acerbe, impitoyable. Marianna pleurait et se retirait chaque jour avec la mort dans le cœur, mais aussi avec l'espoir que George l'aimerait le lendemain. Parfois en effet George semblait reprendre à l'amour ; parfois encore, comme des rayons de soleil à travers la pluie,

de beaux jours luisaient sur leur vie tourmentée : mais ce n'étaient que des lueurs passagères qui s'éteignaient dans de nouveaux orages et la lutte recommençait.

Ce fut alors qu'Henry se rapprocha de ses amis : leur bonheur l'avait éloigné, leur malheur le rappella. Marianna répandit tout son cœur dans celui de ce jeune homme, et, s'il est vrai qu'à son insu Henry fût épris déjà de madame de Belnave, son amour, qui se serait effarouché de son propre aveu, put grandir tout à son aise sous le manteau de la pitié.

Entre les deux amans la position devenait de moins en moins tenable. L'idée de la séparation finit par se présenter à l'esprit de Bussy, mais il la repoussa avec horreur. Pouvait-il, sans se condamner à un remords éternel, abandonner lâchement madame de Belnave dans la voie funeste où il l'avait entraînée?

Cependant George comprit qu'il en avait décidément fini avec l'amour ; que l'amour n'est

pas la vie tout entière, et que l'heure était arrivée pour lui de diriger ses facultés vers un autre but. Il sentit que Marianna était une entrave qu'il fallait briser à tout prix. Ce serait sans doute une action mauvaise, mais la nécessité justifie tout. Il rassura sa conscience alarmée ; madame de Belnave souffrirait moins d'une rupture que d'une liaison d'où s'était retiré tout espoir, et mieux valait en finir d'un seul coup que de prolonger un si cruel martyre. Il se dit qu'il y avait un monstrueux égoïsme à torturer ainsi cette femme et que, ne pouvant rien pour elle, il devait la rendre à la liberté. Il se dit aussi que madame de Belnave se trouvait dans une position de fortune indépendante, qu'elle était assez jeune encore pour se refaire une vie nouvelle, qu'elle le bénirait plus tard de l'avoir délivrée d'une passion fatale où se consumait sa jeunesse. D'ailleurs, il se promettait bien de demeurer pour elle un frère et un ami. Leur affection, en changeant de nature, n'en serait pas moins éternelle;

le fond en resterait le même. Il veillerait sur Marianna; sa sollicitude pour elle ne connaîtrait point de bornes : l'amitié tiendrait les serments de l'amour. Ainsi modifiée, leur union rapporterait plus de bonheur. En perdant le droit d'être exigeante, Marianna apprécierait davantage la tendresse de George. Affranchie du devoir, la tendresse de George deviendrait plus douce et plus expansive. Enfin, il écouta toutes les voix qui le poussaient à rompre sa chaîne. Il fit si bien, qu'il arriva à trouver l'excuse du coup qu'il méditait dans la conduite même de Marianna vis-à-vis M. de Belnave. Il se dit que si Marianna n'était pas coupable pour s'être séparée d'un mari qu'elle n'aimait pas, il ne saurait être plus criminel lui-même en se séparant d'une maîtresse qu'il n'aimait plus.

Décidé à rompre, il mit tout en œuvre pour hâter l'heure de sa délivrance. Mais cette heure se fit long-temps attendre. Plus George se détachait de Marianna, plus l'infortunée se

cramponnait à son idole. La chaîne se tordait, mais ne se brisait pas. L'amour est opiniâtre et ne sait pas mourir. Brisée, meurtrie, foulée aux pieds, Marianna se relevait avec le sourire sur les lèvres; elle baisait la main de son amant; elle pleurait aux genoux de George. Les scènes de désolation se renouvelaient chaque jour. Enfin, par une nuit sombre, dans la chambre de Bussy, alors que le vent sifflait tristement et que la pluie fouettait les vitres, une scène éclata qui les résuma toutes, et ce fut la dernière.

Dénouement si facile à prévoir, que nous n'avons pas craint de le placer en tête de ce livre, comme une lueur sinistre destinée à en éclairer les pages !

On se souvient qu'après avoir dit un dernier adieu à Bussy, après l'avoir prié de pardonner le mal qu'elle avait pu lui faire; — car, en amour, c'est toujours la victime qui s'accuse et qui s'humilie, — madame de Belnave sortit, appuyée sur le bras d'Henry;

Elle s'offrit avec une joie sauvage au vent humide et froid du matin. Elle marchait la tête haute, enivrée de ses pleurs, exaltée par son sacrifice. Mais, à peine entrée dans sa chambre, elle sentit tomber sur ses épaules l'air glacé de la solitude. Son cœur se serra et ses forces l'abandonnèrent. Alors, elle se rappella son village; elle se rappella son époux, Noëmi, son beau-frère, ces trois nobles ames qu'elle avait délaissées. Un horrible désespoir s'empara d'elle, sa poitrine se souleva et elle éclata en sanglots.

— Ah! ma pauvre maîtresse, dit Mariette qui lui embrassait les genoux, nous étions plus heureuses à Blanfort!

— Va-t-en! s'écria Marianna en la repoussant, va leur dire qu'il sont bien vengés! Va leur dire que j'ai tout perdu, qu'il ne me reste plus qu'à mourir!

— Nous mourrons ensemble, madame, dit Mariette en pressant Marianna sur son sein....

Henry prit la main de madame de Bel-

nave et la porta silencieusement à ses lèvres.

— Cher enfant! dit-elle en levant vers lui ses yeux baignés de larmes, que Dieu vous garde de pareilles douleurs!

XIII

Le soir du même jour, George était assis au coin de son feu, moins préoccupé de la destinée qu'il venait de faire à Marianna que de celle qu'il avait, sans le vouloir, préparée à son jeune ami. Henry le trouva plongé dans ces réflexions. Il entra d'un air grave, prit place devant le foyer, et se mit à remuer silencieusement la braise, dont les reflets rougeâtres

éclairaient seuls la chambre. Ils demeurèrent long-temps sans échanger une parole.

— Tu m'as trouvé bien dur et bien cruel, dit enfin Bussy. C'est que, jeune et plein d'illusions, tu crois avoir assisté à quelque exception malheureuse. Puisses-tu ne jamais comprendre que le drame qui s'est joué devant toi est un abrégé de l'histoire de la passion ! Ce que Marianna souffre, avant elle je l'avais souffert; Marianna se vengera plus tard. Ah! si tu savais de combien de douleurs je fus abreuvé, tu me pardonnerais peut-être ! Si tu pouvais savoir ce que mes yeux ont versé de larmes, tu t'étonnerais moins de les trouver secs et arides ! Toi, cher Henry, tu seras plus heureux. Le malheur de tes amis n'aura pas été stérile : tu auras l'expérience de leurs maux : ta raison germera, fécondée par leurs pleurs ; le souvenir de leurs tortures réprimera en toi cette bouillante impatience d'aimer qui tourmente toute jeunesse. Aimer est chose difficile : pour l'aborder, crois-moi, ce n'est pas trop de toute

l'énergie d'une virilité puissante. Garde-toi surtout de ces liaisons funestes où tout n'est que désordre et déchirement. Ne jette pas les trésors de ton ame au vent de l'adultère, à ce vent qui flétrit tout ce qu'il touche, qui passe, comme le feu du ciel, sur la famille, la dispersant ou semant dans son sein la honte, le désespoir et les plaies cachées qui la rongent. Réserve-les pour une affection sainte et durable, pour la femme que tu pourras un jour aimer et protéger à la face du monde. Insensés que nous sommes, nous avons fait du mariage une fin misérable que nous tâchons d'éluder sans cesse, comme s'il n'était pas au contraire le but vers lequel doivent tendre toutes les facultés, toutes les ambitions de l'homme !

— Mon cher George, répondit Henry en souriant, prenez-vous votre fauteuil pour une chaire ? Je ne vous avais encore vu ni si prêcheur ni si ennuyeux.

— C'est que tu m'inquiètes, Henry ! C'est

que sachant la vie, je voudrais t'épargner la peine de l'apprendre. L'expérience me serait moins amère, si je pouvais la faire servir à diriger tes pas. Oui, tu m'inquiètes ! Te voilà déjà bien triste et bien rêveur ! Tu fuis tes amis, tu recherches la solitude. Que se passe-t-il en ton ame? Méfie-toi de ces vagues tristesses qui finiraient par t'énerver. Résiste au dangereux penchant qui t'entraîne à la rêverie ; travaille, mûris-toi dans l'étude, et que je puisse revivre en toi une seconde vie, plus utile, mieux remplie, moins tourmentée que la première.

— En vérité, s'écria Henry, si vous aviez la barbe blanche de Mentor, je me prendrais pour Télémaque. Poursuivez, éloquent vieillard ; la sagesse parle par votre bouche.

— Je crois que tu te moques de moi, dit Bussy : parlons sérieusement. Depuis six mois tu ne fais rien. Cependant, il serait prudent de songer à ton avenir. Cette année est la dernière de ton séjour à Paris...

— Pourquoi donc la dernière? interrompit brusquement le jeune homme.

—Il me semble, reprit George, que ton Droit s'achève cette année.

— Eh bien? demanda Henry.

— Eh bien! ton Droit achevé, tu retourneras au pays. Ne m'as-tu pas dit vingt fois que ton père te destinait l'étude de maître Planet, et, dernièrement encore, qu'il ne t'avait envoyé à Paris que sous la condition expresse que tu reviendrais, au bout de trois ans, cultiver la procédure dans l'étude du maître, en attendant le jour où tu pourrais le remplacer?

— Dans un an, je serai majeur, dit Henry avec assurance, et d'un air presque mutin.

— Oui, tu auras l'âge de raison, répliqua Bussy, et tu en profiteras pour faire une sottise. Mais je connais ton père; le cher homme ne consentira pas à t'entretenir plus long-temps à Paris. Il te coupera les vivres et te prendra par la famine.

— Et la fortune de ma mère?

— Ta mère était pauvre comme la mienne.

— Et mes bras? et mon cœur? et ma tête? N'est-ce donc rien que tout cela? Je travaillerai, je ferai comme tant d'autres qui ont souffert et combattu, et qui n'ont pas succombé dans la lutte. Allez, j'ai bon courage! Pensez-vous que la misère m'effraie? Mieux vaut vivre ici misérable que d'aller s'enterrer là-bas, dans l'antre de la chicane. Que l'année s'achève, je ne partirai pas.

— Tu n'as pas toujours parlé ainsi, dit George. Je t'ai connu plus modeste dans tes ambitions, plus docile à la volonté paternelle. D'où te vient cette sainte horreur de la province, ce violent amour de la capitale? Te voilà bien changé, Henry!

— C'est possible, répondit le jeune homme en rougissant. Mais vous-même, Bussy, vous ne m'avez pas toujours tenu ce langage! Que de fois ne vous ai-je pas vu sourire, lorsque je vous entretenais de l'avenir que me réservait mon père!

— Écoute, Henry! dit George en élevant la voix et d'un ton solennel. Ta mère, qui fut aussi la mienne, ta sainte mère, au lit de mort, me confia le soin de ta destinée. Je n'étais alors qu'un enfant; mais je n'ai pas oublié ses paroles. Quand je paraîtrai devant elle, j'aurai à lui rendre compte du dépôt qu'en mourant elle m'a donné à garder. C'est donc en même temps de ton bonheur et du mien qu'il s'agit à cette heure. Le parti que tu prendrais contre toi-même, tu le prendrais aussi contre moi. Nous sommes responsables l'un de l'autre. Eh bien! si tu m'aimes, tu renonceras aux folles idées qui te perdraient, tu reviendras à des intentions plus sages. En persistant dans ta funeste résolution, tu me laisserais le remords éternel d'avoir poussé pour toi l'indulgence jusqu'à la faiblesse. Tu ne voudras pas me faire repentir de t'avoir trop aimé, Henry!

— Mais, George, s'écria celui-ci, vous savez bien vous-même que le bonheur ne m'attend point là-bas!

— Je sais que le malheur est ici qui t'attend. Ah ! tu ne les connais pas, ces luttes que défie ton ardeur ! Tu revêts la misère d'imaginations poétiques et tu t'écries avec enthousiasme que la misère ne t'effraie pas. La misère est affreuse, Henry! C'est un monstre hideux qui flétrit lentement le cœur qu'il étreint de sa main de glace. Tu as foi en ton courage ; mais sais-tu seulement si tu as du courage? Parle : jusqu'à présent, quels combats as-tu soutenus? Quels mauvais jours as-tu traversés? A quelles épreuves t'a soumis le sort? Tu n'as encore rencontré sur ta route que des visages amis et des regards bienveillans. Disparaisse le charme de jeunesse qui t'environne ; arrive l'heure où tu te sentiras seul, sans autre appui que toi-même, aux prises avec la nécessité, corps à corps avec le destin, et nous verrons alors si tu as vraiment du courage ! Va, pauvre enfant, de plus forts que toi ont succombé sans profit et sans gloire. C'est qu'il faut de robustes épaules pour s'ouvrir un passage au travers de la foule; une vo-

lonté de fer pour écraser les obstacles et conquérir une place au soleil. Et combien de ceux-là qui, après l'avoir conquise au prix du repos, ont trouvé leur soleil bien pâle et se sont tournés avec regret vers le champ de leurs pères! La médiocrité est bonne : heureux trois fois le cœur modeste qui sait la comprendre et l'aimer !

—George, dit Henry d'un ton pénétré, vous avez été pour moi le plus tendre des frères. L'ame de ma mère doit être satisfaite. S'il m'arrive malheur, je serai seul coupable. Je vous aime, George, et Dieu sait qu'il m'en coûte de me montrer rebelle à vos conseils. J'apprécie vos intentions prudentes, mais je ne saurais m'y soumettre. Mon parti est irrévocablement pris : je ne partirai pas.

Bussy se leva et se mit à marcher dans la chambre. Henry demeura à la même place, le front appuyé contre le marbre de la cheminée.

— Henry, dit George enfin après un long silence, est-il vrai que tu m'aimes? Puis-je

compter sur ton affection en échange de toute la mienne ?

— Georges, vous le pouvez.

—Eh bien ! Henry, je suis triste, chagrin, ennuyé ; l'hiver est long, Paris est sale. Je t'ai toujours connu avide et curieux de voyages. Partons, allons chercher le soleil sous des cieux plus indulgens. Tiens, ajouta-t-il en lui jetant une carte du monde, tout le globe est à nous : Grenade, Florence, Venise, et la Grèce où tant de fois ont voyagé nos songes ! Parle, ordonne, choisis ; à la voiture qui doit nous emporter attèle ton caprice. Je te suivrai partout.

Et comme Henry restait muet :

— Que réponds-tu à cette proposition, jadis sollicitée par toi avec une si vive impatience ?

— Mais, George, y songez-vous ? dit le jeune homme d'un air contraint. Si vous souffrez, Marianna souffre aussi ; ses blessures sont toutes vives et ne serait-il pas cruel à moi, seule consolation qui lui reste, de la délaisser à

cette heure? Vous-même n'y consentiriez pas.

— Ainsi, répliqua Bussy, tu prends parti pour elle contre moi?

— Me conseilleriez-vous de me décider pour la force contre la faiblesse?

— Et tu refuses de m'accompagner?

Henry ne répondit pas.

— Tu refuses de m'accompagner, moi, ton ami; moi, ton frère; moi, ton vieux camarade, qui, pour t'épargner un chagrin, irais à pied au bout du monde! Comment veux-tu que je parte sans toi? Et toi-même, Henry, comment vivras-tu durant mon absence? Nous nous sommes fait l'un de l'autre une si longue et si douce habitude! Ah! viens, ne nous séparons pas. Pense donc au bonheur de visiter ensemble quelqu'une de ces belles contrées, aimées du ciel et des poëtes!

Et comme Henry restait muet.

— Ainsi, tu m'accompagnes? dit George avec hésitation.

Henry ne répondit pas.

— Aussi bien, poursuivit George, si la pitié seule te retient, crois-moi, tu peux partir sans remords. Le temps seul guérit les plaies de l'amour, et la vraie pitié se tient à l'écart.

— Merveilleux système pour absoudre l'égoïsme impitoyable! s'écria le jeune homme avec ironie.

— Moins merveilleux que le tien pour servir la passion hypocrite, répliqua froidement Bussy.

Ces deux phrases jaillirent et se croisèrent comme deux glaives. A la lueur que jetait le foyer, George et Henry se regardèrent l'un l'autre avec effroi.

— Ah! tu pleures sur Marianna! s'écria Bussy avec emportement. Va, va, garde tes larmes; tu les retrouveras plus tard. Ah! tu pleures sur Marianna! répéta-t-il. Va, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre, mais bien le jeune insensé qui lui apportera son cœur en holocauste. C'est celui-là que je plains; c'est celui-là que je voudrais sauver. Car il ne sait pas ce que l'avenir lui réserve; il ne sait pas que j'ai

tari la source où tendent ses lèvres avides. Il ignore, le malheureux, que j'ai semé la mort dans ce sein, et que c'est lui qui la recueillera; qu'elle l'abreuvera de tout le fiel dont je l'ai abreuvée; qu'il souffrira tout ce qu'elle a souffert; qu'elle se vengera sur lui; qu'elle sera sans pitié pour lui, comme j'ai été sans pitié pour elle. Il ne sait rien, te dis-je! A ce fatal amour il laissera sa jeunesse, comme les troupeaux leur laine aux buissons. Il y perdra tout orgueil et toute dignité. Il en sortira meurtri, flétri, brisé; il aura des jours où il se déchirera la poitrine avec ses ongles, où il maudira les flancs qui l'ont porté. Ses joies même auront été mêlées d'amertume; le souvenir de ses douleurs s'étendra sur le reste de sa vie comme un crêpe funèbre. Ah! pauvre enfant, que de tristesse! que ta croix sera lourde à porter; ton calvaire rude à gravir! Que de fois, les pieds en sang et le visage en sueur, tu te rappelleras avec désespoir les cris que l'expérience aura vainement poussés pour t'arrêter!

Après avoir essuyé d'un air impassible ces paroles de Bussy, Henry se leva gravement, et, prenant un flambeau, il se retira en silence.

George demeura quelques instans immobile, le regard attaché sur la porte par laquelle il était sorti.

— Aime et souffre, dit-il enfin ; accomplis ta destinée, c'est celle des nobles âmes.

Puis, s'accoudant sur une table : — O poëte, tu l'as dit, s'écria-t-il ; l'amour est le mal de la jeunesse, mais la guérison est encore plus amère. Jeunesse, amour! printemps et soleil de la vie! je vous dis un dernier adieu. L'éternel hiver et l'éternelle nuit ont commencé pour moi, et tu me restes seule, ô liberté, inutile trésor que je ne perdrai plus!

FIN DU PREMIER VOLUME.

MARIANNA.

TAYLOR INSTITUTE
UNIVERSITY
26 SEP 1960
OF OXFORD
LIBRARY

Imprimerie de P. Baudouin,
rue Mignon, 2.

MARIANNA

PAR

M. JULES SANDEAU,

auteur de

MADAME DE SOMMERVILLE.

II

PARIS

WERDET, EDITEUR,

18, RUE DES MARAIS ST. GERMAIN.

—

1839

I

Je ne sache pas qu'il y ait au monde une plus grande douleur que celle de l'amour délaissé. J'ai assisté bien des misères, et j'ai pu me convaincre qu'il n'est pas de plus grand désespoir. Il faut avoir pleuré les vivans, pour comprendre qu'il peut être doux de pleurer les morts. Oui, c'est une incommensurable douleur. Madame de Belnave y creusa sa tombe,

et s'y enferma pour mourir. Suivie de Mariette qui ne voulut jamais consentir à l'abandonner, elle partit au bout de quelques jours et se dirigea vers les côtes de la Bretagne. On l'avait souvent entretenue de la mélancolie de ces grèves désertes, et la plainte éternelle de l'Océan l'attirait par d'ineffables sympathies. Henry l'accompagna jusqu'à la voiture. A l'heure du départ, il voulut lui baiser les mains; mais elle l'appela sur son cœur.

— Cher enfant, lui dit-elle, vous avez été bon pour la pauvre délaissée!

— Nous nous reverrons bientôt, répondit le jeune homme.

— Bientôt! répéta Marianna en secouant la tête d'un air de doute. Vous êtes bien jeune pour me suivre où je vais, dit-elle.

Les chevaux s'élancèrent au galop. Madame de Belnave ouvrit le vasistas et se pencha pour envoyer à Henry un dernier adieu. Il était à la même place, sombre et le regard attaché sur

la diligence qui semblait emporter sa vie tout entière.

Fut-il jamais créature plus misérable ! Jusqu'à ce moment suprême, Marianna, dût-on l'accuser de folie ! avait douté de son désastre. Est-il besoin de dire ce que l'infortunée n'avait pas osé s'avouer à elle-même? que ce départ était un dernier essai, une dernière épreuve à laquelle elle avait voulu soumettre l'ingrat qui la dédaignait. Elle s'était confusément flattée qu'il n'aurait pas la cruauté de laisser s'accomplir un si horrible martyre. Comme le condamné au pied de l'échafaud, elle avait attendu sa grâce. Près de partir, ses yeux cherchèrent Bussy dans la foule des voyageurs. Tant que la voiture roula sur le pavé de Paris, il lui sembla que George allait, à chaque détour de rue, se jeter à la tête des chevaux, la ramener triomphante, ou s'enfuir heureux avec elle. Mais quand elle eut franchi la barrière, quand elle n'entendit plus les rumeurs de la ville, qu'elle vit les horizons

s'élargir et se dérouler, comprenant, seulement alors, que tout était fini pour elle, elle se cramponna convulsivement à sa place, et serra son mouchoir entre ses dents pour ne pas éclater en sanglots.

Oui, tout était fini ! et pourtant, quand une chaise de poste filait, comme un trait, sur la route, pourquoi donc y plongeait-elle un avide regard? Pourquoi son front s'illuminait-il d'un rayon de folle espérance ?

Il est, sur la côte de Bretagne, un petit hameau du nom de Sainte-Marie. Ce ne sont, à vrai dire, que quelques pauvres maisons groupées autour d'une église rustique. Tous les habitans y vivent de la mer. Les femmes récoltent le varech ; les hommes transportent sur leurs chaloupes, les grains, le bois et l'engrais, qui s'échangent entre les îles voisines et les côtes. Pornic est la ville la plus prochaine : encore n'est-ce qu'un gros bourg où le bruit de la civilisation ne pénètre guère avant la saison des bains. L'aspect de ces rivages est

d'une tristesse profonde. Les champs sont nus et stériles ; de maigres troupeaux y tondent un rare gazon, imprégné des exhalaisons salines. La grève est hérissée de noirs rochers, anfractueux, creusés par la vague. On n'entend que le mugissement des flots. D'une part, l'onde, tantôt unie comme une glace, tantôt furieuse et roulant des monts ; de l'autre, un terrain désolé où croissent seulement les ajoncs et les bruyères. Parfois, quelques voiles blanchissent à l'horizon ; un goëland égratigne la lame du bout de ses longues ailes ; dans le sentier qui longe la plage, un cheval, conduit par un enfant, passe chargé de sable ou de goëmon.

Le hasard conduisit madame de Belnave dans ces parages. Ces lieux offrirent une patrie à son désespoir. Il est des ames pour qui la douleur n'est qu'un prétexte de distractions. Il faut à leur tristesse des rives bénies du ciel, à leur exil les merveilles des arts et le luxe de la nature. Elles vont exhaler leurs soupirs sous les orangers de la rivière de Gènes,

faire redire leurs plaintes aux échos de Parthénope ou de Tibur. Ce sont de faibles ames et de lâches douleurs. Résolue à s'ensevelir dans ce pauvre hameau, madame de Belnave trouva, pour elle et pour Mariette, un asile chez une femme, dont le fils et le mari s'étaient embarqués récemment sur un brick Nantais, pour une navigation de long cours. Marianna se réserva la chambre du fils; véritable chambre de matelot! la couchette était dure, les meubles grossiers, les murs blanchis à la chaux: mais qu'importait à Marianna? elle ne cherchait qu'une tombe.

Elle souffrit d'un cœur vaillant, qui aime son mal et veut en mourir. Ce mal est encore de l'amour : elle s'y plongea avec volupté. Elle déchira ses blessures de ses propres mains : elle s'abreuva tout à loisir de son sang et de ses larmes. O vanité de la douleur! En présence de la mer, Marianna ne s'humilia pas devant cette grande désolée, qui remplit ses rivages de lamentations éternelles. Elle crut

entendre une ame répondre aux sanglots de la sienne. Bientôt, en effet, ce fut comme deux ames conversant et se comprenant l'une l'autre. Il s'établit entre elles je ne sais quelles communications mystérieuses. Quand les vagues soulevées bondissaient en fureur — cavales à la blanche crinière — pâle, échevelée, elle allait sur la grève, et là, pareille à l'Esprit de la Tempête, elle mêlait ses cris aux clameurs de l'ouragan. — Bien! disait-elle en marchant contre la lame; bien! tourmentée comme moi, c'est ainsi que je t'aime! — Et s'offrant avec une sombre joie à l'écume glacée que le vent lui jetait au visage, elle croyait recevoir le baiser de la sœur de son désespoir. Quand l'onde miroitée reposait au soleil, elle s'étendait sur le sable, ou bien, assise, comme une mouette, sur un des rochers de la rive, elle écoutait le langage des flots. Alors, comme les flots caressant la plage, les souvenirs du bonheur venaient baigner son cœur apaisé. Elle suivait du regard les

voiles qui glissaient à l'horizon, comme des rêves de son passé. Elle disait à la mer ses joies éteintes, ses félicités évanouies. Elle appelait George avec amour et se plaignait doucement à lui, tout en le pressant sur son sein. Elle passait ainsi des journées entières; et que de nuits, accoudée sur sa fenêtre ouverte, à contempler, dans de douloureuses extases, les vagues dont la lune blanchissait la crête!

Cette perpétuelle contemplation de l'Océan, jointe à l'exaltation de la douleur, avait fini par exercer sur madame de Belnave une fascination étrange. Parfois, assise sur la grève, le regard fixé sur la mer, elle se sentait invinciblement attirée par la lame, et, pour ne pas céder à cette attraction magnétique, elle était obligée de se cramponner aux aspérités du rivage.

Alors, frappée d'épouvante, il lui semblait que chaque vague prenait une voix pour la rassurer.

— Viens ! disaient ces voix caressantes, viens mêler tes douleurs aux nôtres. Nous sommes des ames désolées comme toi ; comme nous, condamnée à une plainte sans fin, viens pleurer avec tes sœurs. Que ferais-tu sur la terre ? la terre fleurit et chante : nous autres, nous gémissons toujours. Tu manques à nos concerts. Nous avons des grottes d'azur, toutes humides de nos larmes : nous t'y porterons mollement sur nos seins gonflés de soupirs. Viens, livre-toi sans crainte à celle d'entre nous qui s'avance vers toi sur la grève. C'est la plus douce de nos compagnes. Ne la vois-tu pas qui relève, pour t'emporter, la frange d'argent de sa robe ?

Et la lame, déferlant sur la plage, venait agacer les pieds de Marianna, se creusait pour la recevoir, se retirait en l'invitant, revenait pour l'inviter encore. Fascinée, immobile, les mains enfoncées dans le sable, Marianna la suivait d'un œil ardent. — Viens ! répétaient les voix mélodieuses ; que ferais-tu sur

la terre? la terre fleurit et chante : nous autres, nous gémissons toujours.

C'était le suicide qui lui apparaissait, paré de toutes ses séductions. Mourir ainsi, devint pour madame de Belnave une préoccupation de tous les instans. Vainement elle essaya de la repousser. La mer était toujours là, et toujours les vagues murmuraient leur refrain plaintif. Marianna finit par le dire à son tour. Qu'attendait-elle de la vie? que lui restait-il en ce monde? Le seul asile qu'elle se fût réservé en s'exilant de Blanfort, Bussy ne venait-il pas de le lui fermer à jamais? Elle se tourna vers le refuge que lui offrait l'Océan. Ce ne fut pas toutefois un projet froidement conçu, nettement arrêté, devant s'exécuter à jour fixe, mais seulement une confuse espérance, la seule qui lui restât dans son malheur. L'instinctive certitude de pouvoir en finir à son heure, fit descendre en elle un peu de calme et de silence. Son désespoir s'assoupit; ses larmes coulèrent

avec moins d'amertume. Bientôt elle s'habitua à regarder la mer comme une amie qui lui ouvrait son sein; elle se familiarisa avec les tentations que lui offraient les flots; elle n'opposa plus, aux agaceries de la lame, que les répugnances de l'amante qui lutte encore dans sa faiblesse et ne cède qu'en résistant. Elle pensait sérieusement que son ame se souviendrait de sa douleur, et se plaindrait éternellement sur ces bords. Elle se disait aussi que sa mort la ferait vivre dans le cœur de George, et que le cruel la pleurerait peut-être.

Dès qu'elle eut compris que chaque jour qui se levait, pouvait ne pas s'achever pour elle, madame de Belnave s'occupa de ses dernières dispositions. Avant de quitter Paris, elle avait écrit à sa sœur qu'elle partait pour un long voyage; pour un long voyage en effet! Près de l'accomplir, elle voulut renouveler ses adieux à Noëmi : cette fois, les adieux éternels! Elle écrivit aussi à son mari : M. Val-

tone ne fut pas oublié. Elle assurait le sort de Mariette et faisait don de toute sa fortune à M. de Belnave. On imaginera sans peine ce que durent être toutes ces épîtres. Il est juste de dire que son cœur ne s'y répandit pas en de lâches regrets. Elle acceptait intrépidement jusqu'au bout son orageuse destinée. L'expérience qu'elle venait de faire ne l'avait pas ramenée au sentiment des félicités domestiques. Les tortures du martyre ne lui avaient pas arraché l'abjuration de ses croyances. Elle mourait dans la religion de l'amour, sans l'outrager ni le maudire, convaincue qu'en dehors il n'est point de bonheur ici-bas, heureuse d'en mourir, après avoir vainement essayé d'en vivre. Elle s'était trompée d'ame : mais son erreur, c'était George, et non l'amour.

Elle écrivit à Bussy et lui pardonna tout le mal qu'elle avait souffert : puis sa pensée se porta vers Henry. Depuis son départ de Paris, elle songeait à lui pour la première fois, l'ingrate! Comme autrefois dans

sa joie, elle s'était enfermée dans sa douleur : elle y avait vécu pour elle seule. Elle s'accusa de l'avoir si long-temps négligé dans son cœur. Sans qu'elle cherchât à s'expliquer pourquoi, l'image de cet enfant lui revint, environnée de charmes qu'elle n'avait jamais soupçonnés jusqu'alors. Long-temps elle rêva au souvenir de cette blonde tête, qu'elle avait si souvent pressée sur son sein, aux heures de désespoir. Peut-être, en retrouvant dans sa mémoire ce qu'il avait été pour elle, devina-t-elle confusément ce qui s'était passé en lui? peut-être se demanda-t-elle avec inquiétude, dans quelle ame irait s'épanouir cette fleur, qu'à son insu elle avait fait germer sous ses larmes? Je ne sais : mais sa sollicitude s'alarma pour tant de jeunesse et d'inexpérience. Elle lui écrivit une longue lettre, pleine de sages avertissemens, et telle qu'avant d'expirer, la mère d'Henry aurait pu l'écrire elle-même; seulement, le nom de George y re-

venait sans cesse, et si George n'eût pas dû la lire, la lettre aurait été moins longue.

Tous ces écrits ne devaient arriver à leur adresse, qu'après le départ de Marianna pour un monde meilleur. D'ailleurs, elle n'avait confié qu'à Bussy la fin qu'elle méditait. Pour les autres, sa mort serait un accident ; pour lui seul, un fait volontaire. A défaut de regrets, elle voulait lui laisser un remords.

Ces devoirs accomplis, madame de Belnave s'abandonna au courant de sa destinée. Elle était calme : ses jours passaient en promenades solitaires. Mariette, qui la voyait paisible et résignée, ne la suivait plus, comme aux premiers jours. Elle sortait le matin et ne rentrait guère qu'à la nuit tombante. Dans le pays, on s'était habitué à la voir. Les habitans disaient que c'était une ame en peine : leur curiosité n'allait pas au-delà. Elle n'eut jamais à se plaindre de l'importunité d'aucun d'eux. Les enfans eux-mêmes se détournaient

de son sentier. On montre à Sainte-Marie le rocher sur lequel elle passait, chaque jour, de longues heures, l'œil immobile, fixé sur l'horizon, comme s'il eût épié le retour de quelque voile désirée. On raconte encore, à la veillée, qu'on la voyait aux marées basses, s'aventurer sur les récifs que la mer, en se retirant, laisse à découvert, et que plus d'une fois le garde-côte, craignant qu'elle ne se laissât surprendre par la marée montante, la rappela de ses cris sur le rivage. Elle se plaisait, en effet, à ces excursions périlleuses. Quand l'Océan quittait ses bords, elle aimait à poursuivre le flot qui s'enfuyait, et à le voir revenir sur elle. Alors, elle fuyait à son tour, mais c'étaient toujours la même fascination et le même vertige. Elle fuyait, mais pas à pas, d'un pied qui ne cède qu'à regret et voudrait se laisser atteindre. Il est vrai, que plus d'une fois, les cris du garde-côte l'arrachèrent aux étreintes de la vague, près de la dévorer : mais une sollicitude

plus assidue veillait sur elle et la protégeait.

Huit jours à peine avaient passé, depuis l'apparition de madame de Belnave à Sainte-Marie, et la nouvelle ne s'en était pas encore répandue dans le pays, lorsque, par un soir de tourmente, un voyageur descendit à Pornic, à l'auberge du Cygne-Blanc. Son manteau était transpercé par l'orage, les bords de son chapeau, rabattus par la pluie, lui cachaient à demi le visage; le cheval qui l'avait amené, fumait à la porte, le col tendu, la tête basse, souillé de boue jusqu'au poitrail. L'auberge du Cygne-Blanc est le rendez-vous habituel des matelots du port. Ils s'y réunissent, le soir, pour fumer et boire du grog. Le voyageur jeta négligemment sur une table son chapeau et son manteau ruisselans, puis il tomba, harassé de fatigue, sur une chaise, au coin de l'âtre. Son air jeune et souffrant attira d'abord les regards; mais ce soir là, les gens du port avaient des sujets de préoccupation autrement graves, et après avoir

offert à l'étranger une pipe et un verre qu'il refusa également, ils l'oublièrent pour reprendre la conversation que son arrivée avait interrompue.

Il ne s'agissait de rien moins que de la chaloupe du capitaine Martin, partie la veille pour Noirmoutiers, avec promesse d'en repartir le lendemain, et de rentrer le jour même à Pornic. Quand la mer est belle et le vent favorable, c'est un trajet de quelques heures. Mais la mer, assez calme au matin, était devenue tout à coup furieuse, et on craignait que la chaloupe, surprise par le grain, n'eût été jetée sur la côte. Une vive anxiété se peignait sur toutes les figures; des paroles sinistres circulaient : on se rappelait que, l'année précédente, à pareille époque, un chasse-marée, parti de l'Ile-Dieu, s'était brisé sur les falaises. L'entrée triomphante du capitaine Martin qui parut tout à coup, escorté de ses deux mousses, changea cette inquiétude en une joie bruyante. Surpris, en effet, par la tem-

pête, le frêle esquif, près de sombrer, s'était vu poussé dans l'anse de Sainte-Marie, où la vague, sans plus de dommage, l'avait couché sur un lit de sable. Le fait tenait du miracle, et fut célébré comme tel; les marins se découvrirent, et l'eau-de-vie coula à pleins bords, en l'honneur de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Le voyageur seul ne prenait point part à la commune joie. Silencieux et sombre, le front appuyé sur la main, il répondait à peine aux questions que lui adressait, moins la curiosité que la sollicitude : car il semblait délicat comme une jeune fille; sa taille mince se courbait sous un air de souffrance, comme un arbuste sous le vent, et la finesse de ses traits et la blancheur de son visage que voilaient, sans le cacher, des cheveux blonds encore tout humides, contrastaient singulièrement avec la rudesse des habitués du Cygne-Blanc. Pour la première fois, l'auberge de Pornic justifiait son enseigne : on eût dit en effet un cygne

blessé, souffrant en silence, le col reployé sous son aile.

Il n'avait pas changé d'attitude, quand soudain, à quelques mots qui le frappèrent comme une commotion électrique, il releva brusquement la tête, et, rejetant ses cheveux en arrière, il attacha un œil brillant sur le capitaine Martin qui se faisait en cet instant l'Homère de son Odyssée; et à mesure que celui-ci parlait, la pâleur de l'étranger se colorait, son front s'illuminait, son regard rayonnait d'un azur plus chaud et plus vif.

Le capitaine racontait, en prose médiocrement homérique, qu'il avait vu, durant la tempête, une femme de mise élégante, courir échevelée sur la côte, descendre sur la grève, tremper ses pieds dans l'écume, puis aller s'asseoir sur un rocher battu des flots, et s'y tenir, malgré la pluie et la tourmente. Quelle était cette femme? Un colporteur de livres pieux et de Noëls assura l'avoir rencontrée la

veille, s'avançant imprudemment sur les récifs ; il ajouta qu'il l'avait avertie, par ses cris, de se garer de la marée montante. Il prétendait, de plus, qu'elle habitait Sainte-Marie, et que le douanier garde-côte, qu'il avait questionné sur elle, avait répondu que c'était une pauvre folle.

Le colporteur ajoutait encore, qu'en revenant de Sainte-Marie, il s'était trouvé face à face avec elle, et que, folle ou non, elle était grande dame, et dame jeune et belle.

— Folle d'amour ! dit, en branlant la tête, une jeune fille qui, depuis une heure, tenait sur l'étranger ses deux grands yeux noirs immobiles.

— Qu'est-ce que cela, Sainte-Marie? demanda celui-ci d'une voix ardente.

— Sainte-Marie, mon gentilhomme? répondit un des matelots, c'est un village sur la côte : vous pourriez en voir d'ici le clocher pointu comme une aiguille, qui semble vouloir percer le ciel.

— A quelle distance?

— Vingt minutes par terre, dix par les brisans, à la marée basse; cinq par mer, bon vent et marée haute : voilà!

— C'est bien! dit le voyageur.

Il se leva, prit son manteau et se fit donner une chambre.

Le lendemain, à la pointe du jour, il sortit et suivit le sentier qui mène à Sainte-Marie. De retour à la ville, il s'occupa de chercher un logement dans une maison particulière. Il n'est guère de maison à Pornic qui n'ait quelque coin en réserve pour la saison des bains; c'est là le revenu le plus clair de l'endroit, car, en été, les baigneurs s'y disputent un grenier, au prix de Baden. En hiver, c'est autre chose, et l'étranger n'eut qu'à choisir. Il trouva ce qu'il cherchait au château même de la ville; le propriétaire lui offrit, dans la tourelle inhabitée, une chambre qu'il accepta. Quel était ce voyageur?

on ne le sut jamais au pays. On s'y entretient encore de son humeur sauvage et de ses façons étranges. Durant son séjour, il vécut solitaire, inaccessible à toutes relations. Vainement les habitans du lieu tentèrent de l'attirer; il ne répondit à leurs prévenances que par une froide réserve. Chaque matin, au crépuscule, il sortait, enveloppé de son manteau, ne rentrait qu'aux heures des repas, et, chaque repas pris à la hâte, il s'éloignait de nouveau jusqu'au soir, encore ne revenait-il au gîte que fort avant dans la nuit. On eut bientôt remarqué que ses promenades suivaient toujours le même chemin, et on pensait généralement que l'étranger de Pornic et l'étrangère de Sainte-Marie étaient deux ames en peine, et que, pour sûr, l'une d'elles était en peine de l'autre.

On touchait aux derniers jours d'hiver. Un matin, à son réveil, madame de Belnave sentit courir autour d'elle les tièdes brises du printemps. L'alouette chantait dans les sillons; l'air était doux et parfumé. A voir la marge du

sentier, on eût dit que, pendant la nuit, il avait neigé des fleurs. Marianna passa toute la journée dans sa chambre. Jamais l'existence n'avait pesé sur elle d'un poids plus terrible ni plus lourd; jamais son désespoir n'avait pris un caractère plus âpre ni plus farouche. Durant tout le jour, elle insulta à grands cris à sa destinée; elle se roula sur son lit qu'elle baigna de ses pleurs et qu'elle mordit avec rage. Vingt fois elle blasphéma le nom de George : vingt fois elle appela la mort. Mais la douleur ne tue point : elle est si bien faite, au contraire, pour le cœur de l'homme, qu'elle semble le ranimer et lui prêter une vie nouvelle.

Le soir la trouva plus calme; mais ce n'était que la lassitude qui succédait à de si rudes assauts. Après un assoupissement de quelques heures, elle se réveilla triste, découragée, et s'indignant de voir qu'on pût survivre à tant de déchiremens. Elle ouvrit sa fenêtre; la lune se levait, et l'Océan montait vers sa mystérieuse amante. Marianna sortit et alla

s'asseoir, bien avant en mer, sur un rocher, couvert de varech, qui semblait taillé tout exprès pour la recevoir.

La nuit était radieuse; sur la terre, tout était silence, tout était mélodie sur les flots. La lune mettait une aigrette d'argent à la cîme de chaque lame; les étoiles se miraient dans les flaques d'eau que la marée, en se retirant, avait laissées dans les inégalités des récifs. Jamais madame de Belnave ne s'était sentie plus détachée des choses d'ici-bas; jamais elle n'avait tendu d'un effort plus ardent vers le monde d'oubli.

La contemplation de la mer exerçait sur elle de merveilleuses influences. Au bout d'une heure, les orages de son cœur s'étaient apaisés; bientôt, ce ne fut plus dans son ame qu'un murmure confus, pareil au bruit lointain qui la berçait.

Elle demeura long-temps ainsi. Mariette ne l'avait pas vue sortir, et la croyait retirée dans sa chambre. Tout reposait au village; madame

de Belnave veillait seule. Elle était toujours à la même place, lorsque le bruit lointain se rapprocha. La lune descendait toute rouge à l'horizon : l'orient blanchissait ; l'aube naissante traçait de lumineux sillons sur la couche huileuse des flots. Les flots montaient, et madame de Belnave les entendait piaffer au loin et envahir successivement leur domaine. Elle les écoutait sans effroi. Bientôt elle put les voir se dérouler en larges nappes, et s'allonger, souples et gracieux comme un serpent, pour l'enlacer.

Et jamais les vagues n'avaient dit leur refrain d'une voix plus charmante.

Elle était toujours dans la même attitude, sans souffle, sans mouvement, semblable à l'oiseau fasciné par le regard de la vipère. Le soleil se levait, les goëlands volaient autour d'elle, et les flots montaient toujours.

Madame de Belnave crut voir les cieux s'entr'ouvrir pour la recevoir. Elle crut entendre

d'autres concerts se mêler aux chants des syrènes.

— Viens, disaient des voix qui descendaient du ciel; nous avons été des ames désolées comme toi; comme toi, nous avons aimé; nous avons pleuré, nous avons bien souffert; mais la mort nous a délivrées, et nous avons trouvé l'amour, vainement cherché sur la terre. Viens! ici le bonheur est sans fin et la jeunesse est éternelle. Viens aimer avec tes sœurs.

Les flots montaient, montaient. Déjà leurs lèvres humides venaient baiser les pieds de Marianna. Déjà la vague, déferlant sur elle, enflait les plis de son manteau. Il y eut un instant où l'une d'elles, heurtée par la lame qui s'en retournait, la ramena violemment sur la grève, et sauta, comme une hyène, sur madame de Belnave, qu'elle enveloppa tout entière. Elle poussa un cri, et, l'instinct de la conservation s'éveillant, elle essaya de se débattre sous ces terribles caresses; mais les lames piéti-

naient sur son corps, et soulevaient son pâle visage, pareil à ces belles fleurs que nos rivières étalent sur leurs eaux. C'en était fait de Marianna, quand, tout à coup, deux bras vigoureux la soulevèrent et la déposèrent évanouie sur le rivage.

Au bout de quelques instans, un souvenir confus de ce qui s'était passé lui traversa l'esprit : elle sentit ses vêtemens mouillés, elle appuya ses mains sur son front comme pour y fixer ses pensées; puis, regardant autour d'elle, elle aperçut Henry qui la contemplait.

II

Le soir du même jour, tous deux se promenaient sur la côte. Madame de Belnave marchait appuyée sur le bras du jeune homme.

— Ainsi, disait-elle, vous m'avez suivie dans mon triste pélerinage. Ange invisible de ma destinée, vous étiez là, près de moi, respectant ma solitude, et veillant sur elle à toute heure! Mais qui vous a révélé le lieu

de mon exil? comment avez-vous trouvé la trace de mes pas? dites aussi comment, sur ces grèves désertes, dans ce pauvre hameau, vous avez pu tromper mon regard et me cacher votre présence?

— Trouver vos traces me fut bien facile, et plus facile encore de me dérober à vos yeux, ajouta-t-il avec un triste sourire, car vous ne me cherchiez pas.

— Vous étiez là, près de moi, chaque jour, à toute heure! répétait madame de Belnave avec un doux étonnement.

— Aviez-vous donc pensé, répondit Henry d'un ton de reproche affectueux, que je vous laisserais partir seule, livrée aux conseils de votre désespoir? avez-vous oublié les jours où vous me mêliez fraternellement à tous vos rêves d'avenir? L'avenir était riant alors, et vous me faisiez une place dans votre bonheur. Convive des jours heureux, n'ai-je pas droit à ma part de vos infortunes? Oui, je vous ai suivie; oui, j'étais là, près de vous, sans

cesse, car j'avais bien compris, cruelle, que vous méditiez quelque funeste dessein.

— Cher enfant ! mais pourquoi m'avoir laissé ignorer qu'une affection si tendre veillait auprès de moi ?

— Quand vous avez quitté Paris, vous n'espériez pas me retrouver sur les côtes de la Bretagne ?

— Je n'espérais rien que la mort ; et quelque douce à mon cœur que soit votre présence, si vous m'eussiez consultée, Henry, je n'aurais pas accepté l'offre de votre dévouement.

— Rassurez-vous, répondit le jeune homme; jusqu'à ce jour, je n'ai pas été pour vous un compagnon bien importun : il en sera toujours ainsi. Vous ne me verrez pas, seulement vous saurez que je suis près de vous ; et quand la solitude vous sera trop amère, vous m'appellerez, je viendrai. Dites, ne le voulez-vous pas ? ne suis-je plus votre ami, votre frère ?

N'est-ce pas ainsi que vous m'appelliez, autrefois ?

— Toujours, ah ! toujours ainsi ! s'écria madame de Belnave d'une voix émue, en pressant le bras d'Henry contre son sein.

— N'avez-vous pas des heures où l'isolement vous accable ? des heures de tristesse et d'ennui, où votre cœur voudrait s'épancher ? ne vous serait-il pas doux parfois de pouvoir parler des bons et des mauvais jours ? n'est-il pas des souvenirs qui vous oppressent ? un nom que vous aimeriez à dire et à entendre ? ce nom cher et maudit, nous le dirons ensemble. Je serai l'écho de vos douleurs.

— Vous m'auriez bien aimée, vous ! dit Marianna avec mélancolie. Oui, cher enfant, oui, ajouta-t-elle, j'ai des heures où la solitude pèse sur moi, comme un manteau de plomb ; des heures horribles où je crie mon désespoir aux nuages, aux vagues, aux rochers du rivage ; des heures où ma pauvre tête s'égare, où je crains, où je sens, où je vois la folie !

Oui, vous me seriez doux alors et bienfaisant! Mais partez, Henry, je le veux, il le faut. Ce que vous avez fait pour moi vous sera compté dans le ciel; mais j'aurais honte et remords à prolonger un si généreux sacrifice. Partez, et que ma destinée s'achève.

— Je ne vous ai rien sacrifié.

— Vos travaux, vos plaisirs.

— Mes travaux, je suis jeune; mes plaisirs, je ne les connais pas.

— Et que puis-je donner en échange d'une amitié si noble et si dévouée? pas même l'espoir de me laisser consoler par elle.

— Je ne demande que le droit de vous aider à souffrir.

— Ah! n'êtes-vous pas rassasié de mes larmes!

— Non, dit Henry, pleurez.

La malheureuse pleurait en effet.

— Pourquoi m'avez-vous sauvée! s'écria-t-elle en quittant le bras qui la soutenait; pourquoi m'avez-vous arrachée à la mort?

sans vous, sans votre cruelle pitié, je reposerais à cette heure. Que voulez-vous que je fasse ici-bas? je n'attends plus rien de la vie : que ne me laissiez-vous mourir!

— J'ai vu George avant mon départ, dit le jeune homme d'un air distrait.

— Vous l'avez vu! dit Marianna en reprenant avec empressement le bras qu'elle avait repoussé. Eh bien! Henry, que se passait-il en lui? ne souffrait-il pas un peu de mon absence? ne lui manquais-je pas un peu? Car enfin, j'étais bien quelque chose dans son existence! Où trouvera-t-il une affection comme la mienne? Ah! dites, n'avait-il pas quelque pitié de sa victime? quelque souci de ce lugubre voyage, que j'accomplissais seule, et la mort dans le sein? Ne vous a-t-il pas confié pour moi quelques regrets, quelques paroles de tendresse? N'est-ce pas lui qui vous envoie? Dites? ah! dites, Henry! sait-il du moins comment je l'aimais? sait-il bien qu'il aura été mon premier, mon dernier amour?

ne se plaint-il jamais de moi? lui aurai-je laissé quelques chers souvenirs?

Ils avaient, en causant, suivi le sentier qui conduit à Pornic. Ils se trouvèrent, sans y songer, devant la tour, qui veille, comme une sentinelle, sur la plage, au pied de la ville. C'est une tour crénelée, s'évasant, par une courbe gracieuse, du sommet à la base, et laissant pendre de ses flancs des touffes de pariétaire. C'était là, dans la partie la plus élevée, que le jeune homme avait loué une chambre, qu'il disputait aux chouettes et aux orfraies. Cette chambre, madame de Belnave eut fantaisie de la visiter. Tout reposait dans la petite cité. Ils passèrent sur le pont-levis et pénétrèrent dans le donjon. La lampe, qui chaque soir attendait Henry, brûlait sur la première marche. Il la prit, et, à la lueur vacillante de la mèche qui crépitait dans l'humidité, tous deux gravirent l'escalier de pierre. L'appartement d'Henry était plus que modeste: une couchette, d'un aspect dur et froid, une

table boiteuse et deux chaises en composaient tout l'ameublement ; quelques livres apportés de Paris, de l'encre, du papier et des plumes, étaient dispersés sur la table.

— Eh quoi ! dit Marianna en promenant un triste regard autour des murs nus et glacés, est-ce donc là que vous avez passé de longues nuits d'hiver? Tant d'amitié me décourage : Henry, vous humiliez l'amour.

— Ne me plaignez pas, répondit le jeune homme, et dites si le palais d'un roi a jamais enfermé plus de luxe et de magnificence.

A ces mots, il ouvrit la fenêtre, et tous deux, appuyés sur la barre de fer, contemplèrent le plus beau spectacle qui puisse s'offrir au regard de l'homme. La lune dormait sur un banc de nuages ; on n'entendait que le bruit des vagues qui s'enlaçaient avec amour ; et, comme un phare perdu dans l'immensité, la tour dominait une mer sans rivages.

III

Madame de Belnave insista sérieusement pour qu'Henry retournât à Paris. Mais elle s'abandonnait, à son insu, au charme de le sentir près d'elle, et le voir chaque jour, à toute heure, devint bientôt une habitude à laquelle elle n'eût pas renoncé sans déchirement. Il faut s'être nourri des larmes de la solitude pour savoir tout ce qu'il y a de doux à pleurer

sur des mains amies. Et puis, quelle tendresse se montra jamais plus ingénieuse et plus dévouée que celle de ce jeune homme? quelle ame plus délicate, quel cœur plus désintéressé? Si madame de Belnave accepta follement la présence d'Henry, sans soupçonner que tant d'abnégation pût avoir un autre mobile qu'un sentiment calme et serein, c'est qu'elle était, elle aussi, une nature généreuse, à la hauteur de tous les dévouemens, et que, pour les comprendre, elle n'avait besoin de recourir qu'aux nobles instincts qui vivaient en elle. Dans la fièvre d'exaltation qui avait consumé sa jeunesse, elle avait rêvé des amitiés chevaleresques, des sacrifices surhumains. Elle s'était promis de s'immoler sur l'autel de toutes ses affections; aux affections les plus paisibles, elle avait prêté les allures turbulentes de la passion. Elle s'était familiarisée de bonne heure avec l'héroïsme; son imagination le lui avait représenté comme une espèce de menue monnaie, d'un cours facile et

journalier. Aussi, loin de s'étonner de la conduite d'Henry, n'y trouva-t-elle rien que de simple et de naturel. Elle aurait fait pour lui ce qu'il faisait pour elle : ils étaient quittes.

Leur vie fut grave et solennelle comme les lieux qui la recélèrent. Chaque matin, aux premiers rayons, Henry sortait de Pornic et se dirigeait vers Sainte-Marie. Il était bien rare qu'il ne trouvât pas madame de Belnave errant déjà sur la côte. Aussitôt qu'il apparaissait au détour du chemin, elle l'appelait du geste ou de la voix, et tous deux allaient à pas lents, le long des falaises. On touchait aux premiers beaux jours : l'or des ajoncs pâlissait ; de petites fleurs blanches et roses riaient entre les fentes des rochers ; le soleil, à l'heure de midi, chauffait le sable de la grève. Ils allaient, s'entretenant des anciens jours, elle, ne se lassant jamais d'en redire les joies et les tristesses, lui, ne se lassant pas de l'entendre. Il déroulait lui-même, d'une main habile et patiente, le fil qui les guidait tous deux à

travers les ruines du passé. Il connaissait, aussi bien qu'elle, les sentiers chers à son désespoir : loin de chercher à l'en détourner, il l'y ramenait sans cesse, l'arrêtant à chaque illusion qu'elle avait ensevelie derrière elle. Il avait de merveilleux secrets pour entretenir dans cette ame désolée la source des épanchemens, pour ouvrir, chaque jour, de nouvelles issues aux souvenirs qui l'oppressaient, perçant, pour ainsi dire, autour d'elle de mystérieux canaux qui les laissaient s'échapper goutte à goutte, comme l'eau d'un réservoir. Il s'abstenait de lui offrir le baume irritant des consolations vulgaires : il ne la consolait pas. Il l'encourageait, au contraire, dans cette sainte croyance qu'il respectait, qu'il partageait peut-être, qu'elle souffrait d'un mal sans remède, et que sa douleur n'aurait pas de fin. Ainsi, tous deux cheminaient lentement, se perdant l'un et l'autre en d'interminables élégies. Il est sur cette côte de petites baies naturelles, formées par les an-

fractuosités du roc. Ce sont, pour la plupart, des grottes tapissées de plantes marines, où les vagues viennent mourir sur un sable fin et doré. Vers le milieu du jour, quand le soleil brûlait la plage, et que Marianna sentait ses forces épuisées, ils allaient demander à l'un de ces asyles la fraîcheur, l'ombre et le repos. Ils passaient là des heures silencieuses, elle, à contempler d'un air mélancolique le jeu des lames qui chatoyaient sous l'azur du ciel, lui, assis auprès d'elle, triste et rêveur aussi; mais son regard ne cherchait pas les flots, et ce n'était pas des parfums de la mer qu'il enivrait sa muette rêverie.

Madame de Belnave ne tarda pas à subir de salutaires influences. Elle avait fini par puiser dans l'expansion de ses regrets un charme qui la rattachait insensiblement à l'existence, et lui faisait ajourner indéfiniment l'exécution de ses funestes projets. Elle pressait bien encore le départ d'Henry, mais d'une voix si fai-

ble, et d'un si faible cœur, que le jeune homme pouvait prolonger son séjour sans craindre de l'exposer au reproche d'importunité. La douleur est si férocement égoïste, elle se croit si bien le centre de toutes choses, elle est si pieusement convaincue que la nature entière se lamente et pleure avec elle, que Marianna ne s'inquiétait guère de savoir si son compagnon n'avait pas un autre rôle à jouer, plus sérieux que celui d'écouter sur les rives de l'Océan les plaintes d'un amour malheureux. Henry était devenu pour elle un besoin réel. Elle aimait à le voir poindre, le matin, sur la côte, ou, quand la marée était basse, accourir, comme un chamois, par les récifs. S'il tardait, elle interrogeait d'un regard inquiet le sentier ou les brisans, et quand la blonde tête apparaissait enfin, sa poitrine, dégagée d'un vague sentiment de terreur, se soulevait libre et légère, et aspirait l'air avec joie. Un jour pourtant, elle avait exigé, dans une heure de ré-

flexion sévère et désintéressée, qu'Henry rentrât dans la vie que lui prescrivaient ses devoirs. Elle avait compris que ce n'était pas là la place de cet enfant, que d'autres soins le réclamaient, que sa destinée, à elle, était accomplie, qu'il avait, lui, la sienne à faire, et que c'était un meurtre enfin d'enchaîner ainsi tout un avenir à un passé irréparable. Henry, de son côté, avait semblé céder aux instances de Marianna, et tous deux s'étaient quittés le soir, en échangeant un long adieu, comme si les jours suivans n'eussent pas dû les réunir.

—Vous partez chargé de mes bénédictions, lui avait-elle dit en le pressant doucement sur son sein; vous êtes un noble cœur. George m'a porté un rude coup, et je doute que je m'en relève; mais, dussé-je en mourir, je sortirai de ce monde sans amertume et sans colère, avec la pensée consolante qu'il enferme des affections sincères, des sentimens vrais et durables. Adieu; que mon souvenir

vous soit doux, et que la vie vous soit légère !

Elle l'avait conduit jusqu'au pied de la tour. Ils se séparèrent après s'être embrassés tendrement. Henry devait partir le lendemain matin, par la carriole qui fait chaque jour le service de Pornic à Paimbœuf. Marianna demeura sur la plage à suivre du regard la lampe qui montait lentement d'étage en étage. Au bout de quelques instans, la chambre d'Henry s'illumina, la fenêtre s'ouvrit, et le jeune homme, se penchant sur la barre, put voir un mouchoir blanc qui s'agitait dans l'ombre, en signe de suprême adieu.

Madame de Belnave avait trop présumé de ses forces et de son courage. Elle s'était fait de la présence d'Henry une trop longue habitude pour pouvoir s'en sevrer impunément. Il lui sembla qu'elle subissait un nouvel abandon. Elle avait cru, jusqu'alors, avoir épuisé la douleur jusqu'à la lie; elle s'étonna de trouver encore tant de fiel au fond du calice.

Le lendemain, elle se leva, découragée du sacrifice de la veille. Dans je ne sais quel espoir qu'elle ne s'avoua pas à elle-même, elle se rendit à la côte, et, grimpant sur le roc le plus élevé, elle laissa son ame et ses yeux courir vers la ville, qui blanchissait aux feux du matin. Le soleil monta dans le ciel, les pêcheurs couvrirent la plage, les voiles sortirent du port : Henry ne parut pas. Elle alla s'asseoir aux lieux où ils s'étaient assis ensemble; elle parcourut les bords qu'ils avaient parcourus tous deux; mais ses plaintes n'éveillaient plus d'échos, et ses larmes tombaient sur la grève aride. Elle crut que cette mortelle journée n'aurait pas de fin. Le soir, ayant tourné ses pas vers Pornic, elle s'arrêta devant la tour déserte, où elle avait été l'objet d'une si vive sollicitude; puis, promenant autour d'elle un long et douloureux regard, elle reprit, en soupirant, le chemin de sa solitude. Dans l'amertume de ses pensées, elle accusait Henry, l'injuste! elle se disait que ses scrupules l'avaient trouvé

bien humble et bien docile, et qu'il était parti bien vite, et qu'une amitié véritable ne l'eût pas ainsi délaissée. C'était un noble enfant, sans doute, mais d'enthousiasme et de découragement faciles; prompt au sacrifice, mais sans suite dans le dévouement; une de ces natures qui manquent de souffle, ames sans profondeur, où les affections ne germent qu'à la superficie, tempéramens de paille chez lesquels l'héroïsme s'éteint aussi rapidement qu'il s'allume. Il était arrivé, séduit par la poésie de son rôle : il avait pris follement un caprice d'imagination pour une exigence de cœur. C'était moins qu'un ami, ce n'était qu'un poète : aux prises avec la réalité, il avait dû succomber à l'œuvre. Ces tristes réflexions avaient ramené madame de Belnave au village. Près de rentrer, sur le pas de sa porte, elle trouva Henry qui l'attendait. Elle craignit d'abord que ce ne fût une illusion, mais le jeune homme s'étant levé, et lui ayant tendu la main, elle la prit, et, par

un brusque mouvement de reconnaissance, elle la porta à ses lèvres. Arrivé à Paimbœuf, il n'avait pu se résoudre à poursuivre sa route; il était revenu par la voiture du soir.

— Ah! j'étais sûre que vous ne partiriez pas! s'écria-t-elle avec effusion.

— Écoutez, lui dit-il, et répondez-moi franchement. Est-ce dans mon intérêt ou dans le vôtre que vous avez tenté de m'éloigner? Ma présence vous est-elle fâcheuse? Troublé-je votre solitude? Vous est-il importun de penser que je respire l'air que vous respirez? Peut-être irrité-je vos souvenirs au lieu de les calmer? Dites, sans crainte de m'offenser, et s'il en est ainsi, je partirai et ne reviendrai plus.

— Henry, dit-elle, ma joie ne vous a-t-elle pas répondu?

— Pourquoi donc, sans pitié pour vous-même, m'avoir si cruellement exilé de votre douleur? Vous me parliez de mes devoirs,

mais en est-il de plus sacrés que ceux que l'affection nous impose? Ce n'est pas vous qui consentiriez à fuir le chevet d'un ami mourant. D'ailleurs, ne devinez-vous pas que ma tendresse est égoïste, et que je me creuse pour l'avenir des sources de consolations? Qui sait? mon tour viendra peut-être. Laissez-moi donc vous aider à vivre. Vous n'êtes pas de ces cœurs que la reconnaissance embarrasse; je vous prête aujourd'hui, vous me rendrez plus tard.

— Henry! Henry! s'écriait-elle en lui pressant de nouveau les mains; et elle les arrosait en même temps de larmes d'attendrissement.

Dans l'affreux abandon où George l'avait plongée, il lui semblait doux de se sentir aimée de la sorte; et bien qu'elle fût décidée à ne tenter aucune chance de guérison, elle se cramponnait instinctivement à cette tendresse qui devait la sauver. Bientôt, leurs habitudes se mêlèrent et se confondirent. Marianna se plaisait à cette communauté d'exis-

tence qui lui rappelait les jours heureux qu'elle avait vécu avec Bussy. Ils prenaient leurs repas ensemble, soit à Sainte-Marie, soit au Porto, soit dans quelque autre hameau qu'ils rencontraient dans leurs excursions sur la côte. Bientôt ces excursions s'étendirent au loin dans le pays. Ils visitèrent la pointe de Saint-Gildas, Noirmoutiers et l'Ile-Dieu. Henry savait intéresser madame de Belnave aux lieux qu'ils parcouraient : il en connaissait l'histoire ; au besoin, il l'eût inventée. Il savait aussi jeter en elle des semences d'espoir et de vie.

— Voyez, lui disait-il un soir, tout meurt, mais tout renaît. La mer quitte ses bords et laisse les carènes couchées sur le flanc, dans la vase : encore quelques heures, les vagues viendront couvrir la plage et balancer sur leur sein les navires soulevés. Les plantes arrachées par l'orage vont refleurir sur un sol meilleur. Il est, dans un champ de mon père, un arbre frappé de la foudre ; à le voir chargé de feuil-

lage, on dirait que le feu du ciel en a fécondé les rameaux. Voyez, l'hiver a fui : la colline verdoie, la terre s'éveille et chante. Pensez-vous que notre cœur ne soit pas soumis aux mêmes lois que la nature, et que Dien nous ait traités moins favorablement que le reste de la création? Rappelez-vous ces paroles de l'un de vos poétes les plus chers : « — Bien souvent on croit que c'en est fait des belles années et de leurs dons; on se dépouille, on se couche au cercueil, on se pleure. Puis, on oublie, on s'exhale, on se renouvelle. Deux ou trois années de larmes ne sont qu'une rosée dans la jeunesse ; une matinée meilleure essuie tout, une fraîche brise nous répare. Le rayon venu, on renaît; le cœur fleurit et s'étonne lui-même de ces fleurs faciles et de ces gazons qui recouvrent le sépulcre des douleurs d'hier. Chaque printemps qui reparaît est une jeunesse que nous offre la nature, et par laquelle elle revient tenter notre puissance de jouir et notre capacité pour le

bonheur. Y trop résister n'est pas sage. »

Elle secouait la tête et ne répondait pas, mais elle ne songeait plus à mourir. La douleur s'use en se racontant. Déjà celle de Marianna était moins acérée, et chaque jour en émoussait la pointe et le tranchant. La saison des bains approchait : Pornic allait être envahi par la foule. Comme deux oiseaux effarouchés, ils prirent leur volée, et allèrent chercher un nid plus silencieux et plus solitaire. Ils l'eussent trouvé bien aisément dans cette contrée, patrie du silence. Mais, à peine installés, Henry imaginait toujours quelque prétexte pour reployer leur tente, et la porter sur d'autres rivages. Ils explorèrent ainsi toute cette partie de la Bretagne, si riche de beaux sites et de grands souvenirs. Les accidens de cette vie errante distrayaient madame de Belnave et l'arrachaient forcément à elle-même. Son désespoir se fondait dans la mélancolie du paysage qui se déroulait autour d'elle. Il faut dire aussi que son imagination romanesque

s'accommodait volontiers de cette aventureuse existence d'artistes et de Bohémiens. Les départs, au matin, les haltes sous les grands arbres, les pélerinages aux châteaux dévastés, les légendes racontées au bord des claires fontaines, ou sur le seuil des monastères en ruines, les arrivées, le soir, à l'hôtellerie; tous ces détails charmaient secrètement Marianna et poétisaient sa souffrance. Et puis, Henry avait d'inépuisables ressources pour absorber en elle l'activité du cœur, ou pour la détourner. C'était à la fois un caractère triste et rêveur, un esprit ardent et vif. Il résultait de ce contraste une mobilité de sensations, d'idées et de manières qui tenait continuellement madame de Belnave en action, et qui rompait avec bonheur la monotonie de leurs entretiens.

Ce fut par une chaude soirée d'été, qu'ils découvrirent un des coins de cette terre de France, que le soleil éclaire avec le plus d'amour. Partis le jour même de Mortagne, ils

avaient, au carrefour de Torfou, salué la colonne Vendéenne, et la voiture roulait depuis quelques heures sur la route poudreuse, jetée, comme une écharpe, au travers des blés jaunissans et des steppes de hautes bruyères, lorsque, arrivés au sommet d'une côte, ils s'arrêtèrent pour contempler le magique tableau qui s'offrit à leurs yeux. C'était une vallée encadrée par d'étroits horizons ; mais à voir tant d'enchantemens réunis dans un espace si borné, il semblait un jardin où la nature aurait étalé tous les échantillons de sa magnificence, afin qu'on pût l'embrasser d'un seul regard, et, pour ainsi dire, la toucher de la main. Dans le creux du vallon, où descendaient déjà l'ombre et le silence, une rivière, unie comme un miroir, réfléchissait dans ses eaux de cristal le luxe de ses rivages. Les chênes se penchaient sur ces ondes; les saules y baignaient leurs cheveux azurés. Barré de distance en distance par les écluses qui donnaient le mouvement et la vie à d'élégantes fabriques, le courant se brisait en cascatelles écumantes,

pour reprendre presque aussitôt son aspect de lac endormi. Sur la rive gauche, au bas de la ville qui s'échelonnait coquettement sur le versant de la montagne, et mirait sa toiture italienne dans le fleuve qui lui mouillait les pieds, un château féodal, pareil lui-même à une ville fortifiée, s'élevait dans sa masse imposante, et racontait les siècles écoulés, tandis que, ça et là, des ruines plus récentes disaient les malheurs de notre âge. C'était un des rares débris qu'a respectés jusqu'à ce jour le monstre aux cent bras qui s'appelle industrie. Mutilé par la guerre, et rongé par le temps, la nature l'avait conservé sous un ciment de fleurs et de verdure. Le lierre grimpait aux murs et en soutenait les assises; les giroflées et la clématite tombaient en touffes odorantes le long des flancs crevassés; les campanules agitaient entre les lézardes leurs clochettes roses et bleues, et, comme le panache d'un casque de géant, au front de chaque tour s'épanouissait un bouquet d'ormes. Les créneaux

étaient encore embrâsés des feux du couchant, et cependant, sur l'autre bord, le croissant effilé de la lune, sortant d'un massif de coudriers, brochait de lames d'argent la couche frissonnante de l'onde, et blanchissait, sur la colline, des sentiers, tous pleins d'amour et de mystère, qui couraient entre les rochers, et se perdaient furtivement sous le feuillage. Les deux voyageurs restèrent long-temps absorbés dans une contemplation muette. On entendait le bruit des écluses, le bourdonnement des insectes ailés, les cris des martinets qui traçaient autour des bastions des cercles fantastiques, et le son voilé d'un cor qui se plaignait sous les arceaux brisés.

Marianna se laissa prendre au charme de ces lieux. Les ruines, les pins, les cyprès, les mélèzes qui se mêlent au luxe éblouissant de cette splendide nature, y projettent des teintes sombres qui en adoucissent l'éclat et en permettent la contemplation aux yeux fatigués de larmes.

Eden enchanté, que protège un nom cher aux arts, nul n'a pu le voir sans l'aimer. Les ames lassées s'y reposent: telle n'y chercha que l'oubli, qui sut y trouver l'espérance. Les esprits les plus avides du bruit et des fêtes du monde, s'y surprennent à rêver de longs jours de félicité. Les rêves de bonheur y sont plus doux que le bonheur sous d'autres cieux. Heureux donc ceux-là qui, libres de tout soin, au retour de la verte saison, peuvent, le long de ces sentiers, au bord de ces eaux murmurantes, aller poursuivre leur chimère : heureux trois fois, si, la voyant un jour, — dût ce jour être sans lendemain — ployer ses ailes et s'abattre sous ces frais ombrages, il leur est donné de la saisir, plus belle que leurs plus belles illusions, et d'emporter de ces rives bénies des souvenirs embaumés comme elle !

Ce fut une nouvelle vie, moins austère que celle qu'ils avaient promenée sur les dunes de l'Océan. Leurs habitudes n'avaient pas changé, mais le nom de George ne se mêlait plus à

tous leurs discours, et madame de Belnave ouvrait involontairement son ame aux brises amollissantes. Le voisinage de la mer avait déroulé à sa douleur les champs de l'infini : resserrée cette fois par de rians horizons, cette douleur prit de jour en jour des proportions moins gigantesques et un caractère moins sauvage. Encore tout imprégnée des senteurs de la grève, elle se parfuma de la verdure des bois et des fleurs du vallon.

Ce petit pays est, aux beaux jours, visité par tous les sots qui fleurissent à dix lieues à la ronde. Les archives de la Garenne font foi que l'esprit, s'il court les rues, ne court guère les grands chemins. Henry et Marianna cherchèrent les sentiers déserts ; le parc, où se presse la foule, ne les vit jamais qu'au matin, quand les merles saluaient le jour et que les écureuils sautaient gaiement de branche en branche. Mais il est sur l'autre colline, plus inculte et plus pittoresque, des asiles charmans qui, n'étant pas enclos de murs, sont dédaignés, par cela

même, de la tourbe des visiteurs. C'est là qu'ils allaient s'asseoir, loin du monde, à l'ombre des frênes, et qu'ils aimaient, à reprendre leurs chers entretiens, souvent interrompus par la lecture des poètes. Madame de Belnave se plaisait à ces lectures que lui faisait Henry. C'étaient presque toujours les chants plaintifs de l'amour délaissé, cette éternelle histoire de l'amour des poètes : Marianna, en les écoutant, éprouvait un secret sentiment d'orgueil, comme si tous ces nobles génies se fussent inspirés de sa souffrance. Henry savait aussi la captiver aux récits du passé. Ils foulaient une terre de glorieuse mémoire; il disait les faits qui l'ont illustrée, les luttes anciennes, les désastres des guerres récentes, et, devant ces hautes infortunes, madame de Belnave courbait le front et s'humiliait. Ils aimaient, durant les nuits sereines, à errer, comme deux ombres, au travers des ruines féodales : ranimant les cendres éteintes, et relevant par la pensée chaque pierre de l'édifice. Immobile

sur la plate-forme, la sentinelle veillait, appuyée sur sa hallebarde ; les gens-d'armes se pressaient dans la cour ; les destriers piaffaient à la porte mauresque ; la dame suzeraine, le faucon sur le poing, passait, escortée de ses pages. Marianna s'oubliait à ces jeux d'imagination poétique.

Il était bien vrai qu'elle se rattachait chaque jour à la vie par quelque invisible lien. Suspendue au bras d'Henry, elle se surprenait parfois marchant d'un pas léger, d'un cœur presque joyeux, ou bien, couchée sur le coteau, elle s'enivrait des parfums et des harmonies du paysage. On eût dit alors que son ame réfléchissait, comme un lac limpide, la nature qu'elle contemplait. Partout, autour d'elle, la vie fleurissait sur la mort; les saules mêlaient leur tendre verdure aux noirs rameaux des cyprès; l'hirondelle gazouillait sous les arceaux ruinés, le violier pendait aux murailles. Ainsi, dans cette ame brisée, la jeunesse triomphait du néant ; le sourire se mariait aux

pleurs, l'espérance aux regrets, et de nouveaux gazons germaient sur la tombe des illusions.

Toutefois, elle avait encore des heures où elle sentait retomber sur elle le poids écrasant de sa destinée, où ses plaies se rouvraient et saignaient toutes vives. Dans ces récrudescences de désespoir, Marianna blasphémait la tendresse qui l'avait sauvée ; elle s'accusait elle-même de faiblesse et de lâcheté, et, repoussant Henry avec colère, elle s'échappait pour aller pleurer à l'écart. Pareille à une biche blessée qui traîne à son flanc le trait mortel, elle allait par les sentiers qui côtoyent la Sèvres, folle, égarée, déchirant ses pieds aux cailloux, son visage aux ronces des buissons ; puis, épuisée et n'en pouvant plus, elle finissait par tomber, inanimée, au revers du chemin. Mais l'indulgente nature veillait sur elle et lui venait en aide. Les arbres l'enveloppaient d'ombre et de fraîcheur : les menthes embaumaient sa couche, les brises caressaient son sommeil, et, pour la regarder, les liserons de neige se penchaient sur les

haies. Ainsi, la paix et le silence filtraient goutte à goutte en son âme. A son réveil, elle souriait aux bienfaits de la création : le souvenir d'Henry lui revenait, plus suave que l'air qu'elle respirait, plus parfumé que les plantes de la rive, plus virginal que les fleurs qui la regardaient, et, s'accusant d'injustice et d'ingratitude, elle allait chercher sa grâce dans le cœur qu'elle avait repoussé. Henry se prêtait avec douceur à tous les caprices de cette humeur tendre et farouche ; mais qui pourra dire jamais ce qui se passa dans ce jeune homme, durant ce temps d'apparente résignation !

Aussi imprudente dans l'effusion de ses regrets qu'autrefois dans l'expansion de son bonheur, Marianna ne soupçonnait rien et ne songeait jamais à s'enquérir si le lac, qu'elle voyait calme et limpide à la surface, ne dormait pas sur un lit tourmenté. Elle n'avait pas encore imaginé qu'il pût y avoir sous le ciel une autre douleur que la sienne,

et celui qui serait venu lui dire qu'il était une créature souffrant d'une blessure, pour le moins aussi cuisante que le mal qui la consumait, n'eût éveillé peut-être en elle qu'un mouvement d'incrédulité. Elle aimait Henry cependant : elle l'aimait, à l'insu d'elle-même, d'une affection plus vive que celle qu'entraîne la reconnaissance. Elle aimait en lui les qualités qu'elle ne retrouvait déjà plus en elle, les grâces de la jeunesse, le naïf enthousiasme des esprits inexpérimentés, la poésie des sentimens que n'a pas encore déflorés l'existence. Il la reportait aux jours de son printemps, à ces jours si rapidement envolés, où elle s'épanouissait, elle aussi, aux promesses de l'avenir. En l'écoutant, elle se demandait avec irritation pourquoi le ciel ne lui avait pas envoyé, au lieu de l'ame épuisée de Bussy, cette ame neuve et fraternelle ; et parfois alors tout prenait une voix pour lui dire, avec le poète, que ces jours n'étaient pas envolés sans retour et qu'il est en nous des

gerbes d'amour, toujours prêtes à s'ouvrir au premier souffle caressant. Il y avait des instans où des flots de tendresse affluaient subitement à ses lèvres sans pouvoir s'échapper; d'autres où ses joues se mouillaient de larmes qui jaillissaient de sources ignorées, mais non plus de sources amères. Il y avait des soirées enivrantes où, s'abandonnant mollement au bras qui la soutenait, elle allait rêveuse et troublée, s'oubliant en de longs silences. D'autres fois son affection pour Henry prenait un caractère ardent et passionné. Et que de fois aussi, dans la tristesse de ses pensées, comparant ce qu'avait été George et ce qu'était Henry pour elle, elle se demanda, avec une préoccupation secrète, quels feux n'allumerait pas l'amour dans un cœur où l'amitié brûlait d'une si belle flamme! Comment se serait-elle défiée du charme qui se formait tout à l'entour de cet enfant? Elle croyait ne chercher en lui qu'un souvenir vivant d'un passé toujours adoré. Ainsi qu'il arrive dans toute intimité,

George et Henry s'étaient fortement imprégnés l'un de l'autre : Henry surtout, cire plus malléable, avait reçu l'empreinte de Bussy. Madame de Belnave pouvait donc, sans faillir à la religion des regrets, obéir aux séductions qui l'attiraient vers ce jeune homme. Il lui rendait les gestes, les attitudes, les inflexions de voix et jusqu'aux expressions que George affectionnait : c'était George traduit en une jeune et gracieuse image, et, quand ils allaient tous deux, par les nuits étoilées, à travers les prés qu'inondaient les clartés célestes, si, près de lui, elle sentait remuer dans son sein de vagues desirs, s'allumer d'inquiètes ardeurs, elle s'y livrait sans méfiance, prenant les premières lueurs de cette aube nouvelle pour les derniers reflets du soleil évanoui.

C'était par ces pentes insensibles que madame de Belnave descendait à pas lents le calvaire de sa douleur. Cependant, le jour n'était pas éloigné, où elle devait s'avancer d'un pied plus rapide et plus sûr dans la voi

de sa délivrance. Ce jour arriva : ce fut celui où l'orgueil, se dégageant, dans son sein, de l'amour qui l'avait opprimé, s'agita et tendit à remonter à la surface. Le véritable amour est humble, patient, résigné, et ne craint pas de s'abaisser ; il s'exalte dans son abjection et se glorifie dans sa honte ; dans l'ame qu'il possède, il domine l'orgueil et le tient sous lui, terrassé. Le véritable amour est à lui-même toute sa gloire ; il survit à l'abandon, n'accuse que lui seul et bénit long-temps la main qui l'a frappé. Mais tout abattu qu'il est, l'orgueil veille en silence : aussitôt que l'amour découragé chancelle, — car, reflet de l'amour divin, ce n'est qu'en Dieu qu'il peut trouver un aliment sans cesse renaissant et brûler d'une ardeur éternelle : égaré sur le front de la créature, il vient une heure où le rayon pâlit — l'orgueil humain dresse la tête. Long-temps encore, entre ces deux élémens, destinés tour à tour à s'absorber l'un l'autre, subsiste une lutte secrète ; mais pareil à la force élastique,

qui se relève avec d'autant plus d'énergie qu'elle a été plus énergiquement comprimée, l'orgueil triomphe, et lorsqu'enfin il a pu regagner le faîte, et que, tout saignant, tout meurtri, il mesure l'abîme où l'amour l'avait précipité, il pousse un cri terrible, et dès-lors les rôles sont changés. C'est là, du moins, ce qui arriva dans le cœur de madame de Belnave. Il vint un jour où sa fierté outragée se plaignit, où sa mémoire se fit moins indulgente, où son mal lui devint moins cher et moins précieux. Elle entrevit le degré d'abaissement où George l'avait plongée, et tout son sang se révolta à la pensée des humiliations qu'elle avait dévorées. Elle négligea les doux souvenirs, et s'acharna aux souvenirs amers. Les images caressantes s'évanouirent devant le cortège des vanités blessées. En repassant dans son esprit ce qu'elle avait essuyé d'affronts, elle se méprisa dans sa patience et dans sa longanimité: les injures qu'elle avait ensevelies dans sa tendresse se réveillèrent en jetant un

cri de vengeance. Il en est des blessures de l'amour comme de celles qu'on reçoit au milieu de la mêlée : on ne les sent qu'après la chaleur de l'action, le lendemain de la bataille. La rudesse de George, sa dureté, son ingratitude, ce qu'elle avait été pour lui, ce qu'il avait été pour elle, son langage acerbe, son front d'airain, sa figure inexorable, alors qu'elle baisait tout en pleurs les mains et les pieds du bourreau : tous les détails de ce long martyre lui apparurent dans leur poignante réalité, et mille voix s'élevèrent en elle pour protester contre le passé. Dès-lors madame de Belnave entra en pleine convalescence; quand les plaies de l'amour-propre s'ouvrent, celles de l'amour sont près de se fermer.

Et à mesure qu'elle se détachait de Bussy, — toujours à son insu, car elle prenait pour le mal d'amour le mal d'orgueil qui lui succédait, — elle se rapprochait de son compagnon d'exil. Déjà elle l'observait avec intérêt, l'étudiant dans ses goûts, dans ses projets,

dans ses espérances, et commençant à s'inquiéter sérieusement de cette destinée qui semblait s'oublier elle-même. Elle aimait à l'entendre parler de l'existence qu'il abordait à peine, le provoquant aux épanchemens, et rallumant, pour ainsi dire, le flambeau de ses illusions à cette flamme que n'avaient encore assaillie ni l'orage, ni les vents contraires. Il y avait long-temps qu'elle avait remarqué en lui ces rêveuses tristesses, brumes du matin de la vie, qui flottent sur les âmes nouvellement écloses. En l'examinant avec plus d'attention, elle ne tarda pas à soupçonner un mal réel caché dans les plis de ce jeune cœur. Un jour qu'elle était allée seule, sous les aulnes qui bordent la rivière, et qu'elle revenait par le sentier qui grimpe le long du coteau, elle aperçut Henry qui ne l'avait pas vue venir. Accoudé sur le roc, le front appuyé sur la main, les doigts enfoncés dans ses cheveux qu'ils tordaient par un mouvement convulsif, il se tenait debout contre un de;

blocs de granit qui hérissent le flanc de la colline; son air était souffrant, son regard était sombre, et je ne sais quel sentiment étouffé relevait ses lèvres et gonflait ses narines. Marianna le surprit dans cette attitude. Après être restée quelques instans à le contempler, elle lui mit doucement une main sur l'épaule, et d'une voix affectueuse :

— Henry, dit-elle, vous souffrez, qu'avez-vous?

Henry se retourna brusquement, et comme il essayait de sourire, se préparant à tromper Marianna par quelque pieux mensonge :

— Vous souffrez, reprit-elle aussitôt d'un accent impérieux et tendre, et ce qu'il y a de plus affreux, Henry, c'est que pour souffrir, vous vous cachez de moi. Ai-je donc mérité cet outrage? dites, vous ai-je refusé une place dans ma douleur? et voilà que vous me fermez la vôtre! n'avez-vous pas eu votre part de mes larmes? et voilà que vous me dérobez vos chagrins! oui, vos chagrins: depuis long-

temps je vous observe, et je sais bien que vous aussi, vous avez votre mal : ce mal, ne sauriez-vous le dire ? suis-je indigne de votre confiance? hélas ! ne puis-je rien pour vous?

Henry s'efforça de rejeter bien loin les appréhensions de madame de Belnave, mais elle demeura convaincue que ce cœur recélait un secret douloureux. Elle puisa pour lui, dans cette conviction, un sentiment plus vif et plus profond, une affection plus inquiète et plus assidue. Ce fut son tour de l'entourer de soins vigilans, de se délaisser pour celui qui s'était délaissé pour elle. Cette sollicitude nouvelle acheva de la détourner de la contemplation d'elle-même, et hâta l'heure de sa guérison. Elle respecta la réserve de ce mal ignoré qui s'obstinait au silence, mais elle s'en préoccupa intérieurement, elle en chercha la cause avec une discrète ardeur. En réfléchissant sur l'avenir d'Henry, en méditant ce qu'elle lui avait entendu raconter de lui-même, elle comprit que c'é-

tait de ces ames condamnées à traverser solitairement la vie, ou bien à se briser contre l'égoïsme du monde : ames d'élite, si richement douées pour le bonheur, qu'on peut leur prédire à coup sûr de grands malheurs et de longues traverses. En regardant autour de lui, elle le vit isolé, sans autre appui que l'amitié de George, et elle recula devant l'idée de livrer aux influences de ce vent du nord, cet arbuste qui ne demandait qu'à fleurir dans une atmosphère de tendresse. Dès lors, le sentiment de la protection, sentiment tout nouveau pour elle, s'éveilla dans son sein et lui déroula de nouveaux horizons ; elle se promit de rendre à cet enfant la mère qu'il avait perdue, de l'aider de son expérience, d'être pour lui comme un phare lumineux qui l'attirerait aux fortunés rivages. C'est presque toujours par ces voies détournées que le second amour se glisse dans le cœur de la femme. Il est si doux de se venger par le bonheur qu'on donne, du bonheur

qu'on n'a pas rencontré! Et puis, c'est une prétention commune à tous les êtres qui ont gâté leur destinée, que de vouloir, en expiation de leurs égaremens, se charger du soin d'une destinée étrangère. Une fois pénétrée de son rôle, madame de Belnave calcula froidement les intérêts de la vie qu'elle venait d'ajouter à la sienne. Bien qu'Henry lui eût toujours présenté sa position comme beaucoup plus indépendante qu'elle ne l'était en effet, elle sentit que c'était assez de jours perdus dans les champs stériles des regrets et de la rêverie; elle s'arma de courage, et déclara qu'elle se croyait assez sûre d'elle-même pour pouvoir rentrer à Paris sans danger. Mais, soit qu'il redoutât pour elle le retour aux lieux où elle avait souffert, soit qu'il le redoutât pour lui-même, soit plutôt qu'il prévît trop bien le sort qui l'attendait à Paris, Henry insista pour prolonger leur absence jusqu'à la fin de la saison. Marianna céda une fois encore : mais un incident étrange devait précipiter leur départ.

Il est sur ces bords aimés du ciel, par-de là le coteau qui domine la rive gauche, un hameau du nom de la Madelaine, qui ne s'est pas relevé des fureurs de nos guerres civiles. A chaque pas on y rencontre de funèbres vestiges, car, sur cette terre de Vendée, le fer et la flamme ont écrit l'histoire en caractères ineffaçables. Ecroulées à demi, la plupart des maisons y montrent leurs flancs nus, tout noirs encore de l'incendie; les ronces croissent sur les seuils brisés, le vent et la pluie s'engouffrent par les vitraux ouverts, l'aspic et la couleuvre sont les seuls hôtes du foyer. Quelques blanches habitations, tapissées de pampre, se dressent çà et là, comme de pâles ressuscitées; mais l'église n'a point dépouillé ses vêtemens de proscrite et de désolée; le lierre, ce linceul des ruines, l'enveloppe des pieds à la tête; l'herbe a recouvert les marches de l'autel, la cloche est muette, la nef est déserte, les troupeaux paissent sur le parvis, le lézard dort au soleil sur le front des saints mutilés.

Non loin de là, s'élève le château seigneurial pareillement abandonné, et c'est un spectacle devant lequel la pensée s'incline et médite, que ces deux grandes puissances du passé, l'église et le château, tombées le même jour et sous le même coup, qui semblent se contempler l'une l'autre et se confier leur douleur.

Ce n'est plus l'aspect solennel et terrible des ruines orgueilleuses qui règnent sur le vallon, mais quelque chose de tendre et de voilé qui parle moins à l'imagination, et va plus directement au cœur. Là, tout est modeste, doux et triste à la fois : tout respire l'humilité du malheur, la résignation de la défaite. Le château n'a rien de la fière attitude, ni des allures guerrières de son frère aîné. Il n'a pas, comme celui-ci, porté l'écu, le casque et la bannière. C'est un bonhomme de castel, bourgeoisement assis sur une petite éminence, avec une girouette fleurdelysée au front, et regardant d'un air mélancolique les blés onduler à ses pieds et les herbages pousser

dans son enceinte. Le poète n'y rêvera pas de chevaliers aux éperons d'or, de tournois, de fêtes royales ; mais de gracieuses images, plus fraîches et moins turbulentes, s'éveilleront à ses souvenirs. Se reportant aux jours heureux qui précédèrent ces désastres récens, auxquels ont assisté nos pères, il rendra le seigneur au château, et le prêtre à l'église ; il verra, le long des épis dorés, le pasteur cheminant en lisant son bréviaire ; dans la cour du château, par quelque soirée sereine, une femme au noble maintien, à ses côtés des enfans beaux comme elle, le précepteur s'entretenant avec l'époux; et cependant l'angelus tintera au temple rustique, les bestiaux rentreront en mugissant aux étables, les chiens aboieront à leur poursuite, et les pâtres Armoricains chanteront d'une voix lente les airs graves de leur pays.

Madame de Belnave avait fait de ce coin silencieux le but accoutumé de ses rêveries les plus chères. Dans cette ame sans cesse

occupée d'elle-même, qui cherchait partout d'insaisissables rapports avec sa destinée, les débris séculaires du château féodal n'excitaient aucune sympathie; entre ces murs épais, flanqués de tours et de bastions, sous ces voûtes colossales qui semblent n'avoir abrité que des familles de géants, sa douleur se sentait petite et mal à l'aise; mais là, tout les accidens du paysage s'harmoniaient avec les dispositions de son cœur : la majesté de l'histoire n'écrasait pas le drame de sa vie, la voix des siècles n'étouffait pas celle de ses regrets. Aussi, s'était-elle fait de ce lieu un refuge de prédilection. Elle s'y rendait, chaque soir, à l'heure du crépuscule; mais, sur les derniers temps, elle y portait bien rarement les préoccupations des premiers jours.

Par un soir d'automne, elle était seule, assise sur un tertre vert, en face du château, qu'enveloppaient encore les vapeurs dorées du couchant. Ce n'était plus Bussy qui la tenait ainsi rêveuse. Elle avait vu, durant tout le jour, Henry

sombre et préoccupé ; elle avait creusé ce chagrin, sans pouvoir en trouver la source, et elle était sombre elle-même, inquiète, agitée ; elle s'interrogeait avec anxiété, et s'accusait dans sa tendresse inhabile à guérir et à consoler. Comme elle était plongée dans ces réflexions, Henry vint s'asseoir auprès d'elle.

La soirée était calme. Quelques feuilles que le vent détachait des rameaux, le cri des hirondelles qui s'attroupaient autour de l'église pour se consulter sur le jour du départ, une petite fille qui chassait devant elle une vache au poil roux, le battoir des lavandières qui retentissait au loin, troublaient seuls le silence de l'air et l'immobilité du paysage. Bientôt tous ces bruits s'évanouirent, et on n'entendit plus que le frémissement des brises automnales dans les arbres dont elles avaient déjà rouillé la cime.

Henry et Marianna se tenaient silencieux, assis l'un près de l'autre. Bien qu'on touchât

à la fin de la belle saison, la journée avait été orageuse ,et, par longs intervalles, de pâles éclairs blanchissaient l'horizon. Henry sentait courir dans ses cheveux l'haleine de Marianna, il entendait le frôlement de sa robe de soie dont les plis frissonnaient au vent, et jamais l'heure de midi ne l'avait embrasé de feux plus dévorans que le souffle attiédi de cette soirée d'automne. De son côté, Marianna regardait Henry à la lueur des étoiles, et parfois, il lui semblait voir George reposant auprès d'elle, non pas tel qu'elle l'avait connu, glacé, hautain, impitoyable ; mais jeune, gracieux, charmant, tel qu'en ses rêves de vierge inquiète lui était apparu, sur les bords de la Creuse, l'ange de sa destinée. Ils restèrent long-temps ainsi, à s'enivrer des émanations mystérieuses qu'ils échangeaient à leur insu. Bientôt, il se forma autour d'eux, une chaude et lourde atmosphère, imprégnée de pénétrantes essenteurs; leur respiration s'éleva, leur sang s'alluma par degrés, et leurs ames,

entraînée par d'invisibles courans, s'attirèrent pour se confondre.

Henry essaya de se soustraire aux influences qui l'envahissaient; mais, par je ne sais quelle perception, tandis que ses yeux plongeaient dans les profondeurs du ciel, il sentait sur lui le regard de Marianna qui le rivait invinciblement à sa place. Pour madame de Belnave, elle s'abandonnait sans crainte au charme qui s'emparait de tout son être, et ne devinait pas le trouble qu'elle jetait dans les sens de ce jeune homme; elle ignorait qu'Henry entrât pour quelque chose dans l'ivresse qu'elle éprouvait; cette fois, comme toujours, elle croyait ne caresser en lui qu'un souvenir et qu'une image; en cédant à l'attraction qu'il exerçait sur elle, elle ne croyait obéir qu'à l'impulsion de ses regrets. Elle était si loin d'imaginer qu'un second amour pût jamais refleurir sur les ruines de son bonheur! elle se disait si bien que, n'ayant pu mourir de sa douleur, elle en vivrait jusqu'à son dernier jour! Et

cependant son regard reposait toujours sur Henry. Il était là, si beau, si poétique ! il y avait si bien en lui toutes les grâces de l'adolescence ! son front était si pur et si rêveur ! ses cheveux que soulevait la brise, exhalaient un parfum si enivrant ! Il y eut un instant d'hallucination, où, par un mouvement de tendresse irréfléchie, l'ame égarée par les illusions que lui rendait ce triste et doux visage, elle se pencha vers Henry, et lui prenant la tête entre ses mains, elle la pressa contre son cœur. Chaste étreinte! nul ne saurait dire comment il arriva que leurs lèvres se rencontrèrent. Ce ne fut qu'un baiser, rapide comme l'éclair : mais l'étincelle qui tombe sur le salpètre produit une explosion moins prompte et moins terrible. Madame de Belnave s'arracha, pâle et tremblante, des bras qui l'avaient enlacée ; et, d'une voix altérée, qu'elle s'efforça de rendre calme et indifférente, elle se plaignit de la fraîcheur de la nuit et demanda s'il n'était pas l'heure de rentrer. Tous deux s'éloi-

gnèrent en silence ; mais ils se gardèrent des sentiers étroits; Marianna ne s'appuyait pas sur le bras d'Henry, et durant le trajet ils n'osèrent ni se regarder, ni échanger une parole.

Cet incident, dont il ne fut jamais question entre eux, jeta sur leurs relations beaucoup de gêne et de contrainte. Madame de Belnave prit vis-à-vis d'Henry une attitude réservée, elle donna à leurs entretiens un tour plus grave et plus positif, et contraignit l'esprit de ce jeune homme à se diriger vers les idées, trop long-temps négligées, de travail, d'ordre et d'avenir. Elle évita de se trouver avec lui dans les lieux déserts, et la nuit ne les vit plus errer à la clarté de ses étoiles. Avec quelque expérience, Henry se fût enorgueilli de ce changement ; mais c'était une ame toute neuve, qui ne savait rien de la vie. Il crut madame de Belnave offensée ; à son tour, il s'offensa de la réserve qu'elle lui témoignait, et dès-lors ce fut fini du charme de leur intimité.

Au bout de quinze jours, ils partirent d'un commun accord, Henry emportant bien avant dans son cœur le trait qu'il avait arraché du sein de Marianna.

IV

Il est des jours où vous diriez la nature plongée dans un deuil éternel. Le ciel n'a pas un coin d'azur : un seul nuage tout d'une pièce enveloppe la terre, comme un drap funèbre tendu à chaque point de l'horizon. L'air est stagnant, les feuilles sont immobiles. Une lumière terne et glacée rampe sur le sol. Les oiseaux se taisent; les fleurs se penchent tris-

tement sur leurs tiges : les arbres éplorés distillent goutte à goutte l'humidité que boivent leurs rameaux. Il semble que le flambeau de la vie s'est éteint, que les vents épuisés ne se lèveront plus, et que l'atmosphère qui pèse sur le monde est le manteau qui doit lui servir de linceul.

Cependant, où le regard ne voyait pas d'issue, un filet d'or perce soudain la nuée. Bientôt des brises inattendues la soulèvent et la déchirent. L'azur rit à travers les trouées. Déjà ce ne sont plus que de larges pans de brume que le soleil effondre et que le vent éparpille comme des flocons de ouate. Encore un instant, et de ces teintes sombres, qui semblaient devoir ne jamais s'éclaircir, il ne restera plus qu'une blanche vapeur, voile de gaze que le souffle de l'air plissera sur le flanc des coteaux. Les oiseaux secouent leurs ailes ; les fleurs relèvent leur corolle ; la terre engourdie se réveille : les concerts de la création sont près de recommencer.

C'est l'image de nos douleurs. Après qu'un grand désastre a fondu sur notre ame, il se fait en elle une nuit profonde où pas une étoile ne luit. Il semble qu'aucun rayon ne percera jamais ces ombres. Cependant, comme le soleil filtrant à travers la nue, la joie s'y fait jour par d'imperceptibles interstices. Ce ne sont d'abord que de pâles éclairs qui s'éteignent presque aussitôt : mais ces lueurs passagères deviennent plus vives et plus fréquentes. Bientôt les ténèbres s'effacent. Déjà le crépuscule a chassé cette nuit qui menaçait d'être éternelle : déjà la vie chante en cette ame qui se croyait morte au bonheur. Ainsi tout passe, rien n'est durable. Le temps a deux ailes : l'une essuie nos larmes, l'autre emporte nos joies.

Un an s'était écoulé depuis que madame de Belnave avait quitté Paris; elle en était partie avec le funeste espoir de ne plus y rentrer jamais; elle y rentra au bout d'un an, avec une ame, sinon sereine, du moins apaisée. Sans doute l'heure du retour ne fut point

exempte de quelque trouble, ni de quelque amertume. Lorsqu'elle aperçut à l'horizon Paris au travers de sa robe de brume, et qu'elle entendit les rumeurs de la ville pareilles aux mugissemens de la mer, cette heure fut terrible sans doute. Il lui sembla que chaque objet prenait dans le brouillard un aspect menaçant ; les bruits de la cité lui arrivèrent mêlés d'imprécations et de sanglots, et, comme un lugubre fantôme, le passé se dressa devant elle. Remontant plus haut le courant de ses souvenirs, elle se rappela son premier voyage à Paris, alors que tout était promesse, confiance, illusion dans son sein ; elle se rappela ce jour d'avril où, par un soleil éclatant, moins joyeux que celui qui rayonnait en elle, elle était entrée pour la première fois dans cette ville que George remplissait toute entière, et comparant ce qu'elle était alors et ce qu'elle était aujourd'hui, alors reine adorée de Blanfort, entourée d'affections permises, s'appuyant sans rougir sur un bras

avoué et protecteur ; aujourd'hui délaissée, errante, sans famille, n'ayant d'autre soutien que le dévouement, peut-être irréfléchi, d'un enfant dont la faiblesse réclamait un appui : elle fut prise d'une mortelle tristesse et son ame s'affaissa sous le découragement et l'ennui. Mais de tous les sentimens qui l'assaillirent, le plus cruel à coup sûr fut celui de sa guérison. Son désespoir avait duré moins long-temps que l'amour de Bussy : à cette pensée son cœur défaillit de honte et elle crut voir le spectre de sa douleur la regarder d'un air irrité.

Ces impressions fâcheuses ne s'effacèrent pas en un jour, mais elles cédèrent à des préoccupations plus récentes. Ce furent d'abord les soins d'un nouvel établissement. Marianna ne put jamais se décider à reprendre l'appartement qu'elle avait occupé durant son premier séjour, et qu'absente, elle avait conservé plutôt par incurie, que par prévoyance ; elle n'y demeura que le temps nécessaire à con-

sommer un pieux sacrifice. Elle ne voulut rien emporter de cet asile, elle ne voulut pas qu'une autre joie, ni qu'une autre douleur profanât les objets à jamais imprégnés des joies et des douleurs de son premier amour : le feu dévora tout. C'était une ame imbue de susceptibilités exquises et profondément pénétrée de la religion des affections éteintes. Cette tâche accomplie, elle découvrit, bien loin du bruit et de la foule, un nid où elle s'enferma avec de doux projets de retraite et de solitude. Ce fut dans un de ces quartiers déserts que n'a pas encore envahis le mouvement de l'industrie, dans un de ces hôtels graves et silencieux, qui s'élèvent tristement entre une cour où pousse l'herbe et de mélancoliques ombrages : derniers sanctuaires d'une aristocratie qui s'en va, plus noble dans son abandon, plus poétique dans sa ruine, que l'aristocratie nouvelle dans sa jeunesse et dans tout son éclat. Les fenêtres ouvraient sur de vastes jardins, plantés d'acacias et de maron-

niers, et Marianna pouvait, au travers de la ramée, voir l'unique chambre d'Henry, qui s'était logé aux alentours, mais plus près du ciel et dans un réduit plus modeste. Une fois installée, elle appela à son aide, pour la protéger contre les retours du passé, l'étude et les arts que lui avait fait négliger Bussy, les entretiens avec Noëmi, depuis long-temps interrompus : mais ce n'était déjà plus contre les regrets que cette inconsolable avait à se défendre.

Que faisait Henry cependant ? Henry venait d'entrer dans la lutte terrible qui sépare l'illusion de la réalité. Long-temps, il avait pris la vie pour chose facile et légère. Moins par amour que par orgueil, M. Felquères, en l'envoyant à Paris, avait assez largement pourvu aux besoins de son fils. En même temps, l'ingénieuse tendresse de George avait aplani pour lui les mille aspérités que tout jeune homme rencontre à ses premiers pas dans le monde : il l'avait associé à son bien-être, et s'était plu à

développer en lui des goûts et des instincts qu'il avait encouragés avec une folle indulgence. Après l'avoir attiré dans son hôtel, où l'attendait un appartement que George avait fait décorer lui-même, avec la coquetterie d'un amant pour une maîtresse adorée, il s'était empressé de lui ouvrir les portes de la vie parisienne, qui ne s'ouvrent qu'avec une clef d'or; il l'avait initié à toutes les jouissances qu'Henry, dans la condition bornée que lui avait faite le sort, n'aurait jamais entrevues qu'à travers ses songes de poète. Henry s'était ployé avec une merveilleuse souplesse aux exigences de cette position nouvelle. Il est des ames d'élection auxquelles le luxe sied, comme aux fleurs le soleil, et qui, transplantées tout à coup dans une atmosphère d'élégance, s'y acclimatent sans effort et s'y épanouissent aussitôt, comme dans leur élément naturel. D'ailleurs, en le mêlant au courant de son existence, George avait pris soin de l'abuser par de charitables mensonges; et celui-ci, tout en s'é-

tonnant de voir que ces années de travail et de postulat, qu'il s'était représentées, du fond de sa province, comme un temps de privation et d'austérité, s'offrissent à lui si riantes et si joyeuses, avait cru sincèrement, tant il y avait en lui de naïve ignorance! que son budget d'étudiant suffisait à tous ses besoins et qu'il empruntait seulement à Bussy des règles de conduite et des leçons de savoir-vivre.

On se souvient qu'il n'avait pas tardé à se sentir atteint d'un mal étrange : vague d'abord, inquiet, indécis, tel que chacun de nous s'en est senti frappé au sortir de l'adolescence : passion effrénée plus tard, qui devait s'attacher à lui comme un remords inexorable et le torturer de tous les tourmens de l'enfer. Chose bizarre! dans cette époque de ruine et de fondation, de mort et de résurrection sociale, où l'émeute ensanglantait nos villes, où la frémissante jeunesse cherchait l'occasion de mourir; dans cette époque d'angoisses et d'attente, où tous les yeux se tournaient vers l'Orient, où les cœurs

les plus assoupis se réveillaient, où les questions les plus sérieuses s'emparaient des têtes les plus frivoles, où tous les bras se mettaient à l'œuvre, où les femmes elles-mêmes s'armaient d'une virile audace; dans cette époque en mal d'avenir, où toute une société criait et se tordait dans les convulsions de l'enfantement — lui, ce jeune homme, n'avait vu que l'amour! Hélas! entre tant de labeurs, il n'avait pas choisi le moins rude, et quelle ne fut pas l'illusion de ses frères, s'ils crurent accomplir une tâche plus lourde que celle qu'il s'était réservée !

Oui, ce fut une lourde tâche. Grèves de l'Océan, ombrages de Vendée, vous savez ce qu'il souffrit alors ! mais souffrir ainsi, près d'une femme aimée, s'énivrer de sa voix, de ses pleurs et de sa présence, se sanctifier soi-même, chaque jour, à toute heure, par l'abnégation et le sacrifice, au milieu des graves solitudes, sous le ciel de la vieille Armorique, au murmure des flots, à l'ombre des

forêts, sans doute ce fut une belle souffrance près de laquelle aurait pâli toute félicité vulgaire. Et quelle ame, en effet, quelque peu éprise des chastes poésies du jeune âge, n'eût envié la gloire d'un semblable martyre? Mais lorsqu'après un an de cette vie à travers champs, il lui fallut rentrer dans le cercle de fer de la réalité; lorsqu'au sortir de ce rêve d'un an, il s'éveilla corps-à-corps avec son destin, et que toutes les faces de sa position se révélèrent à lui dans leur nudité désolante, sa carrière entravée, son père irrité, ses amis dispersés, et de toute part les aiguillons menaçans de la nécessité; lorsqu'aux douleurs de la passion, douleurs de divine essence, se mêlèrent les embarras du présent, l'incertitude de l'avenir, et les luttes mesquines de la vie positive; seul, sans protecteur, sans guide, sans appui, sans autre soutien que lui-même, le cœur consumé par un mal sans espoir, l'esprit allangui par l'habitude des exaltations solitaires: c'est alors qu'il comprit ce que c'est

que souffrir, c'est alors seulement qu'il put savoir s'il avait du courage. Eh bien ! non, tu ne l'avais pas, et d'ailleurs où l'aurais-tu pris, ce courage qui t'avait semblé si facile? Tes lèvres avaient constamment repoussé le pain des forts et ne s'étaient abreuvées qu'aux sources énervantes. Tandis que tes compagnons, arrachant au travail le secret du talent, ensemençaient leurs sillons et préparaient des moissons glorieuses, toi, délaissant ton avenir, tu jetais au vent des amours les dons sacrés de ta jeunesse. Aussi, quand vint le jour de l'épreuve, ce jour qu'avait défié ton ardeur insensée, tu te trouvas sans force et sans vertu pour combattre et pour résister !

Il ne s'agissait plus d'aller sur les plages, ou le long des traînes, par toutes les lunes et par tous les soleils, recueillir des larmes précieuses, et, passant tour à tour de l'églogue à l'élégie, s'égarer en contemplations et en désespoirs amoureux. Il s'agissait désormais de vivre, d'exister. Il avait dans ce long

voyage épuisé toutes ses ressources. Son aventure avait fait bruit dans sa province; naturellement, M. Felquères en avait été le premier instruit, et, comme il professait une médiocre estime pour ces façons de chevalier errant, il avait signifié à son fils, en lui envoyant sa malédiction, qu'il eût à revenir au pays, à moins qu'il ne préférât mourir à Paris, misérable. Henry qui n'eût pas hésité, n'aurait-il eu que cette alternative, se trouva donc réduit, avec des habitudes de bien-être, à la fortune de sa mère, c'est-à-dire à la pauvreté. Il aurait pu recourir à George, mais de retour à Paris, il avait évité de le voir; pourquoi? Il l'ignorait lui-même; mais, à son insu, il ne lui pardonnait pas Marianna.

Il échappait à peine aux jours fleuris de l'adolescence : à l'âge où tout fermente en nous, où les instincts s'éveillent, où les passions s'allument, où la sève coule et déborde, au milieu des agitations du cœur, des aspirations vers les joies inconnues de la vie,

c'est à cet âge qu'il se trouva aux prises avec ces deux monstres hideux qui ternissent et décolorent toutes les complaisances de l'imagination, la misère et la solitude. Heureux ceux de nos frères qui n'ont point subi cette épreuve ! Mais celui-ci ployait sous un autre fardeau. L'amour était en lui comme une ambition dévorante que le monde ne pouvait satisfaire : tourmenté, fiévreux, maladif, tel enfin que nous l'ont fait les poètes et les oisifs. Les poètes et les oisifs nous ont bien gâté l'amour ! ils en ont exagéré les joies et les souffrances ; d'une distraction ils ont fait une lourde tâche : ils ont attaché des chaînes aux ailes de la fantaisie ; à chercher le bonheur qu'ils n'ont pas rencontré, ils ont égaré le plaisir. Aussi, l'amour, qui seul aurait pu soulager les tristesses de cette génération, n'aura-t-il été qu'un supplice de plus pour elle. Où voulez-vous qu'un pauvre jeune homme, vivant de peine et de travail, dans l'étroite sphère où l'enferme la nécessité, répande les senti-

ments que vous avez développés en lui dans un ordre si élevé? où rencontrera-t-il, en descendant de sa mansarde, la femme parée des perfections que vous lui avez laissé entrevoir? Où trouvera-t-il la fée de ses rêves, l'ange de ses illusions? Vous leur avez fait de l'amour un désir brûlant qui jamais ne se pose, une fièvre qui ronge sans cesse, une soif ardente qui ne s'appaise pas. Pourquoi leur avoir enseigné le mépris des jouissances moins pures et des voluptés plus faciles? Pourquoi leur avoir créé cette affreuse lutte de l'âme et de la chair, de la terre et du ciel? N'était-ce pas assez de tant d'ambitions et de douleurs qui se partageaient leurs jours? Leur fallait-il aussi les rebellions du sang, les nuits embrasées et les cuisantes insomnies!

Il l'avait bien rencontré, lui, l'ange de ses illusions; mais plût à Dieu qu'il eût passé sa vie à le poursuivre dans le monde enchanté des chimères! Quand l'amour s'offrit à lui, comme un calice d'amertume, il ne calcula rien, il

n'espéra rien, il aima. Il avait cet âge où l'amour se suffit à lui-même : ce fut une flamme qui n'eut d'autre aliment que l'ame qu'elle embrasa. Jamais, auprès de Marianna, il ne profana d'un désir cette grande désolation qu'il jugeait lui-même éternelle ; jamais il n'éleva dans sa pensée l'édifice de son bonheur, sur les débris de celui dont il contemplait la ruine. Il avait rêvé, lui aussi, des abnégations surhumaines : il avait fait le roman de toutes les affections ; la tâche qui lui était échue ne passait pas ses espérances.

Exalté par la conscience de son héroïsme, il avait puisé dans la douleur qu'il assistait la force de supporter la sienne. Sa passion s'était tenue silencieuse et cachée devant cette immense infortune. Mais, lorsqu'il vit cette femme, qu'il avait crue pour jamais ensevelie, s'éveiller jeune et belle encore, et sortir de son linceul ; lorsqu'il la vit, comme un lys penché par l'orage, se relever, encore humide de ses larmes, mais prête à refleurir à de nouveaux

rayons : c'est alors que, sentant l'amour et la jeunesse se révolter en lui, il se débattit dans le cercle inflexible du rôle qu'il avait accepté. Mais vainement : l'amant ne put briser l'enveloppe de l'ami. Le prisonnier qui a limé les fers de son compagnon de chaîne et qui le voit partir, insoucieux et libre, tandis qu'il reste, lui, condamné à traîner une servitude éternelle, n'éprouve pas un sentiment de rage et de désespoir plus profond que ne l'éprouva ce malheureux jeune homme, en épiant la résurrection de Marianna. Ainsi, ce n'était pas pour lui qu'il avait arraché madame de Belnave à la mort ; ce n'était pas lui qui recueillerait les fruits de son amour et de sa conquête ! Il ne l'avait sauvée de George que pour la jeter dans les bras d'un autre ! C'était pour un autre qu'il avait relevé, au prix de tant de soins, cette plante brisée ; c'était dans un autre cœur qu'elle irait achever de s'épanouir un jour! Entre la jalousie du passé et la jalousie de l'avenir, qui pourrait dire ce qu'il souffrit alors!

Son caractère s'altéra et madame de Belnave alarmée se prit à l'interroger avec une sollicitude maternelle qui ne fit qu'irriter tant de maux. Il sentait bien qu'il n'était qu'un ami pour elle et qu'il lui fallait porter jusqu'au bout la croix de son sacrifice. L'amour fut pour lui comme ces fabuleux rivages dont on respirait la fraîcheur, mais où l'on n'abordait jamais. Il vécut près du bonheur sans pouvoir y porter la main. Il toucha l'autel et ne put l'embrasser. Un soir pourtant, un soir, on s'en souvient, il crut que l'heure était venue de sa transfiguration ; il sentit passer sur ses lèvres un avant-goût de la félicité céleste. Mais que cet instant fut rapide ! qu'il fut suivi d'une nuit sombre ! Henry n'avait entr'ouvert le ciel que pour s'en voir exilé sans retour.

A Paris, il se retira de madame de Belnave, sans humeur, sans affectation, et couvrant toujours de quelque prétexte la rareté de ses visites. Il lui cacha sa pauvreté, aussi

bien que son amour; sans doute il aurait trouvé doux d'épancher à grands flots les douleurs qui le ravageaient : mais, en disant le mal de son cœur, il eût craint d'embarrasser la reconnaissance de Marianna, et de paraître réclamer le prix de son dévouement.

Il essaya de vivre ainsi, mais il se courba bientôt sous le sentiment de son impuissance. L'amour l'avait détourné du culte de la réalité. Il n'avait ni spécialité, ni talent, ni connaissances; rien ne lui souriait, rien ne l'attirait; le monde était pour lui, terne et désenchanté. Demeuré étranger au mouvement d'idées qui se faisait alors, il ne se rattachait à aucun parti; il n'avait ni drapeau ni chef, il marchait tout seul en sa voie. Il n'avait que vingt ans, déjà le jeune homme s'éteignait en lui : la belle passion de la gloire avait séché dans son cœur, l'égoïsme de l'amour l'avait envahi de toute part. Il n'avait goût qu'à sa douleur. Que faire? que devenir? il promena autour de lui un regard morne et

tigué, et partout il rencontra la solitude, le découragement et l'ennui.

C'est alors qu'il se sentit pris d'un grand dégoût de toutes choses, et qu'il songea sérieusement à s'affranchir de l'existence. Dans cette époque, ils étaient tous ainsi ! ils avaient vingt ans et ils voulaient mourir! Leur aube blanchissait à peine qu'ils aspiraient déjà au soir. Le suicide était dans l'air, comme si l'émeute et la peste n'eussent pas suffi à décimer nos villes. Tous, ou presque tous étaient atteints du même mal ; et, chaque jour, une longue file de sœurs éplorées, de mères épouvantées allait interroger la Morgue. Comment ce jeune homme aurait-il échappé à la contagion, lui qui n'avait ni sœur à protéger, ni mère à soutenir, ni rien qui le rattachât au monde d'ici-bas ? tout l'invitait à le quitter, et les conseils de son désespoir, et les funestes exemples qui éclataient autour de lui, et les séductions d'une littérature qui égarait alors tous ces faibles courages. Hélas !

à celui-là, pardonnez d'avoir voulu mourir! ce n'était pas de ces tribuns de deux jours qui se tuaient, comme le vieux Caton, pour avoir désespéré de la cause de la liberté, ni de ces génies méconnus qui protestaient par leur mort contre l'ingratitude de leurs contemporains; ni de ces poètes étouffés qui se vengeaient de l'obscurité de leur vie par quelques heures de célébrité posthume. Il ne se plaignait pas, lui; il n'accusait ni la société, ni personne; humble de cœur, jamais l'orgueil ni la vanité n'avaient inquiété ses veilles ni son sommeil; au dernier échelon de la hiérarchie, il ne pensait pas que la place qu'il occupait fût au-dessous de ses mérites: ce n'était rien qu'une âme tendre qui désespérait de l'amour.

Ainsi les rôles étaient changés. Tandis qu'Henry s'affaissait sous le désespoir, Marianna s'élançait vers la vie, le cœur plein de renaissantes espérances. Elle n'osait pas s'avouer qu'elle aimait: peut-être l'ignorait-elle encore; mais,

au souvenir d'Henry, pourquoi se sentait-elle défaillir de honte en même temps que de bonheur? Sans cesse occupée à repasser dans son esprit les jours qu'ils venaient de compter ensemble, elle s'en récitait à elle-même tous les détails, et la mémoire, ce grand poète, les lui rendait parés de charmes toujours nouveaux. Elle avait des rêves tourmentés où elle se retrouvait assise sur un tertre vert près du château de la Madeleine, et lorsqu'elle se réveillait en sursaut, c'est qu'elle avait senti sur ses lèvres deux lèvres fraîches et brûlantes. Le soir, elle demeurait des heures entières à sa fenêtre, le regard attaché sur la fenêtre du jeune homme, qu'elle voyait, chaque nuit, s'allumer et s'éteindre comme un phare mystérieux. Elle avait fait de la lampe qui l'illuminait la confidente de ses pensées secrètes. Elle l'animait de sa vie et de ses sentiments; elle l'interrogeait avec inquiétude, elle en recevait des impressions de tristesse ou de joie, selon que la lueur était pâle

et mourante, ou le rayon vif et joyeux. Il lui semblait que c'était l'âme d'Henry qui brillait comme une étoile solitaire, et qui la regardait dans l'ombre.

Cependant, les visites d'Henry devenaient de plus en plus rares, et Marianna suivait avec une anxiété croissante les changements qui s'opéraient en lui. Elle en soupçonnait vaguement le motif, mais elle avait déjà les pudeurs de l'amour, et ce n'était jamais sans une timide réserve qu'elle osait le questionner. Et puis, savait-elle bien ce qui se passait dans son propre cœur! et quand même elle l'eût nettement compris, le passé n'était-il pas là, tout saignant encore et tout palpitant, pour l'arrêter, épouvantée, sur le seuil d'un second amour! Enfin, en supposant qu'elle fût disposée à le franchir, les âmes délicates comprendront sans effort de quels sentiments de retenue elle devait s'entourer en présence de ce jeune homme qui l'avait déjà vue si follement éprise, si follement résolue à mourir. Henry n'était

pas dans le secret de tous ces mystères, et jamais il ne quittait Marianna sans emporter le trait mortel plus avant dans sa blessure.

Un jour, madame de Belnave le trouva si changé qu'elle ne put réprimer, en l'apercevant, un mouvement de douleur et d'étonnement. Près d'un mois s'était écoulé depuis leur dernière entrevue. Ses traits s'étaient amaigris, ses lèvres décolorées, son visage assombri; ses yeux, enfoncés dans leur orbite, brillaient d'un funeste éclat: ses paupières étaient sanglantes. Il prit place auprès d'elle; son maintien était grave et triste; ils causèrent, sa voix était lente et sévère. Madame de Belnave voulut d'abord se plaindre doucement à lui de lui-même; mais la conversation prit insensiblement un tour sérieux et presque solennel. Ils parlèrent longuement des amertumes de cette vie et de l'espoir d'une vie meilleure; Henry répéta souvent ces paroles d'un poète, qu'il est beau de mourir jeune et de rendre à Dieu qui nous juge un cœur pur et plein d'il-

lusions ! Tous ses discours respiraient une sombre sagesse, et Marianna, en les écoutant, se sentait agitée par une indicible inquiétude. Elle essaya, à plusieurs reprises, de changer le cours de cet entretien, mais le jeune homme y revenait sans cesse. Au bout d'une heure, il se leva, et, près de s'éloigner, il demeura long-temps contre le chambranle de la cheminée, silencieux et immobile. Il y eut un instant où son secret faillit lui échapper, mais il le renfonça dans son âme, résolu à vider son calice jusqu'à la lie. Vingt fois, de son côté, madame de Belnave fut tentée de lui ouvrir ses bras et de l'appeler sur son sein; mais chaque fois, ses terreurs l'emportèrent sur son amour.

— Durant ces derniers temps, dit Henry, je vous ai bien négligée sans doute; du moins, croyez-vous que mon cœur en a plus souffert que le vôtre? Mais j'avais accompli ma tâche: que pouvais-je pour votre bonheur? La garde

qui veille au chevet du malade s'éloigne, quand la santé revient.

— Ah ! vous êtes cruel ! dit-elle.

— Cruel, répéta-t-il avec un triste sourire, vous ne le pensez pas. Cependant, si vous disiez vrai, si par une fatalité que j'ignore, j'avais démérité de vous, je vous prierais de pardonner, car je ne voudrais pas, en partant, vous laisser un mauvais souvenir.

— Où donc allez-vous ! s'écria-t-elle.

— Mon père me rappelle, et je pars, répondit froidement Henry.

— Vous partez, et c'est là vos adieux ! que vous ai-je fait pour que vous me quittiez de la sorte ? Ah ! oui, vous êtes cruel, vous êtes impitoyable.

— L'amertume de vos regrets adoucira pour moi celle de la séparation, dit le jeune homme ; je pars, il faut céder à la nécessité qui m'entraîne. Si vous eussiez pu retirer quelque bien de ma présence, le ciel m'est témoin que j'aurais résisté, heureux de pou-

voir, en restant, vous être de quelque secours; mais inutile à vous, inutile à moi-même, pourquoi prolongerais-je mon séjour à Paris? je n'ai plus rien qui m'y retienne, et tout me pousse où je vais. Adieu donc! Rappelez-vous les paroles que vous me dites un jour? c'est à mon tour de vous les dire: que mon souvenir vous soit doux et que la vie vous soit légère!

Il s'éloigna avant qu'elle eût trouvé la force de le retenir, il s'éloigna sans lui avoir baisé la main.

— Ah! madame, que se passe-t-il! dit Mariette en entrant tout émue: je viens de rencontrer M. Henry qui m'a embrassé en pleurant.

— Il part, il s'en va, il nous laisse! s'écria-t-elle avec désespoir; il part, et pas un regret, pas une promesse de retour, pas un mot de pitié, pas une expression de tendrese! mon Dieu! que lui avons-nous fait?

Vous est-il arrivé, nageur inexpérimenté,

de vous sentir soutenu sur l'eau par un faisceau de joncs ou de branches de saule, que vous aviez cueillis sur la rive? vous flottiez au gré de cet appui léger, et bientôt, oublieux du support, vous alliez, ne croyant qu'à vos forces et à votre adresse. Mais si vous aperceviez tout à coup les joncs ou les branches de saule dispersés au courant de l'onde, reconnaissant alors que vous aviez follement présumé de vous-même, vous vous débattiez avec effroi et vous cherchiez à raissaisir les débris de votre naufrage. Ainsi de Marianna pour Henry. A l'heure de la séparation, elle s'avoua qu'elle avait mis sur cette jeune tête tout ce qui lui restait d'espérances, qu'il était l'unique lien qui la rattattachât à la vie. Il est bien vrai que, depuis son retour, elle ne l'avait vu qu'à de longs intervalles; mais elle le sentait près d'elle, et, se reposant sur le temps du soin de nouer par un lien, qu'elle n'osait serrer elle-même, deux destinées nécessaires désormais l'une à l'autre, elle s'abandonnait mollement

à la dérive des chimères. Tout ce brillant échafaudage, palais de brume et de vapeur, s'écroula en moins d'un instant sous le coup de ce brusque départ, de cet adieu calme et glacé. Pareil à la foudre, ce coup, en la frappant, l'éclaira; elle comprit à son désespoir tout ce qu'elle avait espéré, et, à la lueur sinistre qui se répandit autour d'elle, l'infortunée descendit tout entièredans son propre cœur.

Elle acheva dans les pleurs cette lamentable journée. Ce n'était pas seulement l'espérance déçue qui se plaignait en elle : les discours d' Henry, l'altération de ses traits, l'étrange expression de sa physionomie, sa voix lente et grave, sa parole austère, tous les détails de cette dernière entrevuene lui laissaient ni paix ni trève; à la douleur de le perdre se mêlait une sourde inquiétude, qu'elle ne pouvait expliquer ni vaincre. Vers le soir, elle s'accouda sur le balcon de sa fenêtre; et là, malgré la pluie que le vent lui soufflait par

raffales au visage, elle resta les yeux attachés sur la croisée d'Henry, que son regard devinait dans l'ombre : car, non plus que dans son cœur, rien ne brillait dans la nuit épaisse. Henry était-il parti ? avait-il déjà tenu sa promesse ? était-il donc vrai qu'elle ne devait plus le revoir ? L'astre solitaire, qui luisait à son ciel obscur, s'était-il voilé pour toujours? Le phare mystérieux venait-il de s'éteindre pour ne se rallumer jamais ? Long-temps elle attendit; enfin l'étoile se leva, et le pâle rayon, traversant la ramée, pénétra aussitôt dans son âme.

Elle resta long-temps ainsi, dévidant lentement et avec amour l'écheveau de ses souvenirs. Long-temps elle laissa sa pensée courir sur la plage de Pornic et sous les ombrages de Clisson. En se rapellant ce qu'Henry avait été pour elle, ce qu'elle avait été pour lui, elle s'accusa de dureté et d'ingratitude. Qu'avait-elle fait pour le retenir ? Par quels soins, par quelle tendresse avait-elle reconnu un dé-

vouement si rare, une si noble affection? Arrivant, par d'insensibles détours, de ce regret presque maternel, à des sentiments moins calmes et plus voilés, elle revit Henry, tel qu'il lui était apparu, par un soir du dernier automne; son cœur se troubla et de brûlantes images passèrent devant ses yeux. Puis, elle sentit retomber sur elle cette lourde inquiétude que lui avait laissée la dernière entrevue, et soudain les folles images s'envolèrent avec épouvante. La nuit était sombre; le vent déchaîné poussait de lugubres gémissements. Pâle et tremblante, la lampe d'Henry paraissait à chaque instant près de s'éteindre. — Tu souffres, disait Marianna, qu'as-tu? Il lui semblait entendre, à travers les hurlements de la bise, des cris plaintifs qui l'appelaient; tout son sang se glaçait de terreur et elle retenait sa respiration pour prêter une oreille attentive. — Qu'est-ce donc, mon Dieu! s'écriait-elle. — Il y eut un instant où l'âme frappée par un affreux

pressentiment, elle se précipita dans sa chambre et sonna Mariette à coups redoublés,

Cependant, Henry comptait les heures de sa nuit dernière. Après avoir quitté Marianna, il avait erré jusqu'au soir, par les rues et le long des quais. Rentré dans sa chambre, il arracha d'une enveloppe de serge verte, une boîte plate et carrée, présentant moins d'épaisseur que de surface : c'était un meuble élégant, de palissandre, incrusté de cuivre, un présent qu'il tenait de l'amitié de Georges; le seul débris qui lui restât de son ancienne splendeur. Il l'ouvrit, en tira lentement deux magnifiques pistolets, fit jouer la batterie, pour en éprouver la fidélité; puis, comme pour s'essayer à la mort, il appuya tour-à-tour la bouche glacée de chaque canon, l'une sur son front et l'autre sur son cœur. Sûr de ses armes, comme de lui-même, il les chargea et les déposa sur la table.

Il écrivit à son père une lettre froide, mais respectueuse, dans laquelle il disait que, n'ayant

rien à espérer ici-bas, il se décidait à partir pour aller rejoindre sa mère : implorant d'ailleurs le pardon de ses égarements, et n'accusant que lui seul de sa misérable fin. Pas un mot à Bussy. Il commença pour Marianna une lettre dans laquelle il voulut répandre toute son âme, cette âme douloureuse, si longtemps étouffée! mais il pensa qu'il valait mieux ensevelir avec lui le secret qui le tuait, que d'attacher un remords à ce cœur, déjà bien assez tourmenté. La lettre resta inachevée.

Il n'était ni fanfaron, ni lâche; il ne jouait pas à l'héroïsme, et ne s'était jamais préoccupé des propos qu'un homme, en se tuant, peut ameuter autour de son cadavre; il ne pensait pas que le bruit de sa mort pût retentir en dehors de sa chambre ; il ne se souciait pas de mourir bien ou mal ; il voulait mourir, voilà tout. En face de l'heure suprême, il cacha sa tête dans ses mains, et il pleura des pleurs amères, car il aimait la vie, cet enfant! Dieu lui avait fait une âme à réfléchir toutes les

poésies de la création; il était lui-même une des poésies qui s'ignorent. Mourir, et il avait vingt ans! Mourir avant d'avoir vécu, sans avoir goûté au bonheur! Il se rappela le brillant cortége d'espérances qui l'avaient escorté à Paris, lorsqu'il était parti de sa ville natale, le cœur léger, l'esprit ardent, l'imagination enflammée. Que la vie était belle, alors! Que le ciel était vaste et pur! Comme ce jeune athlète s'élançait dans l'arène, impatient de la lutte, amoureux d'applaudissements et de gloire! Et quand son âme, ramenée à des ambitions plus paisibles, quittait les sommets éclatans pour descendre aux vallées obscures, quels doux projets n'étaient-ce pas de félicité rustique, inspirés de Virgile et de Théocrite! Ah! pleure, enfant, pleure tes rêves qui ne reviendront plus, pleure ta jeunesse évanouie, pleure tes trésors dissipés; oui, pleure des larmes de sang, car ton heure suprême n'est pas encore venue : il te reste des jours à vivre!

Il ouvrit sa fenêtre ; l'air humide et froid le calma. Il demeura long-temps à contempler l'appartement de madame de Belnave, dont les croisées éclairées brillaient à travers les arbres. Long-temps son cœur se fondit en plaintes mêlées de tendresse et d'amertume, d'attendrissement et de colère. Accusant Marianna et la pardonnant tour à tour : — Vous qui vivez par moi, ô vous par qui je meurs, ne m'entendez-vous pas ! disait-il. Les cris du vent répondaient seuls aux gémissements de son âme.

Les heures fuyaient. Honteux de sa faiblese, il prit un des pistolets, et, d'une main mal assurée, il en tint un instant la bouche appuyée sur son front ; mais tout son sang se révoltant à ce premier baiser de la mort, il repoussa l'arme avec horreur et il se mit à éclater en sanglots : — Ah ! s'écria-t-il, je voudrais bien ne pas mourir encore ! Au même instant, il crut entendre un pas rapide qui gravissait les marches de l'escalier. Un fol

espoir lui traversa le cerveau ; il se précipita sur la porte, l'ouvrit, et, immobile, le corps incliné sur la rampe, il écouta : la nuit et le silence de la tombe !

— Ah ! s'écria-t-il en rentrant, je suis lâche ; je n'ai pas su vivre et je ne sais pas mourir.

Il hésita long-temps. Faut-il le dire ? Il espérait. Qu'espérait-il ? il n'en savait rien ; mais il espérait. Les heures fuyaient pourtant ! Il regarda une fois encore l'appartement de madame de Belnave ; les lumières en avaient disparu. — Tu dors, dit Henry, tu reposes, et moi, je vais dormir aussi, d'un sommeil plus profond que le tien. Ah ! je ne dormais pas, moi, lorsque tu voulais mourir ! ajouta-t-il d'une voix étouffée.

Comme il disait, la porte de sa chambre s'ouvrit violemment et une femme entra, pâle, haletante, échevelée ; ses vêtements étaient en désordre et la pluie ruisselait le long de son manteau. D'un regard, elle comprit tout. Elle alla

droit à la table sur laquelle Henry avait déposé ses armes, et, s'emparant de la lettre inachevée, elle la lut d'un œil brûlant. Puis, lorsqu'elle eut achevé de lire, elle marcha vers le jeune homme qui la contemplait éperdu, et, lui passant ses bras autour du cou, le front radieux, les yeux humides et les lèvres tremblantes :

— Veux-tu encore mourir, lui dit-elle ?

V

Ce furent de nobles amours, et bien qu'ils aient vécu dans la tourmente et qu'ils se soient éteints dans les larmes, tous deux en gardent à cette heure, l'un dans le ciel et l'autre sur la terre, un pieux et touchant souvenir.

Fut-il jamais plus belles âmes enchaînées par un lien si charmant? jamais union plus étroite et plus sainte offrit-elle plus de chan-

ces de félicité, plus de conditions d'existence ? Le monde lui-même la respecta, lui d'ailleurs si impitoyable à toutes celles qu'il ne sanctionne pas. Ils furent pour les tendres natures un sujet d'édification et de réjouissance intérieure, d'hésitation et d'étonnement pour les esprits froids et sceptiques, et des rares élus qui pénétrèrent dans cette intimité, nul ne s'est rencontré qui n'en ait conservé un sentiment de vénération, mêlée d'attendrissement et de bienveillance. Qui n'eût prédit à ces amans un long avenir d'heureux jours ? qui n'eût pensé que la destinée leur réservait la gloire de laisser à la passion un magnifique exemple de constance et de longévité ? Ils avaient en partage la grâce et la beauté, la jeunesse et l'intelligence. Ils brûlaient des mêmes ardeurs : les mêmes goûts, les mêmes sympathies les rassemblaient en toute chose. Leur amour ne contenait aucun des germes dissolvans qui minent les amours vulgaires. Ni la vanité, ni l'orgueil ne les avait poussés l'un vers l'autre; ils s'aimaient pour eux-

mêmes et nullement en vue du monde. Ce n'était pas non plus égarement des sens, curiosité de l'esprit ou fantaisie du cœur, mais un sentiment grave et réfléchi dans lequel ils se promettaient de mourir. Leur bonheur même avait quelque chose de sérieux et d'austére, parce qu'il se souvenait de la douleur. Ils ne l'étalaient pas au grand jour, mais ils le cachaient soigneusement, comme les oiseaux cachent leurs nids au fond des bois. Ils s'étaient l'un à l'autre un univers toujours nouveau : ils n'avaient d'ambition que leur félicité mutuelle. Oui, c'était une sainte union : et bien qu'elle fût de celles que la société réprouve, elle a du trouver grâce devant Dieu et devant les hommes : car, ils n'envisageaient pas la passion comme l'affranchissement des devoirs, mais ils y rattachaient au contraire des obligations d'autant plus sévères, que la loi ne les protège pas. Hélas ! puisqu'un si noble spectacle n'a pas su attendrir le sort inexorable, puisque ces deux amants n'ont pu vieillir ensemble

au même foyer, et qu'à tant d'aimables tendresses ont succédé des regrets déchirants, il est donc vrai qu'il n'est ici bas que de périssables amours et qu'il n'est point de feu si beau qui ne donne des cendres amères!

Nous ne dirons pas l'enivrement des premiers jours, ni les transports brûlants, ni les saintes extases, voluptés mélangées du ciel et de la terre. Qui ne vous connaît pas ne saurait vous comprendre et qui vous à goutés ne saurait vous décrire, prémices enchantés de l'amour? Ce fut une ivresse que nul ne saurait dire, et jamais passion n'eut d'aurore plus resplendissante dans un ciel plus radieux ni plus pur.

— Ah! je le savais bien, disait Marianna dans son fol enthousiasme; je savais que tu existais, chère âme qu'avait devinée la mienne, que tu existais ailleurs que dans mes songes, cher bonheur, enfin rencontré! Te voilà, c'est bien toi! c'est bien ainsi que tu m'apparaissais, ange d'amour et de tendresse! Va, c'est bien toi que j'ai toujours aimé! je te reconnais

bien ! c'est toi qui visitais mon inquiète jeunesse, c'est toi qui parlais à mes seize ans étonnés et rêveurs. Que de fois, aux champs de la patrie, j'ai poursuivi, le jour, ton ombre fugitive ! Que de fois, la nuit, j'ai vu ton visage se pencher sur le mien, me regarder et me sourire ! j'écoutais ta voix dans le murmure du vent, je respirais ton haleine au courant de toutes les brises. Et te voilà, réveil plus doux que le rêve, réalité plus enchantée que l'illusion ! Ah ! je t'ai cherché bien longtemps; je t'ai bien longtemps attendu ! Un jour, jour maudit ! je crus t'avoir rencontré; je le crus, malheureuse, et j'aimai. Pardonne-moi : mes remords t'ont bien suffisamment vengé. Pardonne-moi ; mon erreur était sainte : prosternée aux pieds de l'idole, c'était toi, vrai Dieu, que j'adorais. Mais, cruel, pourquoi donc ne te fesais-tu pas connaître ? Pourquoi ne te révélais-tu pas ! Tu me voulais sans doute purifiée par mes larmes et rachetée par mes douleurs. Mais est-il vrai que j'aie souffert ? est-il

vrai que j'aie voulu mourir ? Tu as passé sur mes mauvais jours comme le soleil sur une pluie d'orage. Rappelle-toi cette matinée d'avril, où nous trouvâmes le printemps enseveli sous une couche de neige. La nature, que nous avions laissée la veille, verdoyante et joyeuse, se tenait blanche et triste comme par un jour de décembre; mais aux rayons de midi la neige s'affaissa, les frimas se fondirent, et avril en fleurs reparut. Nous marchions tous deux sur la côte, et toi, sans cesse occupé à semer mon cœur d'espérances, tu disais que j'avais en moi un avril tout en fleurs qui n'attendait qu'un rayon de midi. Tu disais vrai, prophète de vie et de bonheur ! Aux chauds rayons de ton amour, j'ai secoué mon hiver et mon printemps a refleuri. Il me semble à cette heure que j'ai rêvé le désespoir : je me demande si tout ce passé d'angoisses et de tortures n'est pas un songe horrible que j'ai fait dans tes bras, une fantaisie du sommeil. Viens, que je renie sur tes lèvres les jours que tu n'as pas remplis : ma

vie n'a commencé qu'à toi. Mais quel ange es-tu donc, toi que tant de douleur n'a pu décourager et qui t'es attaché silencieusement à mes pas? Quel ange es-tu, toi qui m'as sauvée de moi-même et qui pour prix de ton dévoûement demandais rien que le droit de t'abreuver de mes souffrances! Parle-moi : redis-moi ces jours d'amour que je te dois et que je te rendrai. Ton passé m'appartient : ouvre-moi mes trésors, livre-moi mes richesses, récite-moi toute ton âme.

Et tous deux revenaient sur les jours écoulés, et Henry redisait l'histoire de son cœur, ce qu'il avait senti, ce qu'il avait souffert, depuis l'heure où il avait vu Marianna pour la première fois, jusqu'à celle où, désespéré, il avait voulu mourir. Et Marianna ne se lassait pas de l'entendre, et elle s'enivrait de cette parole ardente et passionné qui résonnait à ses oreilles comme une musique céleste.

— Tu voulais mourir! disait-elle, tu désespérais du bonheur, enfant, et tu voulais

mourir! Mais tu ne comprenais donc pas! Mon trouble et mon silence ne te disaient donc rien! Le vent de la nuit ne t'a donc rien porté des paroles que je murmurais, le regard attaché sur ta lampe! Viens là, viens sur mon sein prendre ta part des joies dont tu l'inondes, et laisse dire ces faibles cœurs qui, frappés une fois, n'ont pu se relever et qui condamnent la passion pour excuser leur impuissance. Ils n'ont jamais aimé, ceux-là! Hélas! Je voudrais t'apporter une beauté sans tache, suave et pure comme la tienne. Mais à quelques déceptions que mon cœur se soit abreuvé, je le sens, avec orgueil, digne de reposer sur le tien. Te semble-t il que la souffrance en ait attiédi les ardeurs? Est-ce un ombre pâle et glacée que tu as tirée du tombeau? Est-ce un âme appauvrie qui te supplie de ménager en elle un reste de chaleur et de vie? Va, ne crains pas de me briser sous tes transports, ne dis pas à ton sang de battre moins vîte : aime-moi de tout ton amour. J'ai respiré ta jeunesse et je suis jeune comme toi.

A quoi donc, je te le demande, mon cœur se serait-il usé? Ah! tu le sais bien, ce n'est pas au bonheur! Et c'est ma joie et ma gloire, de penser qu'avant de te connaître, je ne savais que la douleur. Tu m'as tout appris, tu m'as tout révélé. Ce n'était pas assez pour toi de me sauver du désespoir : après m'avoir conservé la vie, cette vie dont je ne voulais pas, tu m'as donné la vraie, celle de l'âme. Enfant, et tu voulais mourir! Qu'ils meurent ceux-là qui ne sont pas aimés! mais toi tu peux bien vivre, Henry, et s'il est vrai que l'amour suffit à tes ambitions, réjouis-toi, car ta destinée sera belle!

Et leurs jours fuyaient dans ce profond oubli de toutes choses que les amants connaissent seuls. Leurs existences ne tardèrent pas à se confondre comme leurs âmes. Henry avait moins d'orgueil que d'amour : sa pauvreté n'eût pas rougi de se mêler à la fortune de Marianna. Mais cette fusion s'opèra de telle sorte que la délicatesse la plus timorée n'aurait pu s'en effa-

roucher. Ils échangèrent tour-à-tour leur fortune et leur pauvreté. Ils décidèrent, avec une joie d'enfant, qu'ils vivraient tour-à-tour l'un chez l'autre, se faisant réciproquement les honneurs, l'un de sa mansarde, et l'autre de son palais. Il fut fait ainsi qu'ils l'avaient décidé et ce fut une vie charmante, pleine de ces accidents pitoresques, de ces poétiques contrastes sans lesquels le bonheur s'ennuie, s'altère et dépérit. Ils passaient alternativement huit jours chez Marianna et huit jours chez Henry. C'étaient chez madame de Belnave toutes les recherches du luxe et du bien-être, l'amour sur les tapis, à la lueur des flambeaux, sous les rideaux de soie. Mais les plus heureux jours, les jours les plus rapides s'écoulaient chez Henry et le palais était jaloux de la mansarde. Aussitôt qu'expirait le règne de Marianna, comme deux écoliers échappés du collége par quelque matinée d'avril, ils partaient d'un pied léger et d'un cœur rempli d'allégresse. Ils grimpaient follement l'escalier

étroit et tortueux, et ce n'était jamais sans de joyeux transports qu'ils s'emparaient de leur petite chambre, toujours prête à les recevoir. Qui pourrait dire tout ce que ce pauvre nid d'artiste et de poète abrita de bonheur et d'amour! C'était un modeste réduit, placé bien près du ciel; mais les bruits de la rue n'y arrivaient jamais, et, le soir, par la fenêtre ouverte sur d'immenses jardins pareils à des forêts, ils voyaient le soleil descendre au lointain horison et se cacher derrière les collines. L'appartement se composait d'une seule pièce, mais ils ne pouvaient vivre un instant séparés. Il ne s'y trouvait ni tapis, ni tentures, mais les fleurs préférées de Marianna y entretenaient un éternel printemps. Quelques rayons clairsemés y faisaient semblant de bibliothèque : mais Marianna y rencontrait ses livres de prédilection. Enfin les repas n'étaient guère somptueux, la table était bien quelque peu étroite ; le couvert n'eût pas trop révolté l'austérité d'un anachorète; mais ils n'avaient point de visages étrangers

autour d'eux : Henry servait sa belle maîtresse, leurs pieds s'entrelaçaient aisément, leurs regards se touchaient et leurs lèvres buvaient au même verre.. C'étaient leurs vrais jours de fête ! Ils se sentaient plus insoucieux, plus jeunes, plus imprévoyants, plus isolés du reste du monde. Il leur semblait respirer dans un air plus libre et plus pur. Et puis c'était dans sa chartreuse qu'Henry déployait toutes les ressources de son cœur et de son esprit : c'était-là qu'il mettait en jeu tout ce qu'il avait de passion, d'entraînement et de jeunesse, comme pour suppléer au luxe absent par les richesses de son âme. Il y a dans les coquetteries de la pauvreté je ne sais quel charme adorable dont la fortune ne soupçonne même pas le secret. Marianna, de son côté, se prêtait avec une grâce infinie aux allures de cette position nouvelle. Elle avait, elle aussi, milles coquetteries de bonheur pour rassurer la tendresse inquiète d'Henry, pour offrir à l'humble toit un triomphe de tous les instants. C'avait toujours été son

rève et son espoir de s'attacher à quelque destinée proscrite et de tout abdiquer pour elle : ce rêve et cet espoir semblaient se réaliser. Elle étanchait enfin la soif de dévouement qui l'avait dévorée jusqu'alors ! Elle aimait d'ailleurs cette folle existence, elle aimait cette chambre qu'elle avait tant de fois visitée dans ses songes, elle était fière de répandre la joie dans cet asile où Henry avait désespéré de la vie. Seulement elle aurait voulu son amant encore plus délaissé des hommes et de Dieu, misérable, maudit, marqué au front par la fatalité. Elle se plaignait du sort qui ne lui laissait rien à faire.

Et cependant le sort lui avait ménagé une assez belle gloire, celle de relever par l'amour ce courage que l'amour avait abattn ; de ranimer dans ce cœur les nobles passions qu'une seule y avait étouffées ; de tracer à cet enfant, d'une main à la fois tendre et sévère, la règle de conduite qu'il avait désormais à sui-

vre. Madame de Belnave ne se dissimulait pas ces devoirs : elle en comprenait la gravité et ne cherchait pas à s'y soustraire. Elle se plaisait à discuter avec Henry les intérêts de son avenir ; mais les questions sérieuses ne tenaient guère contre la fièvre qui les consumait. C'était chaque jour quelque projet de travail qui s'en allait, je ne sais où, rejoindre le projet de la veille. Quand après avoir bien examiné les différents états de la société, Marianna, se tournant vers Henry, lui demandait : — Voyons, que veux-tu faire ? — Je veux t'aimer, répondait-il, en lui jettant ses bras autour du col ; et toujours on renvoyait les affaires au lendemain. Ainsi, les jours et les mois s'envolaient, les emportant tous deux dans un courant irrésistible. Henry s'endormait dans son ivresse et Marianna ne se sentait pas la force de le réveiller. Leur bonheur était si nouveau ! Henry avait devant lui tant d'années qui promettaient d'être fécondes !

Cette faiblesse ne tarda pas à devenir chez

madame de Belnave un calcul et un système. Elle avait beau protester de la jeunesse de son cœnr : la foi était morte en lui et malgré tous ses efforts pour la raviver, elle sentait le doute rongeur se glisser dans sa joie et en miner sourdement l'édifice. Elle avait des heures de découragement et d'effroi où le passé lui prédisait l'avenir, où son enthousiasme affaissé reployait tristement ses ailes. Le temps n'était plus où elle puisait avidement au bonheur sans imaginer que la source en fût tarissable. George avait tué en elle la confiance, cette fleur de l'âme qui ne fleurit qu'une fois. Elle recueillait déjà les fruits amers de l'expérience.

— Tu m'aimes, disait-elle parfois à Henry, avec une mélancolie passionnée ; ah ! oui, tu m'aimes bien ! Ton amour est un bienfait, une bénédiction du ciel ; c'est la couronne du martyre qui m'est accordée sur la terre. Eh ! bien, le croirais-tu ? il y a des instants où je voudrais mourir, mourir aimée de toi, m'ensevelir dans ton amour, avant que le sort me l'enlève. Je

ne sais quel fatal instinct me crie que ce sont là mes plus beaux jours. J'ai des terreurs qui me poursuivent jusque dans tes bras, de sinistres éclairs qui m'arrivent jusque sous tes caresses. Je me sens trop heureuse; je crains que Dieu ne soit jaloux d'une félicité si parfaite. Henry, m'aimeras-tu toujours? Cette existence à deux qui t'enivre à présent, jamais ne te lassera-t-elle? Cette beauté que tu trouves en moi, et que j'ignore, peut-être un jour la chercheras-tu vainement! Que sais-tu de la vie, du monde et de toi-même? Le monde a tant de séductions, la vie tant de chocs imprévus, et te voilà si jeune encore! Un jour, tu m'objecteras peut-être les exigences de ta gloire et les soins de ton avenir. Vous êtes tous ainsi, vous autres! Mais tu es bon, Henry, tu es un noble cœur; c'est quelquechose pour toi, n'est-ce pas, que la destinée d'une femme qui t'a voué toute son âme? Tu ne briseras pas ce que tu as relevé; tu ne m'auras pas tirée de l'abime pour m'y replonger plus

avant ; tu voudras compléter ton œuvre ? Je me dis tout cela, et je tremble, et j'ai peur et j'ai besoin que tu me rassures. Regarde-moi, je n'ai plus d'autre ciel que le bleu de tes yeux. Parle-moi ; ta voix me fait croire au bonheur.

Et en parlant ainsi, elle s'attachait à lui, comme le naufragé à la branche, son unique espoir, sa dernière chance de salut. Cet effroi irritait Henry et le charmait en même temps. Il grondait doucement Marianna, la rassurait plus doucement encore ; puis, lorsqu'il avait prodigué tous les trésors de sa tendresse, affectant à son tour des craintes qu'il n'avait pas, il répétait : — Mais toi, m'aimeras-tu toujours? Cette existence à deux qui t'enivre à présent, jamais ne te lassera-t-elle? Ce charme que tu trouves en moi et que j'ignore, peut-être un jour le chercheras-tu vainement?

Madame de Belnave ne répondait la plupart du temps à ces questions que par un triste sourire, car elle sentait que ces craintes n'é-

taient pas réelles et que c'était un jeu d'enfant. Et s'il insistait : — Que tu le sais bien, lui disait-elle alors, ah ! que tu le sais bien, que mon amour ne se lassera pas et que tu as ma vie tout entière! Que tu es bien sûr de ton pouvoir et que dirais-je, hélas! qui puisse ajouter à ta sécurité? Ai-je en dehors de toi une destinée possible? Le monde me réserve-t-il des séductions qu'ait à redouter ta sollicitude? L'avenir me garde-t-il un autre rôle que celui de t'aimer; une félicité plus grande que celle d'être aimée de toi? Henry, mon univers commence et finit à ton nom. Le monde me repousse, la société ne me connaît plus. Je n'ai plus de parents ni d'amis : ma place est vide à jamais au foyer de la famille; il ne me reste qu'une sœur qui prie pour sa sœur exilée. Et tu demandes sérieusement si je t'aimerai toujours? Il était bien dur et bien cruel, celui que je prenais pour toi, misérable insensée que j'étais! Henry, tu t'en souviens; tu sais ce que ces yeux ont versé de

larmes alors ; tu m'as vue bien souvent éplorée anx pieds du maudit ; tu t'en souviens, car moi je ne m'en souviens plus. Tu m'as vue, n'attendant pour revenir à lui qu'un regard moins féroce, qu'une parole moins sévère. Tu m'as vue, couvrant de baisers la main qui me repoussait. Et vous, bienfait de Dieu, trésor d'amour, de bonté et de grâce, vous demandez sérieusement si je veux vous aimer toujours !

Henry la pressait sur son sein, mais la foi éteinte ne se rallumait pas dans celui de madame de Belnave. Le doute finit par l'envahir et par l'entacher d'égoïsme. Au lieu de rendre Henry aux devoirs sociaux qu'il avait désertés pour elle, elle s'étudia à l'en détacher tout à fait. Elle acheva de l'isoler des hommes et des choses : elle absorba à son profit tout ce qui fermentait en lui de généreuse ardeur. Elle avait retiré de son contact avec Bussy, je ne sais quel scepticisme amer qu'elle laissa s'infiltrer dans l'esprit de ce

jeune homme. Elle l'habitua à considérer l'amour comme le seul bien réel, au quel devaient être sacrifiés sans pitié tous les autres. Au lieu de réveiller en lui les idées trop longtemps assoupies, elle profita de leur sommeil pour les étouffer entièrement. Au lieu de le pousser vers un glorieux avenir, elle l'énerva de ses caresses. Elle aurait pu façonner en un buste noble et sévère la cire vierge et malléable qu'elle tenait entre ses mains : elle aima mieux la fondre au souffle de sa passion.

— Vis pour ta maîtresse, lui disait-elle souvent ; ne mêle pas tes ondes à cette mer de boue qui s'agite à nos pieds; ne livre pas tes jours à ces flots souillés et trompeurs : cache ton âme dans la mienne. Qu'irais-tu faire parmi les hommes? Ils t'auraient bientôt perverti! Vis loin d'eux, afin de rendre à Dieu qui nous juge, comme tu le disais toi-même, un cœur pur et plein d'illusions. Que mon amour soit ta gloire et ta richesse ; celles-là du moins ne te manqueront pas. Va, l'amour

seul est bon ; c'est le seul but digne de nos efforts ; et c'est folie, lorsqu'on l'a touché, de vouloir en poursuivre un autre.

Henry se sentait si naturellement porté vers ces vérités, qu'il ne leur opposait qu'une bien molle résistance. Jamais ivraie ne tomba sur un terrain mieux disposé à la recevoir. Marianna lui répétait si souvent qu'un noble repos est préférable à une vaine agitation, qu'il finit par se croire évidemment supérieur aux travailleurs qui labouraient autour de lui le sol encore tout chaud d'une révolution récente. Il pouvait au besoin, en se résignant au stricte nécessaire, vivre du revenu que sa mère lui avait laissé ; ses rêves de fortune n'allaient pas au-delà. La passion avait dévoré tous les autres. Et cependant, aux bruits de la ville qui retentissaient jusque sous le toit des deux amans, parfois il frémissait de honte et d'impatience, et tout son sang, lui montant au visage, le colorait d'une vive rougeur. Alors ses yeux étincelaient, sa voix éclatait, sa parole s'en-

flammait à d'autres feux que ceux de l'amour. Il s'indignait de l'inaction où se consumait sa jeunesse; il déplorait les jours perdus : pareil au coursier qui entend sonner la charge, il rongeait son frein, frappait dn pied la terre, et brûlait de se mêler à la lutte. Mais ces belles ardeurs s'abattaient sous l'influence de Marianna, comme un feu de chaume sous une ondée du ciel. Elle avait un art merveilleux, qu'elle tenait de Bussy, pour railler et réduire à néant les idées, les faits et les théories qui produisaient chez Henry ces exaltations passagères : art d'autant plus dangereux chez elle, qu'aux subtilités de l'esprit elle ajoutait les séductions du sentiment. Oubliant qu'elle avait longtemps reproché à George ce système d'ironie flétrissante qu'il déversait sur toutes choses, et jusque sur les noms que la foule admire et revère, elle jouait avec les questions les plus graves et les plus saintes, comme un enfant avec les vases de l'autel. Religions nouvelles, convictions politiques, utopies so-

ciales, tout croulait sous ses sarcasmes; et lorsqu'il ne restait plus pierre sur pierre de ces temples où Henry, quelques instants auparavant, se préparait à pénétrer avec un pieux enthousiasme, elle l'attirait près d'elle et l'entourant de ses bras amoureux, ou couchée, comme une gazelle, aux pieds du jeune homme :

— Tu pleures les jours perdus, ingrat! lui disait-elle. Ce sont des jours perdus, selon toi, ces jours d'oubli, de passion et d'ivresse que tu passes ici dans mes bras ? consumés en vaines ambitions, tu les trouverais mieux remplis. L'amour ne te semble pas digne d'occuper ta vie toute entière. Tu le vois bien, hélas! que mes terreurs ne sont pas folles et que j'ai raison de trembler! Peut-être as-tu pensé que je t'aimerais mieux dans une position plus brillante, environné des dons de la gloire et de la richesse? Oh! non! Reste sans gloire, reste pauvre, reste ignoré. C'est ainsi que je t'aime! Paré d'un nom resplendissant, t'aimerais-je

moins? non sans doute; mais je serais moins sûre de mon amour. Je suis si certaine, à cette heure, de ne t'aimer que pour toi-même! Cet amour que je ressens pour toi est si noble, si pur, si désintéressé! c'est là ma gloire, à moi, et ne comprends-tu pas qu'elle s'éclipserait devant la tienne? Et puis, ai-je besoin qu'une voix étrangère m'éclaire sur le prix des biens que je possède? ai-je besoin qu'on me compte mon or? tes succès me révèleront-ils en toi quelque mérite que j'ignore? Ah! le monde ne met pas sur la tête de ses élus une auréole plus éclatante que celle qui luit à mes yeux sur ton front. Vois-tu, Henry? tu m'as faite heureuse entre toute les femmes; mais tu m'en as faite aussi la plus fière et la plus glorieuse, car j'ai un trésor à moi seule, un diamant enfoui dans mon cœur.

C'était par de semblables discours que madame de Belnave reprenait son empire. Encore toute meurtrie de la domination de son premier amant, il lui semblait doux de domi-

ner à son tour et de régner en souveraine sur cette jeune intelligence.

Mais, chose étrange ! lorsqu'elle fut bien sûre de son bonheur et qu'elle en eut assuré l'avenir ; lorsqu'elle eut enchaîné son amant par des liens indissolubles, élevé autour de lui une infranchissable barrière et fermé toutes les issues; lorsqu'elle put croire avec raison qu'elle avait accompli son œuvre et se reposer dans le sentiment d'une félicité sans trouble et sans mélange, chose étrange en effet ! il lui resta une vague inquiétude, un indéfinissable malaise qui pesait incessamment sur son cœur et qui le remplissait d'épouvante.

VI

Pour un observateur moins intéressé que ne l'était Henry, peut-être, après l'enivrement des premiers transports, n'eut-il pas été difficile de surprendre, sous l'exaltation du langage de madame de Belnave, un sentiment moins fougueux au fond et moins emporté que ne le révélait l'expression. Mais qu'en savait Henry? qu'en savait madame de Belnave elle-

même? ne croyait-elle pas à l'éternelle jeunesse de son cœur, et, d'ailleurs, avait-elle le loisir d'en interroger les mystères, entrainée qu'elle était sur les ailes de feu de la passion de ce jeune homme? Cependant elle avait des jours où l'indicible malaise qui tenait, comme une épine, à son bonheur, se faisait intolérable, et des instans de lucidité où elle comprenait vaguement que la passion, réduite à ses seules ardeurs, ne saurait se suffire longtemps à elle-même. Il est vrai que ces jours étaient rares, ces lueurs fugitives, et que les deux amants poursuivaient le cours de leurs félicités. Mais il n'est pas d'épine au bonheur qui ne soit une arme mortelle : il n'est pas d'égratignure à l'ame qui ne devienne bientôt une plaie.

Avec quelque expérience des lois qui président à l'ordre moral, lois tout aussi invariables, tout aussi immuables, ainsi que l'avait dit Bussy, que celles qui régissent la nature extérieure, on eut prévu bien aisément les révolutions que cette liaison devait nécessai-

rement subir. L'amour, chez Henry, était toujours monté au ton de l'ode et du dithyrambe. Cette richesse de sentiments, ce luxe virginal, cette abondance de sève et de vie avaient d'abord enivré Marianna et répondu magnifiquement à toutes ses espérances. Toutefois, au sein même de sa plus grande ivresse, elle s'étonna de voir que l'ame humaine, si vaste pour la douleur, fût si limitée pour la joie. Confondant d'ailleurs le besoin avec la faculté d'aimer, suppléant, à son insu, la force par l'ardeur, l'énergie par l'enthousiasme, la puissance par le désir, elle n'était pas restée au dessous de ses ambitions : elle avait suivi la passion d'Henry dans son vol. Emportée par ce brûlant essor, elle ne sentait pas encore que Georges lui avait à demi fracassé les ailes. Mais bientôt des symptômes de lassitude commencèrent à se déclarer et un jour, elle fut prise d'une subite défaillance.

Ce fut par un de ces mauvais jours que nous signalions tout à l'heure. Le frère de Mariette,

jardinier de Blanfort, arrivé, la veille, à Paris pour affaires, s'était présenté, le matin, chez madame de Belnave. Il s'appelait Léonard: une figure honnête et niaise, honnête et niais comme sa figure. C'était un garçon de la Creuse : il avait grandi avec les deux sœurs à Vieilleville et suivi Marianna, après son mariage, à Blanfort. Madame de Belnave crut voir entrer avec lui tout Blanfort et tout Vieilleville dans sa chambre.

— Te voilà, Léonard! dit-elle d'une voix troublée et le front couvert de rougeur.

Léonard, sans plus de façon, l'embrassa sur l'une et l'autre joue, puis il s'informa avec insistance de la santé de sa jeune maîtresse : car, sur la foi de M. de Belnave qui expliquait ainsi l'absence de Marianna, il croyait pieusement qu'elle n'avait quitté Blanfort que pour venir se rétablir à Paris.

— Il faut que vous ayiez là une fière maladie, ajouta-t-il, car voilà long-temps que ça dure. Dimanche dernier, sous la ramée, le

petit Baudran, le forgeron, assurait d'un air goguenard que vous étiez malade comme lui. Je vous lui ai planté, sauf votre respect, sur la joue gauche une giroflée qui n'a pas attendu le printemps pour fleurir. C'est pourtant vrai, tout de même, notre jeune maîtresse, que vous êtes plus malade que vous en avez l'air. On ne se douterait pas, à vous voir, que vous dépérissez depuis tantôt trois ans. Pas vrai, monsieur, qu'on ne s'en douterait guère? répéta-t-il en se tournant vers Henry, présent à cette entrevue.

Henry prit son chapeau et sortit.

— C'est monsieur votre médecin? demanda Léonard d'un air bête.

Marianna éprouva une vive fantaisie de le faire jeter à la porte. Comme elle ne pouvait se dispenser de s'informer de M. de Belnave, et qu'elle n'osait prononcer ce nom, elle prit le parti de demander des nouvelles de la Maison.

— Ah! dame, notre jeune maîtresse, répon-

dit Léonard en roulant sous ses doigts les larges bords de son chapeau, tout est bien changé depuis votre départ. Comme le disait, l'autre soir, la mère Loriot, vous étiez la joie de Blanfort; la mère Loutil ajoutait même que vous aviez emporté avec vous le soleil du pays.

— Je vous ai laissé ma sœur, interrompit Marianna, qui se reconnaissait indigne d'inspirer de semblables regrets.

— C'est précisément ce qu'a répondu Denise, la blonde aux yeux bleus, répliqua Léonard. Mais quoique ça, la mère Boulu a fait comprendre que ce n'était pas la même chose. C'est pourtant vrai, notre jeune maîtresse, que vous étiez un charme pour tout le monde! Les cantonniers disaient que, lorsqu'ils vous avaient vue passer à cheval sur la route, et qu'en passant vous les aviez salués par leur nom, ça leur mettait le cœur au ventre pour le reste de la journée, et qu'en rentrant au logis ils étaient meilleurs pour leur femme. Quand

vous paraissiez à la forge, appuyée sur le bras du maître, c'était un rayonnement sur tous les visages et le soir on en parlait à la veillée. Je sais bien, pour mon compte, que quand vous aviez marché dans mes allées, mes bordures d'œillets étaient plus fraîches et le cœur de Léonard plus content.

— Vous ne m'avez donc pas oubliée, là-bas! dit Marianna qui sentait de grosses larmes rouler sous ses paupières.

— Oubliée, notre jeune maîtresse! s'écria l'honnête garçon en lui pressant rudement la main. Vous oublier, nous autres! La mère Bambochard, cette vieille farceuse qui a enterré trois maris sans en pleurer un seul, disait qu'elle ferait plutôt le voyage de Paris, dût-elle le faire à pied, que de mourir sans vous avoir vue encore une fois. Mais, madame, si on vous regrette au village, c'est bien autre chose sous votre toit? Il faut voir comme le maître est triste! Personne n'ose se gaudir devant lui. Au printemps dernier, vers la mi-avril, il lui

prit fantaisie de planter, derrière le château, un jardin anglais. Nous en causâmes plusieurs jours de suite, et chaque jour c'était un plan nouveau, et nous ne savions au quel nous arrêter. — Ah ! notre maître, lui dis-je un matin, le pied droit appuyé sur le fer de ma bêche, les deux bras croisés sur le manche, c'est un grand malheur que notre jeune dame soit absente ; elle nous eut été d'un bon conseil en cette affaire. — Là dessus, monsieur tourna les talons sans répondre ; et depuis, il n'a jamais été question de jardin anglais entre nous. M. Valtone ne chasse plus ; il n'a pas tué deux lapins depuis son retour de Paris. Madame votre sœur n'a pas l'air, non plus, d'être incommodée par l'envie de rire. Denise, la blonde, assure qu'elle la voit pleurer tous les dimanches à la messe. Marinette, votre cuisinière, ne veut plus faire les plats que vous aimiez. Depuis votre départ, on n'a pas mangé de crêpes au château. Marie, votre filleule, dit que les vaches sont des ingrates de donner de

si bon lait, lorsque vous n'êtes pas là pour le boire. Enfin, votre pauvre Léonard n'a plus goût à ses plate-bandes; les melons ne mûrissent plus qu'à la saint Médard, et pour goûter des petits pois, il faut attendre la saint Babolein. La mère Loutil a bien raison de dire que vous avez emporté le soleil du pays.

— Mon pauvre Léonard! dit Marianna qui riait et pleurait à la fois; est-ce que tu te souviens encore de nos jours passés à Vieilleville?

— Si je m'en souviens, jarni-Dieu! Je me suis cassé la jambe que voici, en allant dénicher pour vous une couvée de pies-grièches. C'est grâce à vous que Léonard a été exempt de la conscription. Je serais bien ingrat, si je ne m'en souvenais pas.

— Ce pauvre Léonard! répétait madame de Belnave avec attendrissement. Et, dis-moi, Léonard, est-ce que tu ne songes pas à te marier bientôt?

Léonard devint rouge comme la crête d'un coq.

— Dame ! notre jeune maîtresse, j'y songe bien par-ci, par-là. J'imagine de temps en temps que Denise, la blonde, ferait une gentille ménagère. Mais j'ai consulté notre maître, et, sauf votre respect, Monsieur m'a répondu que j'étais un imbécille et que je ferais mieux de rester garçon.

— Ah ! Monsieur t'a répondu cela ? dit Marianna d'un air préoccupé.

— Oui, répliqua Léonard. Il me semble pourtant que Monsieur n'est pas payé pour donner de semblables conseils.

Marianna demeura silencieuse.

— Il faut revenir à Blanfort, jarni-Dieu ! s'écria Léonard, en frappant le parquet de son bâton de cornouiller. Les médecins de Paris sont des enjeôleurs et jamais on ne me fera croire que le brouillard qu'on avale ici vaut mieux que l'air de nos campagnes. Revenez, notre chère maîtresse : on s'ennuie là-bas de ne plus vous voir. Votre présence rendra la gaieté au pays. Comment pouvez-vous

vivre ainsi, éloignée de ceux qui vous aiment? c'est là votre mal, madame. Venez, Blanfort vous guérira. C'est ce que disait, l'autre jour, la mère Gillet. Vous savez, notre jeune maîtresse, que le père Gillet est mort? Un fameux ivrogne de moins! Eh! oui, eh! oui! disait sa veuve, qu'elle revienne, cette chère mignonne, et nous la guérirons, nous autres!

Marianna secoua la tête et ne répondit pas.

— Adieu, Léonard, adieu, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'il faudra dire là bas, de votre part? demanda Léonard en se levant.

— Que tu m'as parlé de Blanfort, et que tes paroles m'ont touchée jusqu'aux larmes.

— Oui, notre chère maîtresse.

— Et maintenant, embrasse-moi, dit-elle, en lui tendant la joue.

Après s'être préalablement essuyé la bouche avec le revers de sa manche, Léonard appliqua sur la joue qui lui était offerte un baiser robuste et sonore. Près de sortir, il revint brusquement sur ses pas.

— Jarni-Dieu ! s'écria-t-il, en tirant des larges poches de sa veste plusieurs objets qu'il déposa précieusement sur une table ; j'oubliais le beau de l'affaire ! Voilà deux bouteilles de lait que vous envoie votre filleule, une galette de blé noir que Marinette a pétrie pour vous, des oignons de jacynthes que j'ai choisis moi-même, et enfin un' chiffon de papier que madame votre sœur m'a chargé de vous remettre.

Ce chiffon de papier n'était ni plus ni moins qu'une lettre de Noëmi. Marianna s'en empara et laissa partir Léonard, sans songer à le remercier.

Madame Valtone écrivait â sa sœur :

« Ma sœur bien aimée ,

« Je suis à tes genoux que j'embrasse. Te souviens-tu d'un soir où, toutes deux assises sur un banc du jardin, nous nous plaignions doucement à Dieu qui n'avait pas béni notre mariage. Deux jeunes femmes de Blanfort passaient en chantant dans la plaine , et chacune

tenait un enfant entre ses bras. Je mêlais mes plaintes aux tiennes, et toi, offrant à mon bonheur le sacrifice de tes espérances, tu appelais sur moi la préférence du ciel, tu t'écriais, dans la générosité de ton âme, que ma joie serait ta joie, que mon enfant serait le nôtre. Tu t'en souviens, ma sœur? Eh bien! réjouis-toi, et remercie Dieu : tu es mère!

« Te l'avouerai-je? J'ai porté neuf mois cet espoir dans mon sein, neuf mois je l'ai senti tressaillir dans mes flancs, sans oser te le dire. Veux-tu tout savoir, ô ma sœur adorée? Au milieu de mes transports, ton souvenir me rendait confuse; j'avais comme regret à ma félicité; je me sentais coupable envers toi; tu me troublais dans mon ivresse. Que te dirai-je enfin? pour toi, j'étais jalouse de moi-même. Mais après avoir senti ma vie se déchirer dans les angoisses de l'enfantement, j'ai rendu grâce à la bonté divine qui, en nous envoyant un bonheur à partager, m'en avait laissé la tâche pour t'en réserver le loisir.

« C'est bien toi que le ciel exauce ! Tu voulais une fille, c'est une fille qui t'est née : un ange, une âme toute blanche! Elle s'appelle Marie, de l'un de tes deux noms, de ton nom le plus doux. Tout le monde ici trouve déjà qu'elle te ressemble. Elle aura tes yeux, l'ovale de ton visage, ton front où l'intelligence rayonne. Moi, je lui ai donné ma bouche pour te sourire et pour t'embrasser.

« Viens, penche-toi sur ce berceau, regarde notre enfant; qu'elle est belle ! vois ses yeux, qu'ils sont beaux ! vois son front, qu'il est pur! Ses lèvres qui s'entrouvrent, t'appellent et te sourient; ses blanches mains te cherchent; ses pieds se cacheraient dans le calice d'une rose. Répète donc avec moi: notre enfant ! Moi, je dis ton bonheur à tout ce qui m'entoure, aux arbres, aux coteaux, à l'oiseau qui vole, au nuage qui s'enfuit, Ta fille ! Ton enfant ! Notre enfant à nous deux !

«Va, elleest bien à toi ! ton nom sera le premier qu'apprendront à bégayer ses lèvres.

Je veux que sous mes baisers elle pleure sa mère absente : je veux qu'elle te reconnaisse, en te voyant pour la première fois. Car tu la verras, ô ma sœur bien aimée ! car tu la presseras sur ton cœur, car tu me disputeras ses caresses. Laisse-moi croire à des jours meilleurs, laisse-moi croire que l'ange du retour et de la réconciliation est descendu sous notre toit ! Je ne suis qu'une pauvre femme, et j'ignore par quelles voies Dieu complètera son œuvre ; mais t'aurait-il fait à Blanfort une félicité si grande, s'il n'entrait pas dans ses desseins de t'y ramener un jour ?

Adieu, joie de ma joie, bonheur de mon bonheur ! Soigne ta vie qui ne t'appartient plus. Ce n'est plus ta sœur qui te prie et qui te conseille : c'est notre fille qui tend vers toi ses petits bras.

NOEMI.

Quelques ménagements qu'eût pris madame Valtone pour en amortir le coup, cette lettre pénétra, comme une lame, dans le cœur

de madame de Belnave. Marianna aimait tendrement sa sœur; mais, en songeant qu'elle aurait pu avoir à elle seule et sans partage ce bonheur qui ne se partage pas et dont Noëmi lui offrait si généreusement la moitié, elle ne put se défendre d'un sentiment de poignante jalousie. De quelque réserve que la jeune mère eût enveloppé sa joie et son orgueil, madame de Belnave en avait bien compris le sens; elle avait deviné sans efforts tout ce qui se cachait sous ces lignes de transports contenus et d'ivresse étouffée; elle avait cru voir rayonner sur chaque page ces lueurs qu'on aperçoit au-dessus des champs, par les grandes chaleurs de l'été. Toutefois sa noble nature l'emporta bientôt, et elle remercia Dieu, ainsi que l'en avait priée Noëmi, sinon d'une félicité dont elle se sentait indigne, du moins de celle que sa sœur avait à tant de titres méritée. Elle pressa silencieusement sur son sein cette fille qu'elle devait n'embrasser jamais, et son imagination s'égara en rêves jusqu'alors inconnus.

Blanfort, égayé d'un berceau, lui apparaissait sous un nouvel aspect. D'un autre côté, la visite de Léonard l'avait plongée dans une mélancolie étrange. Cette prose bourgeoise qui était venue la surprendre dans l'atmosphère d'ardente poësie qui la pressait de toute part, avait passé sur elle comme ces brises qui s'élèvent de la mer, au soir des journées embrâsées. La fontaine sous les palmiers du désert doit être au voyageur altéré, ce que fut pour Marianna ce coup de vent qui lui arrivait de Blanfort. Elle répéta avec un sourire attendri les noms que lui avait dits Léonard; les images qui, la veille encore, l'eussent peut-être effarouchée, se virent accueillies par elle avec une bienveillance inaccoutumée. Elle regarda complaisamment les présents rustiques, déposés sur la table, et son âme, brûlante et fatiguée, se rafraîchit aux douleurs du passé et se reposa dans le souvenir des ennuis qu'elle avait si long-temps outragés.

Henry la surprit au milieu de ces réflexions. Sa présence la ramena d'une façon brusque et irritante au sentiment de l'heure présente. En cet instant, elle trouva la passion tout aussi importune, et presque aussi odieuse qu'autrefois le devoir. Préoccupé de l'impression qu'avait dû laisser à Marianna l'envoyé de Blanfort, jamais le maladroit enfant ne répandit son cœur en paroles plus passionnées. Marianna l'écouta avec une secrète impatience. Les bouteilles de lait, les oignons de jacynthes et la galette de blé noir semblaient regarder Henry d'un air moqueur, et se rire de son langage. Faut-il le dire? ce langage blessa les oreilles de Marianna comme un ton faux ou exagéré. La voyant triste et soucieuse, le jeune homme redoubla de tendresse et d'adoration. Vers le soir, il l'entraîna vers la fenêtre ouverte. Le soleil venait de s'éteindre ; les feux de la nuit s'allumaient au firmament ; aux jardins, dans les allées ombreuses, on pouvait voir encore, aux lueurs du crépuscule, passer de jeunes

femmes accompagnées d'enfants aux ébats joyeux et d'époux au maintien grave. Des rires éclataient ça et là, et les groupes se perdaient en causant sous le feuillage. Henry se tenait près de Marianna, un bras autour de la taille de sa belle maîtresse, et, soit que l'amour fût en lui comme une lave sans repos, soit qu'il cherchât encore à dissiper les fâcheuses influences qu'avait subies madame de Belnave, son cœur continua de s'épancher à flots bouillants et continus.

—Ah! s'écriait-il, en la pressant d'une étreinte amoureuse, que tu es bien ma vie tout entière! Ah! qu'il est vrai que l'amour seul est bon, qu'il est le seul but digne de nos efforts, et que c'est folie, lorsqu'on l'a touché, de vouloir en poursuivre un autre! Ah! que je sens bien que ton cœur est la vraie gloire et la vraie richesse! Mais, dis-moi, qu'est-ce donc que ce charme qui va chaque jour grandissant, que chaque jour trouve plus jeune et plus enivrant que la veille? Ta vue m'est toujours nouvelle et de plus en plus en-

chantée. Il y a en toi une beauté qui m'enveloppe et m'inonde de délices intarissables. Je passerais ma vie, seulement à te contempler, ma vie en ce monde et dans l'autre. La lumière me vient de tes yeux ; ton souffle est l'air qui me fait vivre. Quand tu parles, tout se tait en moi pour t'écouter ; non, tu ne parles pas, tu chantes. Ta robe, en l'effleurant, fait frissonner mon corps de surprise et de volupté. Lorsque je t'approche, tous mes sens sont ravis. Je tressaille au bruit de tes pas : je me dis ton nom à moi-même. J'avais imaginé des félicités exquises, mais rien d'aussi beau ni d'aussi divin que toi. La nuit, je me réveille pour penser à mon bonheur. Ah ! pour toi je voudrais mourir ! J'ai honte à mon amour qui ne s'est encore exhalé qu'en adorations stériles. Ne désires-tu rien d'impossible ? dis-le moi ; je te le donnerai. Veux-tu que j'aille chercher, pour la mettre à ton front, une de ces étoiles qui se lèvent au ciel ? Elles se lèvent pour te regarder. Que

tu es belle et que je t'aime ! Mais vous êtes sombre, mon âme; vous êtes silencieuse et sombre ! Qu'as-tu ? on a remué douloureusement ton passé ; on t'a ramenée sans pitié sur tes mauvais jours? Maudits, ceux qui t'affligent ! Mais, cruelle adorée, est-il un souvenir amer qui doive t'atteindre dans mes bras? Ne les as-tu pas reniés sur mes lèvres, les jours que je n'ai pas remplis ? Ne me l'as-tu pas dit toi-même, que ta vie ne commençait qu'à moi ? Que nous importe, à nous, Blanfort et le reste du monde ! Sais-je, moi, s'il est un coin de terre où m'attend le toit paternel ? Le passé, l'avenir, la patrie, la famille, c'est toi, c'est Marianna !

Il continua long-temps de la sorte. Marianna l'écoutait à peine. Elle suivait du regard les ombres qui glissaient entre les arbres, moins préoccupée des discours d'Henry que des cris des enfants qui se poursuivaient sous la feuillée. Elle se rappelait vaguement les paroles de Léonard. Les noms du pays lui revenaient en mémoire, sans qu'elle essayât de les

repousser. Elle laissait sa pensée rôder autour de Blanfort ; elle cherchait des yeux Noëmi et sa fille. Elle entendait le bruit des forges, et le murmure de la Creuse qui semblait lui parler de Vieilleville. Mais Henry la tenait au bout d'une chaîne de fer. Quand elle reposait, assise auprès de sa sœur, ou qu'elle se penchait sur le berceau de sa nièce pour baiser au front l'ange endormi, Henry tirait à lui la chaîne et ramenait violemment madame de Belnave au sentiment de la passion. Alors, elle s'efforçait de l'écouter et de lui répondre ; mais ses forces trahissant son courage, elle retombait dans les rêveries interrompues, pour en être arrachée de nouveau par cet amour impitoyable.

Ce fut pour Marianna une longue et rude soirée. Epuisée et n'en pouvant plus, elle se dégagea du bras qui l'enlaçait et rentra seule dans sa chambre. Elle se laissa tomber dans une causeuse, et, passant ses mains sur son

front avec une expression de découragement indicible :

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle d'une voix étouffée, comme j'ai dû souvent ennuyer ce pauvre Bussy !

VII

Cependant aucun nuage apparent n'avait encore altéré l'azur de leur ciel. Madame de Belnave n'était pas femme à se laisser abattre si facilement. Elle avait trop sacrifié à l'amour, elle l'avait trop hautement proclamé le bien suprême, pour s'en retirer à la première défaillance. Non-seulement elle sut cacher à Henry ces découragements de son âme, mais elle par-

vint à se les dissimuler long-temps à elle-même. Son orgueil était trop intéressé à ne pas donner raison à George Bussy. Elle s'opiniâtra à être heureuse ; elle fit de son bonheur une question d'amour-propre ; elle y mit de l'entêtement. Mais dès-lors ce devint pour elle un travail de tous les instants, une étude incessante, une préoccupation sans relâche, le plus lourd, le plus pénible des labeurs.

Inexpérimenté, comme on l'est à son âge, Henry ne prévoyait rien. Il prenait aveuglément son amour pour celui de madame de Belnave, et ne se doutait pas qu'il jouait auprès d'elle le rôle qu'elle avait joué auprès de son premier amant. Il ne comprenait pas que cette âme convalescente, en dépit de ses prétentions à l'inépuisable jeunesse, avait besoin de ménagements ; que c'était un sol fatigué qui, pour donner de nouveaux fruits, voulait des années de repos. Au lieu de lui verser des ardeurs tempérées par de douces ondées et par de fraîches brises, il l'embrâsa de feux dévorants ; il

en brûla les germes à peine éclos ; il en dessécha la sève renaissante. Il ignorait l'art d'alterner en amour le chant et le récitatif. Il aimait mal, parce qu'il aimait trop bien : il aimait trop. Il usurpait le rôle de la femme, ce que les femmes ne pardonnent jamais. Il allait follement au devant de tous les sacrifices. Il délaissait son avenir ; il consentait à n'être rien, ce que la société traduit par le déshonneur ; il abdiquait sa place au soleil ; il désertait son rang dans la lutte. Il ne savait pas qu'il est des abnégations que les femmes paient par le mépris ; qu'elles ne sont touchées que des sacrifices qui intéressent leur vanité, et que leur orgueil repousse l'amant assez insensé pour leur immoler le sien. Il ne savait rien : il aimait.

Etourdie, enivrée par la passion de ce jeune homme qui ne lui laissait pas le temps de respirer, madame de Belnave en était arrivée à ne plus sentir sa fatigue, lorsqu'un incident, en apparence indifférent, mais dont les consé-

quences furent irréparablement funestes, l'éclaira sur l'état de ses forces et la mit face à face avec sa position réelle.

Informé que la santé de son père donnait de sérieuses inquiétudes, Henry n'hésita pas; il partit. Ce ne devait être qu'un voyage de quelques jours : toutefois, la séparation fut touchante de part et d'autre. Bien des larmes furent répandues, bien des tendresses échangées; Henry promit un prompt retour, et Marianna s'apprêta de la meilleure foi du monde à passer le temps de l'absence dans un profond ennui et dans une amère tristesse.

Il en advint tout autrement.

Madame de Belnave avait accompagné Henry jusqu'à la voiture. Dominée par les impressions du départ, elle passa le reste du jour dans une affliction véritable; mais le lendemain, elle s'éveilla avec un sentiment de délivrance qui la frappa de stupeur. Elle se leva par un soleil éclatant qui donnait un air de fête à sa chambre. Il lui sembla respirer plus

librement que la veille; sa poitrine était plus légère. Elle éprouva cette sensation de bien-être qu'on reçoit, au sortir d'une étuve, en se plongeant dans un bain d'eau fraîche. Les heures s'écoulèrent avec une incroyable rapidité. Elle écrivit à Noëmi; elle sortit pour aller au bois; elle rentra calme et reposée. La journée s'acheva sans qu'elle eût, à vrai dire, beaucoup souffert de l'absence de son amant.

Cette absence se prolongea au-delà de toute prévision. Madame de Belnave la supporta avec une résignation parfaite. Ce fut pour elle un temps de relâche et de répit, que troublèrent seulement les lettres d'Henry et l'obligation d'y répondre. Les lettres d'Henry étaient brûlantes, celles de Marianna furent plus tendres que passionnées. Ecrire est en amour une épreuve décisive : en amour, le papier ne sait pas mentir. Henry n'était plus là pour la maintenir dans cet état de surexcitation fébrile qui avait pu les abuser tous deux : quand Marianna

voulut traduire son cœur par la parole écrite, la passion se figea au bout de sa plume, et sa main refusa de tracer les mots que sa bouche avait tant de fois prononcés sans effort. Elle s'interrogea sur cette invincible répugnance. Henry, de son côté, s'interrogeait déjà avec effroi.

Le tact le plus exquis, l'esprit le plus délié, l'âme la plus intelligente, peuvent bien se tromper un instant aux regards de l'être adoré, à sa voix, à ses gestes, à son maintien, à son langage; à ses lettres, jamais. Le cardinal de Richelieu ne demandait que deux lignes d'un individu pour le faire pendre; il ne faut que deux lignes de votre maîtresse pour savoir si vous êtes aimé. Aimé, tout vous le dit : les plis du papier sont amoureux; il s'en échappe un parfum qui vous saisit et vous pénètre. Il y a dans l'arrangement des mots un charme qui ne peut s'exprimer. Les caractères s'entrelacent et se caressent, vous regardent et vous sourient. L'amour se révèle, rien qu'à l'en-

veloppe : vous n'en avez pas brisé le cachet, que vous sentez les mots remuer entre vos doigts ; vous les entendez gazouiller, comme des oiseaux dans leur nid. Et, quand vous dépliez les feuillets, n'est-ce pas en effet comme des oiseaux échappés de leur cage, qui ramagent en voletant autour de vous et se disputent pour vous becqueter?

En lisant les lettres de Marianna, Henry sentit courir quelque chose de froid sur son cœur. Il était trop sûr de son bonheur pour soupçonner le coup qui le menaçait. Cependant, il n'ouvrait jamais une lettre sans un sentiment de joie enivrante, il ne la fermait jamais sans une impression d'accablante tristesse. Qu'était-ce donc? il l'ignorait. Il voulut confier ces angoisses à madame de Belnave; mais ne trouvant pas de mots pour les dire, après de vains efforts pour en pénétrer le sens, il se résigna à les garder pour lui seul. C'est ainsi que l'absence qui ranime ordinairement les amours assoupis, endormit celui-ci

dans toute l'ardeur de sa félicité. Toutefois, à part le travail sourd qui se faisait en elle, ce fut pour Marianna, ainsi que nous le disions tout à l'heure, un temps de trève et de loisir, un oasis de silence et de paix.

Elle revenait insensiblement à des idées plus calmes, à des ambitions plus sereines; son esprit s'ouvrait à de nouvelles perceptions. La vie lui révélait des aspects qu'elle avait peut-être trop long-temps dédaignés. Descendue des cîmes brûlantes, elle aspirait avec joie la fraîcheur de la plaine.

Elle s'était fait, après le départ d'Henry, une habitude d'aller chaque jour au bois, accompagnée de Mariette. Elle n'y cherchait ni le bruit ni la foule, mais quelques allées désertes qu'elle aimait à parcourir à la tombée de la nuit. Un soir qu'elle marchait dans une de ses allées de prédilection, il arriva que ce coin, où elle n'avait jamais trouvé que la solitude, fut soudainement envahi par des groupes nombreux et brillans. C'étaient des

amazones qui passaient, comme de belles guerrières, au galop de leurs chevaux, suivies de cavaliers empressés auprès d'elles : des calèches découvertes qui glissaient sur le sable ; une entre autres, où se tenait la plus charmante nichée de jeunes garçons et de petites filles qui se puisse rencontrer jamais. On eût dit une corbeille d'enfans, de ces beaux enfans élégans et fiers qui sentent leur bonne race et n'éclosent qu'à Paris, dans les berceaux de la noblesse. Un cavalier escortait la voiture au pas relevé d'un alezan, et bien qu'il parût jeune encore, au regard qu'il tenait constamment abaissé sur elle, il était facile de deviner le père de cette couvée d'amours. Puis successivement des familles entières, presque toujours des visages heureux et calmes, des sourires bienveillans, de douces causeries que trahissaient çà et là quelques mots familiers, quelque parole affectueuse ; de jeunes époux, dont le bonheur portait le front levé ; une jeune mère, blanche comme Noëmi, qui

tenait un petit ange rose sur ses genoux, et s'effrayait quand les chevaux imprimaient à la voiture un mouvement trop brusque ou trop rapide. Enfin toutes les joies, tous les priviléges de la société semblaient s'être donné rendez-vous dans cette allée. Exilée de ces biens qu'elle voyait passer devant elle, madame de Belnave ne put s'empêcher de faire un retour sur elle-même, et ce ne fut pas trop de tout son orgueil pour la défendre contre l'amertume des regrets.

Elle s'éloigna d'un pas rêveur.

Comme elle allait sortir du bois, elle aperçut, dans un landau qui marchait au pas, une famille de la Creuse, dont le château était tout proche de Vieilleville : le comte et la comtesse de la M... avec leurs deux filles, amies l'une et l'autre de Noëmi et de Marianna. Elles reconnurent aussitôt madame de Belnave, et la plus jeune, par un mouvement irréfléchi, voulut se pencher sur le panneau de la voiture pour

l'appeler du geste ou de la voix. Mais un regard sévère de madame de la M... réprima cet élan de sympathie. Le landau poursuivit lentement sa marche, et il en tomba sur Marianna deux saluts silencieux et glacés. Elle n'eut pas même la consolation de voir que les yeux de mesdemoiselles de la M... étaient mouillés de larmes.

Elle rentra : dans ce Paris qu'elle venait de traverser pour gagner sa demeure, elle n'avait pas une âme qui pût la comprendre, la soutenir et la consoler : seule, elle était seule !

Le lendemain, elle reçut une lettre d'Henry : elle la lut d'un bout à l'autre sans que son front s'illuminât, sans que son cœur battît plus vite. La lettre achevée, elle la froissa machinalement entre ses doigts, puis s'accoudant sur une table, elle resta long-temps abîmée dans une profonde méditation. Ce qu'elle pensa est resté un secret entre elle et Dieu. Tout ce que

nous savons, c'est que cette lettre lui annonçait le prochain retour de son amant.

Il revint comme la tempête : il rapportait un amour exalté par l'absence, irrité par l'inquiétude, aigri par les soupçons jaloux, plus fougueux, plus exigeant, plus terrible qu'il ne l'avait été jusqu'alors.

VIII

Avez-vous jamais, sous un ciel de feu, entrepris à pied une longue course? Il venait une heure où, le corps échauffé par la marche, vous perdiez le sentiment de votre lassitude, et vous alliez, ne sentant plus vos lèvres desséchées, ni vos yeux brûlés par la poudre embrasée de la route, ni vos pieds gonflés et saignans : vous éprouviez l'ivresse de la fatigue. Mais, si, vous laissant prendre aux séductions

de quelque bouquet d'arbres jetés sur le bord du chemin, vous vous asseyiez à l'ombre pour rafraîchir un instant votre front, quand il fallait vous relever, c'en était fait de vos forces et de votre courage. Vos muscles n'avaient plus de ressort; vos pieds meurtris refusaient d'avancer, et tous vos membres endoloris se plaignaient et criaient à la fois.

C'est exactement ce qu'éprouva madame de Belnave au retour d'Henry. Lorsqu'après ces jours de vacances, il lui fallut reprendre sa tâche, son âme ressentit une accablante lassitude et refusa de se relever. Mais Henry était là, comme un créancier inexorable! Vainement Marianna tourna vers lui un regard suppliant. Il fallut se lever et le suivre! Elle essaya : elle se roidit d'un dernier effort; elle le suivit d'un pas haletant.

Ce n'était pas un faible cœur, non plus qu'un médiocre courage : c'était surtout un immense orgueil. Harassée, n'en pouvant plus, les pieds en sang et le visage en sueur,

elle étouffa le cri de sa défaite. Henry l'observait avec cette sombre inquiétude qui précède la fin du bonheur. En apparence, leur vie n'avait pas changé; c'était toujours la même union, le même échange de tendresse; mais de jour en jour, l'air devenait autour d'eux plus orageux et plus lourd : l'heure n'était pas éloignée où la lutte allait s'engager.

La lutte s'engagea. Comment? c'est ce que nul ne pourrait dire. Dans ces sortes d'engagemens, on ne sait jamais d'où part le premier coup, ni comment, ni pourquoi; les amans l'ignorent eux-mêmes. On commence d'abord par de légères escarmouches qui semblent ranimer l'amour et lui prêter une vie nouvelle; on continue par des combats acharnés qui le blessent, on finit par une bataille rangée où il succombe.

Henry souffrait, sans pouvoir se rendre compte de sa souffrance. Rien ne l'autorisait à douter : Marianna semblait brûler de la même ardeur; cependant il souffrait. Ne sachant au juste à quoi s'en prendre, il s'en prit à

toute chose. Son humeur s'aigrit, devint turbulente, irritable, emportée. Doué d'une sensibilité maladive, ce n'était pas assez d'un amour heureux pour l'absorber. Il chercha dans les orages de la passion un nouvel aliment à l'activité de ses forces. Il s'appliqua à tourmenter en tout sens le cœur de sa maîtresse ; il se plut à mouiller de larmes ces yeux qui avaient déjà tant pleuré. Elle aimait donc, puisqu'ils pleuraient encore! Maître du présent et sûr de l'avenir, du moins il le croyait, il se rejeta avidement sur le passé ; il en réveilla les douleurs ; il rouvrit les plaies qu'il avait fermées ; tout lui fut prétexte de querelle et de discorde. A vrai dire, il ne savait ce qu'il avait ; il se demandait lui-même d'où lui venaient cette inquiétude fiévreuse, ce besoin insatiable de trouble, cette impatience sans nom, cette irritabilité secrète. Il regardait autour de lui avec anxiété et ne comprenait pas que c'était le pressentiment de sa destinée qui l'aiguillonnait et le pressait de toute part.

Ce furent d'abord des scènes qui venaient l'on ne sait d'où et qui se terminaient par des pleurs et des caresses ; petits ouragans qui, tant que les larmes s'y mêlent, sont pour l'amour ce que, durant les fortes chaleurs, est une large ondée pour la terre. Mais il se forma bientôt des orages où les mots sillonnaient l'air et frappaient comme la foudre. On a beau les renier ensuite, ce sont des bombes qui dorment dans le sein où elles sont enfouies, et qui tôt ou tard éclatent, l'illuminent et le déchirent.

Les cœurs jeunes, ardens, pressés de vivre, embarrassés d'un luxe qui semble devoir ne jamais s'épuiser, se plaisent singulièrement à ces chocs de la passion d'où jaillissent parfois de magnifiques éclairs ; ils y trouvent à satisfaire la soif d'émotions qui les consume. Mais les cœurs fatigués achèvent d'y mourir.

Souvent après ces scènes qui devenaient de plus en plus fréquentes, de jour en jour plus acharnées, Marianna disait à Henry :

— Henry, vous êtes sans pitié ! Vous jouez cruellement avec mon cœur ; vous le brisez. Vous oubliez que j'ai déjà bien souffert et que j'ai droit peut-être à quelque repos. Vous n'avez pas de ménagemens, vous me tuez. Trouvez-vous votre volupté dans mes larmes ? Mon amour vous est-il moins doux dans la joie que dans la souffrance ? S'il en est ainsi, prenez ma vie, elle est à vous. Mais vous ne savez pas ce que vous faites ! non, vous ne savez pas ce que vos emportemens jettent en moi de découragement, de tristesse et de désespoir. Vous ne savez pas qu'en ces affreux instans je doute de vous et de moi-même. Henry, vous nous perdrez tous deux ! Ce n'est pas seulement le mal que vous me faites qui crie alors en moi ; mes douleurs se tiennent entre elles, vous ne pouvez en toucher une seule sans qu'elles ne vibrent toutes en même temps. Encore, s'il ne s'agissait que de moi ! Si je pouvais mettre votre bonheur à la place de celui qui me manque, ces douleurs me se-

raient chères, et jamais je ne me permettrais une plainte. Mon amour vous irrite, les tortures de mon âme n'apaisent pas les agitations de la vôtre; cruel enfant, vous n'êtes pas heureux.

Alors Henry lui baisait les mains et les pieds, pleurant, suppliant, s'accusant lui-même, s'écriant qu'il était heureux entre tous, et achevant d'épuiser par les emportemens de son amour, le cœur qu'il venait de briser sous les emportements de sa colère. Ce qu'il y avait de plus lamentable, c'est que la victime rassurait le bourreau. Lorsqu'après ces scènes qui la laissaient sans courage et sans énergie, il voyait Marianna silencieuse, absorbée, se méprenant sur le cours des réflexions qui la préoccupaient, il l'attirait à lui et cherchait, par mille caresses, à dissiper les terreurs qu'il croyait lire dans ses yeux.

— Tu sais bien que je t'aime, n'est-ce pas? disait-il; tu sais bien que je veux t'adorer toujours? Ne t'alarme pas de me voir ainsi

brusque, irritable, emporté, bizarre; il se passe en moi des choses que je ne saurais dire, que je ne puis comprendre. Je ne sais rien, si ce n'est que je t'aime d'un amour sans bornes. Va, ne crains rien, je suis bien à toi! Appuie-toi sans trembler sur mon cœur: chasse ces terreurs qui m'outragent. Tu vivras moins long-temps que mon amour. Ce que tu me disais autrefois pour rassurer ma tendresse inquiète, je puis te le dire à mon tour: ai-je hors de toi une destinée possible? Me suis-je réservé dans l'avenir un autre rôle que celui de t'aimer, une félicité plus grande que celle d'être aimé de toi? Ma place restera vide au foyer de mon père et le monde ne me connaîtra pas. Marianna, mon univers commence et finit à ton nom. Et tu doutes, et tu t'alarmes! Qu'ont de commun avec mon âme ces mouvemens de mon humeur? Qu'est-ce après tout que ces orages qu'un rayon de tes yeux suffit à disperser? Le ciel n'est pas toujours d'azur: mais derrière les nuages qui le voilent,

le soleil immuable se tient éclatant et radieux.

Madame de Belnave s'efforçait de sourire et de tourner vers lui un regard reconnaissant. Mais ces paroles ne faisaient que redoubler le poids de sa tristesse. La confiance et la sécurité de ce jeune homme la rendaient odieuse à elle-même : elle souffrait plus de la tendresse d'Henry et de son bonheur que de ses fureurs et de ses désespoirs.

Elle luttait d'un courage héroïque : mais c'en était fait dans son cœur de tout charme et de toute ivresse. Cette existence à deux, qui l'avait enivrée si long-temps, ce perpétuel tête à tête, qui l'avait si long-temps charmée, pesait sur elle et l'étouffait comme les murs d'une prison. Cette vie d'artistes et de bohémiens qui l'avait séduite, cet échange de fortune et de pauvreté qu'elle avait d'abord trouvé si poétique, ne lui semblait plus qu'une excentricité d'assez mauvais goût, ou du moins

qu'un enfantillage. Elle n'osait pas le dire à Henry qui tenait trop à ses prérogatives pour consentir à les abdiquer : mais quand le jour arrivait de quitter, en hiver, les tapis moëlleux et les chaudes tentures, en été, le boudoir frais et recueilli où le soleil ne pénétrait jamais, pour aller grelotter ou griller sous le toit de la mansarde, Marianna avait bien de la peine à réprimer un mouvement d'impatience, et presque toujours elle suivait Henry d'un pied lent, revèche et boudeur. Il s'en apercevait parfois, et c'étaient alors des tempêtes nouvelles, que Marianna n'apaisait qu'en affectant un enthousiasme de bonheur, depuis long-temps éteint dans son âme. Ajoutez à cela qu'Henry se montrait de jour en jour plus sombre, plus exigeant, plus inquiet, plus ombrageux. Marianna ne pouvait plus essayer une distraction sans qu'il ne la lui reprochât avec amertume. Comprenant enfin que l'amour ne suffit pas à remplir toutes les heures de la

vie, elle avait accueilli avec reconnaissance quelques hommes distingués de sa province : elle sentait le besoin de s'entourer de relations agréables et bonnes. Mais Henry montrait à chaque visiteur un visage si gracieux et si prévenant qu'on n'était guère tenté de s'exposer souvent à une réception pareille. Isolé dans son coin, silencieux et sombre, il jouait le rôle de ces épouvantails qu'on dresse dans les jardins pour effaroucher les oiseaux. Madame de Belnave, que sa position difficile obligeait vis-à-vis du monde à une extrême circonspection, ne pouvait s'empêcher de souffrir de la présence continuelle d'Henry et surtout de son étrange attitude. Elle ne savait quelle contenance tenir, et comprenait bien que chacun se retirait médiocrement édifié. Ce fut un nouveau sujet de divisions, sourdes d'abord et comprimées, qui éclatèrent bientôt.

Un jour, Marianna reçut la visite d'un certain vicomte de L..., gentillâtre marchois, grand

tueur de loups, impertinent et sot. Il s'était présenté chez madame de Belnave sous un prétexte de parenté qu'elle ne soupçonnait même pas. Ils étaient cousins, affirmait-il ; d'ailleurs leurs pères avaient ensemble couru le loup dans la forêt de Champsanglard et dans les bois de Marsac. Il venait à Paris, chaque année, passer trois mois d'hiver, prétendant qu'avec la meilleure volonté du monde, il n'était pas possible à un gentilhomme de dépenser en province son argent, son esprit et ses belles manières. — Je fais des économies dans ma vicomté et je viens les manger à Paris, disait-il. — Je suis sûre, ajouta madame de Belnave, que vous faites ici de folles dépenses ? — Assez folles, cousine, durant les deux premiers mois, ajouta le vicomte d'un air vainqueur. — A propos, cousin, s'écria-t-elle, il faut que je vous gronde pour n'être venu me voir qu'à la fin du troisième. — Le vicomte jura ses grands dieux qu'il n'était à Paris que depuis huit

jours. — Vous mentez, cousin, vous mentez, dit-elle avec un fin sourire. — Il se confondit en sermens et en protestations de tout genre. Quoique tueur de loups, on se piquait d'avoir conservé les belles traditions de la galanterie française! On vivait dans les bois, mais on savait son monde! S'il ne s'était pas présenté les années précédentes, c'est qu'il ignorait les aventures de sa belle cousine. Il lâcha quelques allusions délicates qui amenèrent le rouge de la honte au front de Marianna, et, par-ci par-là, de petits complimens qui firent bondir Henry sur son siége. Le vicomte l'observait avec inquiétude, et se demandait en lui-même quel était ce jeune loup qui lui montrait les dents et le regardait de travers.

Près de se retirer, sur le seuil de la porte, il appliqua le verre d'un binocle sur son œil gauche, puis se tournant du côté d'Henry:

— C'est un parent? demanda-t-il à Marianna, assez haut pour être entendu du jeune homme.

— Non, monsieur, c'est un amant! dit celui-ci, pâle et froid de colère.

Le vicomte salua et sortit.

— Etes-vous fou, Henry! s'écria madame de Belnave vivement blessée.

Henry se leva; le bleu de ses yeux était noir, ses lèvres blanches et tremblantes.

—Vous êtes fou! répéta-t-elle avec humeur. Pour qui donc voulez-vous me faire passer ici? Avez-vous résolu de chasser toutes les personnes qui se présentent chez moi! En vérité, Henry, je n'ose pas qualifier votre conduite.

— Moi, dit Henry, en lui prenant la main qu'il serra comme dans un étau, j'oserai qualifier la vôtre, et je suis bien aise que cette occasion s'offre enfin de vous en dire mon avis, car voici trop long-temps que cela dure: Marianna, votre conduite est infâme!

— Ah! laissez-moi! s'écria-t-elle, en cherchant à dégager sa main de la main de fer qui l'étreignait.

— Vous m'entendrez, poursuivit Henry. J'ai dit et je répète infâme ! Pour qui voulé-je vous faire passer ici, demandez-vous? Je vous réponds : Pour ma maîtresse. Suis-je autre chose que votre amant, moi? je vous le demande à mon tour. Si j'ai résolu de chasser de chez vous les personnes qui s'y présentent? je vous réponds : Oui ! et je m'étonne seulement que vous m'en laissiez le soin. Puisque vous voulez que je vous le dise, depuis quelque temps il se passe ici d'étranges choses, et je trouve que vous oubliez bien promptement que nous ne sommes plus de ce monde, nous autres ! Lequel de nous deux, je vous prie, a dit à l'autre le premier : Vis dans notre amour ! ne livre pas tes jours à cette mer de boue qui s'agite à nos pieds ! qu'irais-tu faire parmi les hommes? cache ton âme dans la mienne ! Lequel de nous deux, vous ou moi, a le premier parlé de la sorte? Est-ce moi qui vous ai séquestrée de la foule? Est-ce moi qui vous ai conseillé l'oubli

des exigences sociales, le sacrifice de vos ambitions? Je vous le demande, parlez. Vous seriez bien embarrassée pour me répondre. Et voilà que maintenant l'amour ne vous suffit plus! Vous éprouvez je ne sais quel besoin intempestif d'estime et de considération! Vous craignez qu'on ne vous compromette! Il est temps, vraiment, de vous y prendre! Depuis deux mois, votre maison ressemble à une allée des Tuileries. Ce n'est pas assez d'y subir la présence des indifférens, il faut y supporter l'impertinence et le mépris des sots. Eh bien, non! je ne veux pas qu'il en soit ainsi; je ne le veux pas, moi, vous dis-je!

— Vous ne voulez pas, vous ne voulez pas... murmura Marianna d'un air de défi.

— Je ne veux plus rien, reprit froidement Henry; madame, vous êtes libre.

Et il sortit

— Ah! malheureuse! s'écria madame de Belnave avec un profond sentiment de désespoir; tu voulais vivre tout entière absorbée

dans l'amour! Tu voulais être aimée d'un amour jaloux, exclusif, insatiable, et qui fût la vie tout entière! Tu cherchais un cœur à toi seule! Tu es servie à souhait; on t'aime! on t'aime de cet amour que tu demandais au ciel, que tu n'espérais plus rencontrer sur la terre : pourquoi donc pleures-tu, misérable?

Elle demeura long-temps anéantie. Jamais la chaîne du devoir n'avait autant pesé sur elle. Jamais, sous l'indifférence de George, elle n'avait enduré ce qu'elle endurait à cette heure sous la passion d'Henry. Elle se rappela les paroles que lui avait dites Bussy, la nuit de leur séparation : ses réflexions furent amères. Elle commença par s'apitoyer sur son sort, puis, honteuse de son égoïsme, elle reporta sa pensée sur l'enfant qui souffrait par elle tout ce qu'elle avait souffert; elle s'attendrit sur cette destinée qu'elle allait briser comme on avait brisé la sienne. A cette idée, son âme se révolta de tout ce qui lui restait de vigueur. Une fois encore elle trouva l'énergie

et la volonté de ne pas désespérer d'elle-même. Elle appela à son aide les souvenirs enchantés que lui avait laissés ce jeune homme. Elle se dit qu'il était de sa gloire de donner un démenti aux prophéties de George. Elle attisa ses feux pâlissans, et sut en faire jaillir de vives étincelles. Elle retrouva dans sa mémoire l'amour qu'elle eût vainement cherché dans son cœur : l'orgueil, la pitié, l'attendrissement firent le reste. Elle se leva, elle courut chez Henry; elle gravit l'escalier tortueux, comme autrefois, vive et légère. Henry était absent; il aperçut, en rentrant, sa maîtresse qui l'attendait. Elle lui sauta au col; elle lui prodigua les noms les plus tendres et les caresses les plus folles. Elle voulut demander grâce à ses pieds, mais il l'appela dans ses bras et demanda grâce à son tour. Ce fut à qui n'aurait pas raison. Ils confondirent leurs transports et jamais leur bonheur n'avait brillé d'un éclat plus beau : dernières lueurs de astre près de s'éteindre!

En moins d'une semaine, leur vie avait repris son trouble accoutumé. Marianna était retombée de cet enthousiasme factice dans une atonie complète: Henry s'agitait comme un lion blessé; la tourmente grondait sous leur toit.

Bientôt leurs querelles ne furent plus suivies de réconciliations, et des jours entiers s'écoulèrent, mornes, silencieux, sur les impressions fâcheuses. Déjà leurs plus beaux jours étaient plus sombres qu'autrefois leurs plus sombres jours. Leur oisiveté n'était plus occupée. Ils ne se plaisaient plus à remuer leurs souvenirs; ils n'aimaient plus à revenir sur leurs félicités écoulées. Trop de mauvais détroits les séparaient du passé pour qu'ils osassent en remonter le courant. L'ennui se glissait dans leur intimité. Le désœuvrement d'Henry, qui chômait sa douleur comme il avait chômé sa joie, irritait madame de Belnave à un point qu'on ne saurait dire. Elle s'indignait secrètement de le voir consumer ainsi les plus belles

années de sa jeunesse. Elle l'accusait d'indolence et d'inertie. Le cœur de la femme est un merveilleux creuset où tour à tour le plomb se change en or et l'or en plomb. Tant que le charme dure, l'être aimé est plus qu'un Dieu pour elle : que le charme tombe, le Dieu est moins qu'un homme. La grâce prend le nom de faiblesse, la tendresse n'est plus que de la fadeur, la passion que de l'emphase, et l'oubli de soi-même qu'une absence de dignité.

Effrayée de la responsabilité qu'elle avait assumée, ne sentant plus en elle assez de trésors pour lui rendre tout ce qu'elle lui avait enlevé, Marianna se hasardait parfois à prêcher à Henry le travail; en cherchant à le faire rougir de sa nullité, elle espérait détourner le cours de cette activité qu'elle se reconnaissait désormais incapable de contenir et de satisfaire. Mais c'étaient alors des fureurs sans nom, des emportemens inouïs, des reproches sanglans, d'effroyables récriminations.

— Ah! tu pleures mes jours perdus! s'é-

criait-il. Ce sont des jours perdus, selon toi, ces jours employés à t'aimer! Consumés en vaines ambitions, tu les trouverais mieux remplis! L'amour ne te semble pas digne d'occuper la vie tout entière!

Marianna courbait la tête: c'étaient ses propres paroles que lui répétait Henry. Il n'était plus temps de défaire le mal qu'elle avait fait. L'imprudente avait trop serré le lien pour pouvoir le dénouer. En traçant autour d'Henry un cercle infranchissable, elle s'y était enfermée avec lui.

Ce devint un enfer. Non, après une pareille existence l'enfer avec ses cris, ses désespoirs, ses grincemens de dents, doit être un séjour de repos. Ce qu'il y a de consolant pour ceux qui ont épuisé ce calice, c'est de pouvoir se dire que la vie n'a plus de breuvage si amer ni si malfaisant qu'ils ne puissent désormais goûter impunément; ils sont à l'épreuve du fiel et du poison. Il y avait long-temps qu'Henry et Marianna en étaient aux mots qui tuent; les mal-

heureux en arrivèrent à se reprocher mutuellement l'existence qu'ils se devaient l'un à l'autre. Il y avait des instans où Henry éprouvait contre Marianna des mouvemens de haine, où il sentait s'éveiller en lui comme des instincts de bête fauve, où il avait besoin de l'outrager et de la voir souffrir; des instans où, sans cause, sans motif, à propos de rien, il l'interpellait d'une voix stridente et se plaisait à la torturer, jusqu'à ce qu'il lui eût arraché des larmes qu'il essuyait ensuite avec ses lèvres.

Un soir, elle était assise près de la fenêtre entr'ouverte, occupée d'un ouvrage de tapisserie. La journée s'était passée dans un calme plat. Henry avait bien tenté à plusieurs reprises d'en rompre la paix et le silence; mais Marianna, de guerre lasse, avait éludé toutes les occasions. Elle semblait paisible et recueillie, tout entière absorbée par les rosaces qui s'épanouissaient sous ses doigts. Henry marchait dans la chambre, irrité de l'atten-

tion qu'elle donnait à son travail, souffrant de ne rien faire et de la voir occupée.

— Vous vous perdez les yeux, dit-il enfin, en lui enlevant son ouvrage. Puis il continua de se promener dans la chambre. Marianna prit un livre et se mit à lire. Cette impassibilité fit bouillonner le sang du jeune homme qui n'attendait qu'un mot de sa maîtresse pour aller s'asseoir à ses pieds.

Il s'étendit sur un divan, et se tournant vers elle avec une nonchalance affectée :

— A propos, dit-il d'un air distrait, j'ai reçu ce matin une nouvelle qui vous intéressera peut-être.

— Quoi donc? demanda-t-elle sans interrompre sa lecture.

— George Bussy vient de se marier, répondit Henry.

Madame de Belnave resta silencieuse, immobile, les yeux abaissés sur son livre.

— Oui, poursuivit-il lentement. Il s'est marié. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce

vieux cœur s'est, dit-on, rajeuni dans le mariage, et qu'il n'est bruit au pays que de son amour pour sa femme. Il est vrai de dire qu'il a épousé le plus riche parti du département : ajoutez à cela, s'il vous plaît, la plus belle fille de vingt lieues à la ronde, en même temps la plus belle âme qu'ait jamais recélée la province. Je la connais, je puis en parler avec assurance : c'est une de ces chastes fleurs qui croissent à l'ombre des bois et qui ne sont pas dans le secret de leurs parfums et de leur fraîcheur. Ce sera pour sûr une noble épouse. Vous conviendrez que notre ami ne pouvait faire une plus heureuse fin. C'est un homme rangé, à cette heure, jouissant de l'estime de ses concitoyens. Vous ne serez pas fâchée d'apprendre qu'il se porte comme candidat aux prochaines élections et qu'il a pour la députation des chances presque certaines. Nous irons l'entendre à la chambre. Mais qu'est-ce donc que ce livre qui vous absorbe de la sorte? ajouta-t-il en se levant : voici bien long-temps,

il me semble, que vous n'avez tourné la page.

Il s'approcha de Marianna et prit froidement le livre qu'elle tenait entre ses mains : les feuillets en étaient tout humides.

— Vous pleurez donc? lui demanda-t-il.

Marianna ne répondit pas.

— Pourquoi pleurez-vous? dit Henry, en lui prenant rudement la main.

— Je ne sais pas, répondit-elle d'une voix étouffée, en essuyant ses yeux.

— Moi, je le sais, et je vais vous le dire, s'écria-t-il avec emportement.

— Non, non! s'écria Marianna qui prévit un affreux orage. Non, vous ne le savez pas. Ne le dites pas, laissez-moi vous le dire. Vous ne savez rien; Henry, vous n'êtes qu'un enfant. Eh bien, oui, c'est vrai, je pleure; mais pardonnez-moi, ne vous irritez pas. Il n'est rien dans ces larmes qui doive vous offenser. Il en est des affections éteintes comme des membres qu'on n'a plus : on peut en souffrir encore. C'est là ce qu'il vous faut comprendre, et ne

le comprenez-vous pas? Et puis, que vous dirai-je? je ne puis m'empêcher de pleurer en voyant cet homme se réfugier dans le monde d'où il m'a exilée et revenir aux biens dont il m'a enseigné le mépris. C'est peut-être en moi faiblesse et lâcheté, mais que voulez-vous? je ne suis qu'une pauvre femme.

— Si ce n'est lui que vous pleurez, c'est donc le monde! s'écria l'impitoyable jeune homme. Si ce n'est lui, c'est donc les biens qu'il vous a ravis! Enfin, vous pleurez quelque chose! mon amour ne vous suffit plus! Les sacrifices ont été pour George et les reproches sont pour moi!

La lutte, ainsi engagée, se continua durant la nuit entière. Les jours qui suivirent ne furent pas meilleurs.

Parfois Henry s'arrêtait subitement, au milieu de ses colères, épouvanté lui-même des éclats de sa voix.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! s'écriait-il alors en se frappant le front, que se passe-t-il

entre nous! qu'est devenu le temps où nous n'avions pas d'autre étude que de nous aimer et de nous complaire ? Qu'avons-nous fait de nos beaux jours ! je sens ma tête qui s'égare. Pourquoi ne sommes-nous plus heureux? Qu'est-ce que ce démon qui m'irrite et me pousse ? Quel est donc ce serpent qui me ronge le cœur ? oh ! ma tête, ma tête brûlante ! ô mon Dieu, n'est-ce pas la folie !

Non, malheureux, non ! cette inquiétude qui te dévore, cette anxiété qui te harcèle, ce démon qui t'aiguillonne, ce serpent qui te ronge le cœur, non, ce n'est pas la folie, c'est la raison qui te crie que tu n'es plus aimé !

Ah! certes, quand Marianna vit clair pour la première fois dans le cœur de Bussy ; quand elle sentit l'amour de cet homme lui échapper, et qu'elle comprit que tous ses efforts pour le retenir seraient vains, certes ce fut un instant terrible, et l'infortunée n'imagina pas qu'elle pût être réservée à un coup plus affreux : elle crut que la terre lui manquait

sous les pieds, tandis que le ciel s'écroulait sur sa tête. Mais, lorsqu'amante d'Henry, après des efforts surhumains pour tromper ce malheureux jeune homme et pour s'abuser elle-même, elle vit clair dans son propre cœur; lorsqu'elle descendit dans cet abîme ravagé et qu'elle en contempla les ruines, ce fut un instant plus terrible que le premier, et jamais cri plus lamentable ne sortit d'un sein plus cruellement frappé. Il lui sembla que la douleur, qu'elle pensait avoir épuisée, se révélait à elle pour la première fois; elle se dit que jusqu'à ce jour elle avait seulement essayé la souffrance. C'est qu'après George, il restait encore l'espérance. C'était l'amant qui lui manquait alors; cette fois, c'était l'amour.

Au milieu de ces secousses, de ces luttes, de ces déchiremens, les lettres de Noëmi arrivaient calmes, sereines, radieuses, resplendissantes.

IX

Elle accepta sa destinée. Ne pouvant plus s'abuser elle-même, elle s'imposa, comm un devoir, la tâche de tromper Henry. Mais elle devait bientôt y succomber. Le créancier qui vient vous prendre dans votre sommeil, pour exiger l'or que vous n'avez pas, est moins odieux que l'être qui vous demande l'amour que vous n'avez plus. Marianna sen

tait à chaque instant son courage faiblir et ses forces l'abandonner. Ce n'était plus la douleur! La douleur est noble, glorieuse, poétique; elle féconde l'âme qu'elle habite: c'est un hôte de céleste origine. C'était l'ennui, l'ennui qui ternit, glace, flétrit tout ce qu'il touche, le hideux, le stérile ennui! Quand elle parvenait à le vaincre, c'était pour s'accuser et se maudire. Voilà donc par quels bienfaits elle reconnaissait le dévouement qui l'avait sauvée, la tendresse qui l'avait guérie! Elle payait la vie par la mort et l'amour par l'ingratitude. C'était aussi pour insulter au sort qui, par une poignante dérision, ne lui envoyait le bonheur que lorsqu'elle ne pouvait plus en jouir, qui lui faisait de ce bonheur si long-temps, si ardemment souhaité, le plus horrible des supplices.

Mais lui, grand Dieu! mais lui! ses yeux se cavèrent, son teint se plomba, son front se rida sous une précoce vieillesse. Une fièvre continue lui consumait les os. Il passait souvent

des nuits entières à marcher au hasard par les rues, et quand il rentrait au matin dans sa chambre, ses vêtemens étaient sanglans et en lambeaux. Il se jetait sur son lit et demandait l'oubli au sommeil ; mais vainement ses sens épuisés cédaient à la fatigue, son âme orageuse veillait dans son corps endormi. Parfois il se levait brusquement et se roulait sur le carreau glacé pour chercher un peu de fraîcheur. Il criait le nom de Marianna avec tendresse et avec colère, la foulant aux pieds et la pressant contre son cœur, lui jetant tour à tour l'adoration et l'outrage. Puis, quand il n'en pouvait plus, quand il s'était exhalé en pleurs et en imprécations, il se disait qu'il n'était qu'un misérable insensé, que Marianna l'aimait encore, et il allait chercher près d'elle un nouvel aliment à sa douleur. Elle s'efforçait de le rassurer, et lui s'efforçait de la croire. Ils étaient lâches tous deux, l'un par amour, et l'autre par pitié.

Un jour, Henry était dans sa chambre, dans

cette petite chambre que le bonheur ne visitait plus, la tête appuyée sur son lit, sur ce lit qui n'entendait plus que des cris de détresse et de malédiction. Il venait de quitter sa maîtresse après une de ces scènes où madame de Belnave, vaincue par l'ennui, se montrait, en dépit d'elle-même, dure, cruelle, impitoyable. Il sanglottait comme un enfant et se labourait la poitrine avec ses ongles. Tout à coup la porte s'ouvrit. Un rayon de joie brilla dans ses yeux humides. Mais en se relevant, il se trouva face à face avec George Bussy.

George lui tendit la main, mais Henry refusa la sienne ; il détourna la tête d'un air sombre, et resta un instant immobile ; puis, se rejetant sur son lit, il étouffa dans l'oreiller ses cris et ses sanglots. Après l'avoir contemplé en silence, George se retira, grave et pensif, sans avoir dit une parole.

Il marcha long-temps sur les quais, d'un pas lent et réfléchi ; puis, de l'air d'un homme qui a pris une détermination soudaine, il alla s'in-

former de l'adresse de madame de Belnave au premier hôtel qu'elle avait habité : une heure après, il se présenta chez elle.

Lorsqu'il entra, madame de Belnave voulut se lever ; mais ses jambes se dérobèrent sous elle. Elle essaya de parler, mais la parole expira sur ses lèvres. Elle couvrit sa figure de ses mains, pour cacher sa honte plutôt que son émotion ; car elle avait perdu le droit d'accuser et de maudire, et c'était moins un coupable qu'un juge qui se tenait debout devant elle.

George prit un siége. Il y eut un long silence durant lequel ils écoutèrent le langage muet de leur âme.

— Marianna... dit enfin George Bussy d'une voix légèrement émue.

A ce nom qui vibra comme un écho des jours heureux, madame de Belnave découvrit son visage et tourna vers George un regard de stupeur et d'effroi.

— Madame, reprit-il, je viens m'acquitter près de vous d'un pénible devoir, mais d'un

devoir sacré, puisque je n'ai pas craint, pour l'accomplir, d'affronter votre haine et de vous affliger de ma présence.

— Je ne vous hais pas, monsieur, dit Marianna.

— Je vous disais bien que la vie vous enseignerait l'indulgence! poursuivit lentement Bussy. Je vous disais bien que rien n'arrive à temps et que toujours nous nous vengeons sur ceux qui nous aiment de ceux que nous avons aimés. Vous-même, madame, digne, à tant de titres, d'une destinée meilleure, vous n'avez point échappé à la commune loi. Aimée, vous n'aimez pas.

— Qui vous l'a dit? demanda fièrement Marianna, chez qui l'orgueil eût ranimé l'amour, si l'amour n'eût été mort en elle.

— Allez, vous n'aimez pas, répéta George en secouant tristement la tête.

— Eh bien! c'est vrai! dit-elle avec un profond découragement. Ah! le ciel m'est témoin que j'ai bien lutté, que j'ai bien combattu!

Ah ! j'ai bien soufflé sur mes cendres ! tous mes efforts ont été superflus. Il est Marianna et moi je suis Bussy. C'est vous, George, c'est vous qui nous avez perdus tous deux.

— Vous vous vengez sur lui, je me vengeais sur vous, répondit George. Pour arriver à la source du mal, il faudrait remonter bien haut. Mais la plainte est injuste, les récriminations sont vaines ; nous nous apprenons tous les uns aux autres à souffrir et à pardonner. Non, Marianna, non, ce n'est pas moi qui vous ai perdus. La vie seule est coupable ; plaignons-nous à Dieu qui l'a faite.

Madame de Belnave subissait humblement la vérité de ces paroles qui l'avaient tant de fois révoltée, et c'était un triste spectacle que ces deux êtres, revenus de leurs illusions et jetant sur la vie un regard froid et désenchanté.

— Je suis venu, poursuivit-il après s'être un instant recueilli, pour vous aider à réparer, autant qu'il peut être réparé, le mal que vous avez causé sans le vouloir.

— Eh ! le puis-je, mon Dieu ! s'écria-t-elle avec désespoir. Il déchire mon cœur pour y chercher les biens qui n'y sont plus, et ne veut pas de ceux que je pourrais encore lui offrir. Il ne comprend rien, il ne veut rien comprendre! ajouta-t-elle avec un mouvement d'humeur.

— Nous avons été comme lui, dit George, il ne faut pas lui en vouloir : il aura son tour, il comprendra plus tard. A cette heure, il faut le sauver.

— Dites, ah ! dites, s'écria-t-elle ; est-il besoin de tout mon sang?

— Il est besoin de tout votre courage.

— Que faut-il faire ?

— Le quitter.

— Jamais, monsieur, jamais ! répondit-elle avec une noble indignation.

— Il faut le quitter, répéta George avec sang-froid. Votre âme est grande et généreuse, je le sais ; je sais que vous vous résigneriez à mourir plutôt que de vous retirer la première

du duel où vous êtes tous les deux engagés. Mais il s'agit de lui et non de vous. Votre destinée est achevée : la sienne peut encore être belle.

—S'il en est ainsi, monsieur, démontrez-lui que je suis un obstacle à son bonheur, et quand il l'exigera, je me soumettrai sans murmurer à ce dernier sacrifice. Je rentrerai, pour ne plus en sortir, dans la solitude où vous m'avez plongée. Mais, je l'avoue, je suis sans force contre sa douleur, et ce lien dût-il m'étouffer, n'espérez pas que je le brise.

— Vous le briserez, dit George, parce que ce n'est pas lui, mais vous qu'il étoufferait tôt ou tard ; vous en aurez la force, parce que lui ne saurait la trouver. Il ne comprend rien, il ne veut rien comprendre, vous-même le disiez tout à l'heure. C'est donc pour lui, madame, pour lui seul que je vous prie et vous adjure ; que la pitié vous rende cruelle ! S'il fallait pour sauver votre sœur lui plonger un couteau dans le sein, si votre main était la seule

qui pût la sauver à ce prix, votre main hésiterait-elle? Oui, Marianna, vous l'avez dit, vous êtes un obstacle dans sa vie: vous dévorez ses jours sans profit pour vous, sans profit pour lui-même. Son père en gémit; au pays, ses amis en murmurent; on s'afflige de voir sa jeunesse s'écouler sans travail et sans dignité. Vous l'avouerai-je? on va jusqu'à vous blâmer hautement.

— Que voulez-vous? dit Marianna que ces reproches irritaient, il ne fait rien, il ne veut rien faire!

— Il aime, répondit Bussy; vous appelez cela ne rien faire. Je sais des malheureux qui travaillent vingt heures par jour et qui accomplissent, à mon sens, un préférable labeur : il leur reste quatre heures pour dormir et pour oublier. Ah! sauvons-le, ne l'accusons pas. Réveillez dans votre cœur ce qu'il y reste de tendresse, d'affection et de dévouement pour le rendre aux devoirs qui le réclament.

Il commencera par vous maudire, mais un jour il vous bénira.

— Vous ne le connaissez pas, dit-elle, il en mourra.

— Non, dit George, il n'en mourra pas; nous n'en sommes pas morts, nous autres. Qu'espérez-vous, en prolongeant une liaison qui vous meurtrit tous deux! vous ne pouvez rien désormais pour vos félicités mutuelles. Vous absorbez sa vie, il épuise la vôtre. Qu'attendez-vous de l'avenir? vous aurez beau faire, vous ne rallumerez pas en vous l'amour éteint; vous ne raffermirez pas en lui la confiance ébranlée. Je vous le dis dans la tristesse de mon âme, il n'est plus de bonheur possible entre vous.

— Ah! je le sais bien! murmura-t-elle. Mais il n'a que moi au monde, je ne l'abandonnerai pas.

— Un ami lui restera pour l'assister et le soutenir, pour l'aider aussi à comprendre. Reposez-vous sur moi du soin de veiller sur ses

jours, et de vous ménager dans son cœur une place où votre souvenir vivra toujours précieux et cher.

Il y eut encore un long silence durant lequel madame de Belnave sembla flotter indécise entre les conseils de George et ceux de sa conscience.

— Jamais, monsieur, jamais! dit-elle enfin d'une voix ferme et résolue. L'amour, après tout, n'est pas seulement une fièvre de jeunesse, une folle exaltation, une chaleur de sang et de cerveau; c'est quelque chose de mieux, il me semble. Parce que je ne sens plus en moi les brûlantes ardeurs du matin de la vie, s'ensuit-il que je n'aime plus? j'interroge mon cœur et j'ose affirmer le contraire. Je l'aime, sans passion, il est vrai, sans folie, sans enthousiasme.....

—Oui, dit George en l'interrompant, vous l'aimez par devoir, vous l'aimez par pitié, vous l'aimez sans bonheur, de cet amour plus odieux, plus fatal que la haine.

— Quoi qu'il en soit, répliqua-t-elle, mon parti est irrévocablement pris. Dussions-nous l'un et l'autre succomber à la peine, nous sommes enchaînés par un lien indissoluble, nous ne nous quitterons jamais!

— Vous y réfléchirez, dit George en se levant. Un jour viendra, ce jour n'est pas loin, où vous accepterez humblement les conseils que vous rejetez à cette heure. Si je puis alors vous être de quelque secours, écrivez un mot, je viendrai.

Comme il allait se retirer:

—Et vous, George, demanda tristement Marianna, à quel point êtes-vous de la vie? Etes-vous heureux? vous êtes marié, m'a-t-on dit.

— Eh! mon Dieu, oui! répondit Bussy. Il faut bien en passer par-là. La vie est ainsi faite, fou qui veut la changer. On commence par armer en guerre, on finit au coin du feu, les pieds dans ses pantoufles.

Là-dessus il sortit, après lui avoir baisé poliment la main.

— Et nous devions nous aimer toujours ! s'écria Marianna avec un sombre désespoir.

Cependant, entre les deux amans, la position devenait de jour en jour plus intolérable. Henry se cramponnait avec une inconcevable ténacité au cœur qu'il sentait près de lui échapper. Dans la sécurité de son bonheur, il s'était montré volontiers brave et fanfaron ; dès qu'il entrevit qu'il pourrait être pris au mot, il devint pusillanime et lâche. Jamais homme n'abjura plus complètement aux pieds d'une femme orgueil et dignité. Marianna luttait encore ; mais les paroles de Bussy lui revenaient sans cesse à l'esprit et l'obsédaient jusque dans son sommeil. Il est vrai qu'elle les repoussait avec indignation, mais un événement imprévu les lui fit accueillir avec plus de bienveillance.

M. Felquères mourut ; Henry se trouva tout à coup à la tête d'une assez belle fortune. Bien qu'il n'eût pas à se louer de son père qui, d'ailleurs, n'avait jamais eu à se louer beaucoup de

son fils, il le pleura sincèrement. Madame de Belnave ne lui manqua pas en cette circonstance ; elle retrouva, pour le consoler, des tendresses depuis long-temps inusitées. Mais, au fond du cœur, elle éprouva une joie criminelle, en voyant que ce jeune homme était riche et maître de sa destinée.

Quelque temps après la mort de M. Felquères, elle reçut de la province, par l'intermédiaire de Bussy, une lettre assez étrange. Un vieil oncle d'Henry la sommait de rendre son neveu aux devoirs qu'il oubliait pour elle. La lettre était sévère, ridicule et touchante à la fois : Henry s'y nommait Renaud et madame de Belnave Armide ; il y était aussi quelque peu question d'Hercule filant aux pieds d'Omphale. En des temps meilleurs, Marianna eût ri franchement du vieil oncle ; elle le prit au sérieux et s'irrita de la responsabilité qu'on faisait peser sur elle.

Elle caressa bientôt l'espoir de s'en affranchir. Long-temps encore elle résista ; mais, au

bout de ses forces et de son courage, sentant enfin qu'il n'était plus entre elle et lui, non-seulement de bonheur, mais d'existence possible, harcelée d'ailleurs par Bussy qui revenait sans cesse à la charge, elle l'appela un jour à son aide. George accourut.

— Eh bien! vous l'emportez, dit-elle. Mieux vaut en finir d'un seul coup que de prolonger un si rude martyre. Vous savez que, s'il ne s'agissait que de moi, je ne demanderais ni grâce ni merci; mais c'est de lui qu'il s'agit à cette heure; il faut le sauver, sauvons-le! Mais, d'abord, répondez-moi de lui sur votre tête.

— Je réponds de lui sur ma tête, dit George.

— Vous me promettez de veiller sur ses jours, d'assister son désespoir, de panser ses blessures, d'être pour lui l'ami le plus dévoué, le plus tendre des frères?

— Je vous le promets, dit Bussy.

— Et vous lui parlerez de moi? ajouta-t elle d'une voix profondément émue. Vous lui ap

prendrez à prononcer mon nom sans colère? vous l'empêcherez de me maudire?

— Je vous le jure.

— Dites, ah! dites-lui que je l'ai bien aimé, et que je l'aime bien encore, s'écria-t-elle en pleurant. Dites-lui que j'aurais immolé ma vie avec joie pour lui donner un jour heureux. Dites-lui que je suis bien à plaindre, qu'il m'a fallu bien du courage, et que sa douleur fait envie à la mienne. Qu'il sache, ah! qu'il sache surtout que c'est en vue de son bonheur que j'accomplis ce sacrifice; dites-lui qu'il est jeune, qu'il guérira sans doute, et que moi, je n'ai plus qu'à mourir.

— Il saura tout cela, dit George.

— Et aussi que son souvenir me suivra partout, que jamais sa pensée ne sera étrangère à la mienne, qu'il aura, tant que je vivrai, une amie, une sœur, une mère.

— Je vous promets de lui dire tout ce qui se dit en pareille circonstance, ajouta Bussy, impatient de savoir où Marianna voulait en venir.

— A demain donc ! s'écria-t-elle, le sort en est jeté, je partirai demain.

— Vous êtes un noble cœur, dit George complètement rassuré.

— Ah ! taisez-vous ! répondit-elle, je ne suis qu'une misérable comme vous.

Elle était décidée à partir le lendemain pour Vieilleville, domaine qu'elle avait apporté en dot à son mari et que celui-ci lui avait restitué, après leur séparation. Comme elle ne se sentait pas le courage d'affronter les fureurs d'Henry, ses larmes et son désespoir, il fut convenu que George s'emparerait du jeune homme durant tout le jour, et qu'il le tiendrait éloigné de la maison de Marianna, soin d'autant plus facile que Bussy, chargé des affaires d'Henry, avait avec lui, depuis la mort de M. Felquères, des conférences longues et fréquentes.

— Vous lui remettrez cette lettre, dit Marianna. Qu'il ignore où je vais ; mais n'oubliez pas que, si ma présence était nécessaire ici,

un mot de vous suffirait pour me faire accourir. Et maintenant, George, adieu! ajouta-t-elle. Nous avons fait tous deux beaucoup de mal. Puisse cet enfant me pardonner un jour, comme je vous pardonne à cette heure !

Le lendemain, George alla prendre Henry et lui proposa de venir passer, avec lui, la journée chez un de ses amis, à Aulnay, vallée chérie des poètes. Henry accepta d'abord, puis refusa obstinément. Il était pâle, languissant et n'avait goût à aucune distraction.

— Viens, dit George, nous irons à cheval, nous nous promènerons dans le bois de Verrière. Le grand air et le mouvement te feront du bien. Vois quel doux soleil et quel beau jour d'automne!

— Le soleil m'ennuie, dit Henry d'une voix affaissée; les bois m'ennuient, tout m'ennuie.

— Voyons, ne te laisse pas abattre ainsi, comme une femme! s'écria Bussy en lui secouant le bras. Sais-tu que tu es lâche?

— Cela m'est bien égal, dit Henry d'un air indifférent.

A force d'insistances, George parvint à l'entraîner, non pas à Aulnay, Henry s'obstinait à ne point sortir de Paris, mais sur les quais et sur les boulevards. Il marchait d'un pas distrait, sans rien voir ni rien entendre autour de lui. George essaya vainement de le distraire et de donner le change à ses réflexions; c'est à peine s'il put lui arracher quelques paroles, à longs intervalles. Il le conduisit au tir, au manège, mais ces exercices ne le charmaient plus. Des jeunes gens, qui l'avaient connu quelques années auparavant, hésitèrent à le reconnaître. Vers le milieu du jour, il voulut se diriger vers la demeure de Marianna, mais George le guida dans un sens opposé. Il se prit à disserter longuement sur l'amour, comprenant bien que c'était le seul moyen de fixer l'attention de ce malheureux jeune homme. Henry parut l'écouter en effet avec un poignant intérêt. Epuisé par cette longue marche,

il manifesta le désir de se reposer; mais Bussy, sous divers prétextes, continua de le tenir en action, dans l'espoir d'amortir en lui l'énergie de l'âme par la fatigue du corps. Enfin Henry déclara impérieusement qu'il voulait aller chez Marianna.

— Auparavant, dit George, il faut que tu viennes chez moi, j'ai des lettres importantes à te communiquer, relativement à la succession de ton père.

— Vous savez, répondit Henry, que je n'entends rien à ces sortes d'affaires, et qu'il me répugne de m'en occuper.

— Viens, répliqua George en l'entraînant, j'ai besoin de ta signature.

Henry arriva harassé chez George. Il pouvait être quatre heures de l'après-midi.

— Voyons, dit le jeune homme en prenant une plume, que faut-il signer? hâtons-nous.

— Il faut préalablement, répondit Bussy, en tirant d'un cartonnier une liasse de papiers, que tu saches à quoi tu t'engages.

— C'est inutile, dit Henry avec impatience; j'ai pleine confiance en vous. Où faut-il signer, je vous prie?

— Du tout, du tout! s'écria George; ce n'est pas ainsi que se traitent les affaires.

— Lisez donc, dit Henry avec humeur; je vous écoute; mais, pour Dieu! lisez vite.

George déclama d'une voix lente et accentuée un horrible grimoire, qu'il accompagna de réflexions et de commentaires à faire pâmer d'aise tous les loups cerviers de la chicane. Henry était au supplice.

— Est-ce tout? demanda-t-il en se levant, lorsque Bussy eut cessé de lire.

Cinq heures sonnaient en cet instant à Notre-Dame. Il y avait une heure que madame de Belnave avait dû quitter Paris. George se leva à son tour. C'était un homme qui allait droit au but, et dont la main, prompte et sûre, ne faisait pas languir sa victime.

— Non, ce n'est pas tout, dit-il d'un ton solennel. Henry, as-tu du courage?

De pâle qu'il était, le jeune homme devint livide.

— Je te demande si tu as du courage ? répéta froidement Bussy.

Henry s'appuya contre le mur.

— Marianna est morte ! dit-il.

— Morte pour toi, répliqua George, elle est partie.

Ce ne fut pas un cri, mais un rugissement qui sortit de la poitrine d'Henry. Il se jeta sur la porte, renversa George qui cherchait à le retenir, et se précipita dans la rue. Il n'avait pas de chapeau ; ses yeux étaient hagards ; ses cheveux volaient au vent ; ses pieds brûlaient le pavé. De la demeure de George à celle de Marianna, il ne fit qu'un bond. Arrivé dans la cour de l'hôtel, il vit une chaise attelée de trois chevaux ; le postillon était en selle. Il escalada en deux sauts l'appartement de madame de Belnave. Il trouva Mariette dans l'antichambre.

— Mariette, dit-il pour éloigner tout soup-

çon, j'ai de longs adieux à faire à votre maîtresse. Prévenez le postillon; on paiera, s'il le faut, triple poste.

Il entra dans le salon ; tout s'y ressentait du désordre d'un départ précipité. Marianna était près d'en sortir. Effrayée de le voir fermer la porte à double tour, elle voulut s'élancer sur le cordon de la sonnette. Mais Henry la prévint. Il l'arrêta d'une main, et, prenant de l'autre des ciseaux oubliés sur la cheminée, il trancha d'un seul coup le cordon, qui tomba sur le tapis, comme le tronçon d'un reptile. Marianna s'était assise; il s'approcha d'elle, dénoua froidement les rubans de sa capote de voyage, qu'il jeta sur un meuble; puis, s'appuyant contre la cheminée, pâle, le visage défait, les bras croisés sur sa poitrine, il la regarda en silence.

X

— Ecoute-moi, dit-il enfin, et, quand j'aurai parlé, tu seras juge dans ta propre cause. Il ne te sera fait exactement que ce que tu croiras avoir mérité. Je crois, moi, que tu as mérité de mourir et je suis venu pour te tuer. Mais si tu en décides autrement, tu vivras. Ecoute donc et sois calme, car tu partiras, je te le

jure ; seulement le voyage sera plus ou moins long, voilà tout.

— Tuez-moi tout de suite, je ne demande pas mieux, s'écria-t-elle.

— Non, dit Henry, il faut d'abord que tu m'écoutes. — Je ne pense pas qu'il y ait au monde une créature plus ingrate que toi envers la destinée ; je ne crois pas qu'il soit sur terre un être qui ait renié plus d'affections sacrées que tu n'en as renié ; tu vas en juger. Tu avais une sœur, une sœur adorable, un ange de grâce et de vertu, une âme toute divine; je ne sais même pas comment tu as jamais osé me parler d'elle; quand tu me parlais d'elle, je rougissais pour toi. Elle t'aimait, comme la mère la plus tendre peut aimer une fille adorée; tu étais sa joie, son orgueil, sa sollicitude ; elle eût donné sa vie pour ménager la tienne. Cette sœur que je t'enviais, cette âme céleste qui ne vivait qu'en toi, tu l'as quittée. Tu avais un époux, noble esprit, noble cœur, honneur intact, probité sainte ;

toi-même ne parles de lui qu'avec respect et vénération. Il avait mis en toi tout son espoir. Il n'est pas une femme qui n'eût été heureuse et fière de porter le nom de cet homme et de s'appuyer sur son bras ; tu l'as quitté. Pour qui ? pour des gens qui ne sont pas dignes de lui serrer la main : pour un Bussy et pour un enfant! Tu avais un intérieur charmant où tu régnais en souveraine, où chacun n'avait d'autre soin que de sourire à tes caprices. Tu avais des amis dévoués; autour de toi s'empressaient des serviteurs soumis et fidèles; un rayon de tes yeux, un sourire de tes lèvres faisait le soleil à Blanfort. Tu n'as eu pitié de rien : sœur, époux, frère, amis, patrie, tu as tout quitté! Dieu, en te privant du bonheur d'être mère, a voulu t'épargner un crime. Remercie-le de ne t'avoir point donné d'enfans : tu les aurais quittés.

— Vous outragez une femme, s'écria madame de Belnave.

— Tu n'es pas une femme, dit Henry, tu

n'es rien du tout. Dieu, pour l'éternel malheur de ceux qu'il a jetés sur ta route, t'a douée de quelque imagination et de quelque beauté; mais tu n'as ni cœur ni âme. Quel homme, je te le demande, voudrait voir en toi sa fille ou sa sœur, sa mère ou son épouse? Je te défie d'en trouver un seul. Une chose te restait, qui pouvait au besoin te justifier et t'absoudre. C'était l'amour. Eh bien! tu as failli à la passion comme au devoir. Tu as été mauvaise amante.

— Tuez-moi donc! qu'attendez-vous? dit-elle.

— J'attends que nous ayions réglé nos comptes. — Je ne te parle pas de moi, mais dis si je ne t'ai pas bien aimée! Dis si ma tendresse a reculé devant aucun sacrifice! Mobile dans ses impressions, mais immuable dans son essence, dis si l'amour que j'avais pour toi n'était pas le véritable amour! A cette heure encore, tu n'oserais affirmer que je ne t'aime pas. Toi, m'as-tu fait assez souffrir? M'as-tu assez abreuvé

de fiel ? Ai-je assez maudit le jour où je t'arrachai à la mort? ai-je assez regretté que la vague ne nous eût pas engloutis et roulés tous deux sur la grève ! Maudite aussi la nuit où tu t'acquittas de ce funeste bienfait ! Maudite surtout l'heure où je te vis pour la première fois! Car, il faut que je te le dise, depuis que je te connais, je n'ai pas eu un instant de bonheur. Le jour où je te vis pour la première fois, — je n'avais pas vingt ans, — fut le dernier de ma jeunesse. Ton premier regard me troubla, et dès-lors ce fut fini dans mon âme de tout repos et de toute sérénité. Tu t'es étonnée parfois de me voir brusque, colère, irritable; mais tu ne savais pas ce qui se passait dans ce cœur, tu ne savais pas que ces emportements qui t'épouvantaient n'étaient que des échos affaiblis des tempêtes qui le ravageaient. Non, tu ne sais pas ce que j'ai souffert, tu ne t'en doutes même pas ! et, quand je dis que je ne te dois pas un instant de bonheur, ce n'est ni vengeance, ni ingratitude, mais une affreuse

vérité. Non, pas un instant de bonheur! Il n'est pas un instant où je n'aie senti la jalousie du passé me ronger le sein, et se glisser, comme un serpent, sous tes caresses; je n'ai pas pris un baiser sur tes lèvres sans y trouver la trace des baisers de Bussy. Tes yeux avaient eu pour un autre les mêmes regards, ta bouche les mêmes paroles, tes bras les mêmes étreintes; et, quand tu me jurais un amour éternel, je voyais le fantôme de ton premier amour qui se raillait de ma crédulité. Et puis, te le dirai-je? Tu m'avais parlé de ta sœur et de ton mari. Je les vengeais sans y songer; j'avais beau t'aimer, je ne t'estimais pas. Ah! tu m'as fait une félicité bien amère! Quand, après avoir essuyé tes larmes, celles que George faisait couler, j'allais, par les nuits sombres, déchirant ma poitrine, insultant à ma destinée, je souffrais moins que je n'ai souffert depuis dans ton amour. Il y a eu des jours où, sortant de tes bras, brûlant encore de ton ivresse, je me suis

sauvé pour te cacher mes pleurs. Il y a eu d'horribles momens où j'ai voulu t'ouvrir le sein et y fouiller pour en arracher l'image de ton premier culte. Cette image me poursuivait partout, je la sentais toujours entre ton cœur et le mien. Va, s'il eût été possible d'anéantir son souvenir avec sa personne, il y a long-temps que cet homme ne vivrait plus! Je ne te disais pas tout cela, je n'osais pas, je craignais de te décourager ; je voulais te laisser croire à mon bonheur.

— Si vous me croyiez plus heureuse, nous nous trompions tous deux, dit-elle.

— Mais je ne te quittais pas, moi! s'écria-t-il ; mais je t'aimais dans ma douleur! Pour t'aimer, je n'avais pas besoin d'être heureux! Je t'aimais sans me demander s'il était un sort plus beau, sans espérer des jours meilleurs. Je t'aimais, je t'aimais enfin! Je me disais que ton amour ne pouvait se payer trop cher, et que pour le mériter je pouvais bien souffrir un peu! Et je souffrais en te bénissant, et je te

glorifiais dans mes larmes ! Toi, cependant, tu nourrissais des projets de fuite et d'abandon ; tu voulais partir, tu partais ! Tu partais lâchement, furtivement, sans rien dire, comme une criminelle ! Vois-tu, il faut que tu sois folle pour avoir pu croire un instant que je te laisserais faire ! Tu pouvais bien me tromper un jour, mais tu ne m'aurais point échappé ; je serais allé te chercher jusqu'au bout du monde. Ah ! tu partais ! ah ! tu me délaissais ! Cet amour t'ennuyait, il te fallait des distractions nouvelles ! Tu pensais que, lorsqu'on est las d'un cœur et qu'on a pris de lui ce qu'on voulait en prendre, il ne reste plus qu'à fermer ses malles, et que tout est dit ! Tu croyais qu'on peut ainsi jouer impunément avec la vie d'un homme ! Non pas, s'il te plait ! Ce serait vraiment trop commode.

— Mais tuez-moi donc, mais tuez-moi donc ! vous perdez votre temps, dit-elle.

Exaspérée par ce sang-froid, la fureur

d'Henry ne connut plus de bornes. Il sauta sur un poignard qui pendait à la tenture, près de l'encadrement de la glace. C'était un poignard malais, qui se trouvait là comme objet de curiosité; le manche en était bizarre, la lame ressemblait à une blessure. Henry l'arracha de sa gaine, et, plongeant sa main gauche dans les cheveux de Marianna :

— Allons! s'écria-t-il; de toute façon, ce ne peut être qu'une bonne œuvre. Je te connais; après moi, tu en ferais souffrir bien d'autres! tu n'es pas femme à t'arrêter en si bon chemin.

Il leva la main pour frapper. Quand elle vit cette lame terrible qui flamboyait au-dessus d'elle, madame de Belnave poussa un cri perçant et voulut s'échapper. Mais Henry la tenait par les cheveux qu'il avait enroulés autour de son poignet. Elle tomba à genoux, les yeux tournés vers l'arme qui la menaçait, épouvantée, mais non suppliante.

— Avant de mourir, dit-elle, je voudrais écrire à ma sœur.

La main armée d'Henry s'abaissa. Ils n'avaient entendu ni l'un ni l'autre la voix de Bussy qui retentissait depuis plusieurs instans en dehors du salon. Tout à coup la porte, enlevée de ses gonds, s'ouvrit avec fracas, et George se précipita dans la chambre. Tous trois restèrent silencieux, frappés de la même pensée. C'était la seconde fois qu'ils assistaient ensemble au dénoûment d'un pareil drame. Les personnages étaient les mêmes; seulement les rôles étaient changés.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit enfin Bussy, en prenant dans sa main la main armée d'Henry.

— Cela signifie, répondit le jeune homme, que je veux la tuer, et me tuer ensuite! Et peut-être ferais-je bien de commencer par toi; ajouta-t-il, en le regardant d'un œil fauve.

— Allons donc! dit George en le désarmant, vous êtes fou.

Sans s'expliquer pourquoi, Henry subit cette influence. Il se jeta sur un divan et sa fureur

s'abattit en larmes et en sanglots. Marianna pleurait de son côté et se tordait les bras; forte contre la colère de son amant, elle se trouvait lâche en présence de sa douleur. George les contemplait tous deux.

— Henry, s'écria madame de Belnave, je ne partais que pour vous sauver. Dieu m'est témoin, et George aussi, que ce n'était pas vous que je sacrifiais en partant. Eh bien, dites un mot, je reste.

Elle voulut s'élancer vers lui; mais George la repoussa, et s'approchant d'Henry:

— Ce mot, tu ne le diras pas. Tu ne seras pas moins fort que cette faible femme, tu auras le courage d'accomplir pour elle ce qu'elle voulait accomplir pour toi.

— Va-t-en! s'écria Henry; Marianna, ne l'écoute pas. Il est jaloux de ton bonheur et du mien.

— Jaloux de votre bonheur? dit tristement Bussy; tu ne le penses pas! Va, je le connais, ce bonheur, je l'ai vidé jusqu'à la lie.

— Va-t-en! répéta Henry : c'est toi, monstre, qui m'as perdu !

— C'est pour cela que je veux te sauver, et je te sauverai, dussé-je déchirer ton cœur et le mettre en lambeaux! Henry, Marianna ne t'aime plus.

— Il ment, cria Marianna, je vous aime !

— Elle ne t'aime plus, te dis-je.

— Qui donc me trompe de vous deux? dit Henry.

— C'est elle ! répliqua George. Et ne le sens-tu pas ? est-il besoin que je te le dise? faut-il encore que sa pitié t'abuse? c'est elle qu'il faut plaindre, c'est sur elle qu'il faut pleurer! Tu as lassé ce cœur comme elle avait lassé le mien. C'est elle qui l'a dit : elle est Bussy et tu es Marianna ! souffre donc ce qu'elle a souffert, ce que j'ai souffert avant vous deux. Ce que je lui disais autrefois, je te le répète, hélas ! Tu sentiras un jour combien les turbulentes ardeurs d'un cœur jeune et rempli d'orages sont importunes au cœur fatigué qui

n'aspire plus qu'au repos. Et peut-être alors lui pardonneras-tu, peut-être essaieras-tu un retour moins sévère sur ces jours abreuvés de tes larmes ! on t'enseignera l'indulgence.

— Va-t-en ! cria Henry, porte ailleurs tes hideuses maximes, porte au bagne la dépravation de ton âme !

La tête cachée dans ses mains, Marianna pleurait à chaudes larmes.

— O mon enfant ! s'écria George d'une voix attendrie, ô mon cher enfant, tu souffres bien sans doute, mais que serait-ce, hélas ! si elle t'eût abandonné pour un autre ? que serait-ce, grand Dieu ! si tu voyais ton amante infidèle porter à un rival ses caresses et ses baisers ! Moi qui te parle, Henry, j'ai suivi à pied, au pas de course, la voiture qui conduisait ma maîtresse adorée dans les bras d'un rival heureux. Et je ne l'ai pas tuée, pourtant ! je l'ai vue franchir le seuil de l'homme qui me volait ma vie, et je ne l'ai pas tuée, et je ne suis pas mort, et, de quelque douleur qu'elle

m'ait abreuvé, je lui ai pardonné plus tard. Tu pardonneras à ton tour. Le pardon te sera facile. C'est une noble créature! séparée de toi, elle aura ta mémoire en honneur et en vénération. Ce n'est pas elle qui te livrera à la haine des méchants et au mépris des sots! Elle dira ton amour, elle cachera tes faiblesses. Elle dira que tu étais un tendre cœur et que tu méritais une destinée plus belle. Elle ne t'accusera pas pour s'absoudre, et, si l'on t'accuse près d'elle, s'il se trouve des misérables qui cherchent à ternir ton image à ses yeux, elle répondra qu'elle te connaît bien et que la calomnie est lâche. Elle ne détachera pas de toi tes amis, mais elle les priera au contraire de redoubler autour de toi de tendresse et de vigilance. Elle veillera de loin sur ta tête toujours chérie, et toi-même, un jour, orgueilleux du passé, tu garderas le souvenir de son amour, comme une perle dans ton cœur, tu le porteras comme une couronne invisible à ton front.

Georges s'interrompit un instant; on n'entendait que les sanglots d'Henry et de Marianna. Il allait de l'un à l'autre, leur prenant les mains, essuyant leurs larmes, s'efforçant de les consoler et de les fortifier contre eux-mêmes.

— O mes amis, disait-il, vous me croyez mauvais et cruel; vous m'appelez une âme endurcie. O mes amis, voyez, je pleure, comme un enfant, avec vous. Tout mon crime est de savoir la vie. Henry, mon ami, mon frère, toi que ta mère me confia au lit de la mort! Marianna, ma sœur, croyez ma triste expérience! Quittez-vous noblement, il en est temps encore. N'attendez pas que votre amour soit à jamais flétri et souillé. Ainsi que je le disais autrefois, préparez un champ à vos souvenirs. Que vous puissiez vous retrouver un jour! que vous puissiez, un jour, vous rencontrer sans haine et sans mépris! qu'il vous soit permis, après les liens rompus, d'échanger des regards bienveillans et de douces paroles!

Henry ne pleurait plus. Après un long silence, il se leva, calme et grave, et s'avança vers Marianna.

— Puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus, lui dit-il, vous êtes libre. Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait, comme je vous pardonne celui que j'ai souffert à cause de vous.

— Viens, viens sur mon cœur, s'écria George en le pressant entre ses bras.

— Je vous aime, dit Marianna, sans lever la tête. Quittez-moi, gardez-moi, ma vie est toute à vous.

— Non, dit Henry, partez, et que mon souvenir ne vous soit pas trop amer.

George les attira tous deux sur sa poitrine et les tint long-temps l'un l'autre embrassés. Long-temps on n'entendit que des cris et des mots étouffés. Bussy mit fin à cette scène déchirante ; après avoir confié madame de Belnave aux soins de Mariette, il entraîna son malheureux ami.

Henry suivit George d'un pas presqu'assu-

ré. Mais, lorsqu'il fut rentré dans sa chambre, à la vue de ces murs qui lui rappelèrent des souvenirs d'un bonheur perdu sans retour, il se jeta sur son lit, et, se tordant avec désespoir, s'arrachant les cheveux et se frappant le visage :

— Marianna! Marianna! ma chère Marianna! s'écria-t-il.

George se tenait au chevet, debout, silencieux, immobile. Contemplait-il cette douleur d'un regard de pitié ou d'envie? c'est ce que nul ne saurait dire.

XI

Ce triste voyage dura-t-il un jour ou un siècle? Madame de Belnave demeura, pendant toute la route, silencieuse, immobile, anéantie, l'œil morne, attaché sur le ruban poudreux qui se déroulait devant elle. Elle traversa ainsi les sables de la Sologne et les champs du Berry, sans chercher à se rendre compte du motif ni du but de sa fuite, sans se demander

où sa course s'arrêterait. Que s'était-il passé? Où allait-elle? L'infortunée ne le savait plus. Elle avait perdu jusqu'au sentiment de son désespoir. Elle écoutait d'un air stupide le roulement des roues, et comptait d'un regard distrait les arbres qui fuyaient sur le bord du chemin. Elle franchit, sans y prendre garde, la limite qui sépare le Berry de la Creuse; mais à peine, pour gagner Vieilleville, la voiture eut-elle pénétré dans les terres, Marianna reconnut le sol natal au parfum qui s'en exhalait, à ce parfum que nul ne saurait dire, qu'on ne respire jamais sur la terre étrangère, et qui n'a pas d'autre nom que le parfum de la patrie. Sa poitrine, se gonflant avec volupté, aspira l'air tout imprégné des âpres senteurs du genêt et de la bruyère.

C'était par une belle matinée. La soleil dépouillait de leur manteau de brume les montagnes bleues de l'horizon. Les oiseaux secouaient leurs ailes humides de ro-

sée; les cailles chantaient dans les sillons de blé noir, la bergeronnette se balançait sur le bord des étangs, perdus au milieu des ajoncs. Déjà la nature était prise de cette vague mélancolie qui précède la fin des beaux jours. De longs bataillons de grues filaient dans l'azur voilé du ciel; les corbeaux s'abattaient dans les landes; les feuilles desséchées se détachaient des branches, et le vent, en les dispersant, en tirait de confuses harmonies, pleines de deuil et de tristesse. La voiture roulait entre deux haies de houx et de sorbiers. Bientôt madame de Belnave reconnut les sites au milieu desquels s'était écoulée son enfance. Vers le soir, comme le soleil se cachait lentement derrière les grands bois de chênes, elle aperçut les tourelles de Vieilleville qui se dessinaient sur le fond rouillé du feuillage. A cet aspect, son âme se troubla. Elle descendit de voiture et se fit précéder au château par Mariette. Elle avait besoin de recueillement; elle tenait d'ailleurs à n'ar-

river qu'à la nuit, désireuse qu'elle était de n'être reconnue de personne et d'échapper ainsi aux commentaires de la veillée. Prudence inutile, hélas ! A cette démarche brisée, à ces traits fatigués, à ce front chargé d'ennui, à ces yeux brûlés par les pleurs, qui donc aurait pu reconnaître la joyeuse fille qui rayonnait autrefois de beauté, de grâces et de jeunesse, et que chacun admirait en passant !

Elle s'avançait à pas lents. Les troupeaux revenaient des pacages ; les ombres descendaient dans la vallée. Chaque mélodie du soir, chaque accident du paysage réveillait en elle un souvenir de ses jeunes années. Au détour du sentier, de ce sentier qu'elle avait tant de fois parcouru d'un pied folâtre ou rêveur, elle reconnut la croix rustique devant laquelle, tout enfant, elle s'agenouillait avec sa sœur : car ce pays a conservé, comme la Bretagne, les traditions religieuses ; et les croix de pierre, jetées aux carrefours des chemins, y voient encore des fronts qui se découvrent et

des genoux qui ploient. Non loin de là, s'étendait le cimetière du hameau. Elle pénétra dans l'enceinte. Sa mère, enlevée à la fleur de l'âge, et son aïeule y reposaient. Elle envia leur repos, et pria sur leurs tombes. Lorsque la nuit eut achevé d'assombrir le vallon, madame de Belnave s'achemina vers son manoir. L'air était doux et le ciel étoilé; chaque famille était sur le pas de la porte. Les femmes filaient leurs quenouilles de chanvre; les hommes se délassaient des travaux du jour; les enfans, troupe bruyante, remplissaient le village de leurs cris. Marianna glissa, comme une ombre, la tête baissée et le cœur plein de honte. Qu'était devenu le temps où tout le hameau l'accueillait au passage et lui faisait fête! La passion l'avait isolée du monde entier, et madame de Belnave passait, comme une étrangère, dans ces lieux où toutes les mères l'avaient appelée leur enfant.

Elle resta long-temps à la porte de sa de-

meure, sans oser en franchir le seuil. Le vent de la nuit sifflait tristement dans les tourelles; les chouettes et les orfraies mêlaient leurs cris sinistres aux grincemens de la girouette. Elle sentit ses jambes fléchir, et elle fut obligée de s'asseoir sur un banc. Son vieux chien s'approcha d'elle, la reconnut et lui lécha les pieds et les mains, en poussant des hurlemens de joie. A ces cris, Mariette accourut avec sa mère. Elles trouvèrent Marianna qui pleurait à chaudes larmes. Elles l'entraînèrent dans la chambre qu'elle avait toujours habitée jusqu'à son départ pour Blanfort. La disposition en était la même qu'aux anciens jours. Le bénitier et le rameau de buis pendaient encore dans le fond du lit, entre un Christ d'ivoire et une image de la Vierge. Un grand feu brûlait dans la cheminée et jetait sur tous les objets une vive clarté.

Marianna promena autour d'elle un douloureux regard, et, se laissant tomber dans une bergère, elle resta long-temps livrée à

l'amertume de ses réflexions. Comme pour en épuiser le calice, elle voulut revoir les lieux où elle avait semé les rêves de son printemps. Après avoir visité la chambre de Noëmi et celle de sa grand'mère, elle descendit l'allée en pente du jardin et s'arrêta sur le bord de la Creuse. Elle se prit à contempler ces eaux pures et transparentes, et, se reportant aux jours où sa vie promettait de couler limpide comme elles, elle s'abandonna au courant de ses souvenirs. Ceux qui n'ont jamais quitté le toit sous lequel ils sont nés, ne peuvent pas comprendre ce qu'il y a de poignant à revenir ainsi, brisé par de longues traverses, au port d'où l'on était parti, rempli d'ardeur et d'espérance.

Le lendemain, quand Marianna s'éveilla dans ce lit virginal, où elle avait dormi pendant seize ans du sommeil des anges; quand elle ouvrit les yeux, et qu'aux rayons d'un soleil éclatant, elle rencontra le céleste sourire de la Vierge et le regard triste et doux

que le Christ abaissait sur elle; dans cet état qui n'est ni la veille, ni le sommeil, crépuscule de l'âme où la pensée flotte indécise, elle crut qu'elle avait seize ans, qu'elle n'avait jamais quitté Vieilleville, que tout le reste était un rêve; et, refermant ses yeux éblouis, elle se laissa bercer par ce mensonge du réveil. Les oiseaux gazouillaient sous sa fenêtre: elle entendait le caquetage du moulin, le bêlement des troupeaux, le chant des bergères qui chantaient des airs du pays. Il lui semblait qu'à chaque instant Noëmi allait entrer, et, pour la punir de sa paresse, lui jeter follement au visage une poignée de fleurs, tout emperlées de la rosée du matin. Cependant, à ces riantes pensées, se mêlait une sombre inquiétude; elle sentait gronder sourdement la conscience de sa destinée; un lourd pressentiment pesait sur ces illusions, comme une atmosphère orageuse. Tout à coup, ce pressentiment éclata en une horrible certitude, et la réalité, fondant comme un vautour, sur

madame de Belnave, lui enfonça ses ongles de fer rouge dans le sein. La malheureuse poussa un cri déchirant et s'arracha les cheveux avec désespoir. Tout son passé venait de se dresser devant elle. C'était M. de Belnave, qui détournait, pour ne pas la voir, son visage froid et sévère. C'était Bussy qui la foulait aux pieds; c'était le spectre d'Henry qui se levait pour la maudire. Et vainement elle essayait de repousser ces lugubres images. Ils étaient là tous trois ! l'un l'appelait mauvaise épouse, l'autre, mauvaise amante. Le moins cruel des trois était George, qui la repoussait. Que lui restait-il? elle avait également failli au devoir et à la passion. La passion, à laquelle elle avait tout sacrifié, était morte en elle. Elle avait joué toute sa vie sur un seul sentiment, ce sentiment lui échappait. Elle avait passé par les deux grandes épreuves de l'amour. Elle avait rendu tout le mal qu'elle avait souffert. Que lui restait-il en effet?

Le lendemain de son arrivée, madame de

Belnave remarqua avec étonnement que sa chambre était fraîchement décorée, comme si l'heure de son retour eût été depuis long-temps prévue. Les rideaux étaient éblouissans de blancheur. Les livres qu'elle aimait, son piano, ses palettes, qui l'avaient suivie à Blanfort après son mariage, se retrouvaient là comme par magie. Des touffes de dahlias, récemment cueillis, s'épanouissaient sur la cheminée, dans des vases de porcelaine. Le parquet était couvert d'un tapis d'Aubusson, luxe inconnu jusqu'alors à Vieilleville. Tout ce qui peut contribuer au bien-être avait été réuni là par une main mystérieuse. Marianna parcourut le jardin qu'elle n'avait entrevu, la veille, qu'à la clarté des étoiles. Toutes les parties en étaient entretenues avec un soin minutieux. Elle retrouva, plus riche et plus luxuriant qu'elle ne l'avait laissé, le parterre où croissaient ses fleurs de prédilection. Les dahlias et les géranium s'y étalaient dans toute leur gloire. Les violettes et le thym parfumaient le bord des

allées. Il semblait que ces lieux n'avaient pas cessé un seul instant d'être habités; comme autrefois, tout y respirait l'ordre, le bonheur et la vie. Marianna seule avait changé : l'éternelle jeunesse de la nature lui rendit plus amer encore le dépérissement de son cœur. Elle eût préféré trouver des ronces à la place des fleurs, l'herbe poussant dans les allées, et partout, comme dans son âme, la désolation, la tristesse et l'ennui.

En revenant au château, elle aperçut, dans la cour, un cheval qu'on ramenait de l'abreuvoir. Elle reconnut l'alezan qu'elle montait à Blanfort, et, s'étant approchée, elle le flatta de la main. Le noble animal battit le pavé, releva la tête avec orgueil et fit entendre un hennissement. Ses oreilles s'étaient dressées, ses naseaux fumaient, ses yeux jetaient des flammes.

— Tu es toujours jeune, toi! dit-elle; et elle s'éloigna lentement.

Le soir, à la veillée, madame de Belnave

questionna la mère de Mariette. La bonne femme raconta qu'un matin, il y avait bien longtemps de cela, M. de Belnave était arrivé à Vieilleville, et qu'il avait donné des ordres pour que le château fût tenu, absolument comme si chaque jour devait y ramener madame. M. de Belnave était revenu souvent pour s'assurer que ses ordres étaient fidèlement exécutés. Il avait envoyé un jardinier de Blanfort, et veillé lui-même à ce que Madame ne manquât de rien à son retour. Une fois, il était accompagné de madame Valtone. Noëmi avait beaucoup pleuré dans la chambre de sa sœur, et l'on s'était aperçu que, de son côté, M. de Belnave avait été bien près d'en faire autant.

— Mais vous pleurez aussi, Madame! dit la bonne femme en s'interrompant.

— Non, répondit Marianna en essuyant ses yeux.

La mère de Mariette poursuivit son récit.

— C'est au milieu du dernier hiver que

Monsieur nous a visités pour la dernière fois, dit-elle. Toutes les fois que Monsieur vient, les malheureux s'en aperçoivent, car c'est lui qui leur fait passer les bienfaits de Madame.

— Mes bienfaits! dit Marianna en rougissant; dans l'étourdissement de la passion, elle avait complètement oublié les pauvres de son domaine.

— Oh! Madame, dit la vieille en lui prenant une main qu'elle baisa avec adoration, vous êtes bénie au village. Vous êtes comme le bon Dieu, qui ne se montre pas, mais qui envoie à nos champs le soleil, la pluie et la rosée. Vous êtes bonne comme lui, madame, et nous l'implorons pour vous à la messe. Est-il une seule de nos misères que votre pitié n'ait soulagée? Nous avons eu de rudes hivers, mais votre bois et votre pain sont allés chercher les indigens, et le château s'est ouvert à toutes les infortunes. Aussi assure-t-on que l'âme de votre grand'-mère a passé dans la vôtre. Votre mari, en ré-

pandant vos charités, nous disait de prier pour vous. Hélas! puisque vous voilà si changée, c'est que toutes les prières n'arrivent pas jusqu'au ciel.

— Vous disiez, bonne femme, interrompit Marianna visiblement émue, vous disiez que M. de Belnave visita Vieilleville, au milieu du dernier hiver. L'hiver était rude en effet, ajouta-t-elle en secouant tristement la tête.

— Monsieur arriva par une sombre soirée de décembre; son manteau était couvert de neige, et des glaçons pendaient à la crinière de son cheval. Vous qui nous l'envoyez, madame, vous savez bien que Monsieur vient chaque année, à la même époque.

— Chaque année, à la même époque? répéta madame de Belnave.

— Oui, madame. Il arrive le soir, visite le château, et, après s'être assuré que tout est prêt pour vous recevoir, il se fait allumer un grand feu dans votre chambre, et il passe la nuit dans ce fauteuil, où vous êtes assise.

Plus d'une fois, le lendemain, on a trouvé dans le jardin la marque de ses pas sur la neige. Le jour suivant, avant son départ, il se rend au presbytère et il dit au curé : — Monsieur le curé, voilà ce que madame de Belnave envoie aux pauvres de son village. La première fois, il ajouta : — Obligée d'habiter Paris pour rétablir sa santé qui a beaucoup souffert, madame de Belnave ne veut pas que les indigens de ses domaines s'aperçoivent de son éloignement et pâtissent de son absence. — Depuis, lorsqu'on lui a demandé de vos nouvelles, sa figure est devenue plus sombre, et son silence nous a fait comprendre que vous n'alliez pas mieux, pauvre âme! On voit bien que c'est là le chagrin de sa vie : c'est aussi le nôtre, madame. A sa dernière visite, Monsieur était plus sombre qu'aux années précédentes, et personne ici n'osa l'interroger. Comme d'habitude, il déposa votre offrande au presbytère. C'était un dimanche ; son cheval l'attendait, tout sellé, à la porte ; il sauta

dessus et partit au galop, emportant pour vous les bénédictions du hameau.

— O cœur généreux, ô trois fois noble cœur ! se disait Marianna, en écoutant ces paroles, c'est donc ainsi que tu te venges! tu as prévu qu'un jour je porterais la peine de mes fautes, et tu m'as préparé un refuge contre la justice du ciel. Tu m'as gardé une patrie. Après l'avoir ensemencée de bienfaits, tu m'en as abandonné la moisson ; tu as voulu qu'il me restât un coin de terre amie. Les devoirs que je négligeais, tu les accomplissais pour moi, et tu m'en réservais la gloire. Pendant que j'outrageais ton nom, tu faisais adorer le mien. Pendant que je te délaissais, tu adoucissais d'avance la route de mon exil ; ta main en écartait les ronces et tu creusais sur mon passage des sources de bienveillance et d'amour. Ah ! si tu pouvais voir ce qui se passe dans mon âme, tu te trouverais bien vengé !

Au bout de quelques jours, madame de Belnave put s'assurer par elle-même de tout

le bien qui s'était fait en son intention et à son insu. Le bruit de son arrivée s'étant répandu dans le village, les habitans accoururent et demandèrent leur jeune maîtresse. Tous ou presque tous l'avaient vue naître et grandir. Quand elle parut dans la cour du château et qu'ils la virent pâle, amaigrie et si différente de ce qu'elle était autrefois, un murmure de douloureux étonnement s'éleva et on eut peine à la reconnaître; cependant, chacun s'empressa autour d'elle et tous se disputèrent ses mains. Il se trouva des femmes qui baisèrent le pan de sa robe.

— Restez parmi nous, disaient-elles, c'est parmi nous que vous êtes née. La vue de nos montagnes vous fera du bien, l'air du pays vous rendra la santé. Que vous voilà triste et changée! mais nous vous guérirons, chère âme!

Et il y en avait qui lui disaient : — Vous avez, pendant trois hivers, vêtu et nourri nos enfans. Que Dieu vous donne la joie du cœur!

Et d'autres : — Deux ans de suite, la grêle a ruiné nos guérets ; mais quand Dieu nous a manqué, vous êtes venue à notre aide. Que le Seigneur vous rende ce que vous avez fait pour nous !

Une jeune paysanne lui dit : — J'étais pauvre, vous m'avez dotée et j'ai pu épouser mon fiancé. Nous nous aimons et nous avons deux filles : l'une s'appelle Marie et l'autre Anne. Que le ciel maintienne le bonheur dans votre maison !

En recevant ces témoignages d'une reconnaissance usurpée, madame de Belnave se sentait mourir de honte. Mais elle se disait, en même temps, qu'il eût été bien doux de l'avoir méritée. Elle commençait à comprendre qu'en dehors de la passion, il reste encore de beaux rôles à la femme, et que tout ce qu'il y a de grand, de noble et d'élevé ne se réduit pas à l'amour.

XII

Cependant madame de Belnave endurait un mal sans relâche. Elle souffrait sans paix ni trève, et le souvenir d'Henry flambait, comme un brûlot, à son sein. Ce n'était plus la douleur de l'amour délaissé, cette enivrante douleur qui ne veut pas être consolée, où l'âme se plonge avidement et se repaît avec volupté. Ce n'était plus ce pré-

cieux mal qu'autrefois elle avait caché comme un trésor, sur les dunes de l'Océan. Ah! ç'avait été une noble et belle souffrance; la souffrance d'un cœur jeune et vivace, richement doué pour le bonheur. Elle croyait à l'amour, alors; elle avait foi en elle-même. Le remords n'empoisonnait pas la source de ses larmes; son martyre la grandissait à ses propres yeux. Elle aimait ses tortures, et voulait en mourir. Cette fois, c'était un mal odieux, un désespoir terne, une douleur maudite et détestée. Ce n'était plus son sang qui coulait, ni ses pleurs; mais les pleurs et le sang qu'elle faisait couler, tombaient, comme du plomb bouillant, sur elle. Le jour, elle rencontrait partout l'image éplorée de son amant. La nuit, elle croyait entendre des sanglots dans les sifflemens de la bise. Ses jours étaient sans repos et ses nuits sans sommeil. Quand parfois, domptée par la fatigue, elle parvenait à s'endormir, des rêves affreux s'abattaient à son chevet. Lui,

c'était toujours lui, pâle, menaçant, terrible!

Elle se tordait sur son lit et se roulait aux pieds du fantôme irrité, en poussant des cris lamentables. — Assez, Henry, assez! grâce! pitié! Henry, disait-elle. — De la pitié! s'écriait-il; en avais-tu pour moi, lorsque, misérable insensé, j'embrassais tes genoux, et que ton œil d'airain contemplait, sans se fondre, mon indigne faiblesse? En avais-tu, de la pitié, quand tu me voyais dans la poussière, attendant vainement que ta bouche laissât tomber sur moi une parole de tendresse, ton regard un rayon d'espoir? Réponds, en avais-tu, quand je te quittais avec la mort dans l'âme, et que j'allais, déchirant ma poitrine, et blasphémant les flancs qui m'ont porté? Enfin, est-ce par pitié que tu as fui lâchement, et que tu m'as abandonné dans l'abîme où tu m'as plongé? Mais tu ne m'échapperas pas. Comme toi inexorable, impitoyable comme toi, je m'acharnerai sur tes traces, je te suivrai partout; partout, tu me retrouveras!

Alors, s'éveillant en sursaut, elle s'élançait de son lit, et, le visage en sueur, la tête échevelée, elle courait au jardin, et, comme une folle, elle en parcourait les allées. Mais le spectre d'Henry la poursuivait encore. Elle l'entendait gémir dans le murmure de l'onde et dans le bruit du vent. Les feuilles qui tombaient autour d'elle semblaient l'accuser et la maudire. — O mon Dieu ! s'écriait-elle, je ne vous demande plus le bonheur ; je ne vous demande rien, qu'une place auprès de ma mère. Mais sauvez cet enfant que j'ai perdu! Envoyez-lui un de vos anges qui le console et le guérisse ; ayez pitié de tant de misère ! lui n'a pas mérité de souffrir ! Que je souffre, moi, c'est justice ; mais lui, Dieu juste, que vous a-t-il fait ?

Elle allait d'un pas rapide. Quand elle avait marché des heures entières, elle tombait de fatigue sur le gazon humide de rosée, et bien souvent les premiers rayons de l'aube la virent étendue sur la rive. Plus d'une fois, les paysans

qui précédaient le jour aux champs, aperçurent dans les allées effeuillées du jardin et sur le versant du coteau, un fantôme blanc qui glissait, et, du bout de ses pieds, effleurait à peine la pointe des bruyères. Long-temps, au village, on en parla à la veillée. Les oracles du lieu assuraient que c'était l'âme de madame de Vieilleville qui venait, chaque nuit, visiter Marianna, et qui s'envolait aux premiers feux du jour.

Cependant le mal croissait. Exaltée par le silence et par la solitude, Marianna grossissait de tous les rêves d'une imagination maladive les tristes réalités qui pesaient sur elle. L'incertitude dans laquelle elle se trouvait sur la destinée d'Henry, ne lui laissait pas un moment de calme et de répit; c'était une anxiété de toutes les heures, de tous les instans. Parfois cette anxiété devenait si intolérable que madame de Belnave se décidait tout à coup à partir. Prenant alors l'irritation de la douleur pour un retour de la jeunesse, pour l'énergie

du cœur, la surexcitation du cerveau, il lui semblait qu'elle n'en avait pas complètement fini avec l'amour. Elle entrevoyait pour elle et pour Henry mille secrets de félicités qui lui étaient échappés. Elle enfantait mille plans de réforme; elle se disait que l'expérience seule leur avait manqué, et que la science de la vie les ramènerait au bonheur. Alors son teint se colorait, ses yeux brillaient d'un éclat soudain. Elle demandait des chevaux, elle voulait partir. Elle sentait bondir son cœur à la pensée de revoir Henry, de le presser follement sur son sein, de relever cette âme qu'elle avait fatalement brisée. Mais ce n'était qu'une exaltation passagère qui s'abattait au premier souffle de la raison. Le passé était là, tout saignant, tout palpitant! il criait à Marianna que le mal était sans remède, et qu'elle ne pouvait plus rien pour Henry, ni pour elle-même. Au souvenir de leurs tortures, elle reculait d'effroi et ne trouvait plus l'énergie d'affronter de nou-

veaux orages. Une fois, elle partit ; mais, arrivée à la Châtre, elle n'eut pas la force d'aller plus loin et les chevaux la ramenèrent à Vieilleville. Que devenait Henry, cependant? où allait cette destinée qu'elle avait égarée? quelle main amie pansait les blessures qu'elle avait faites? A ces questions, sa tête se perdait, et Marianna regrettait le temps où elle avait souffert par Bussy tout ce qu'Henry souffrait en ce moment par elle.

Ses journées se traînaient inoccupées. Ses livres favoris ne la charmaient plus ; elle laissait son cheval errer en liberté dans les prairies. Toutes ses ardeurs de jeunesse étaient éteintes. Elle n'avait aucun refuge contre elle-même. La prière l'aurait consolée ; mais cette âme tenait encore, par la douleur, de trop près à la terre, pour pouvoir s'en détacher et se retirer en Dieu. La mélancolie de l'automne semblait seule apporter quelque allégement à ses maux. Elle se plaisait à marcher dans les bois à demi dépouillés et à mêler le deuil de ses

pensées au deuil de la nature. Souvent elle passait des jours entiers assise entre des touffes de bruyères, sans penser ni souffrir et comme anéantie. Elle écoutait les feuilles s'abattre autour d'elle, et demeurait de longues heures à suivre du regard les fils de la vierge qui se promenaient dans le ciel. Elle ne pensait pas, elle ne souffrait pas; seulement deux ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux sans effort et sans bruit, et baignaient son visage immobile. A la tombée de la nuit, elle se levait et retournait d'un pas lent au château; c'étaient là ses meilleurs jours.

Un soir, comme le soleil près de s'éteindre, ne jetait plus que de pâles rayons, elle était sur son lit, prêtant une oreille charmée aux mélodies du jour qui finissait. C'était la première fois, depuis son retour à Vieilleville, qu'elle se trouvait dans une disposition si paisible. Les parfums de la saison entraient par la fenêtre ouverte; une folle brise faisait trembler les rideaux du lit et jouait dans les

cheveux de Marianna. Pour la première fois, depuis bien long-temps, Marianna respirait avec un sentiment de bien-être. Ses pensées orageuses sommeillaient; il se faisait en elle un de ces silences qui succèdent aux grandes tourmentes. Subitement amolli par je ne sais quelles influences, son cœur éprouvait un vague besoin d'affections douces et tendres. Elle se reportait aux jours de Blanfort; elle se rappelait les veillées autour de l'âtre, les promenades du soir, les repas pris en famille; les souvenirs de cette vie, si long-temps outragée, passaient sur son âme comme des brises bienfaisantes. Blanfort lui apparaissait confusément, comme au matelot, battu par la tempête, le port où les vents ne le ramèneront jamais.

Comme elle était bercée par ces rêves, elle tourna ses yeux vers le Christ d'ivoire que dorait le dernier reflet du couchant; entre le fond de velours noir et la tête couronnée d'épines, elle aperçut un papier que jus-

qu'alors elle n'avait pas remarqué. Elle se leva et le prit. C'était une lettre à l'adresse de Marianna; aux teintes flétries de l'enveloppe, il était aisé de voir qu'elle avait été déposée là depuis plusieurs années. A la suscription, madame de Belnave reconnut l'écriture de Noëmi. Elle baisa les caractères avec transport; puis, dans un sentiment de pieuse reconnaissance, elle appliqua ses lèvres sur les pieds du Christ, qui semblait lui envoyer cette consolation du ciel.

Cette lettre ne renfermait que quelques lignes écrites évidemment à la hâte, et sans doute le jour où madame Valtone avait accompagné M. de Belnave.

« Ma Sœur,

« Tu reviendras un jour à Vieilleville. Quand tu liras ces lignes, tu seras bien malheureuse! Mais quelqu'immense que soit ta douleur, quelque profond que soit ton déses-

poir, n'oublie pas, ma sœur, que Dieu est bon et que je t'aime. Appelle-moi ou viens à moi. Viens sur ce cœur qui n'aura pas cessé un seul instant de t'appartenir, viens dans ces bras qui s'ouvriront avec amour pour te recevoir.

« Noëmi. »

— C'est toi ! c'est toujours toi ! s'écria Marianna. — Elle ne put en dire davantage ; sa voix fut étouffée par les sanglots.

Son premier mouvement fut d'écrire à Noëmi et de l'appeler à Vieilleville. Mais, cédant à ce besoin d'émotions qui ne meurt jamais en nous, elle résolut d'aller la trouver à Blanfort. Elle voulait seulement, cachée dans quelque ferme isolée, rôder, la nuit, autour de la maison qui ne devait plus s'ouvrir pour elle, voir sa sœur, sa nièce, les presser toutes deux sur son sein, puis, reprenant la route de son exil, aller où Dieu la conduirait.

— Nous partons, Mariette, nous partons! s'écria-t-elle avec des transports d'enfant.

—Nous partons, madame! dit Mariette avec une expression de découragement, car elle crut que sa maîtresse retournait dans la capitale, et la pauvre fille avait vu madame de Belnave tant souffrir à Paris, que Paris, pour elle, résumait l'enfer, et qu'elle eût préféré voir sa chère maîtresse partir pour les Grandes-Indes.

— Nous allons à Blanfort! s'écria Marianna d'un air de triomphe.

— A Blanfort! répéta Mariette, en battant des mains; et, contemplant le visage de sa maîtresse, qu'éclairait en cet instant un pur rayon de bonheur,

— Ah! madame, que je suis heureuse! ajouta-t-elle en la pressant brusquement dans ses bras.

XIII

Quand madame de Belnave ne fut plus qu'à une lieue de Blanfort, elle descendit de voiture, et, suivie de Mariette, elle quitta la grand'route et prit à travers champs. Au bout d'une heure de marche, elles arrivèrent à une métairie neuve, où Marianna crut pouvoir chercher un asile, sans crainte d'être reconnue. Toutefois, elle n'y pénétra qu'après

que Mariette se fut assuré par elle-même que sa maîtresse n'y rencontrerait que des visages étrangers. C'étaient, en effet, des métayers récemment établis dans la contrée. Le mouvement imprimé par Blanfort à l'agriculture et à l'industrie s'était fait ressentir aux environs; quelques années avaient suffi pour changer l'aspect du pays. De nouveaux travailleurs étaient accourus; la charrue avait fécondé les landes incultes; les pampres doraient les coteaux, où croissaient autrefois les genêts; des maisons blanches riaient çà et là dans la vallée, chacune assise en un verger.

Madame de Belnave trouva à la métairie un accueil bienveillant. Une partie de la famille était occupée au dehors; mais une grosse fille, aux joues vermeilles, restée au logis pour soigner sa mère infirme, reçut l'étrangère avec toute la grâce que comporte l'hospitalité de ces campagnes. Elle la fit asseoir, alluma, pour la réchauffer, un grand

feu de sarment, et lui présenta une tasse de lait fumant, qu'elle était allée traire elle-même. Retirée sous le manteau de la cheminée, madame de Belnave demeura longtemps silencieuse, absorbée tout entière par les émotions du retour. La vieille mère reposait à l'autre coin de l'âtre, dans un fauteuil grossier; un gros chat, qui s'était établi sur un escabeau, devant les braises du foyer, semblait méditer profondément sur la destinée des empires. La jeune villageoise paraissait absorbée par des soins de toilette; la robe d'indienne à carreaux rouge et bleu, le bonnet de dentelle et le fichu, étalés çà et là sur le bahut de chêne et sur le lit à courtines de serge verte, disaient assez que la jeune fille se préparait à quelque solennité champêtre. Elle s'arrêtait tour à tour devant chaque pièce de sa parure, et son frais visage rayonnait de joie.

— Il paraît, mon enfant, dit madame de Belnave, qui l'observait depuis quelques in-

stans avec intérêt, il paraît que vous allez être de noces; qui sait? peut-être s'agit-il des vôtres.

— Oh! que non pas, madame! dit la jeune fille en rougissant jusque dans le blanc des yeux; Robert, mon frère aîné, ne se marie qu'à la Saint-Martin. Mais c'est demain fête à Blanfort.

— Fête à Blanfort! répéta Marianna avec étonnement.

— Oui, madame, grande fête.

Madame de Belnave chercha dans ses souvenirs, et ne trouva pas quelle pouvait être cette fête dont parlait la jeune villageoise. Elle resta quelques instans silencieuse, puis, renouant la conversation brisée,

— Vous avez un frère? demanda-t-elle.

— J'en ai cinq, madame, dit la jeune fille.

— Cinq! s'écria Marianna, et tous travaillent aux champs?

— Deux seulement, avec mon père; les

trois autres sont employés aux forges de Blanfort.

— Ainsi, mon enfant, vous connaissez madame Valtone?

— Oh! oui, madame, répondit la villageoise avec un mouvement d'orgueil; qui ne la connaît pas à trois lieues à la ronde? d'ailleurs, nous sommes métayers de M. Valtone.

— Ah! vous êtes métayers de M. Valtone!

— Oui, madame.

— Et voici long-temps que vous habitez le pays?

— Depuis quatre ans.

— Vous n'êtes pas née dans ces campagnes?

— A Saint-Chartier, madame. Voici quatre ans, à pareille époque, que notre ferme brûla tout entière; nous étions réduits à la misère, mais on nous parla d'un village où les pauvres gens de bonne volonté étaient accueillis; ce village était Blanfort. Nous y trouvâmes, en effet, du secours et du travail; les forges employèrent trois de mes frères;

M. Valtone venait de faire construire une métairie ; il nous y plaça. Il faut vous dire, madame, que Blanfort est la providence de ces campagnes.

— Et vous voyez tous les jours madame Valtone ?

— Tous les jours, oui, madame ; je porte tous les matins le lait de nos vaches au château ; et puis, depuis que ma mère est malade, madame Valtone vient souvent à la métairie apporter une chose ou une autre.

— Ah ! madame Valtone vient souvent à la métairie ?

— Elle est si bonne ! vous l'aimeriez si vous la connaissiez. Mais vous la connaissez, madame ?

Marianna ne répondit pas.

A la nuit sombre, elle sortit seule de la métairie, et suivit le cours de la Creuse qui devait la conduire à Blanfort. Après une heure de marche, elle reconnut, aux lueurs du crépuscule, les lieux où elle avait

cru long-temps avoir passé les plus tristes années de sa vie. Combien ces tristesses, qu'elle avait supportées jadis avec tant d'impatience, lui semblèrent puériles et légères, comparées à celles qu'elle avait endurées depuis! Bientôt elle entendit le bruit des forges qui troublait seul le silence de la nuit; à travers les arbres à demi dépouillés, elle aperçut l'éclat des fourneaux qui se reflétait dans la rivière. A tous ces bruits, à tous ces aspects, son âme se fondait en regrets et en souvenirs.

Pour ne pas traverser Blanfort, elle passa sur le pont de bois qui joint les deux rives, à l'entrée du village. Glissant, comme un fantôme, dans les prairies que la Creuse enveloppait d'une blanche vapeur, elle gagna d'un pas rapide le petit bois qui protégeait la maison contre le bruit des cyclopes, et s'enfonça dans le fourré. La nuit avait achevé d'envahir la vallée; les forges se taisaient, et les ouvriers, accompagnés de leurs enfans, de leurs femmes et de leurs sœurs,

traversaient la plaine en chantant. Marianna suivit d'un regard mélancolique ces groupes qui s'évanouissaient, un à un, dans la brume du soir. Bientôt elle n'entendit plus que l'écho joyeux de leurs voix. Il y a dans les chants du travailleur qui s'en retourne, après avoir achevé sa journée, quelque chose de religieux que madame de Belnave comprit pour la première fois. Comme elle s'égarait en de confuses rêveries, elle crut apercevoir deux ombres qui s'avançaient vers la maison; elle se cacha brusquement dans le bois, et se prit à en parcourir les allées. Rien n'était changé : comme autrefois, à son approche, les merles s'envolèrent effarouchés. Au rond-point, elle trouva le banc de bois, à demi caché sous la charmille, ce banc où tant de fois, assise, elle avait confié à Noëmi les ennuis du présent, et ses aspirations vers les joies inconnues qu'appelait son ardeur. Elle marchait d'un pied furtif; sans y songer, au détour d'une allée, elle découvrit la façade du château. La

fenêtre de sa chambre était, comme autrefois, encadrée par des festons de liserons et de vigne vierge. Au luxe du feuillage qui la cachait presque tout entière, on devinait que depuis long-temps les volets n'avaient pas été ouverts. Elle voulut hasarder quelques pas en avant, mais tout à coup ses jambes fléchirent, et, pour ne pas tomber, elle fut obligée de s'appuyer contre le tronc d'un chêne.

La soirée était douce. Assise sur une des marches du perron, Noëmi tenait sur ses genoux une petite fille qu'elle berçait du geste et de la voix. Mais l'enfant refusait le sommeil, et passait en riant ses petites mains dans les longs cheveux de sa mère. Noëmi la contemplait avec amour et lui fermait les yeux avec ses lèvres. Marianna était près de courir à sa sœur, lorsque celle-ci se leva, et, prenant sa fille par la main, elle descendit les degrés du perron, et s'avança vers MM. de Belnave et Valtone, qui tous deux revenaient des forges. M. Valtone baisa sa femme au front, et,

faisant à sa fille un siége de son bras gauche, il la porta ainsi jusqu'au château, à la grande joie de l'enfant. Noëmi marchait lentement, appuyée sur le bras de M. de Belnave. Leurs paroles n'arrivaient pas à Marianna; elle entendait seulement les cris de M. Valtone et de sa fille, qui se roulaient tous deux sur la pelouse; il y eut un instant où, poursuivie par son père qui courait après elle, dans l'attitude éminemment paternelle qu'avait Henri IV, lorsqu'il fut surpris, jouant avec ses enfans, par je ne sais quel ambassadeur; la petite fille se réfugia vers le bois, et passa, comme un faon, auprès de Marianna. Madame de Belnave faillit la saisir au vol pour la couvrir de baisers; mais l'approche de M. Valtone l'obligea à se retirer plus avant sous la feuillée. Quand elle revint à sa place, le perron était désert. Elle demeura long-temps à suivre du regard les évolutions des lumières qui brillaient dans les appartemens, à travers les persiennes. Une seule fenêtre était encore ou-

verte, c'était celle de M. de Belnave. Une ombre s'y tenait accoudée sur la balustrade, immobile, la tête appuyée sur la main. Au bout d'une heure, un profond soupir de tristesse et d'ennui vibra, comme une note plaintive, dans le silence de la nuit; puis l'ombre disparut, et la fenêtre se ferma.

Lorsque les lumières se furent éteintes successivement, et que la maison se dessina comme une masse sombre sur le fond étoilé du ciel, madame de Belnave alla s'asseoir à son tour sur une des marches du perron. C'était là que, durant les beaux jours, les deux ménages se réunissaient, le soir, après le repas; là que Marianna, au retour de ses promenades, trouvait toujours un visage ami pour la recevoir, là que les serviteurs s'empressaient autour d'elle, quand elle arrêtait son cheval au pied du perron. Elle attacha un triste regard sur la porte qui s'ouvrait autrefois avec joie devant elle.

Après avoir rôdé, comme un proscrit, au-

tour de la maison, elle prit un sentier jadis préféré. Arrivée au bord de la rivière, près d'un tertre vert qui mouillait ses pieds dans la Creuse, elle se rappela qu'un soir, elle avait passé là de longues heures, seule, outrageant sa destinée, se demandant avec désespoir si son existence coulerait toujours pareille à ces eaux, réfléchissant toujours les mêmes sites et les mêmes ombrages; si la vie finissait à Blanfort, s'il n'était pas d'autres cieux, des horizons moins bornés; s'indignant du calme, appelant la tempête.

Les souvenirs s'éveillaient sous ses pas. C'étaient partout des joies méconnues, des bonheurs dédaignés, qui l'accusaient d'ingratitude. Près d'un bouquet d'érables et de trembles qui surgissait, comme un oasis, dans la vaste prairie, elle se rappela qu'un jour, au même endroit, elle avait arrêté son cheval, et qu'après l'avoir elle-même attaché par la bride aux branches d'un arbre, elle s'était couchée sur le revers d'une meule

de foin. Déjà les désirs inquiets et turbulens s'agitaient en elle ; déjà, chez M. de Belnave, le calme d'une affection sereine avait succédé à la fougue des premiers transports. Il surveillait aux champs l'activité des faneurs, lorsqu'ayant aperçu Marianna il était allé se placer auprès d'elle. Le jour était brûlant, mais le feuillage abritait la meule, comme une tente. M. de Belnave avait pris la main de sa femme, et son amour s'était répandu en paroles affectueuses; mais l'expression sobre et concise de cette mâle tendresse, ne suffisait déjà plus aux exigences de Marianna, qui n'avait prêté qu'une oreille distraite à ces paroles qui n'arrivaient pas à son cœur. Plus tard, au même lieu, elle était venue chercher le silence et la solitude, pour lire une lettre de George, qu'elle avait reçue le matin. C'était une de ces lettres brûlantes, où Bussy s'amusait à jouer la passion, et parvenait à se tromper lui-même. Comme son âme s'était épanouie à l'expression de cette

tendresse ! comme elle avait rêvé, sur la foi de ce langage, des amours sans fin, des félicités éternelles ! Elle retrouva ces deux souvenirs sous le bouquet d'érables et de trembles.

La rêverie la ramena sur le bord de la rivière. La Creuse traverse le département de l'Indre, pour aller se mêler à la Vienne. Marianna qui l'avait vue, quelques jours auparavant, si pure, au pied du château de Vieilleville, remarqua pour la première fois, qu'en quittant son lit de cailloux et de sable, pour couler sur le gras terrain du Berry, le ruisseau de son pays altérait sa limpidité de cristal. — O ma rivière chérie ! dit-elle avec mélancolie, le sort nous a fait des destinées pareilles. Toutes deux, en nous éloignant de notre source, nous avons perdu la transparence de nos eaux.

Elle passa près d'une maison qui dormait sous les saules, blanche et coquette, le toit ardoisé, les pieds cachés entre les joncs. Ma-

rianna se dit qu'avec la paix de l'âme, il n'en fallait pas davantage pour le bonheur. Quelques années auparavant, le monde lui semblait trop petit. Au matin de la vie, le cœur est vaste comme la mer; mais l'heure vient vite où une goutte d'eau suffit à le remplir.

Ainsi, elle allait, faisant lever les souvenirs sous ses pas, comme des oiseaux dans les sillons. Toutefois, un souvenir récent se mêlait au cortège du passé, et en assombrissait les teintes. Fantôme obstiné, Henry était toujours là! Il y a dans le retour sur les maux que nous avons soufferts, une mélancolie pleine de charmes; mais le mal qu'on souffre par nous et pour nous est un trait acéré que nous traînons partout à notre cœur saignant.

Les étoiles allaient pâlir. Déjà le chant perçant des coqs éveillait le jour. Elle prit le chemin de la métairie, tout y reposait encore. Elle gagna le gîte qu'on lui avait préparé, et, épuisée par la fatigue de cette longue course, moins encore que par les émotions qui l'a-

vaient assaillie, elle ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil. Dans ses rêves, elle vit sa sœur, son mari, et M. Valtone qui lui souriaient avec bienveillance et lui tendaient chacun la main, pour la ramener à Blanfort. Appuyée sur le bras de M. de Belnave, escortée de son beau-frère et de Noëmi, elle marchait vers la maison qui allait s'ouvrir pour elle. Les paysans la reconnaissaient et la saluaient sur son passage. A ces témoignages d'affection et de respect, son cœur se gonflait de bonheur : chaque parole bienveillante qui l'accueillait, l'enivrait de joie. Elle entendait le bruit des marteaux retentissans sur les enclumes. Elle voyait, à travers la feuillée, le toit de la famille qui semblait lui sourire. Au bas du perron, les serviteurs se pressaient ; sur le haut, la petite Marie, ses blonds cheveux au vent, semblait l'ange du retour, qui l'attendait pour lui rouvrir les portes de l'Eden. Elle marchait heureuse, enivrée, défaillante, les paupières

chargées de larmes. Elle approchait du perron, elle en montait les degrés, mais quand elle voulait franchir le seuil de la porte, elle ne pouvait pas; une force invisible la clouait à sa place, et vainement la famille entière l'appelait du regard, du geste et de la voix; ses pieds étaient rivés à la dalle.

XIV

Madame de Belnave se réveilla au milieu du bruit et du mouvement de la métairie ; la cour était envahie par une troupe bruyante de jeunes gens et de jeunes filles arrivant des fermes voisines. Les jeunes filles tenaient chacune un bouquet de fleurs à la main. On entendait de tout côté le chant des cornemuses et le son éloigné des cloches de

Blanfort qui ébranlaient joyeusement l'air. Le ciel était bleu et le soleil resplendissant comme par une matinée d'avril. Marianna, depuis son départ de Blanfort, avait vécu tellement en dehors des anniversaires de la famille, qu'elle en était encore à chercher dans sa mémoire quelle pouvait être cette fête qu'on allait célébrer au village; Mariette lui rappela que c'était celle de madame Valtone. Marianna se souvint qu'en effet sa fête et celle de sa sœur étaient autrefois les deux grandes solennités du pays. Cachée dans l'encoignure d'une fenêtre, de peur d'être reconnue, elle vit la troupe champêtre s'éloigner, cornemuse en tête, et prendre le chemin du village. Il ne restait plus qu'elle à la métairie, avec la vieille mère infirme que Mariette s'était engagée à soigner, en l'absence de ses enfans. Elle résolut d'attendre le soir, pour aller rôder autour du château et pour aviser au moyen d'attirer sa sœur dans le petit bois.

Tandis que madame de Belnave était obligée

de se cacher dans ces lieux où elle avait si long-temps régné, la joie éclatait à Blanfort. Dès le matin, des tables avaient été dressées sous des tentes, le long de la Creuse; on dansait aux deux extrémités de la prairie. Ce jour-là, les forges étaient muettes et les champs déserts. Appuyée sur le bras de M. de Belnave, suivie de son mari et de sa fille, Noëmi se mêlait à la foule, recevant les complimens de tous et les bouquets des villageoises, embrassant les unes, prenant la main aux autres, adressant à chacune quelque parole affectueuse. Elle semblait d'ailleurs ne point partager l'allégresse commune; souvent elle tournait vers M. de Belnave un regard suppliant, comme pour lui demander pardon. Elle avait long-temps insisté pour qu'on supprimât cet anniversaire, mais M. de Belnave s'y était formellement opposé. Sa douleur n'avait jamais été cette douleur égoïste qui veut que tout pleure avec elle. Depuis son retour de Paris, on ne l'avait jamais vu sourire; mais jamais

autour de lui on n'avait eu à souffrir de son humeur ou de sa tristesse. — Rien n'est changé à Blanfort, avait-il dit une fois pour toutes ; il n'y a de moins ici que mon bonheur.

Vers le soir, madame Valtone, détachée de son beau-frère et de son mari, s'approcha d'une *bourrée* et se prit à causer avec quelques jeunes filles qui s'étaient groupées autour d'elle. Elle entretint longuement Denise, la blonde, de son prochain mariage avec Léonard, puis, s'adressant à une jeune paysanne dont le minois frais et vermeil s'épanouissait, comme une rose de Provins, au milieu de ses compagnes, elle lui demanda des nouvelles de sa vieille mère. C'était précisément la jeune métayère qui avait donné l'hospitalité à madame de Belnave. Elle s'appelait Solange, de ce doux nom qui protége les champs du Berry.

— Est-ce que la pauvre infirme est restée seule ? dit Noëmi avec sollicitude.

Solange répondit qu'une dame étrangère était installée, depuis la veille, à la métairie, et

qu'en l'absence de sa famille sa bonne avait promis de veiller sur la malade.

Une dame étrangère à la métairie! s'écria madame Valtone avec étonnement.

— Oui, madame, ajouta Solange; bien belle, un air triste et souffrant. Arrivée hier dans le jour, elle est demeurée jusqu'au soir sous la cheminée; vers la nuit, elle est sortie et a pris le chemin de Blanfort. A trois heures du matin, elle n'était pas de retour.

Noëmi prit à part la jeune paysanne.

— Son nom? le nom de cette étrangère? vous ignorez son nom? demanda-t-elle.

— Oui, madame. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle appelle sa bonne Mariette.

Noëmi devint pâle, et faillit tomber sur la pelouse; mais, puisant des forces dans son émotion même, elle s'échappa et courut vers la métairie. Elle traversa le petit bois pour abréger la route. Sur le banc du rond-point, M. de Belnave était assis, rêveur. Elle glissa près de lui sans être aperçue; ses

pieds effleuraient à peine la pointe du gazon. Quand elle se trouva sur l'autre rive, elle fut obligée de s'asseoir et d'appuyer fortement ses deux mains sur sa poitrine, pour l'empêcher d'éclater. Après avoir aspiré quelques bouffées d'air, elle se releva et poursuivit sa course. Elle entra dans la métairie. La première personne qu'elle rencontra fut Mariette.

— Ma sœur ! où est ma sœur ?

Marianna venait de quitter la métairie pour gagner le village.

— C'est donc ma sœur ! s'écria-t-elle en se précipitant dans les bras de Mariette. Elle s'en arracha presque aussitôt pour retourner à Blanfort. Elle prit un autre sentier, dans l'espoir de rencontrer Marianna. Mais son regard la chercha vainement le long des traînes. Elle avait peur de mourir avant de l'avoir embrassée ; elle ne se souvenait plus de sa fille. Parfois elle s'arrêtait pour écouter ; d'autres fois elle volait d'un pas plus rapide, abusée par quelque blanche robe de bouleau qui per-

çait au loin les ombres du soir. Arrivée dans la prairie qu'animaient encore les bruits de la fête, elle se dirigea vers le bois, supposant que sa sœur y avait cherché un refuge. Comme elle allait y pénétrer, elle se trouva face à face avec M. de Belnave qui en sortait. Son visage était pâle et sévère, tout son corps agité par un mouvement convulsif.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle d'une voix mourante.

— Votre sœur est là ! dit-il.

Et, s'éloignant du bruit et de la foule, il s'enfonça dans les terres.

Madame Valtone marcha droit au rond-point. Marianna était étendue sans connaissance sur le gazon. Noëmi se jeta sur elle en criant : — Ma sœur ! ma sœur ! ma sœur bien aimée ! Elle lui prit la tête entre ses mains et la pressa contre son cœur, en l'inondant de pleurs et de baisers. Mais Marianna ne répondait pas ; ses yeux étaient fermés, sa figure livide, son corps froid et inanimé. —

— Marianna ! Marianna ! ma sœur bien aimée ! criait Noëmi. Les yeux de Marianna s'entr'ouvrirent, mais pour se fermer aussitôt. — Morte ! je suis morte ! murmura-t-elle ; il m'a tuée d'un regard. — Tu vis ! tu vivras ! s'écria Noëmi en se levant avec transport. Elle courut au château, et revint, suivie de Marinette. Ces deux femmes prirent dans leurs bras l'infortunée qui ne donnait plus aucun signe de vie, et la portèrent dans sa chambre, dans cette chambre où nul n'avait pénétré depuis son départ de Blanfort. En moins d'un instant, tout fut préparé ; un grand feu brilla dans l'âtre, l'air fut renouvelé ; le lit blanc s'ouvrit, comme un linceul, pour recevoir Marianna morte ou mourante. Noëmi envoya chercher Mariette. Dès qu'elle fut seule près de sa sœur, s'agenouillant au pied du lit, elle pria avec ferveur. — Mon Dieu ! dit-elle le front dans la poussière, si j'ai bien mérité de votre bonté par toute une vie de résignation, je vous abandonne, Seigneur, la récompense

que vous me réservez; je la laisse entre vos mains pour racheter les fautes de cette chère créature.

Madame de Belnave ne tarda pas à être prise d'une fièvre ardente. Ses joues s'étaient colorées; ses yeux brillaient d'un sombre éclat, ses mains étaient sèches et brûlantes. Quand Mariette fut installée au chevet de sa maîtresse, Noëmi descendit dans la prairie, de peur qu'on n'y remarquât son absence. Personne ne se doutait de ce qui se passait au château. Attablé sous une tente, sa fille sur ses genoux, M. Valtone s'entretenait avec les ouvriers de la forge. Il se faisait tard; les flacons étaient vides, les danses avaient cessé; déjà la foule s'éloignait en groupes chantans. M. Valtone se retira dans sa chambre, sans se préoccuper de l'absence de M. de Belnave; il comprenait qu'en un pareil jour, son ami cherchât le silence et la solitude. Après avoir endormi sa fille, Noëmi s'échappa de l'appartement, et, assise sur l'un des degrés

du perron, elle attendit le retour de son beau-frère. Les heures s'écoulèrent, la lune s'enfonça à l'horizon comme un disque de fer rouge; M. de Belnave n'avait point paru. Enfin Noëmi l'aperçut qui s'avançait vers le château. Elle alla droit à lui.

— Mon frère, je vous attendais, lui dit-elle.

— Noëmi, répondit M. de Belnave, vous savez qu'il a été convenu entre nous que vous ne me parleriez jamais d'elle.

— Ce n'est pas pour madame de Belnave que je viens vous supplier, dit Noëmi avec assurance; c'est pour Marianna de Vieilleville, c'est pour ma sœur. Mon frère, écoutez-moi. Depuis notre retour de Paris, la femme qui vous parle à cette heure n'a eu qu'une étude, celle de remplacer auprès de vous, autant qu'elle pouvait le faire, l'épouse que vous aviez perdue. Soins, prévenances, tendresse, sollicitude, tout a été pour vous, mon frère, au point qu'en voyant ce qui se passait à Blanfort, on eût dit que c'était M. Valtone, et non

vous, qui traînait ses jours dans le veuvage. Loin de s'offenser de l'affection que je vous témoignais, M. Valtone l'encourageait lui-même; et, s'il est vrai de dire que jamais plus noble cœur que le vôtre ne fut si cruellement frappé, il est juste d'ajouter que jamais douleur moins méritée n'inspira de sympathies plus vives ni plus profondes.

—Vous avez été pour moi un ange de bonté; vous êtes, Noëmi, une adorable créature.

— Ah! s'écria-t-elle, pardonnez-moi de vous parler ainsi; je ne suis qu'une humble femme. Mais s'il est vrai que je sois parée à vos yeux de quelques mérites, souffrez que je vienne auprès de vous en réclamer le prix. Je vous l'ai dit, mon frère, je viens vous prier pour ma sœur.

— Quand elle eut brisé ma vie, répondit M. de Belnave, je lui restituai ses biens, ne me réservant que le droit de les administrer pour elle. Jamais un cri de ma douleur n'est allé la troubler au milieu de ses félicités;

mais, pensant que le jour viendrait où, brisée à son tour, elle aurait besoin d'un asile pour cacher son désespoir et peut-être aussi ses remords, j'ai veillé à ce que Vieilleville fût toujours prêt à la recevoir. Ce que j'ai fait, vous le savez ; pensez-vous que je me sois bien cruellement vengé ?

— Comme un noble cœur que vous êtes, s'écria-t-elle.

— Qu'exigez-vous donc à cette heure? demanda M. de Belnave.

— Je n'exige rien, je supplie. Je ne vous supplie pas de lui rendre le titre saint qu'elle a répudié, elle-même n'oserait le reprendre ; ni d'oublier le passé, le passé est irréparable ; mais seulement d'être bon pour elle, d'avoir pour la sœur de votre Noëmi quelques regards d'indulgence, quelques bienveillantes paroles. Mon frère, elle a bien souffert! Si vous vous êtes montré dur et cruel, c'est que vous ne l'avez pas regardée. C'est une âme brisée, elle aussi, et, quelque mérité que soit leur châti-

ment, nous devons tendre la main à ceux qui nous ont offensés, pour qu'un jour Dieu nous tende la sienne.

M. de Belnave pressa Noëmi sur son cœur et lui dit :

— Que votre sœur soit la bien venue sous le toit de Blanfort !

— Merci, mon frère, merci ! dit-elle.

Elle acheva la nuit au chevet de Marianna. Vers le matin, le délire cessa, la fièvre s'abattit; madame de Belnave tomba dans un profond assoupissement. Sa respiration était paisible, son pouls calme et mesuré. Elle dormit long-temps ainsi, et ne s'éveilla que vers le milieu du jour. Quand elle ouvrit ses yeux encore appesantis, elle aperçut près d'elle Noëmi qui la regardait; une petite fille, assise sur le pied du lit, jouait silencieusement avec les fleurs, moins blanches et moins roses qu'elle, que sa mère avait reçues la veille. Derrière Noëmi, M. de Belnave se tenait, bienveillant et grave. M. Valtone était retiré dans l'embrasure d'une fenêtre. Ma-

rianna crut que c'était un rêve, et ses paupières se fermèrent. Mais, pressée par ses souvenirs, elle les rouvrit presque aussitôt, et promena sa main sur son visage pour s'assurer que ce n'était pas un jeu du sommeil. A la vue de M. de Belnave, elle se rappela ce qui s'était passé dans le bois, et, poussant un cri, elle voulut cacher sa tête sous les couvertures. Mais déjà Noëmi la tenait sur son sein et lui prodiguait les noms les plus tendres ; sa nièce lui avait noué ses petits bras autour du col, et M. de Belnave s'était avancé vers elle. Il lui dit :

— Il n'y a ici ni coupable ni juge ; vous êtes chez votre sœur.

M. Valtone, s'étant approché, dit avec émotion :

— Vous êtes aussi chez votre frère.

Elle ne répondait que par des pleurs et par des sanglots.

M. de Belnave s'éloigna au bout de quelques instans ; M. Valtone le suivit. Les deux sœurs restèrent seules avec leur fille. Que de bai-

sers et que de larmes! que de joie et que de douleur!

Marianna se leva à l'heure du repas. Instruits de son retour, les serviteurs de la maison étaient rangés sur son passage. M. de Belnave la conduisit lui-même à la place qu'elle occupait autrefois à la table de la famille. Attentif et respectueux, sans affectation de générosité, jamais il ne l'avait entourée de plus de soins et de prévenances. Le repas achevé, on sortit pour aller aux forges. Marianna marchait, appuyée sur le bras de sa sœur, M. de Belnave auprès d'elle; M. Valtone suivait avec l'enfant. Tous quatre étaient silencieux, mais sans humeur et sans contrainte; il y avait au fond de leur silence quelque chose de doux et de grave à la fois. De rares paroles étaient échangées çà et là, mais rien qui eût rapport à la situation présente. On s'entretenait de choses et d'autres, comme si Marianna n'eût jamais quitté Blanfort. Au retour, on demeura long-temps sur le perron, à respirer l'air du soir. Quand il

fut l'heure de se retirer, M. de Belnave prit la main de sa femme.

— Monsieur, dit Marianna, je partirai demain, mais avant de partir...

— Pourquoi nous quitter si tôt? répondit M. de Belnave d'un ton de doux reproche. Il n'est personne ici qui se plaigne de votre présence. Noëmi, ajouta-t-il, en se tournant vers madame Valtone, vous ne laisserez pas partir ainsi votre sœur, et, s'il en est besoin, nous joindrons nos instances aux vôtres.

Il se retira après avoir salué Marianna avec une affectueuse politesse. Il avait l'habitude, avant de s'éloigner, de baiser chaque soir le front de Noëmi ; ce soir-là, il se contenta de lui serrer la main. Noëmi le remercia dans son cœur de ce baiser qu'il n'avait pas donné. Les deux sœurs ne se séparèrent que bien avant dans la nuit.

Le lendemain, la nouvelle de l'arrivée de madame de Belnave s'étant répandue, tout Blanfort accourut pour la voir. Léonard avait

moissonné toutes les fleurs de la saison pour les lui offrir. La mère Loriot, la mère Loutil, la mère Gillet, toutes les mères enfin dont avait parlé Léonard, et quelques autres encore, vinrent l'embrasser et la féliciter. Lorsqu'elle sortit avec sa sœur pour aller visiter le hameau, tous les visages lui firent fête. Toutefois, c'est à peine si elle reconnut le pauvre village d'autrefois. A la place des chaumières s'élevaient des maisons d'une élégante propreté. L'ardoise et la tuile avaient détrôné le chaume. On sentait que sous ces toits habitaient l'aisance et le bien-être. En voyant toutes les améliorations qui s'étaient opérées durant son absence, Marianna ne pouvait s'empêcher de réfléchir amèrement sur l'inutilité de sa vie et sur l'égoïsme de la passion. M. de Belnave n'était pas allé, lui, pleurer sur les grèves solitaires et soupirer sous les mélancoliques ombrages. Aidé de M. Valtone, il avait changé l'aspect de ces campagnes; tous deux avaient donné du travail aux bras inoccupés; il n'était

pas un de leurs jours qui n'eût servi au bonheur de leurs semblables ; ils avaient combattu autour d'eux l'oisiveté et la misère ; le succès avait couronné leurs efforts. Noëmi, de son côté, avait contribué à cette œuvre, et, sur son passage, elle recueillait à Blanfort les bénédictions que Marianna avait à son retour recueillies à Vieilleville : bénédictions méritées, celles-là !

Les jours s'écoulèrent sans qu'il fût question du départ de Marianna. Vainement elle voulait s'arracher au charme qui la retenait ; elle attendait toujours au lendemain pour reprendre la route de son exil. Tout ce qui l'entourait encourageait si bien sa faiblesse ! Noëmi était si tendre, M. Valtone si fraternel ! M. de Belnave n'était qu'affectueux et poli, mais il avait un tact si exquis pour ne pas la blesser par trop de froideur, pour ne pas l'humilier par trop de respect ! Il y avait à la fois tant de dignité dans sa bienveillance, tant de bienveillance dans sa dignité !

Marianna se reposait dans la paix de la vie domestique ; elle en étudiait les détails avec un intérêt mêlé d'étonnement, comme si c'eût été un spectacle nouveau pour elle. Elle respirait avec de secrètes délices l'air sain et fortifiant de l'ordre et du travail. M. de Belnave et M. Valtone étaient à toute heure occupés; l'administration du ménage reposait tout entière sur Noëmi, qui conciliait d'une façon adorable les soins de sa grâce et ceux de son autorité. Quoiqu'elle fût chargée de reprendre, de corriger, de refuser, d'épargner, choses qui font haïr presque toutes les femmes, elle s'était rendue aimable à tous; la bonne tenue de la maison était sa gloire, elle s'en trouvait plus ornée que de sa beauté. On se réunissait aux heures des repas; le soir, autour du globe de la lampe, devant les feux joyeux de l'automne, M. de Belnave lisait les journaux du jour, tandis que les femmes s'occupaient de travaux d'aiguille; ou bien M. Valtone racontait à sa fille quelque merveilleuse histoire

qui endormait l'enfant dans les bras de sa mère. Puis on causait, on faisait quelque bonne lecture, interrompue çà et là par des réflexions plus ou moins judicieuses; les discussions s'entamaient, les heures fuyaient, et on se séparait après s'être serré la main. Les choses ne se passaient pas autrement, avant que Marianna eût quitté Blanfort; et pourtant il lui semblait pénétrer pour la première fois dans les secrets de cette intimité.

Un peu de repos descendait dans son âme. Le souvenir d'Henry la poursuivait encore, mais moins acharné, moins terrible. En partant de Vieilleville, elle avait expressément recommandé que, s'il arrivait une lettre à son adresse, on la lui envoyât aussitôt à Blanfort. En effet, quelques jours après son départ, un paysan, venu tout exprès de Vieilleville, lui remit une lettre qui la rassura sur la destinée d'Henry. C'étaient quelques lignes seulement, où George disait que ce jeune homme semblait supporter son malheur avec courage; qu'il était

calme et qu'il s'en relèverait. Après l'avoir lue, Marianna brûla cette lettre. Elle avait bien confié à sa sœur le mal qu'elle avait souffert; mais elle n'avait pas osé lui dire le mal qu'elle avait fait.

Ce fut par une douce soirée, sur le banc du petit bois, au murmure des feuilles sèches qui tombaient en tournoyant autour d'elles, que madame de Belnave raconta à Noëmi l'histoire de sa liaison avec George. Ce fut un pénible récit qu'interrompirent bien des larmes. Lorsqu'il fut achevé, madame Valtone la prit entre ses bras et la tint long-temps embrassée. Mais Marianna s'en arracha avec honte, car elle n'avait pas tout avoué; elle se sentait aussi coupable que malheureuse; sur le sein de Noëmi, elle se disait qu'Henry n'avait pas de sœur qui le consolât et pleurât avec lui.

Après un long silence, elle pria madame Valtone de raconter à son tour l'histoire de ses jours, depuis que le sort les avait séparées.

— L'histoire de mes jours! dit Noëmi en

souriant ; mais, chère enfant, mes jours n'ont pas d'histoire. Moi, je n'ai rien à raconter : toutes mes heures se ressemblent ; le récit de ma vie tiendrait tout entier dans une page de la tienne. J'ai suivi la route commune, le chemin ouvert devant moi ; j'ai marché, chargée par le devoir, à l'ombre de mon sentier. Il n'est guère d'intérieur en province où ne se trouve quelque femme qui pourrait au besoin te dire mon existence : c'est celle de tout le monde. J'ai travaillé, j'ai souffert, j'ai attendu : Dieu n'a pas trompé mon attente. Si ton bonheur ne manquait pas au mien, je serais heureuse à cette heure. Voilà tout, chère sœur ; que pourrais-je te dire encore ? J'ai vécu, toujours occupée ; l'occupation m'a sauvée de mes rêves. Et puis Dieu m'a aidée, il a éclairé mon esprit, il a retrempé mes forces à son amour. Les occasions de dévouement que tu es allée chercher au loin, je les ai trouvées autour de moi. J'ai bien lutté ; mais je savais que mes efforts auraient leurs récompenses :

elles ne m'ont pas manqué, moins vives, moins riches, moins saisissantes que les joies que tu poursuivais, mais plus sûres et moins tourmentées. Si tu me vois heureuse et calme, ne crois pas qu'il ne m'en ait rien coûté. Pour moi, comme pour toi, le mariage a long-temps été une lourde tâche; comme toi, j'ai eu mes rébellions, mes découragemens, mes tristesses, mes aspirations, mes poétiques rêveries. J'ai bien souvent fermé avec colère mes volets aux rayons argentés de la lune; bien souvent j'ai pleuré, en écoutant le rossignol chanter, la nuit, sous mes fenêtres. Mais, quoique la lune fût belle et que le rossignol chantât, je ne reprenais pas moins, le lendemain, mon fardeau de la veille. Chaque jour me le faisait plus léger; j'arrivai bientôt à ne plus le sentir; je finis par l'aimer. Peut-être me trompé-je, mais je crois, moi, que le mariage est le seul asile de la femme; je crois qu'il vient un âge où toute autre destinée nous flétrit. L'amour ne sied qu'à la jeunesse; par

quoi le remplacer, quand forcément les années le chassent? Je ne suis qu'une pauvre ignorante, bien incapable de résoudre toutes ces questions; mais il me semble que le mariage répond à toutes les exigences humaines, qu'il comporte toutes les affections. Estime, considération, tendresse, reconnaissance, religion du passé, espoir de l'avenir, tout est là : c'est le charme qui n'a pas d'âge, le lien qui se fait bronze, l'habitude enfin! Toi, chère enfant, tu as pris une autre route; tu semblais faite pour l'amour et tu voulais tout lui devoir. C'est nous, hélas! qui t'avons perdue. Tu étais la poésie de notre petite colonie, tu faisais notre joie, notre orgueil; nous n'avions d'autre soin que de surprendre tes désirs, d'autre étude que de les satisfaire; nous t'égarions et nous croyions t'aimer. Mais les desseins de Dieu sont impénétrables; c'est toi peut-être qui intercéderas près de lui pour ta sœur.

Marianna secoua tristement la tête; elle

n'avait plus droit au pardon promis à ceux qui ont beaucoup aimé.

Cependant le temps fuyait, et Marianna ne partait pas. Ce n'était pas qu'elle prétendît reprendre sa place, ni que M. de Belnave consentît à la lui rendre; mais c'était chaque jour quelque projet nouveau qui retenait pour le lendemain madame de Belnave à Blanfort. Il y avait entre elle et lui une convention tacite que leur rapprochement n'était que momentané; la conviction qu'il ne pouvait en être autrement suffisait à leur dignité, et tous deux laissaient passer les jours sans les compter. M. de Belnave n'avait rien changé à ses manières; son attitude en présence de Marianna était toujours la même; mais parfois il lui échappait quelque expression familière, quelque inflexion de voix attendrie qui la faisait tressaillir et le frappait lui-même de stupeur. Un soir qu'ils revenaient tous quatre de visiter une métairie, Marianna, fatiguée par la marche, s'arrêta pâle et chancelante;

le bras de Noëmi ne la soutenait plus. M. de Belnave s'approcha d'elle d'un mouvement irréfléchi.

— Pourquoi ne prends-tu pas mon bras? lui dit-il.

A ces mots, Marianna devint tremblante, et M. de Belnave s'arrêta confus; mais il s'était trop avancé pour pouvoir reculer. Il ne retira pas le bras qu'il avait offert; elle le prit en rougissant. C'était la première fois, depuis son retour à Blanfort. Tous deux rentrèrent au château, sans échanger une parole.

Une autre fois, au repas du soir, après avoir servi Noëmi, M. de Belnave s'adressa à sa femme et lui dit :

— Marianna, veux-tu que je te serve?

Ces mots produisirent sur les quatre convives l'effet d'une commotion électrique. Marianna se leva de table pour aller cacher son émotion. Mais ces petits incidens étaient rares, et la contrainte qui en résultait ne se prolongeait pas au-delà de quelques heures.

Ainsi les jours se succédaient. Déjà l'hiver avait attristé le paysage ; les coteaux étaient nus, le givre pendait aux branches ; les bises de décembre soufflaient dans la vallée. Les longues veillées avaient remplacé les promenades du soir. Rassurée sur la destinée d'Henry, Marianna s'abandonnait au courant de la sienne. Elle s'acclimatait, sans s'en apercevoir, dans l'atmosphère de Blanfort. De son côté, M. de Belnave subissait, à son insu, quelque chose de l'influence autrefois adorée. Comme autrefois, la présence de Marianna égayait encore la table et le foyer. Un jour qu'elle parlait de son prochain départ à Noëmi qui s'efforçait de la retenir, M. de Belnave s'interrompit de sa lecture pour faire remarquer que les chemins étaient impraticables en cette saison, et qu'il ne serait pas prudent de s'y aventurer avant le retour du printemps. Noëmi les observait l'un et l'autre avec une attention avide, et, sans rien préciser dans sa pensée, elle augurait bien de l'avenir.

Quant à M. Valtone, il se rappelait le beau résultat qu'avait obtenu jadis son intervention dans les affaires des deux époux, et, bien décidé cette fois à ne point s'en mêler, il laissait les choses aller leur pas, sans se permettre la plus humble réflexion.

Marianna s'oubliait et se laissait vivre. Elle avait reçu de Paris une seconde lettre qui l'avait confirmée dans sa sécurité sur le sort d'Henry. Le mal était grand, sans doute, mais non pas sans remède. George persistait à croire que madame de Belnave, en partant, avait prudemment et noblement agi. Il ajoutait qu'Henry continuait d'être calme, qu'il s'entretenait du passé avec résignation, et qu'il parlait de voyager prochainement. Toutefois, bien qu'il fût en pleine jouissance de la fortune de son père, il avait conservé sa petite chambre d'étudiant et s'était obstinément refusé à prendre un appartement qui fût plus en rapport avec sa position. C'était le seul symptôme alarmant qu'eût signalé la lettre de Bussy. Marianna

pouvait donc faire trève, sinon à ses remords, du moins à son anxiété. Elle pensait, avec George, qu'elle avait sagement fait de partir, et qu'Henry l'en remercierait un jour. Et puis, faut-il le dire ? elle ne croyait pas plus à l'éternité de la douleur qu'à l'éternité de l'amour ; elle avait des momens d'insensibilité railleuse où elle savait fort bien qu'il était au monde des femmes jeunes et belles, et qu'Henry guérirait et se consolerait.

Pour elle, revenue des ambitions tumultueuses, flétrie, brisée, meurtrie, avide de repos, elle s'endormait, mollement bercée par la tendresse de sa sœur, dans la paix et dans le silence d'une vie paisible et réglée. Un coup de foudre la réveilla.

XV

Par une matinée de janvier, la famille était réunie dans la salle à manger dont la porte vitrée ouvrait de plain-pied sur le perron. La neige tombait paisiblement au dehors; la flamme étincelait au dedans. Le déjeûner se prolongeait paresseusement. On causait, on prenait le thé, on se complaisait dans ce sentiment de bien-être égoïste que la neige

procure à ceux qui la voient tomber du coin de leur feu. Tout à coup des pas lourds retentirent sur les marches du perron, la porte s'ouvrit, et un homme tout blanc, comme la statue du commandeur, entra pesamment dans la salle. C'était un paysan de Vieilleville; il avait l'air sinistre et niais. Après s'être secoué comme un chien mouillé, le rustre enfonça sa main calleuse dans la poche de son gilet, et en tira une lettre qu'il remit à madame de Belnave. Le cachet en était noir: Marianna pâlit en le brisant. Chacun, par discrétion, s'était levé de table. Lorsqu'au bout de quelques instans, on la chercha du regard, elle n'était plus dans la salle; elle s'était échappée, sans que personne s'en fût aperçu. Le fait était si simple que personne ne s'en préoccupa. On causa long-temps encore avec le courrier de Vieilleville; puis on se sépara pour aller chacun à ses affaires.

Après avoir veillé aux soins du ménage, madame Valtone se rendit dans la chambre de

sa sœur et ne l'y trouva pas. Elle s'en étonna médiocrement; Marianna avait l'habitude de passer la plus grande partie de ses heures chez Noëmi. En quittant la chambre de sa sœur, Noëmi se rendit dans la sienne ; Marie s'y trouvait seule avec sa bonne, madame de Belnave n'y était pas. La bonne interrogée répondit qu'elle n'avait pas vu sortir madame de Belnave, et qu'elle ignorait où elle pouvait être. Madame Valtone s'inquiéta ; elle visita tout le château, questionna les domestiques : aucun ne put dire ce qu'était devenue Marianna. On ne devait guère supposer qu'elle eût quitté la maison par un temps si rigoureux; d'ailleurs son chapeau, ses gants et son manteau étaient dans son appartement. Cependant madame Valtone, sérieusement alarmée, se décida à la chercher dehors. En sortant par la porte qui donnait sur le petit bois, elle remarqua sur la neige la trace des pieds de Marianna. Elle gagna le bois, elle en parcourut les allées : les allées étaient désertes. L'em-

preinte des pas était partout, Marianna nulle part. Noëmi appela, aucune voix ne répondit. Elle pressentit un affreux malheur.

Il était bien clair cependant que madame de Belnave ne pouvait être que là; en observant la trace de ses pieds, il était clair qu'elle était entrée dans le bois, et qu'elle n'en était pas sortie. Noëmi se prit à la chercher encore, et à chaque détour d'allée elle criait le nom de Marianna. Enfin, en plongeant ses yeux dans le fourré, elle vit sa sœur accroupie au milieu des ronces, accoudée sur ses genoux, la figure appuyée sur ses deux mains, immobile, le regard fixe, les lèvres pâles, les dents serrées. La neige tombait sur sa tête nue; les épines avaient ensanglanté son visage. Noëmi se précipita vers elle, elle l'entoura de ses bras, la pressa de caresses et de questions: Marianna ne bougeait pas. — Qu'as-tu? qu'est-il arrivé! disait Noëmi en se frappant la poitrine avec désespoir; Marianna était de marbre. Elle tenait déployée entre ses doigts la lettre

qu'elle avait reçue de Vieilleville. Ne pouvant obtenir de sa sœur une parole ni même un regard, madame Valtone fit un effort sur elle-même ; elle prit cette lettre et la lut. Ce n'étaient que quelques lignes tracées à la hâte.

« Près d'en finir avec l'existence, je veux vous dire un dernier adieu. Ne m'accusez pas de mourir ; n'en ayez, je vous prie, ni regret ni remords. Raisonnablement, que puis-je attendre de la vie ? Rendre plus tard le mal que j'ai souffert ? me venger sur un jeune cœur comme George s'est vengé sur le vôtre, comme vous vous êtes vengée sur le mien ? Assister à ma ruine ? me survivre à moi-même ? Je pense qu'il vaut mieux mourir. Et je meurs ! je meurs dans l'espoir que les amours brisés sur la terre se renouent dans un monde meilleur. Je vais vous attendre là-haut. Adieu donc,

vous que j'ai tant aimée! ma main est prête, et cette fois vous ne viendrez pas la désarmer.

« Henry. »

Noëmi comprit tout. Elle souleva sa sœur entre ses bras et la ramena dans sa chambre. Revenue de la torpeur où elle était plongée, Marianna fut calme le reste du jour. Elle ne versa pas une larme, elle ne poussa pas un cri, elle ne prononça pas un mot. Seulement elle pria Noëmi de dire au château qu'elle était souffrante, qu'elle ne descendrait pas, et qu'elle désirait être seule. La nuit suivante, elle ne se coucha pas; madame Valtone qui redoutait quelque funeste dessein, veilla jusqu'au matin avec elle. Elle essaya plusieurs fois de l'attirer sur son cœur; mais chaque fois Marianna la repoussa d'un air sombre.

Le lendemain, l'heure du déjeûner avait réuni, comme la veille, M. de Belnave, M. Valtone et Noëmi; Marianna seule était

absente. M. de Belnave s'informa d'elle avec sollicitude, et demanda à Noëmi si sa sœur ne les recevrait pas dans le jour.

— Vous la verrez bientôt, répondit-elle tristement, avec des larmes dans la voix.

Comme M. de Belnave la regardait d'un air étonné, une voiture s'arrêta devant le perron. La porte de la salle s'ouvrit, et Marianna parut en habits de voyage.

— Ce n'est pas moi qui vous renvoie, au moins! s'écria M. de Belnave ému, en allant brusquement vers elle.

— Qu'est-ce donc? pourquoi ce départ? Tout le monde ici vous aime, dit vivement M. Valtone.

— Ah! chère infortunée! s'écria Noëmi en pleurant.

— Monsieur, dit Marianna en s'adressant à M. de Belnave, j'ai trop long-temps abusé de votre généreuse hospitalité. Je pars, vivement pénétrée de ce que vous avez fait pour moi; je vous le dis du plus profond de mon âme,

vous auriez voulu vous venger, que vous n'eussiez pas mieux réussi. Et maintenant que c'est l'heure de la séparation dernière, si vous vouliez m'appeler un instant sur votre cœur, vous seriez tout-à-fait vengé.

— Ah! venez! dit M. de Belnave en lui ouvrant ses bras.

Elle s'en arracha bientôt.

— Mon frère, vous avez été excellent pour moi, dit-elle, en tendant la main à M. Valtonc.

— Mais, mort de ma vie! pourquoi partez-vous? s'écria-t-il, attendri et furieux à la fois.

— Et toi! ma sœur, et toi! dit Marianna.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et se tinrent long-temps embrassées.

— Où vas-tu? demanda Noëmi d'une voix étouffée.

— Je ne sais pas; le monde est grand, dit-elle.

Le bruit de son départ s'étant répandu dans le château, les serviteurs vinrent l'embrasser. Elle insista pour que Mariette restât à Blan-

fort, mais vainement. Quand ce fut l'heure de monter en voiture, on n'entendit plus que ces paroles, mêlées de sanglots : Ma sœur ! Marianna ! madame ! notre chère maîtresse ! Comme elle allait descendre les marches du perron, elle se sentit tirée par sa robe ; c'était sa petite nièce, qui, pleurant de voir tout le monde pleurer, ne voulait pas la laisser partir. Marianna la baisa à plusieurs reprises, et, s'arrachant enfin des bras qui la retenaient, elle se jeta dans la voiture, et sa main envoya le dernier adieu.

Le ciel était noir ; les champs étaient déserts ; des troupes de corbeaux s'abattaient lourdement dans les landes. La Creuse, grossie par les pluies et les neiges, avait inondé ses rivages. Tout n'était que tristesse et désolation.

Quand la voiture eut atteint le haut de la colline, Marianna la fit arrêter, et se pencha

pour voir une dernière fois le village. Le soleil, qui venait de crever un nuage, versait sur Blanfort un rayon d'or pâle. Elle demeura quelques instans à regarder la fumée du toit domestique qui s'élevait toute bleue à travers les chênes blancs; puis, reprenant la route de l'éternelle solitude,

— Le bonheur était là, dit-elle.

FIN.

40610508